



HAL
open science

Frontières et rêveries des origines dans l'oeuvre d'Henri Troyat

Raïssa Ivanovna Telechova

► **To cite this version:**

Raïssa Ivanovna Telechova. Frontières et rêveries des origines dans l'oeuvre d'Henri Troyat. Litté-
ratures. Université du Sud Toulon Var, 2002. Français. NNT: . tel-00149220

HAL Id: tel-00149220

<https://theses.hal.science/tel-00149220>

Submitted on 25 May 2007

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNIVERSITÉ DE TOULON ET DU VAR
UFR Lettres et Sciences Humaines
Centre de Recherches Babel

RAÏSSA PROKHOROVA TELECHOVA
Maître de Conférences à Novossibirsk

***FRONTIÈRES ET RÊVERIES DES ORIGINES
DANS L'ŒUVRE D'HENRI TROYAT***

Membres du jury

- M. le Professeur Daniel Bilous (UFR Lettres Toulon)
- M. le Professeur James Dauphiné (UFR Lettres Toulon), Directeur de thèse
- M. le Professeur Alain Tassel (UFR Lettres Nice Sophia - Antipolis)
- M. le Professeur Jeanna Aroutiounova (Université d'État des sciences humaines de la Russie, Directrice de la chaire de français, Moscou)

Octobre 2002

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	11
PREMIÈRE PARTIE	
L'UNIVERS FRANCO-RUSSE D'HENRI TROYAT	19
I – Henri Troyat entre pays de ses origines et pays d'accueil.....	19
II – La Russie intérieure du romancier.....	24
II.1 – Le rôle de la famille dans la vie et l'œuvre de l'écrivain.....	25
II.2 – La rêverie russe du romancier.....	32
III – L'esprit et le cœur des personnages d'Henri Troyat partagés entre la France et la Russie.....	37
III.1 – Le thème de la double patrie et celui de l'absurdité des frontières.....	38
III.2 - “ Le monde-frontière ” et les apatrides.....	41
A – La colonie russe en France.....	48
B – La colonie française en Russie.....	55
C – L'emploi du vocabulaire “ exilé ”, “ naufragé ”, “ étranger ”.....	58
IV – Le biculturalisme et les passions littéraires d'Henri Troyat.....	60
V – La réconciliation des deux confessions religieuses: catholique et orthodoxe.....	69
DEUXIÈME PARTIE	
LE MONDE RUSSE VU À TRAVERS LES ŒUVRES D'HENRI TROYAT.....	77
I.1 - Modalités de la régulation de l'information romanesque.....	77
A – Le narrateur/ le personnage.....	77
B – La diversification des séquences	78
II – Les descriptions russes et leur rôle dans la représentation de l'esprit russe.....	80
II.1 – L'âme russe.....	81
1) Le mystère de l'âme russe.....	81
2) L'influence du climat et de la géographie sur l'âme russe.....	83
3) La résignation des Russes.....	84

	3
4) L'ouverture et la générosité des Russes.....	86
5) L'attachement russe à la foi orthodoxe.....	87
II.2 – Les lieux	
russes.....	90
A – La maison russe.....	91
B – Les points de rencontre des Russes en exil.....	94
B. 1 – L'église orthodoxe.....	94
B. – Le restaurant russe.....	97
B.3 – Le cimetière russe de Sainte-Geneviève-des-Bois.....	99
C – L'aspect des villes russes, réelles et imaginaires.....	101
III – Les circonstances particulières de la vie, les rites.....	111
A – Les traditions russes.....	111
1) La coutume d'offrir le pain et le sel.....	112
2) Deux prénoms russes.....	113
B – Le mariage russe.....	116
C – La vie en famille.....	122
1) Les cérémonies de table.....	122
2) Les traditions de Pâques.....	122
3) La traditionnelle nounou.....	125
4) L'image des “ gouverneurs ”.....	128
IV – Les paysages	
russes.....	130
V – Les parallèles descriptifs.....	137
V. 1 – La superposition de deux perceptions, tant russe que française.....	138
1) Le parallèle “ la Russie et la France ”.....	139
2) Le parallèle “ le peuple russe / le peuple français ”.....	140
3) Le parallèle “ l'église orthodoxe / l'église catholique ”.....	142
4) La vie quotidienne.....	142
V.2 – Les parallèles constituant un retour aux sources originelles par-dessus les frontières.....	143
 TROISIÈME PARTIE	
 LE BILINGUISME ET LE BICULTURALISME AU NIVEAU INTERTEXTUEL.....147	
I – La représentation du bilinguisme de l'écrivain dans ses œuvres.....	149
I.1 – La pratique de l'emploi du vocabulaire français dans les œuvres de la littérature russe.....	149
I.2. – Les réflexions d'Henri Troyat sur les langues selon son esprit et son cœur	151

I.3 – Les russismes dans les œuvres d’Henri Troyat.....	155
A – La typologie des russismes.....	155
B – L’aspect structurel des russismes.....	158
C – Les russismes implicites.....	159
D – L’introduction des russismes dans la narration.....	161
E – Les fonctions des russismes dans la structure des ouvrages littéraires.....	165
I.4 – La langue de l’exil	168
II – La manifestation du biculturalisme des personnages.....	172
II. 1 – “ Le vagabondage littéraire ” des personnages dans les ouvrages romanesques.....	172
II. 2 – Les citations littéraires russes.....	178
A – Les citations des poètes russes.....	179
B – Les citations des chansons russes.....	185
II.3 – Les réminiscences russes.....	190
A – L’image d’une clochette.....	190
B – L’air et le parfum de la Russie.....	193
C – Le motif <i>du Chevalier de bronze</i> de Pouchkine.....	199
D – Les images dérivées de contes russes.....	200
II. 4- Les citations et réminiscences	
françaises.....	203
III – L’onomastique	
romanesque.....	205
CONCLUSION.....	211
ANNEXES.....	219
Lettre du 5 décembre 1996 de l’académicien Henri Troyat à Jean Moisson.....	219
Texte de l’entrevue avec l’académicien Henri Troyat à son domicile (5, rue Bonaparte, Paris VI ^e) le 30 mars 1999.....	220
Texte du “ message ” de l’académicien Henri Troyat adressé aux étudiants de français de Sibérie enregistré lors de notre rencontre à Paris le 16 juin 2000.....	222
Inventaire des russismes dans les œuvres d’Henri Troyat.....	223
BIBLIOGRAPHIE.....	23
7	
INDEX	245
TABLE DES MATIÈRES	249

À Anna, Ivan, Nicolai et Evguénia

REMERCIEMENTS

Je tiens à dire ma gratitude à tous les chercheurs et amis qui ont soutenu mon effort. Parmi ceux qui ont apporté une précieuse contribution, le premier, a été Jean Moisson que j'ai rencontré à Novossibirsk et qui, plus tard, m' a fourni la quantité énorme de livres d'Henri Troyat, introuvables en Sibérie et en Russie. La collaboratrice de la Bibliothèque Municipale de Toulon Martine Gillibert m' a procuré aimablement de nombreux documents très utiles. Ma reconnaissance s'adresse aussi tout particulièrement au professeur de l'UTV James Dauphiné. Il m' a d'abord invitée à participer au colloque international, organisé par le Centre de Recherches Babel de la Faculté de Lettres et Sciences Humaines de l'Université de Toulon et du Var (mars, 1998). Ensuite, il a accepté de guider notre recherche littéraire concernant la synthèse de deux cultures, la française et la russe, et de lire les manuscrits, de les annoter. L'accueil cordial qui m' a été réservé maintes fois à la Faculté de Lettres de l'Université de Toulon et du Var a constitué également un soutien important dans mon travail.

Je voudrais également exprimer toute ma gratitude à l'académicien Henri Troyat qui non seulement m' a réservé un accueil si chaleureux à trois reprises, mais qui m' a fourni les informations et les livres qui me manquaient. Il n'a cessé de suivre la progression de mes travaux et a multiplié ses encouragements.

Raïssa Téléchova
Professeur de français,
Université pédagogique d'État
de Novossibirsk (Russie)

AVANT-PROPOS À LA THÈSE DE RAÏSSA TELECHOVA

Devant ce grand travail, méticuleux, chaleureux et savant, j'éprouve un sentiment complexe où la reconnaissance le dispute à la gêne. Je n'aurais jamais imaginé jusqu'à ce jour que mes livres, écrits au hasard d'une inspiration vagabonde, susciteraient une analyse aussi profonde, aussi scrupuleuse et aussi élogieuse de la part d'une spécialiste russe de la littérature française, habitant, de surcroît, la lointaine Sibérie. À la fois comblé et accablé, j'ai l'impression d'avoir été l'objet, avant l'heure, d'un hommage posthume. Un modèle, quel qu'il soit, étant le dernier à pouvoir porter un jugement impartial sur son propre portrait, je me garderai bien de le faire. Tout au plus dirai-je que ce texte exhaustif me semble de nature à décourager quiconque s'aviserait de consacrer une autre étude à ma longue carrière. Et, - oserai-je l'avouer ? - cette pensée me rassure !

Henri Troyat

INTRODUCTION

Parmi les œuvres de l'académicien Henri Troyat nous faisons le projet de considérer dans notre recherche la spécificité de celles au sein desquelles ses lecteurs se plaisent à faire un voyage passionnant vers sa terre natale et à découvrir l'esprit et l'âme russes. Le vaste univers romanesque de l'écrivain est, particulièrement, riche de romans d'inspiration russe. Il serait donc intéressant d'analyser les éléments privilégiés qui constituent ce monde russe ainsi que les modalités romanesques de son organisation. On le sait, il y a en France un "phénomène, un miracle Troyat", de fécondité, de force, de lisibilité, d'audience aussi¹. Déjà en 1970, Matthieu Galey observait que:

*Rien qu'en France, il existe à ce jour 5 millions de livres signés Troyat, chacun de ses ouvrages tirant en moyenne à 250.000 exemplaires.*²

Henri Troyat intrigue les critiques littéraires: il se vend bien, a du succès et, élément essentiel, il dure³. Il est certainement l'un des écrivains les plus prolifiques de notre époque. Les données provenant de l'ensemble des tirages prouvent l'abondance littéraire de l'académicien⁴:

L'Araigne (1938) – total = 821, dont P = 468.

Tant que la terre durera (1947), Le Sac et La Cendre(1948), Étrangers sur la terre (1948) – 3.530 : C = 872 ; P = 2.512.

La neige en deuil (1952) – P = 1.812.

Les Semailles et les moissons (1953) – total = 733, dont P = 486.

Amélie (1955) – total = 674, dont P = 450.

La Grive (1956) – total = 666, dont P = 448.

Les Compagnons du Coquelicot (1959) – P = 887.

La Barynia (1959) – P = 859.

La Gloire des vaincus (1959) – P = 849.

Les Dames de Sibérie (1962) – P = 873.

Sophie ou la fin du combat (1963) – P = 894.

Les Eygletière (1965) – P = 908.

La faim des lionceaux (1966) – P = 914.

La malandre (1967) – P = 947.

¹ - Poirot – Delpech B., "A contre-courant. Anne Prédaille d'Henri Troyat", dans *Le Monde des lettres*, N° 8701, 1973, p. 4 ; Wolffromm J.-D., "Le cas Troyat" dans *Magazine littéraire*, 26 février 1969, pp. 34-35.

² – Galey M. "Roman: La prospère industrie d'Henri Troyat", dans *L'Express*, N° 976, 23-29 mars 1970, p. 36.

³ - Robichon J., "Le pari d'Henri Troyat", dans *Les Nouvelles littéraires*, N°2130, 18 juillet 1968, p. 7.

⁴ - *Quid*, 2000, p. 344.

Légende: la date de la 1^{re} publication est indiquée entre parenthèses, et, en milliers d'exemplaires, le total des ventes, tous éditeurs confondus. Le tirage club figure en C et le format de poche en P. Les chiffres sont approximatifs: certains sont sans doute exagérés de 10 à 20 %. Des titres manquent: certains éditeurs se refusent en effet à fournir toute précision à leur sujet.

On arrive ainsi à un total de l'ordre de 15.367.000 exemplaires de livres édités en France. Ses œuvres, très répandues en France, y touchent de nombreux lecteurs, mais elles sont également lues en Russie. En outre, quelques œuvres d'Henri Troyat ont paru en langue française en Russie à l'usage des élèves et des étudiants de français. Ce sont *Les Eygletière* (1994, 1996 ; tirage total = 10.000) et *Les Nouvelles* (1974, 2000) ; tirage total = 10.000⁵. D'ailleurs, la liste des œuvres traduites en russe augmente, régulièrement:

Anne Prédaille (1975) – 710.000.

Les Eygletière (1991) – 125.000.

Les Nouvelles (1992) – 130.000.

La neige en deuil (1994) – 43.000.

Tendre et violente Elisabeth (1994) – 20.000.

Un si long chemin (1996) – 800.000.

Catherine La Grande (1997, 1999) – 20.000⁶.

En revanche, à l'époque soviétique aucun de ses cycles russes, aucune de ses biographies russes n'ont été traduits en sa langue maternelle. Cela était probablement dû à l'opinion alors dominante en U.R.S.S. que les livres où l'écrivain décrit la Russie sont d'un intérêt moindre que ses romans d'inspiration française. Les critiques⁷ supposaient même que l'écrivain qui avait quitté son pays très jeune ne pût avoir que des connaissances insuffisantes de la Russie. Ayant remarqué la force convaincante et le réalisme des scènes de l'émigration russe à l'étranger, ces critiques pensaient que l'écrivain n'avait pas conservé une idée claire et juste de la vie en Russie. En conséquence, étudiants, professeurs, interprètes professionnels ont dû se contenter de ses romans sur "la décadence de la bourgeoisie française". De surcroît, à cette époque, on estimait que seul un écrivain russe était capable d'écrire la biographie d'un auteur russe. Mais on a vu, et c'est, particulièrement, heureux, paraître dernièrement, traduits en russe, quelques chapitres des biographies des écrivains russes comme *Tourguéniev*⁸, *Tolstoï*⁹. C'est avec une pointe d'amertume qu'Henri Troyat constate que *Pouchkine*, où il a, lui-même, utilisé des documents inédits, n'a pas encore été publié en Russie⁸. Les étudiants de français des universités russes ont, eux, l'avantage de lire les œuvres d'Henri Troyat en français et d'apprécier toute la qualité de son style, grandement influencé par la littérature de ses origines. Toutefois, il convient de rappeler que les résumés en russe des livres d'Henri Troyat paraissent dans la revue russe *Иностранная Литература* (*Littérature Étrangère*). Ils sont insérés dans la rubrique *Près du rayon des livres*⁹.

⁵ - Les données sur la publication en Russie sont fournies d'après " *Knijnaïa Letopis* ", dans *Rossiïskaïa Knijnaïa palata*, Moscou, Annuaire 1994 - 2000 (en russe).

⁶ - *Ibid.*

⁷ - Vinde L. Y., " *Préface au Carnet vert* " dans *Les Nouvelles*, Éditions Progress, Moscou, 1974, pp. 5 – 16 (en russe) ; " *Préface aux Eygletière* " dans *Les Eygletière*, Éditions Vischaïa Chkola, Moscou, 1977, pp. 3-4 (en russe).

⁸ - Traduit par N. Ounaniats dans *Science et Vie*, № 11, 1993, pp.50-57 (en russe).

⁹ - Traduit par N. Ounaniats dans *Science et Vie*, № 11, 1994, pp.90-117 (en russe).

⁸ - Henri Troyat, " *Ma Russie idéale* " dans *Les Nouvelles Françaises*, décembre 1997-janvier 1998, p.6.

⁹ - *Littérature Étrangère*, №7, 1996 (en russe).

Né à Moscou en 1911, mais quittant la Russie en 1920 avec ses parents, Henri Troyat arrive alors en France. Il y devient un grand homme de lettres. Il est, en effet, à la fois romancier, nouvelliste, fresquiste franco-russe et biographe. Lauréat du Prix du Roman Populiste (1935), il a reçu le Prix Goncourt pour *L'Araigne* (1938) et fut couronné également par le Prix du Prince Rainier de Monaco. Élu à l'Académie Française en 1959, au fauteuil de Claude Farrère, il a l'honneur de devenir ainsi, à l'âge de quarante-huit ans, l'un des plus jeunes académiciens. Quant à la reconnaissance russe d'Henri Troyat, elle est venue beaucoup plus tard par rapport à ses succès français et mondiaux. Ses œuvres sur la Sainte Russie des tsars n'ont pas été diffusées à l'époque soviétique. La pérestroïka facilitant l'ouverture des frontières et des esprits, a permis à Henri Troyat d'être désormais considéré, dans son pays d'origine, comme “ représentant plénipotentiaire de la littérature russe à l'étranger ”¹⁰.

Incontestablement, sa production est régulière autant qu'abondante. Les qualificatifs “ prolifique ”, “ abondant ” qui caractérisent son œuvre se rencontrent généralement sous la plume des critiques¹¹. À quatre-vingt-douze ans, Henri Troyat a publié quelque quatre-vingt-dix-neuf ouvrages. Pour arriver à ce chiffre impressionnant, il faut, comme lui, aimer profondément son travail. Il s'y consacre chaque jour, le matin, à partir de dix heures et jusqu'à une heure de l'après-midi. Après le déjeuner, il écrit à nouveau jusqu'à sept heures et demie du soir. Cette discipline est nécessaire à son équilibre. Rappelons ses propres paroles à ce sujet :

*Si je n'écrivais que sous le fouet de l'inspiration, je ne mènerais jamais un livre jusqu'au bout*¹².

“ Artisan de plume ”, Henri Troyat est en dehors des modes et sa seule assurance, avec son talent, c'est son public. Un public étonnamment fidèle, qui le suit de roman en roman, de biographie en biographie, toujours captivé par les histoires qu'il raconte et les personnages qu'il offre.

*Qu'il place l'action de ses histoires en Russie – une Russie largement faite des souvenirs qu'on lui a rapportés – ou en France, qu'il revive l'aventure de Tourguéniev ou, comme aujourd'hui, de Flaubert, Troyat a cette force rare d'un écrivain aimé de son public, et sûr de faire ce qu'il a toujours voulu faire: échafauder des romans, vivre dans la peau de créatures imaginaires, les siennes, ou d'hommes qu'il ressuscite: les romanciers, ses amis*¹³.

Selon quelques critiques¹⁴, Henri Troyat écrit “ une littérature facile et prévenue ”. La réponse brillante et fine de l'académicien peut, il faut en convenir, décourager les disciples de ce jugement hâtif:

Je n'en sais rien. Je ne pense jamais aux lecteurs lorsque j'écris, vraiment jamais: on n'a pas encore jamais fait de bons romans selon des recettes. En réalité, chaque fois que j'écris, j'essaie de prendre le contre-pied de ce que j'ai écrit avant – par conséquent de heurter peut-être le public. Eh

¹⁰- Ounaniats N. , dans *Science et Vie*, N° 11, 1994, p. 99 (en russe).

¹¹- Schreiber C., “ *Le Bonheur de lire Henri Troyat* ” dans *Marie France*, N° 346, décembre 1984 , p. 29.

¹² – Henri Troyat, *Un si long chemin*, Paris, Éditions J'ai lu, 1996, p. 223.

¹³ – Brochier J.-J., “ *Henri Troyat, écrivain au travail* ” dans *Magazine littéraire*, N° 255, juin 1988, p. 101.

*bien, ça ne le heurte pas, je n'y peux rien ! Cela dit, jeter la pierre aux romanciers qui sont lus de leur vivant est une innommable absurdité. Balzac, Dostoïevski, Tolstoï, Hugo, Zola étaient, chacun à leur époque, lus par un très large public. Stendhal est une exception*¹⁵.

Henri Troyat ne sait pas ce que c'est qu'une littérature facile. Il écrit selon sa sensibilité, et comme il lui plaît. L'écrivain trouve qu'il n'y a "rien de plus monstrueux que de vouloir imposer à tout prix des techniques". Henri Troyat n'appartient ainsi à aucune école littéraire. Rien n'est plus grave, selon lui, que de s'enfermer, dans le système d'une école quelle qu'elle soit. Il rédige selon sa nature et non pas "selon des règles édictées par des professeurs de littérature" :

*J'écris une littérature facile? Peut-être, parce que je sens en moi le besoin de créer des personnages, de raconter, de me raconter des histoires, beaucoup plus que le besoin d'étonner le public par des techniques nouvelles*¹⁶.

Nous ne partageons en rien le point de vue des critiques qui jugent Henri Troyat comme un auteur commercial. Nous pensons même que cette opinion n'est pas légitime. Les œuvres d'Henri Troyat suscitent un autre jugement, plus digne de son auteur et de son art. Combien de lecteurs, en refermant un livre, ont le désir d'en commencer un autre ! À peine achève-t-on le dernier ouvrage d'Henri Troyat qu'un autre s'annonce déjà. De nombreux critiques sont, fort heureusement, malgré le procès que d'aucuns lui font, d'un avis affirmé qu'"il serait injuste de dire à son propos que la quantité a nui à la qualité, ces dernières années du moins. Ce forçat de la plume, au physique de grizzly doux, n'a guère à rougir de sa production. Au contraire"¹⁷.

Poursuivant son œuvre immense à l'écart de toute mode, Henri Troyat est, donc, un écrivain à part dans le monde littéraire, si fortement médiatisé. Ce romancier, présent dans plusieurs anthologies de littérature française, a été "oublié" dans deux dictionnaires contemporains des œuvres littéraires*. Cette lacune paraît réellement surprenante. Henri Troyat n'y est mentionné nulle part. Un très grand nombre d'articles, extrêmement intéressants, parus dans les revues et journaux depuis 1935 sont, dans la plupart des cas, un compte rendu sommaire du roman ou du cycle venant d'être publiés. Quelques thèses et mémoires, rédigés en France et à l'étranger, ont été consacrés à tel ou tel aspect des livres d'Henri Troyat. Une analyse approfondie et très précise de cent pages a été appliquée aux *Eygletière*. L'auteur de cette recherche traite de la composition et du style, mais il ne montre pas comment Henri Troyat est un "homme de métier". Ce mémoire est, en effet, intitulé *Henri Troyat, homme de métier*¹⁸. L'auteur n'y traite pas essentiellement le sujet qu'il nous propose dans le titre. Les éléments populistes (au sens de "littérature sur le peuple") ont été l'objet d'un autre mémoire qui s'étend aux romans et aux nouvelles de 1935 à 1945¹⁹. L'auteur démontre

¹⁴ – Ezine J.-L., "Le voyage de l'idée de liberté" dans *Les Nouvelles littéraires*, 8 avril 1974, p. 3.

¹⁵ – *Ibid.*, p. 3.

¹⁶ – *Ibid.*, p. 3.

¹⁷ – Schreiber C., "Le Bonheur de lire Henri Troyat", *op. cit.*, p.29.

* - *Dictionnaire des œuvres et thèmes de la littérature française*, (sous la rédaction de Michel Bouty), Paris, Hachette, 1990 ; *Le Robert des grands écrivains de langue française*, (sous la rédaction de Philippe Hamon), Paris, Denis Roger-Vasselín, 2000.

¹⁸ – Pakos F., *Henri Troyat. Homme de métier*, Thèse, Université de Calgary, 1977, 108 p.

¹⁹ – Banks A., *Populisme et moralisme dans l'œuvre d'Henri Troyat de 1935 à 1945*, Thèse, McGill Université, 1972, 94 p.

que, progressivement, la morale et la pédagogie morale tiennent une place de plus en plus grande dans l'œuvre de Troyat à mesure que mûrit son talent. Le populisme russe de l'œuvre d'Henri Troyat subissant les influences de Tolstoï, Dostoïevski, Maupassant, tel a été l'un des objets de la thèse d'Andrée Bouveret²⁰. L'application d'une méthode comparative permet au chercheur de relever certains parallélismes de la représentation chez Troyat et Tolstoï (la description des personnages, de la foule, de la main et des accessoires féminins), chez Troyat et Dostoïevski (les rayons obliques du soleil couchant). L'étude stylistique de cette thèse porte essentiellement sur deux cycles : celui de *La Lumière des Justes* et celui des *Héritiers de l'avenir*.

L'analyse d'ouvrages théoriques, philologiques et linguistiques, permet de confirmer que jusqu'à présent aucune étude systématique n'a été consacrée à la forme et à l'esprit des œuvres d'Henri Troyat "à la lumière de ses origines russes". Partant de là, l'analyse des ressources russes apparaît non seulement possible, mais souhaitable et utile. Une telle perspective s'impose à nous. Dans sa lettre adressée à un Français ayant accompli de nombreux voyages en Russie, Henri Troyat précise:

... Vous êtes comme moi, un Français mâtiné de Russe. Bravo, cher Monsieur, pour cet acharnement à rêver par-dessus les frontières²¹.

Le sujet de notre recherche "FRONTIÈRES ET RÊVERIES DES ORIGINES DANS L'ŒUVRE D'HENRI TROYAT" découle directement de cette jolie phrase. L'œuvre d'Henri Troyat symbolise le rapprochement, les interférences et les affinités existant entre la France et la Russie, ces deux pays situés aux extrémités opposées de l'Europe. La France et la Russie se sont rapprochées, au cours du XIX^e siècle, en raison de la complémentarité de leur potentiel intellectuel et culturel. Ce dialogue d'une grande richesse culturelle correspond parfaitement aux goûts d'un professeur russe enseignant le français en Russie.

En relisant les pages d'*Un si long chemin* en vue de sa réimpression, Henri Troyat est frappé autant par ce qu'il a vu, que par ce qu'il a rêvé. Il serait intéressant d'étudier dans le cadre de notre thèse la fréquence d'emploi des mots: "rêverie", "rêver", "perdu dans son rêve", "émerger de sa rêverie", "être tiré de son rêve", "frontières", "se croire revenu en Russie", "français", "russe". Il va sans dire que le cadre de notre thèse ne nous permet pas d'effectuer une analyse totale des ouvrages d'Henri Troyat. En examinant les techniques littéraires, nous nous limiterons à l'analyse de la source d'inspiration proprement russe chez Henri Troyat. Nous prenons en effet pour fondement de notre étude le fait que ses origines, son éducation et les péripéties de sa prime jeunesse ont marqué la vie de l'écrivain. Elles ont également profondément modelé sa façon de penser, la manière dont il approche les événements et, par-dessus tout, la nature même des grands sujets traités dans ses œuvres. L'écrivain lui-même a, d'ailleurs, remarqué "qu'il est possible que son style soit marqué par le russe".

Lors de notre deuxième rencontre avec l'académicien Henri Troyat nous lui avons parlé, en particulier, de la grande surprise que nous a causé l'utilisation si abondante dans ses œuvres tant des mots russes que des citations des poètes et chansons russes. Notre étonnement fut encore plus grand, lorsque, un

²⁰ – Bouveret A., "Henri Troyat. Influences de Maupassant, Tolstoï et Dostoïevski", Thèse présentée pour le Doctorat de III cycle (Lettres modernes), Université d'Orléans, 1979, 458 p.

peu plus tard, le romancier nous envoya son nouveau livre *Nicolas I^{er}* avec cette dédicace fort émouvante et encourageante:

En remerciant d'avoir si bien analysé l'esprit et la forme de mes livres à la lumière de mes origines russes.*

Le critique littéraire Maurice Chavardès pensait déjà justement que “chacun des personnages d'Henri Troyat est un peu lui-même, un peu aussi telle ou telle personne de sa connaissance”²². Bien sûr, il ne peut être question pour le romancier, de reproduire de mémoire les souvenirs de ses parents complétés par ceux qui lui sont personnels. Aussi l'écrivain fait-il un large appel à son imagination en présentant ses héros inventés de toutes pièces dans “un heureux mélange de fiction et de réalité” où l'on éprouve des difficultés à séparer le vrai du faux. Avant de nous lancer dans, ce que nous pouvons appeler l'aventure de notre recherche, nous formons l'hypothèse selon laquelle la puissance conjointe des cultures russe et française produit une étonnante et magique unité dans le monde poétique de l'écrivain. Signalons à ce propos que l'expression “le monde poétique”, largement employée dans la critique littéraire en Russie, désigne “un monde particulier, uni et replié sur soi-même qui suit ses lois, qui a ses causes et ses bases”²³. Partant de là, on distingue donc l'idée poétique dominante : “idée-passion”, qui imprègne et façonne toute l'œuvre du romancier.

Si l'on observe le monde poétique en tant que forme de l'expression de la conscience de l'auteur, on peut caractériser les traits stables et récurrents du système poétique de l'écrivain. Le monde imaginaire des ouvrages d'Henri Troyat sera, sans doute, très proche de celui dans lequel a vécu le romancier, et, dans ce monde réel, les deux univers, le russe et le français, trouvent leur place. Les deux cultures, ou, pour reprendre l'expression métaphorique d'Henri Troyat, “ces deux fleuves”, loin de se heurter, se sont alliés pour donner naissance à son œuvre originale et singulière, riche et toujours renouvelée. Le critique R.M. Albérès remarquait avec bonheur que

*L'œuvre de Troyat est une chronique à deux chœurs (et à deux cœurs), une symphonie pour deux orchestres*²⁴.

L'enjeu de notre recherche est là : entendre cette symphonie pour deux orchestres, deux cultures.

Dans la Première Partie intitulée “L'univers franco-russe d'Henri Troyat” nous détaillerons les étapes essentielles de la vie d'Henri Troyat en tant qu'homme et écrivain. On traitera, en particulier, de l'influence de ses origines sur sa conception littéraire. Lors de notre première rencontre, l'écrivain a souligné que tout en écrivant en français, son caractère est, lui, fondamentalement slave. Il sera, donc, intéressant de découvrir comment sa sensibilité russe se manifeste dans son œuvre. Cette sensibilité est héritée de sa famille et avant tout de ses parents. Leur rôle a été considérable : il a fait naître le désir de l'écrivain de créer

²¹ – Henri Troyat, *Lettre du 5 décembre 1996 adressée à Jean Moisson*, voir l'annexe de notre recherche.

* - voir l'annexe de notre recherche.

²² – Henri Troyat, *Un si long chemin*, op. cit., p. 7.

²³ – Albérès R.M., *Le Roman d'aujourd'hui 1960 – 1970*, Paris, Albin Michel, 1970, p. 8.

des œuvres d'inspiration russe avec des personnages russes ou des personnages français qui partagent sa passion pour la terre de ses ancêtres. Nous prendrons aussi soin de montrer l'influence de sa famille dans sa vocation littéraire. Le romancier a souhaité, d'ailleurs très aimablement, attirer notre attention sur cette source inépuisable de son œuvre. Le goût prodigieux de l'écrivain pour le biculturalisme et le bilinguisme trouvera son reflet visible dans le choix de ses personnages et la construction de leurs destins. Ses ouvrages porteront, d'une manière manifeste, l'empreinte de " la marque de l'instinct de sa race " ainsi que d' " une étrange puissance de dédoublement " ³⁴. Nous n'aurons aucun mal à fournir la preuve de ce goût majeur à travers toute notre recherche. L'influence du dédoublement aura, notamment, sa place lorsque l'écrivain situera ses personnages dans le " monde-frontière ", ce monde que nous devons également découvrir et présenter, tant sous la forme de la colonie russe en France que sous celle de la colonie française en Russie. L'adhésion de l'esprit et du cœur² à cet univers franco-russe se fait à plusieurs niveaux : l'assimilation de la culture, la réconciliation des religions, en particulier, présentés dans le cadre de cette Première Partie.

La Deuxième Partie " Le monde russe à travers les œuvres d'Henri Troyat " portera sur le monde russe créé par l'imagination de l'auteur et par " son acharnement à rêver par-dessus les frontières ". Le romancier ne cherche pas à imposer aux lecteurs son attitude envers son univers romanesque. Il laisse ses propres personnages vivre leur propre contradiction, leur complexité. L'objectivité de la narration est atteinte par le biais de l'absence de l'auteur et, par conséquent, par la répartition de son rôle entre le narrateur et les personnages. Certains événements de leurs existences, leurs conceptions de la vie, peuvent être l'image des attitudes et conceptions de l'auteur lui-même, telles qu'il les a exposées fréquemment dans ses entretiens avec les journalistes, comme en témoigne *Un si long chemin*. Dans le cadre de toute l'œuvre d'Henri Troyat, le monde russe représente une formation homogène, qui se suffit à elle-même, indépendante, et qui permet de juger les particularités d'un livre ou de toute une suite romanesque de l'écrivain. L'image " de la Russie intérieure " se forge à partir de sujets récurrents qui reviennent, dans la série russe du romancier. Le monde russe est, à maintes reprises, comparé à l'univers français, ce qui aboutira, chez Henri Troyat, à l'abondance de parallèles descriptifs que nous tenterons, en outre, d'interpréter tant dans leur variété que dans leurs fonctions multiples. Le monde russe c'est, avant tout, l'espace littéraire où agissent des personnages russes. Cet espace qui possède des caractéristiques a des frontières le délimitant. Sa détermination peut varier de la simple nomination (La Russie, le parc) à la description assez détaillée (la maison de Danoff, le restaurant russe à Paris). Le monde russe du romancier, malgré sa diversité, se voit doté de traits significatifs, voire obsessionnels que ses personnages partagent.

La Troisième Partie " Le bilinguisme et le biculturalisme " est consacrée à l'étude de l'influence tant de la langue que de la littérature russe sur le style romanesque d'Henri Troyat. L'illustration se fera dans la conscience, parfois fictive, du romancier, ainsi que dans l'esprit et l'imagination des personnages. Les différents indices de cette obsession russe, exprimés dans la structure des ouvrages du romancier, nous amèneront à étudier l'ensemble des relations des œuvres littéraires de l'écrivain avec la culture russe. Nous tenterons de découvrir certains types d'insertions intertextuelles tels que les russismes, les citations tirées des poésies ou chansons russes et les réminiscences, elles, plus difficiles à identifier. Leur emploi sera lié à

²⁴ - Henri Troyat, *Un si long chemin*, op. cit., p. 227.

l'être profond d'Henri Troyat, où se réveillera soudainement le monde de sa naissance. Il servira également à caractériser ses personnages. Nous analyserons aussi, dans le cadre de cette partie, l'apport de la littérature française dans la création de la manifestation du biculturalisme des personnages et narrateurs du romancier.

L'œuvre d'Henri Troyat où rêve et vie, fiction et réalité se confrontent, est française par sa forme et fréquemment russe par sa sensibilité. L'écrivain parle sans cesse de sa "Russie intérieure", nous faisant découvrir le mode de vie russe, les paysages russes, l'histoire russe. Ses ouvrages représentent un point de rencontre entre ses deux mondes, la terre réelle et la terre rêvée, si "différents par leurs origines, leurs traditions, leur langue, leurs croyances, leur climat et qui cependant ont été toujours attirés l'un par l'autre". Avoir réussi une synthèse franco-russe aussi puissante, aussi suggestive, qui puisse entraîner le lecteur dans l'évasion et la rêverie russe et faire la découverte de l'âme et du caractère slave par-dessus les frontières, cela constitue un véritable tour de force.

"Les Annexes" comprennent les matériaux obtenus lors des rencontres que l'académicien Henri Troyat m'a accordés. L'écrivain a permis d'utiliser ce don très précieux dans ma recherche. Nous placerons également, en annexes, l'inventaire des russismes à partir de ses œuvres romanesques.

L'œuvre d'Henri Troyat où rêve et vie, fiction et réalité se confrontent, est française par sa forme et fréquemment russe par sa sensibilité. L'écrivain parle sans cesse de sa "Russie intérieure", nous faisant découvrir le mode de vie russe, les paysages russes, l'histoire russe. Ses ouvrages représentent un point de rencontre entre ses deux mondes, la terre réelle et la terre rêvée, si "différents par leurs origines, leurs traditions, leur langue, leurs croyances, leur climat et qui cependant ont été toujours attirés l'un par l'autre"³⁵. Avoir réussi une synthèse franco-russe aussi puissante, aussi suggestive, qui puisse entraîner le lecteur dans l'évasion et la rêverie russe et faire la découverte de l'âme et du caractère slave par-dessus les frontières, cela constitue un véritable tour de force.

³⁴ – M. Le Maréchal Juin, *Réponse au discours de M. Henri Troyat* dans *Discours prononcés dans la séance publique tenue par l'Académie Française pour la réception de M. Henri Troyat*, le 25 février 1960, Paris, Typographie de Firmin-Didot et C^{ie}, p. 37.

³⁵ - Henri Troyat, *Extrait du "message" adressé aux étudiants de français de Sibérie enregistré lors de notre rencontre à Paris dans son hôtel particulier le 16 juin 2000*, voir l'annexe de notre recherche.

L'UNIVERS FRANCO-RUSSE D' HENRI TROYAT

I - Henri Troyat entre pays de ses origines et pays d'accueil

Le cœur et l'esprit d'Henri Troyat ont toujours balancé entre la Russie, pays de ses origines, et la France, son pays d'accueil, entre la terre rêvée et la terre réelle. Né à Moscou en 1911, mais quittant la Russie dès 1920 avec ses parents, il vient en France où il est devenu l'homme de lettres que l'on sait. Il est à la fois romancier, nouvelliste, fresquiste franco-russe et biographe. Lauréat du prix du Roman populiste (1935), il a reçu le prix Goncourt pour *l'Araigne* (1938) et fut couronné également par le prix du prince Rainier de Monaco. Elu à l'Académie Française en 1959, il a l'honneur d'être le deuxième homme de lettres naturalisé admis sous la Coupole depuis la fondation de la Compagnie. Le premier fut José Maria de Hérédia, de nationalité cubaine. Il fut élu en 1895.

Henri Troyat est un pseudonyme. Son nom est Léon Tarassoff. La maison *Plon* voulait publier son roman *Faux jour* à condition que ce livre ne fût pas signé d'un nom à consonnance étrangère. En lisant " Léon Tarassoff " imprimé sur la couverture, le lecteur aurait pu croire à une traduction. Un pseudonyme s'imposait donc. Inconsciemment, l'écrivain souhaitait que son nouveau nom commence par un " T " comme l'ancien. Il dressa des listes et les soumit à l'appréciation de ses amis. Son choix s'est porté sur Troyat. *Plon* a accepté ce nom, mais a exigé, pour des raisons de phonétique, un changement de prénom en insistant surtout sur un prénom comportant la lettre " i ". Néanmoins, Henri Troyat le constate : " il y a toujours un Léon Tarassoff qui dort tendrement pelotonné " ¹⁰, au centre de lui-même. Auparavant, en 1933 il avait été naturalisé Français. Il allait, donc, entreprendre un grand voyage affectif et toucher le cœur de ses parents, ainsi qu'il l'écrit dans *Le Fils du satrape* :

J'avais changé de patrie sans changer de visage ¹¹.

Le passage d'une nationalité à l'autre est long et subtil, qui se manifeste, selon lui, par un signe qui ne trompe pas.

Tant qu'un jeune émigré admire les monuments, les paysages, le ciel de France en pensant : " Ils en ont de belles choses chez eux ! ". Il n'a pas encore franchi la frontière. Dès qu'il se sent fier de ce qu'il voit autour de lui, dès qu'il se surprend à penser : " Nous en avons de belles choses chez nous " c'est que, sans le savoir, il a changé de camp ". Il existe un autre présage très subtil : l'enfant qui, ayant longtemps rêvé dans sa langue natale, soudain rêve en français, est prêt, je crois, à se fondre dans son pays d'adoption ¹².

¹⁰ - Henri Troyat, *Un si long chemin*, op. cit., p. 59.

¹¹ - Henri Troyat, *Le fils du satrape*, Paris, Grasset, 1998, p. 181.

¹² - Henri Troyat, *Un si long chemin*, op. cit., pp. 38-39.

Émile Henriot a complété ce propos en disant qu'Henri Troyat est devenu tout à fait Français de cœur et d'esprit, de vie et de langue avant de se faire naturaliser:

*Vous avez eu toujours sous les yeux un double horizon, celui de votre enfance russe, qui vous a laissé dans l'esprit la connaissance et la nostalgie d'un autre pays, et celui de votre vie française qui vous a fait un écrivain d'ici, même quand vous traitez des sujets russes*¹³.

Toute la vie d'Henri Troyat est ainsi à double face. Grâce aux leçons de sa gouvernante suisse, à son arrivée en France, il parlait le français aussi bien que le russe. Au lycée, il se lia facilement avec des garçons français de son âge. Entouré de camarades français, parlant la même langue qu'eux, jouant aux mêmes jeux qu'eux, il se sentait français. Pourtant, il était différent des autres tant par ses origines que par ses souvenirs russes et son attachement à son lieu de naissance. Henri Troyat a affirmé plusieurs fois dans ses interviews que ses camarades français ne changeaient pas de pays quand ils sortaient du lycée pour se rendre chez eux. Lui, rentrant à la maison, quittait la France pour se replonger en Russie. Ses parents parlaient russe entre eux et se plaisaient à évoquer devant leurs enfants leurs souvenirs de Russie. En les écoutant, Henri Troyat imaginait " le pays de songe " où la vie de ses parents était radieuse. Tout était russe dans la famille de ses parents : la langue, les soucis, les espoirs, la cuisine et les amis. Manifestement, l'appartement de ses parents se situait hors de l'espace, hors du temps et hors des frontières. Henri Troyat a souligné qu'il vivait une moitié du jour à Paris et une moitié du jour à Moscou, entre le présent et le passé, entre sa seconde patrie qui bourdonnait autour de lui et l'emportait dans son tourbillon et la Russie " lointaine, inaccessible, fuyante ".

*Pendant longtemps, j'avançai, tant bien que mal, un pied sur les nuages russes et l'autre, sur la terre française ferme*¹⁴.

Plus tard Henri Troyat a répété cette explication brillante de l'état d'âme du jeune garçon russe habitant la France dans ses *Conversations* avec Maurice Chavardès, intitulées *Un si long chemin*. Il s'habitua à un nouveau pays inconsciemment et insensiblement. Il s'imprégnait de jour en jour de la culture française par le biais de ses amitiés françaises, de ses lectures françaises, de l'air français qu'il respirait. Son père et sa mère " malades de nostalgie ", désiraient repartir. Enchanté par ses nouvelles connaissances françaises, lui, en revanche, ne pensait qu'à rester. Peu à peu, l'équilibre s'est fait entre le pays de ses origines et son pays d'accueil. Son pays de naissance n'est pas son pays de vie, car il a vécu seulement huit ans en Russie et plus de quatre-vingts ans en France. L'écrivain remarque lui-même que la balance n'est pas égale:

*Mon vêtement français colle de si près à mon corps qu'en essayant de l'ôter je m'arracherais la peau*¹⁵.

¹³ - Henriot E., " Allocution de l'Académie Française " dans *Autour d'une épée*, 22 février 1960, Plon, p. 9.

¹⁴ - Henri Troyat, " Les auteurs et leurs livres. Tant que la terre durera " dans *Les Annales*, N° 20, juin 1952, p.6.

Henri Troyat avoue qu'il aimait déjà la France bien avant de la connaître puisqu'enfant, à la maison de Moscou, il parlait le russe avec ses parents, sa niania, mais le français avec sa gouvernante, son frère et sa soeur. Tout au long de sa vie il s'est forgé "une Russie intérieure" avec les récits de ses parents, avec ses propres souvenirs et réminiscences, avec ses lectures et ses rêveries. Cette Russie de songe aux couleurs trompeuses nourrit ses romans.

*Elle est en moi si vivante qu'en fermant les yeux je lui découvre une espèce de vérité*¹⁶.

L'appartement français d'Henri Troyat est fidèle à ses origines. Toutefois son cabinet de travail français, où l'académicien nous a réservé un accueil si cordial, conserve maintes traces de sa patrie lointaine. Les tableaux et les estampes russes de 1812, représentant Saint-Pétersbourg, évoquent Tolstoï, en particulier, l'auteur de *Guerre et Paix*. Il y a également cet ouvrage, auquel Henri Troyat tient comme à la prunelle de ses yeux, relié de cuir fauve, écrit en russe: *le Manifeste de libération des serfs*, signé d'Alexandre II. L'appartement du romancier est décrit dans son entretien avec Maurice Chavardès.

Les photos de sa famille russe, les paysages russes, une icône orthodoxe dans un endroit discret témoignent de la fidélité à ses origines. Henri Troyat parle avec sensibilité des bouleaux plantés par sa femme Guite dans leur propriété d'Ile-de-France. Son frère avait rapporté d'un voyage en Russie, un minuscule bouleau double. "Cet exilé s'accomoda très bien de la terre française"¹⁷, - confie Henri Troyat.

*C'est aujourd'hui le plus grand, le plus beau bouleau. Cet arbre a prospéré plus vite que les autres bouleaux achetés en France. L'ensemble forma bientôt un coin spécifiquement russe dans notre jardin d'Ile-de-France*¹⁸.

Henri Troyat, a été tenté à maintes reprises par un retour en Russie. Mais il craignait que ce voyage conduise à la révélation de la réalité. Il aurait alors subi un choc terrible. En se rendant là-bas, il craignait qu'au contact de la réalité des visages russes, des objets russes, sa Russie intérieure ne s'effondrât. Il se trouverait alors devant un gouffre. Le regard rapide d'un touriste ne peut pas remplacer, dans le coeur du romancier, "le riche terreau des souvenirs d'enfance". Il aurait perdu sa Russie intérieure au profit de quelques impressions de voyage, intéressantes cependant. Pour l'instant, Henri Troyat préfère rêver par-dessus les frontières avec acharnement, "physiquement et moralement attiré par ce pays gigantesque, par ce peuple chaleureux"¹⁹.

L'écrivain a maintes fois remarqué qu'il y a deux mondes en lui et qu'il les visite avec un égal plaisir. Tantôt la France, tantôt la Russie prennent l'avantage "dans un mouvement alterné, comparable à celui des marées". Selon lui-même, il y a une sorte d'équilibre entre ces deux mondes dont "les franges

¹⁵ - Henri Troyat, *Un si long chemin*, op. cit., p. 253.

¹⁶ - *Ibid.*, p. 242.

¹⁷ - *Ibid.*, p. 176.

¹⁸ - *Ibid.*, p. 176.

¹⁹ - *Ibid.*, p. 242.

se confondent²⁰. Son Altesse Sérénissime le Prince Pierre de Monaco a, d'ailleurs, exprimé fort bien cette union de deux mondes: “ Nul ne pouvait mieux que vous réaliser une telle oeuvre ”, qui dès l'enfance a “ cette coexistence harmonieuse de deux mondes très différents, dont il est si souvent question ”²¹. Selon l'usage, l'épée est offerte au nouvel élu de l'Académie Française par ses amis. Henri Troyat est ravi des dessins du pommeau. L'orfèvre y a représenté quelques symboles importants. L'aigle bicéphale évoque ses ouvrages sur la Russie des tsars. Le globe terrestre rappelle *Tant que la terre durera*. Les épis de blé mûr symbolisent *Les Semailles et les Moissons*. Les coquelicots rouges sur le fond de laque noir rappellent le cycle des *Compagnons du coquelicot*, premier tome de *La Lumière des justes*. L'araignée tissant sa toile “ dans un coin et les racines flottantes des *Étrangers sur la terre* ” représente *L'Araigne*. Les douces olives sont dédiées à sa maison de Provence. La liste des souscripteurs contenait de nombreux noms arméniens et russes lui rappelant ses origines. À un journaliste lui demandant : “ Dans quelle peau êtes-vous aujourd'hui ? ”, il lui répond “ qu'il est partagé entre la Russie et la France, ce qui est pour lui, dans sa déchirante absurdité une réalité inépuisable ”²².

À plusieurs reprises, en se consacrant à un nouveau roman, à un nouveau cycle, à une nouvelle biographie d'inspiration russe Henri Troyat délaisse la France pour se replonger en Russie. En écrivant *Dostoïevski*, il fut obligé de travailler dans la grande salle de la Bibliothèque nationale qui n'était pas chauffée. En rentrant chez lui, il traversait le Paris de l'Occupation aux rues mornes, qui lui semblait “ moins vivant, moins présent que le Moscou et le Saint-Petersbourg d'autrefois ”²³. En rédigeant *Les Héritiers de l'avenir* il se surprenait à vivre aux temps de la trilogie. Il surveillait le prix des marchandises et apprenait à se diriger aisément dans Moscou. On constate à quel point Henri Troyat connaît la vie de la société russe aux époques où se situera l'action, car il l'a étudiée à l'occasion de certaines biographies. Avec sa femme Guite, entrèrent dans sa vie “ le charme, la fantaisie, le courage, l'ironie, la vivacité, quelque chose d'éminemment français ”. Elle aida Henri Troyat à maintenir le contact entre lui-même et la réalité. De souche française, en rentrant des soirées familiales passées chez les parents d'Henri Troyat, elle avait “ l'impression de revenir d'un long voyage au-delà des frontières ”.

Les réminiscences russes poursuivent constamment Henri Troyat tout le long de sa vie. Par exemple, l'usage veut que tout nouvel académicien soit présenté au Président de la République, qui a, préalablement, approuvé l'élection. Le jour fixé, Henri Troyat se rendit à l'Elysée, avec le duc de Lévis-Mirepoix, directeur en exercice de la Compagnie, et Jean Rostand, élu de fraîche date. En traversant la cour d'honneur, Henri Troyat se souvint que l'empereur Alexandre I^{er} avait logé ici même, pendant l'occupation de Paris, en 1814, puis en 1815. Son héros, Nicolas Ozareff, (*La Lumière des justes*) décrit cet escalier monumental qu'Henri Troyat était en train de gravir pour être accueilli dans le bureau du Président.

Le cœur et l'esprit du romancier ne cessent de naviguer entre ces deux mondes, sans jamais renoncer à l'un ou à l'autre dans ses souvenirs. Il est, selon le moment, visiblement, obsédé et passionné tantôt par l'un tantôt par l'autre. Et ceci peut expliquer l'alternance étonnamment fidèle et constante des romans d'inspiration russe ou d'inspiration française. Et combien nombreux sont ses personnages qui

²⁰ - *Ibid.*, p. 38.

²¹ - S.A.S. Le prince Pierre de Monaco, *Allocution du 22 février 1960*, dans *Autour d'une épée*, Paris, Plon, 1960, p.15.

²² - Ezine J.-L., “*Le voyage de l'idée de liberté*”, *op. cit.*, p. 3.

²³ - Henri Troyat, *Un si long chemin*, *op. cit.*, p. 96.

flottent entre deux patries, deux cultures et deux langues. Laquelle de ces deux sources les marque le plus? La seule certitude est que l'on retrouve leur unité originelle dans cette merveilleuse symbiose.

D'autres auteurs connus, d'origine russe et naturalisés français, ont le pouvoir magique de se dédoubler tant le long de leur vie que dans leurs laboratoires de création. Parmi ceux mentionnons Elsa Triolet (1896 – 1970) et Andréï Makine (1957), qui rédigent leurs ouvrages en français. Tous les deux furent lauréats du Prix Goncourt, successivement en 1944 et en 1995. La cohabitation franco-russe imprègne considérablement les personnages de Makine. Un garçon, né en Russie (en Sibérie)²⁴, rêve de la France depuis son plus jeune âge, bercé par les histoires, les fables et les contes d'une grand-mère française Charlotta Norbertovna. *Le testament français* est un roman d'inspiration autobiographique écrit directement en français comme les précédents, même si Makine a fait croire que les deux premiers²⁵ étaient traduits du russe. La France offre à Elsa Triolet et à Andréï Makine l'hospitalité et, " en prime ", la réussite. L'académicien Henri Troyat, qui a fait " un parcours heureux " sur le sol français, est très fier de la nationalité française, " occasionnelle et tardive " :

*La France est plus grande qu'on ne la représente sur les cartes géographiques. Ses vraies frontières sont partout dans l'univers. Elle a les dimensions incommensurables de sa culture. Ses meilleurs fils et ses meilleures filles peuvent se recruter parmi les transfuges de n'importe quelle région du monde*²⁶.

L'expérience de l'exil, " cette évolution de la nationalité originelle à la nationalité acquise " permettent à Henri Troyat de donner un conseil à tous ceux qui ont suivi son exemple :

*Aussi ai-je envie de dire aux réfugiés venus des quatre coins du monde et dont certains ont dû tout abandonner pour sauver leur vie, que l'exil n'est pas une fin en soi. Quelle que soit la tragédie dont ils ont été les victimes à la suite de bouleversements politiques, ils trouveront en France compréhension et hospitalité, pour peu qu'ils acceptent de s'adapter à l'esprit et aux usages de cette très ancienne terre d'asile*²⁷.

Une sorte " de paix intérieure ", " de cohabitation douce et féconde entre les souvenirs d'hier et les révélations d'aujourd'hui " font naître l'impression qu'Henri Troyat ne " trahit " ni son pays natal ni son pays qui est à présent le sien. D'ailleurs, l'appartenance à son pays d'accueil ne signifie nullement, pour le romancier, le refus de son pays d'origine. On dirait même que " cette double sujétion l'enrichit intellectuellement et sentimentalement " ²⁸.

²⁴ - Makine A., *Le testament français*, Paris, Mercure de France, 1995.

²⁵ - Makine A., *La fille d'un Héros de l'Union Soviétique*, Robert Laffont, Paris, 1990 ; *La confession d'un porte-drapeau déchu*, Paris, Robert Laffont, 1992.

²⁶ - Henri Troyat, " Itinéraire d'un réfugié " dans " *Paris-Match* ", 2 août 2001, p. 20.

²⁷ - Henri Troyat, *Discours prononcé à l'Assemblée Nationale*, 16 juin 2001, p. 3. Ce texte nous a été envoyé par l'académicien Henri Troyat.

II – La Russie intérieure du romancier

La Russie d' Henri Troyat est effectivement une “ Russie intérieure, recréée ”, à tel point que la question ne se pose pas pour le romancier de s'y rendre. C'est un pays auquel il pense et rêve dans sa vie quotidienne ainsi que lors des heures de son travail d'écrivain. A l'instar de son nom, Léon Tarassoff, “ qui dort, tendrement pelotonné ”, au centre de lui-même, la Russie imprègne le romancier. Henri Troyat aime se retourner vers “ cette Russie ” de ses souvenirs :

*Je m'y sens chez moi dans le même temps que me sollicite la réalité française*²⁹.

Pendant ses conversations avec Maurice Chavardès³⁰ la Russie est présente, malgré lui, constamment. Le romancier se plaît à dire que ce pays lointain est sa “ terre rêvée ”, “ un lieu de naissance ”, “ le pays natal ”, “ une contrée de songe ”, la Russie “ qui continuait là-bas, au-delà des frontières ”, “ le pays de ses souvenirs ”, “ une Russie intérieure avec les récits de ses parents, avec ses propres réminiscences, avec ses lectures, avec ses rêveries ”. Les déplacements du romancier vers son pays lointain s'effectuent constamment. Nous les observons également dans *Le fils du satrape* où le narrateur devient le personnage principal de l'histoire racontée. Le héros qui s'appelle Léon Tarassoff raconte les événements vécus auxquels il a participé. *Le fils du satrape* représente le mélange des actions fictives décrites au début du récit (la venue des Tarassoff en France) avec celles dont le personnage principal se souvient. Les dernières sont, d'ailleurs, liées à la vie russe. Les points de repères de ce déplacement dans le temps sont fréquents.

*Cela me rappelait nos repas à Moscou, mais c'était si loin et j'étais si petit*³¹, *Je me rappelai la réflexion de maman*³², *Subitement, je me rappelai le temps lointain*³³, *Soudain, je me rappelai un soir de tumulte et d'angoisse, à Moscou*³⁴, *Un souvenir, longtemps enfoui, me remontait en mémoire*³⁵, *En me rappelant notre explosion de joie, notre précipitation vers l'échelle de coupée, notre enfermement, à huit, entre la couchette et le lavabo du capitaine, je sens encore dans mes racines l'odeur de rance et de vernis de la cabine*³⁶, *Ce modeste et joyeux réveillon de réfugiés m'en rappelait un autre, empreint d'une angoisse mortelle*³⁷, *Souvent, je repassais en mémoire, pour le plaisir d'une divagation solitaire*³⁸, *Par moments, je ne pouvais oublier qu'il y avait chez*

²⁸ - *Ibid.*, p. 3.

²⁹ - Le Clec'h G., “ Gogol ? Un révolutionnaire conservateur ”, dans *Les Nouvelles littéraires*, 29 avril 1971, p. 7.

³⁰ - Henri Troyat, *Un si long chemin*, op. cit., pp. 9, 35, 36, 46, 242, 246, 253.

³¹ - Henri Troyat, *Le fils du satrape*, op. cit., p. 45.

³² - *Ibid.*, p. 46.

³³ - *Ibid.*, p. 73.

³⁴ - *Ibid.*, p. 81.

³⁵ - *Ibid.*, p. 98.

³⁶ - *Ibid.*, p. 101.

³⁷ - *Ibid.*, pp. 118-119.

³⁸ - *Ibid.*, p. 138.

nous, à Moscou, outre une nombreuse domesticité, des extras qui surgissaient à dates fixes pour aider à la marche de la maison³⁹.

Ces points de repère, si nombreux, servent à introduire les passages qui évoquent les secrets d'une enfance russe perdue à jamais. *Le fils du satrape* est un roman autobiographique, mais à côté d'une quantité de faits réels, il contient, étant aussi une œuvre d'imagination, certains détails qui ne coïncident pas avec les éléments autobiographiques de l'auteur. Cependant, tout au long de la narration il y a des retours d'esprit et de cœur vers la Russie, des balancements intrinsèques par-dessus les frontières qui maintiennent la thématique fascinante et attirante d'une Russie à la fois rêvée et réelle.

II. I – Le rôle de la famille dans la vie et l'œuvre de l'écrivain

“ Ce soir, à table, après le dîner, papa et maman ont encore parlé de la Russie. Leurs souvenirs sont passionnants. C'est dommage que je sois seul à les entendre. Lorsque je serai grand, j'essayerai de faire la connaissance d'un écrivain et de lui raconter tout cela pour qu'il en tire un livre ”. Ainsi écrit Henri Troyat dans *Sainte Russie*⁴⁰, et il ajoute : “ Mon roman *Tant que la terre durera* est né de cette rencontre entre un enfant chargé de souvenirs merveilleux et un homme faisant profession d'écrire ”. Henri Troyat a évoqué également les mêmes souvenirs de ses débuts littéraires dans la série *Le premier manuscrit*⁴¹.

Paradoxalement, dans les premiers romans d'Henri Troyat, il n'était pas question de Russie. Ses premiers livres sont, en effet, de brefs romans d'inspiration française, qui se déroulent en France, et deviennent des événements français. Le premier livre d'Henri Troyat, *Faux jour*, lui vaut le Prix populiste, prix si français “ qu'il n'a pas d'équivalent hors de chez nous ”⁴². Puis le romancier s'attaque à décrire la bourgeoisie parisienne, les fonctionnaires (*Grandeur nature*, *La Fosse commune*, *L'Araigne*, *Le Signe du Taureau*) et la vie de province (*Le Vivier*). Il n'y a aucun héros russe dans ces livres. Pourtant la Russie le fascine.

En 1939, Henri Troyat a reçu de l'éditeur Fayard la commande, stupéfiante pour lui, d'écrire une biographie romancée de Dostoïevski. Il s'est mis rapidement au travail et a rédigé cette biographie dans un élan d'admiration. “ Tâche gigantesque et bénéfique ”, disait-il. En écrivant la vie de Dostoïevski, saisi par son génie, Henri Troyat a eu envie de se replonger dans la Russie, pays de ses origines. Il nous l'a confié lors de notre réception chaleureuse dans son bureau de travail. Puis éclata la guerre qui lui a donné l'idée d'écrire quelque chose comme *Guerre et Paix*. Il a d'abord pensé à ressembler en un livre les souvenirs de ses parents. Des amis lui ont alors conseillé de rédiger un volume de souvenirs, où les récits de ses parents vivraient dans ses propres récits. Après mûre réflexion, il a changé d'avis, car Henri Troyat a préféré utiliser “ ce trésor familial ” pour en faire “ la matière d'une longue suite romanesque ”. Ce fut *Tant que la terre durera*. Remarquons qu'en acceptant d'évoquer la personnalité de Dostoïevski, Henri Troyat avait brisé

³⁹ - *Ibid.*, p. 164.

⁴⁰ - Henri Troyat, *Sainte Russie*, Paris, Grasset, 1956, p. 11.

⁴¹ - Henriot É., “ *Henri Troyat, soyez le bienvenu* ” dans *Les Nouvelles littéraires*, N° 1695, 25 février 1960, p. 7.

⁴² - Delpech J., “ *Henri Troyat – adapté nostalgique* ” dans *Les Nouvelles littéraires*, N° 28, 15 mai 1947, p. 2.

le cadre rigide où il s'était enfermé depuis des années. Jusque-là, toutes ses œuvres s'ordonnaient en quelques trois cents pages dactylographiées. Grâce à Dostoïevski, il s'était libéré des contraintes qui l'empêchaient de "courir sur une longue distance". C'est, donc, un autre renouvellement qu'entreprend Henri Troyat avec les volumes du cycle romanesque.

Dans son jeune âge, Henri Troyat avait été profondément marqué par les récits de son père et de sa mère, qui apprenaient à leurs enfants à aimer la Russie. La famille a joué un rôle considérable dans le maintien de la langue russe dans la vie d'Henri Troyat, dans son initiation à la culture russe, aux traditions russes. Il n'était pas, de fait, prêt à recourir à ces souvenirs dans ses premiers livres. Il a fallu attendre son travail sur la biographie de Dostoïevski pour que l'envie de ressusciter le passé russe de son père et de sa mère "demande à sortir, à s'épandre". Henri Troyat parle de sa famille avec amour et tendresse. Son père, Aslan Tarassoff, était originaire de la petite ville mi-arménienne, mi-circasienne d'Armavir, dans le nord du Caucase où sa famille était propriétaire de terres et d'importants comptoirs de drap. En Russie, avant la révolution bolchévique, son père occupait une place très en vue dans le monde des affaires. Outre les comptoirs de drap Tarassoff, qui avaient des succursales dans plusieurs villes de province, il dirigeait l'exploitation d'une ligne de chemin de fer entre Armavir et Touapsé. Le romancier se plaît à évoquer combien son père était réfléchi, pondéré, sérieux. Tous les amis de son père s'accordaient à louer sa droiture, son sens moral, son énergie et à le taquiner sur son pessimisme. Inquiet, anxieux même, il avait une adoration pour sa femme, pour ses enfants. Le culte de la famille revêtait chez lui une grandeur primitive.

*Sans doute, cette disposition d'esprit lui venait-elle de ses ancêtres arméniens et tcherkesses, chez qui la fidélité au clan est considérée comme l'une des principales vertus*⁴³.

Visiblement, l'anxiété et l'inquiétude du père se retrouvent dans le tempérament de son fils. Henri Troyat avoue que l'insécurité qui en résulte lui fait craindre l'avenir jusqu'à lui gâcher le plaisir du moment présent.

L'austérité paternelle est compensée par la gaieté pétillante maternelle. La mère d'Henri Troyat, Lydie Abessolomoff, venait d'Ekaterinodar, aujourd'hui Krasnodar. Elle était issue d'une famille heureuse, joyeuse et unie dont le père était médecin et la mère avait été pensionnaire de l'Institut Smolny. Le romancier décrit sa mère comme une femme "blonde d'une grande beauté" joyeuse, ayant le goût de tout ce qui est vivant : les lumières, la couleur, le mouvement, la jeunesse. Auprès d'elle, il écoutait avec délectation les histoires tirées du vieux folklore russe. Henri Troyat se souvient qu'il tremblait d'angoisse tandis que sa mère relatait les histoires russes d'une voix étouffée.

*Elle avait, je crois, un réel talent de conteuse*⁴⁴.

C'est probablement de sa mère qu'Henri Troyat tient ce don qui fait de lui l'un des meilleurs conteurs de notre temps. A cet héritage, il faut ajouter l'influence de la vieille niania, ou nounou,

⁴³ - Henri Troyat, *Un si long chemin*, op. cit., pp. 17-18.

⁴⁴ - *Ibid*, p. 17.

“superstitieuse, pleine de dictons et de légendes”, “qui chantait des rengaines populaires”. Elle incarnait “la Russie, la langue russe, la tradition russe, les contes de fées”⁴⁵. Mais il y avait aussi la rivale directe de la nounou, la gouvernante suisse, chargée de la discipline, de l’instruction et de l’enseignement du français.

Ces premières images d’une vie agréable, presque paradisiaque, qu’Henri Troyat n’oubliera jamais ont vite été remplacées par celles plus vives introduites dans sa vie par la tragique aventure de la révolution bolchévique. En peu de temps “tout fut balayé par un ouragan, la guerre, la révolution”. Puis, il y eut cet exode extraordinaire à travers toute la Russie, dont l’auteur se souvient, non dans un ordre chronologique, mais comme une série d’images à jamais gravées en lui. Cet exode conduisit les Tarassoff de Moscou à Tsaritsine (devenue Stalingrad, puis Volgograd), puis Ialta, Novorossiisk, Kislovodsk, Constantinople, Venise et enfin Paris où ils débarquèrent en 1920. La famille s’y installa, pensant comme tous les émigrés russes, n’y rester qu’un ou deux ans.

Tandis que les parents du jeune Léon Tarassoff n’abandonnaient jamais l’idée d’un retour possible en Russie, lui ne se sentait à l’aise que parmi les Français. Il commença ses études en classe de dixième au lycée Janson-de Sailly. La famille effectua un court séjour à Wiesbaden. En rappelant ce lointain souvenir, Henri Troyat disait qu’il éprouvait l’impression étrange “d’un dépaysement au second degré”. Il lui semblait qu’il venait de changer de patrie, pour la deuxième fois. Si, à cet âge, le jeune Léon Tarassoff se sentait russe à Paris, il se découvrait français à Wiesbaden où il fut inscrit dans une école française. Puis la famille s’installa à Neuilly. C’est au lycée Pasteur de Neuilly qu’Henri Troyat poursuivit ses études.

Ses parents refusaient de croire que leur patrie fût pour eux, à jamais perdue, qu’ils devaient renoncer à leurs terres, à leurs maisons, à leurs tombes. En France, ils n’étaient que des étrangers parmi des milliers d’autres. Ses parents se plaisaient à évoquer avec une certaine amertume “les délices du temps révolu et d’une patrie aux frontières closes”. De leur passé russe, ils se souvenaient, en premier lieu, des moments agréables. En les écoutant Henri Troyat imaginait “une sorte de paradis perdu, où la jeunesse était riieuse, la vieillesse exempte de maladies, la fortune facile et la neige propre”. Henri Troyat le dit dans *Les Annales*⁴⁶ et il le répétera plus tard dans *Un si long chemin*⁴⁷. Combien de fois l’écrivain a-t-il demandé à sa mère de raconter son enfance et sa jeunesse. Le romancier a l’impression de connaître tous les recoins de sa maison natale à Ekaterinodar, d’en palper tous les objets, d’en renifler toutes les odeurs sans y être jamais entré. Il semble connaître toutes les couleurs et les dimensions de la maison, la forme des meubles, l’éclairage des chambres. Il a l’impression de prendre le thé dans le jardin sous les tilleuls. Il aimait aussi entendre de sa mère les récits sur sa vie à l’école des jeunes filles, sur les promenades sentimentales dans le parc, sur les bals de province.

*Raconte encore, maman. Comment étiez-vous coiffées ? Et quelles danses dansait-on ? Et jusqu’à quelle heure durait la fête ? Je m’entends encore posant ces questions avec une curiosité jamais assouvie*⁴⁸.

⁴⁵ - *Ibid*, p. 16.

⁴⁶ - Henri Troyat, “*Les auteurs et leurs livres. Tant que la terre durera*”, *op. cit.*, p. 4.

⁴⁷ - Henri Troyat, *Un si long chemin*, *op. cit.*, p. 36.

⁴⁸ - Henri Troyat, “*Les auteurs et leurs livres. Tant que la terre durera*”, *op. cit.*, p. 5.

Tirées du magasin de la mémoire, les anciennes robes de sa mère, fanées et charmantes, les coiffures et les parfums à la mode revivaient devant Henri Troyat, ébloui autant qu'ému.

Les récits de ses parents semblent le passionner et le faire rêver. Quand son père lui parlait de son enfance, Henri Troyat croyait qu'Armavir avait remplacé Paris, que la steppe luisait au clair de lune, que les cavaliers tcherkess galopèrent sur les routes. Certains détails de leur vie russe furent évoqués maintes fois comme, notamment celui touchant leur mariage fastueux. Ainsi, pour donner plus d'éclat à cette fête, le père avait fait venir à Armavir l'un des projecteurs qui avait servi lors du couronnement du tsar à Moscou. Ce n'est pas sans un peu de nostalgie qu'Henri Troyat se rappelle ces soirées, passées ensemble, à la poursuite "de très lointains souvenirs". Il encourageait ses parents à retourner vers un passé russe qui leur était cher.

Je les suppliais de me ramener quelques perles de cette plongée dans le temps révolu⁴⁹.

Les souvenirs de son père et de sa mère ainsi que ses propres souvenirs sont introduits dans *Tant que la terre durera* où le faux, l'imaginaire, côtoient le vrai, le réel.

Le premier volume *Tant que la terre durera* donne son titre à tout l'ensemble. Les deux volumes suivants s'intitulent respectivement *Le Sac et la Cendre* et *Étrangers sur la terre*. Ce premier cycle romanesque, auquel l'écrivain a travaillé près de dix ans évoque, en particulier, l'histoire d'une famille russe et de son entourage, depuis 1888, au moment où les personnages sont encore immobiles. L'action va commencer. Ils grandissent, affirment leurs caractères, lient des amitiés, tiennent ou déçoivent les promesses de leur jeunesse, se marient, ont des enfants eux-mêmes et participent, chacun selon sa situation sociale et son inclination propre, aux événements de la guerre russo-japonaise, de la guerre de 1914, de la révolution et de l'exil. Le récit s'arrête en 1939 au moment où Michel et Tania voient leur fils Boris Danoff, mobilisé dans l'armée française, quitter Paris pour rejoindre son régiment. Ainsi, entre la première page de *Tant que la terre durera* et la dernière page d'*Étrangers sur la terre*, trois générations de personnages évoluent sous les yeux des lecteurs.

Plusieurs livres d'Henri Troyat témoignent de l'importance très significative, dans son œuvre, des mémoires et des souvenirs familiaux. Une place particulière, nous semble-t-il revient avant tout, dans cette optique, aux *Étrangers sur la terre* (1950), *Aliocha* (1991), *Youri* (1992), *Le fils du satrape* (1998). En un certain sens et à plus d'un titre, tous ces romans sont autobiographiques. L'auteur s'y sert, pour l'écriture de certains détails, de sa vie et de celle de ses parents, vies toutes pleines de péripéties dramatiques. Bien sûr, les souvenirs ne seront pas exploités comme matériau unique de ces ouvrages, mais se trouveront "noyés dans un mélange de fiction et de réalité"⁵⁰.

Le lien qui retient l'écrivain à ces souvenirs se révèle tant sur le plan des idées que sur celui des actions. L'exode de l'émigration a marqué le futur écrivain à un tel point que, plus tard, il ressuscitera fréquemment cet épisode réel. Evidemment, il imposera des changements variés à ses personnages et à leurs destins. L'itinéraire du repli des Tarassoff est retracé dans *Le fils du satrape*. On y retrouve en 1920 toute la famille d'Henri Troyat partant pour Novorossiisk, puis Constantinople, Venise et enfin Paris. Plusieurs

⁴⁹ - *Ibid.*, p. 6.

⁵⁰ - *Ibid.*, p. 8.

passages comme le départ en wagons à bestiaux, l'épidémie soignée par un médecin avec de la vodka, ou l'embarquement sur un vieux vapeur, ressemblent étrangement à des fragments déjà remémorés dans *Tant que le terre durera*. On observe, également dans *Youri*, la fuite de la Russie, le même inconfort, la même faim et les mêmes "wagons à bestiaux", mais ils sont décrits à travers les regards des enfants Youri et Sonia. Eux sont loin de "la fantasmagorie incompréhensible" des adultes et vivent un amour puéril.

L'idée de l'exode et de l'exil est reprise également dans *Aliocha*. Les parents d'Aliocha Krapivine sont encore très proches de la Russie, comme les Tarassoff. Les deux familles, l'une imaginaire et l'autre réelle, se plaisent à recevoir des amis russes et à lire des livres russes ou quelque journal de l'émigration rempli de nouvelles intéressant seulement un cercle étroit. Les revers de fortune familiale rendent identiques le comportement d'Aslan Tarassoff, le père du romancier, et celui de Georges Pavlovitch Krapivine. Tout au long de leur vie, ces deux chefs de famille, toutefois ne perdent pas tout à fait courage. Tous les deux avaient transféré quelques capitaux dans différentes banques. En bonne logique, ils comptaient prendre possession de l'argent qu'ils y avaient déposé. En évoquant les soirées familiales, Henri Troyat revoit toujours, en particulier, son père "compulsant des registres, annotant des lettres sous la lampe" et commentant "volontiers les transformations que cette brusque fortune apporterait"⁵¹. L'écrivain reprend, d'ailleurs, les mêmes schémas descriptifs lorsque Georges Pavlovitch Krapivine pense gagner sa lointaine affaire de dépôts en banque. Les lignes suivantes tirées d'ouvrages différents confortent clairement notre opinion:

*À table, pendant le dîner, Georges Pavlovitch évoqua les achats qu'il ferait dès le versement de l'argent anglais: robes élégantes pour sa femme, costumes de flanelle légère pour Alexis et pour lui, meubles de qualité pour remplacer le bric-à-brac dont on s'était contenté depuis quatre ans*⁵².

Le même vocabulaire ("achat", "vêtement", "meubles") est employé dans le passage ci-dessous concernant les rêves d'Aslan Tarassoff:

*On dressait des listes d'achat par ordre de nécessité: vêtement, chaussures, meubles ...*⁵³.

Cette ambiance familiale au milieu de parents remarquables, unis, rêvant sans cesse à leur paradis perdu et sachant si bien le décrire, fait naître, chez Henri Troyat, le besoin d'écrire. Ce besoin apparaît vers dix ans. En classe du quatrième, son goût pour l'écriture a été stimulé par un professeur de français à l'esprit large. Ce dernier avait décidé qu'une fois par semaine les élèves traiteraient, dans leur cahier, un sujet de leur choix: histoire vécue ou imaginaire. Henri Troyat a opté pour l'histoire réelle de sa famille et il a raconté de son mieux quelques épisodes de leur fuite en Russie: "wagon en flammes, la mutinerie sur le bateau, la grippe espagnole dans un camp de quarantaine"⁵⁴. Ses camarades ont cru qu'il inventait. Aliocha Krapivine a rédigé également, pour son cahier-journal, quelques souvenirs sur la fuite de sa famille hors de Russie. Son devoir fait "avec soin et sentiment" a obtenu la meilleure note. Il y a aussi ceux qui prétendent que ce n'est

⁵¹ - Henri Troyat, *Un si long chemin*, op. cit., p. 31.

⁵² - Henri Troyat, *Aliocha*, Paris, Éditions J'ai lu, 1996, p. 71.

⁵³ - Henri Troyat, *Un si long chemin*, op. cit., p.31.

⁵⁴ - *Ibid.*, p. 42.

pas juste, qu'Aliocha " a tout inventé ". Le jeune garçon est alors vivement encouragé par son professeur M. Golinard qui a lu en classe trois passages du texte.

Cette remarque permet de constater de nouveau le rôle très important et la force inspiratrice de la famille du romancier dans la création de ses œuvres russes. L'auteur d'*Aliocha* estime que " bien entendu, cent détails du récit appartiennent à sa propre mémoire de petit émigré "⁵⁵. Mais, contrairement à son personnage, Henri Troyat ne reniait pas pour autant ses racines russes. Le souhait d'Aliocha " de se fondre à la vie française " est tel qu'il est agacé lorsque ses parents ressassent devant lui leurs souvenirs russes ou essayent de parler de littérature russe. Son nom russe même lui fait horreur. Il préférerait, dit-il, s'appeler Dupont. Heureusement son ami français Thierry Gozelin a pu le convaincre qu'on peut être profondément russe et aimer la France. Et finalement Thierry a fait accepter par Alexis sa singularité originelle et la richesse exceptionnelle d'appartenir à deux cultures, à ce monde franco-russe.

Le romancier se rappelle, lors de notre première rencontre, que ses parents lui faisaient lire chaque soir à haute voix des passages de *Guerre et Paix* de Tolstoï en russe. Henri Troyat précise, qu'en lisant ce roman, il éprouvait l'impression d'un accord fraternel avec quelque chose de plus profond " en lui que " l'intelligence ou l'esprit critique "⁵⁶. Le jeune Alexis, débitant la prose de Tolstoï, subissait en fin de compte également " un mystérieux accord entre sa voix monotone " et " quelque chose de très chaud et de très précieux, enfoui au plus profond de lui depuis son enfance "⁵⁷. Manifestement, comme le montre le choix du vocabulaire, lui-même (" accord ", au plus profond), il y a une identité dans le raisonnement d'Henri Troyat et des personnages de son roman.

En changeant de nationalité, le romancier ne s'est détaché ni de sa famille ni de ses souvenirs russes. De ses propres aveux, " la famille constitue un monde clos, qui sécrète ses habitudes, ses dogmes, ses engouements, ses inimitiés, son odeur, sa chaleur, ses légendes, son vocabulaire "⁵⁸. À la maison, parmi les siens, le romancier est entier, avec ses racines. Le jour de l'attribution du prix Goncourt pour *L'Araigne* il fuit la multitude des journalistes, des reporters, des photographes pour retourner à la maison et " savourer tranquillement le bonheur d'être parmi les siens ". Ce jour-là, ses parents " avaient un visage de solennité heureuse. L'émotion les grandissait. Sans doute, à l'instant où tant de Français inconnus fêtaient leur fils, songeaient-ils à notre fuite de Russie "⁵⁹.

En évoquant le jour où il fut élu à l'unanimité à l'Académie Française, Henri Troyat parle avec émotion de ses parents, " si vieux, si fatigués " :

Mon père, cachant sa fierté, répondait de son mieux aux compliments d'une inconnue. Son accent russe m'amusa, parmi toutes ces voix françaises. Je lisais sur son visage l'étonnement, la tendresse, une sorte de vertige. Visiblement, il pensait à la chance qui lui avait manqué dans ce pays d'accueil et qui, tout à coup, favorisait son fils. Ma mère, déjà très malade, était assise dans un fauteuil et s'efforçait de tenir la tête droite, avec un air de douceur, dans le brouhaha. Comme

⁵⁵ - Henri Troyat, *Un si long chemin*, op. cit. p. 246.

⁵⁶ - Henri Troyat, *Un si long chemin*, op. cit., p. 46.

⁵⁷ - Henri Troyat, *Aliocha*, op. cit., pp. 122-123.

⁵⁸ - Henri Troyat, *Un si long chemin*, op. cit., p. 129.

⁵⁹ - *Ibid.*, op. cit., p. 72.

je me penchais sur elle pour l'embrasser, elle me disait dans un souffle: " C'est bien, mon petit. Mais maintenant il faut continuer " ⁶⁰.

Au fond, l'écrivain ne s'est jamais éloigné de ses parents. Henri Troyat se plaît à évoquer qu' une fois par semaine lui et sa femme Guite, aujourd'hui décédée, venaient voir ses parents. C'était " une habitude sacrée " de se réunir pour dîner en famille. Ni l'écrivain ni Guite ni le frère du romancier ni sa belle-sœur n'ont voulu y déroger. Ces dîners, Henri Troyat ne peut pas s'en souvenir sans une douce émotion. " Chaque bouchée me transportait ailleurs ", écrit-il. Sa femme se trouvait seule Française de souche dans cette réunion familiale. " Tout à coup, c'était elle l'exilée ". Henri Troyat compare ces dîners russes dans un appartement parisien de ses parents à un voyage lointain. Il se rappelle que le soir, en rentrant à la maison, sa femme lui disait " qu'elle avait l'impression de revenir d'un long voyage au-delà des frontières " ⁶¹.

Les derniers livres d'Henri Troyat ont été publiés quand ses parents ont disparu et il le regrette amèrement aujourd'hui encore. Sa mère est morte en 1963. Son père lui a survécu quatre ans, mais " une mélancolie inexorable le retranchait du monde ". Le romancier comprit qu' en perdant ses parents, ses liens avec " la Russie d'autrefois se relâchaient d'un seul coup. Je n'avais plus de racines " ⁶². Dans ses conversations avec Maurice Chavardès ainsi que lors de nos rencontres l'écrivain se plaît à se rappeler ses parents. Le souvenir de son père a incité Henri Troyat à créer *Le bruit solitaire du cœur*, un livre puissant et sombre. Selon ses propres paroles, ce roman " fut un travail de tendresse, de chagrin et de sourire ". Puisque le romancier n'est pas un copiste, Henri Troyat fut obligé " dès le début, instinctivement, de travestir quelque peu la vérité ". Ayant achevé son manuscrit, l'écrivain ne voulait pas le publier sans avoir pris l'avis de son frère. Or, il arriva que non seulement son frère fut touché aux larmes par " les démêlés d'Igor Dimitrievitch et de Zénaïde Antonovna ", mais encore suggéra-t-il d'ajouter au texte certains détails authentiques qui lui étaient revenus en mémoire. Donc, incontestablement la famille du romancier reste, tout au long de sa vie, le pôle de sa grande force créatrice.

Pour créer " sa Russie intérieure " l'écrivain exploite fréquemment, outre " le trésor précieux " de ses parents, d'autres sources fort intéressantes. Il s'est adressé notamment à d'autres témoins. Pour écrire la partie militaire de sa trilogie *Tant que la terre durera*, il dut se renseigner auprès d'un ancien colonel de l'armée russe qui avait organisé un musée de son régiment dans un immeuble parisien. Cet ex-officier tsariste avait accumulé de nombreuses reliques de l'époque, y compris l'uniforme noir, à brandebourgs d'argent, des hussards d'Alexandrie. Ce maître, entièrement imprégné par les souvenirs de l'armée impériale, avait conservé tous les carnets de route de son régiment. Il les a prêtés à Henri Troyat avec empressement. Et c'est naturellement que l'écrivain s'est inspiré de ce colonel pour créer le personnage d'Akim.

Pour compléter sa connaissance de l'époque d'avant-guerre, de la guerre et de la révolution bolchévique, il consultait d'autres documents : manuscrits, lettres, journaux intimes conservés soigneusement et miraculeusement par ceux qui les avaient rédigés ou reçus en dépôt. Pour mieux imaginer les lieux de l'action, l'écrivain recherchait des photographies qui l'aidaient à reconstituer le décor. Tous les

⁶⁰ - *Ibid.*, p. 100.

⁶¹ - *Ibid.*, p. 166.

journaux illustrés de l'époque défilèrent entre ses mains, et il regarda lentement, à la loupe, les images représentant des scènes et des paysages de Russie.

Les guides touristiques édités par la famille de Karl Baedeker (1801 – 1859) sont célèbres dans le monde entier. Henri Troyat signale qu'il doit beaucoup à une édition des années 1900. Il y trouva les plans de Moscou et de Saint-Petersbourg, la dénomination des lignes du transport en commun, les prix pratiqués par les cochers de fiacre et milles autres informations passionnantes. Si absurde que cela puisse paraître, il est agréable pour un romancier de savoir et de pouvoir se dire avec certitude que, se rendant de la porte Illinskaïa au boulevard Zemlianoï, son héros est monté dans le tramway №. 4 et a payé 3 copecks pour son billet et que, pour acheter un bijou de valeur, on pouvait, en toute confiance, s'adresser à la bijouterie Ovtchinnikov sur le pont des Maréchaux.

J'ai souvent rêvé sur ces pages grisâtres, imprimées à l'intention des touristes français d'autrefois. Elles m'invitaient à un voyage merveilleux, que je ne pouvais entreprendre qu'en pensée ⁶³.

C'est avec une grande insistance que l'écrivain souligne avant tout maintes fois l'importance de sa famille dans la création de ses œuvres russes. Le romancier, lors de notre rencontre de 1999, a fait la remarque suivante: “ je pense que, dans l'optique de votre thèse, il faut évoquer l'importance de ma famille dans la création de mes livres ”. Cette réflexion a totalement conditionné ce chapitre de notre recherche.

II.2 – La rêverie russe du romancier

La perception du texte par le lecteur est, d'évidence, liée au fait que l'œuvre littéraire constitue le modèle de la conscience de son auteur. Remarquons que l'attention du lecteur se focalise fréquemment et involontairement “ sur les détails constants” qui correspondent “ à un élément de l'âme de l'œuvre et de l'écrivain ”⁶⁴. Donc, le repérage et l'analyse de ce détail peuvent permettre au lecteur d'atteindre par “ cercle concentrique l'étymon spirituel de l'œuvre”. Des chercheurs français⁶⁵ reconnaissent que “ le détail signifiant ” est d'autant plus facile à repérer qu'il y a un écart stylistique, dans l'emploi du premier élément constituant de l'écriture, le vocabulaire, par rapport à la norme. Le fait que “ beaucoup de signifiés dénotés sont entourés dans notre conscience d'un halo affectif ”⁶⁶ permet notamment de dégager l'inventaire des “ mots- clés ” (le terme est de P. Guiraud) dont la répétition fréquente devient significative dans l'œuvre de l'écrivain.

Plusieurs études lexico-stylistiques, effectuées en France ainsi qu'en Russie, sont basées sur cette approche rigoureuse de la fréquence des mots dans une œuvre. Traditionnellement on reconnaît que les “ mots – clés ” accomplissent, dans le texte littéraire, la fonction de liaison dans le cadre d'un alinéa. En renonçant, à cause de la grande étendue des romans et cycles romanesques, à la démarche quantitative de la

⁶² - *Ibid.*, p. 212.

⁶³ - Henri Troyat, “ *Les auteurs et leurs livres. Tant que la terre durera* ”, *op. cit.*, p. 15.

⁶⁴ - Fromilhague C., Sancier – Chateau A., *Introduction à l'analyse stylistique*, Paris, Dunod, 1996, p. 94.

⁶⁵ - Séguin J. - P., “ *Pour une étude comparative de textes semblables. Un point de méthode stylistique* ”, dans *Le Français moderne*, № 1, 1971, p. 39. Bonnard H., *Procédés annexes d'expression*, Paris, Éditions Magnard, 1989, p. 93.

⁶⁶ - Bonnard H., *op. cit.*, p. 93.

statistique lexicale, nous reprenons dans notre recherche, en revanche, le principe que quelques mots peuvent acquérir, dans un texte littéraire, une charge significative et devenir des “ mots – clés ”. Nous allons considérer que leur répétition assez régulière assure l’introduction de ces mots dans la zone dite “ à haute fréquence ” dans les études lexico-stylistiques. Les “ mots clés ” sont délimités dans notre cas d’après le principe sémasiologique. Ils constituent “ le champ conceptuel ”. On peut le définir comme étant un ensemble de mots se rapportant aux différentes parties du discours, faisant référence à la même notion qui se manifeste dans la structure sémantique tantôt par le sens dénoté, tantôt par le sens connoté⁶⁷.

L’exemple classique de l’étude du “ champ conceptuel ” renvoie à l’ouvrage du linguiste tchèque O. Duchaček consacré à la description du champ “ beauté ” dans le français contemporain⁶⁸. Ce champ comprend 316 mots, parmi lesquels on retrouve les dominantes sémantiques (beau, joli, bellot, joliet ; beauté, joliesse ; joliment ; embellir, enjoliver, etc.) ainsi que “ le lexique périphérique ” lié au premier groupe par ses composants notionnels complémentaires et expressifs (féerique, ange, idéal, parfait ; grâce, charme, attrait, fraîcheur, etc.).

Notre analyse du vocabulaire du romancier sera très différente. Nous constatons notamment qu’on peut délimiter une certaine tendance dans le choix du vocabulaire chez Henri Troyat. Ainsi, ce vocabulaire, en raison de son emploi fréquent, acquiert une charge stylistique. Nous reconnaissons le fait que les mots thématiques constituent “ la base ” ou le “ réseau ” de l’œuvre. Ils jouent un rôle important dans la conception et, par conséquent, le sens de tout texte entier. Mais nous avons également l’intention de montrer dans ce chapitre que les “ mots – clés ” permettent de dégager les particularités de la méthode de l’écriture d’Henri Troyat. Dans l’épigraphe au *Prisonnier N° I* nous lisons : “ ... La réalité et la fiction se mêlent dans ce livre au point que je ne sais plus aujourd’hui où se situe la frontière entre l’histoire et le roman ”⁶⁹. Cette phrase résume, à notre avis, très nettement le crédo littéraire et les règles sur lesquelles sont fondées les œuvres du romancier. Parmi les qualités que le romancier doit posséder Henri Troyat nommera à plusieurs reprises, en particulier, l’importance d’un rêve personnel comme “ construction de l’imagination à l’état de veille, pensée qui cherche à échapper aux contraintes du réel ”⁷⁰. Dans l’interview accordée à Gilbert Ganne, l’écrivain confie ses réflexions sur le métier de l’écrivain :

*...La principale qualité du romancier est la naïveté. Il faut une dose énorme de naïveté à un homme mûr faisant profession d’écrire pour croire à la réalité des personnages **qu’il invente** et à l’importance de l’histoire qu’il désire conter. S’il ne croit pas à la réalité de ces personnages et à l’importance de cette histoire, comment ses lecteurs y croiraient-ils ? Pour eux comme pour lui, il doit jouer le jeu à fond, il doit être un enfant **perdu dans ses rêves**, il doit retrouver cet état de grâce qu’il avait lorsque, tout petit, il se racontait des histoires en s’amusant avec des soldats de plomb derrière des remparts de livres⁷¹.*

⁶⁷ - Tchekalina E.M., Ouchakova T.M., *Lexicologie de la langue française*, Saint-Petersbourg, Éditions Universitaires, 1998, p. 100 (en russe).

⁶⁸ - Duchaček O., *Le champ conceptuel de la beauté en français moderne*, Prague, 1960.

⁶⁹ - Henri Troyat, *Le Prisonnier N° I*, Paris, Flammarion, 1978, p. 5.

⁷⁰ - Petit Robert, *Dictionnaire alphabétique & analogique de la langue française*, rédaction dirigée par A. Rey et J. Rey – Debove, 1979, p.1705.

Henri Troyat reprendra plus tard cette brillante démonstration dans ses conversations avec Maurice Chavardès⁷². Elle constitue le fonds précieux de ses œuvres. Tout au long de sa vie, loin de sa terre natale, Henri Troyat vit dans le royaume de sa rêverie russe et de son imagination russe. La rêverie suggère, visiblement, “ le vagabondage de l’esprit cédant à des sollicitations affectives⁷³. C’est un élément essentiel de la vie intérieure. La rêverie constitue donc “ le domaine subjectif et secret des pensées, des sentiments, de l’imagination et du rêve ”⁷⁴. La sensibilité fait sa richesse. La rêverie du romancier ainsi que celle de ses personnages se nourrit de souvenirs russes.

En relisant les pages d’*Un si long chemin*, on est frappé par tout ce que le romancier a vu et rêvé. Dès le début de cet ouvrage, le romancier annonce qu’il n’a gardé qu’un souvenir confus des lieux où se déroula sa première enfance. Pour les revoir par-dessus les frontières, il opte tantôt pour “ l’imagination ”, tantôt pour “ la fiction ”. Henri Troyat se surprend maintes fois à rêver qu’il ne se trouve pas dans un appartement parisien, mais à “ se diriger à l’aise dans Moscou ”⁷⁵. “ L’imagination aidant ” il revoit clairement “ le visage ridé de sa vieille nounou ainsi que celui de Chaliapine chantant *Boris Godounoff* ”⁷⁶. L’écrivain observe notamment que Paris lui paraît souvent “ moins vivant, moins présent que le Moscou ou le Saint-Pétersbourg d’autrefois ”⁷⁷. Nous constatons que ce sentiment l’envahit lorsqu’il rédige ses ouvrages d’inspiration russe. Parce qu’il est “ perdu dans ses rêves ”, le romancier se transporte par la pensée à Saint-Pétersbourg lorsqu’il effectue son travail de recherche sur la biographie de Pouchkine. Il est “ au centre même du scandale ”⁷⁸ : “ on venait d’enterrer Pouchkine ”⁷⁹. Visiblement, ses rêves russes ne sont pas comparables à ceux de ses parents. Eux, ne renonçant pas tout à fait, durant toute leur vie, à “ leur rêve ”, pensent retourner un jour en Russie. Le romancier les revoit, en particulier, toujours “ inébranlables ” et refusant de croire que leur patrie “ était à jamais perdue ”⁸⁰.

L’image d’un souvenir russe traditionnel, appelé matriochka, vient à l’esprit du romancier et, plus précisément, à celui du narrateur choisi dans la scène où est décrit le dépit de Françoise dans *les Eygletière*. Il fait défiler toute la vie de Françoise qui apparaît sous différents aspects :

*La Françoise ingénue et croyante, et la Françoise sagement éprise de Patrick, et la Françoise pleine d’illusions, follement amoureuse d’Alexandre, et la Françoise poussée par le désespoir jusqu’au suicide, et la Françoise mariée, oubliant toute religion et toute fierté pour se soumettre aux volontés d’un homme, et la Françoise abandonnée, humiliée, et la Françoise renaissante, dure, calme, celle qu’elle était aujourd’hui*⁸¹.

⁷¹ - Gamme G., “ La minute de vérité d’Henri Troyat ” dans *Les Nouvelles littéraires*, N° 1886, 24 octobre 1963, p. 9.

⁷² - Henri Troyat, *Un si long chemin*, op. cit., p. 172.

⁷³ - Bouty M., *Dictionnaire des œuvres et thèmes de la littérature française*, op. cit., 1990, p. 421.

⁷⁴ - Henri Troyat, *Un si long chemin*, op. cit., p. 432.

⁷⁵ - *Ibid.*, p. 192.

⁷⁶ - *Ibid.*, p. 18.

⁷⁷ - *Ibid.*, p. 96.

⁷⁸ - *Ibid.*, p. 118.

⁷⁹ - *Ibid.*, p. 118.

⁸⁰ - *Ibid.*, p. 31.

⁸¹ - Henri Troyat, *La malandre*, Paris, Éditions j’ai lu, 1997, p. 358.

Le mot-objet russe matriochka donne naissance à une comparaison expressive. Françoise aime regarder la poupée gigogne qu'Alexandre Kozlov avait rapportée de Russie. Elle dévisse la tête d'une bonne femme en bois colorié, et, à l'intérieur, elle en trouve une plus petite, qui elle-même en cache une plus petite encore. La poupée russe en emboîte, ainsi, cinq ou plusieurs. Soudain Françoise a l'idée qu'elle est semblable à ce jouet :

*Quand elle réfléchissait aux dernières années de sa vie, elle voyait cinq ou six Françaises qui se déboîtaient l'une de l'autre*⁸².

La rêverie russe n'abandonne jamais, semble-t-il, le romancier. Henri Troyat l'a exprimé nettement lorsqu'il nous a dédié un de ses derniers romans *La fille de l'écrivain*. Il a écrit, en particulier, que dans cette œuvre " il n'y a plus rien de russe... , sauf, peut-être, la pensée secrète de l'auteur " ⁸³. On peut observer que dans ce roman drôle et grave à la fois, le romancier dépeint avec une joyeuse ironie le petit monde des lettres et brosse le portrait bouleversant d'Armand Boissier, écrivain de l'Académie Française, au soir de sa vie.

Les personnages peuplant les œuvres d'Henri Troyat sont prédisposés à rêver à leur lointain pays natal en se livrant à leurs pensées et à leur imagination. Pour Olga Kourganova le rêve est " la principale nourriture de l'âme ". Combien de fois se surprend-elle, en effet, à penser que " la Russie, c'était bon pour les songeries solitaires. Dans son appartement parisien cette dame de 80 ans, d'origine russe semble subsister dans un autre environnement " ⁸⁴. Elle oublie, paraît-il, souvent Paris, ou bien, comme elle le dit, elle le " raye de la carte ". Elle préfère, visiblement, exister ailleurs.

Arrivée en France à l'âge de sept ans, Olga Kourganova a réussi à se fabriquer son univers de souvenirs " avec les récits de ses parents et de ses professeurs, la lecture des grands auteurs russes, la contemplation des cartes postales d'un autre temps " ⁸⁵. Perdue dans ses rêves russes, cette dame imagine fréquemment qu'elle n'est pas dans son logis parisien, mais qu'elle se promène à travers les rues animées de Saint-Pétersbourg ou qu'elle danse aux " bals étincelants du palais d'Hiver ". Elle s'y retrouve pendant la saison des célèbres nuits blanches de Saint-Pétersbourg ainsi qu'en hiver, où elle assiste aux " courses de traîneaux sur la Néva gelée ". Elle peut être si heureuse le jour de Pâques d'entendre " le carillon des cloches de Moscou " bien que " rien de tout cela ne fût vrai ". Chaque transposition dans le temps et dans les lieux est annoncée clairement par l'auteur en termes explicites :

*Dès qu'elle ouvrit la bouche, Olga fut transportée en Russie*⁸⁶, *Perdue dans son rêve, elle était sur le point d'oublier qu'elle attendait la visite de son fils*⁸⁷.

⁸² - *Ibid.*, p. 358.

⁸³ - Henri Troyat, *La fille de l'écrivain*, Paris, Grasset, 2001.

⁸⁴ - Henri Troyat, *Le défi d'Olga*, Paris, Éditions J'ai lu, 1996, p. 92.

⁸⁵ - *Ibid.*, p. 12.

⁸⁶ - *Ibid.*, p. 135.

⁸⁷ - *Ibid.*, p. 13.

La fin du recueillement, de la concentration de la pensée sur la vie imaginaire, le détachement de toute préoccupation réelle sont également marqués verbalement :

Elle n'émergea de sa rêverie qu'en arrivant rue Jacob⁸⁸, La sonnerie du téléphone déchira le mirage⁸⁹, Et elle raccrocha, mécontente d'avoir été tirée de son rêve intemporel par une nouvelle qui aurait pu attendre le lendemain⁹⁰, Une fois seule, Olga reprit pied dans la réalité. Tout redevint français autour d'elle⁹¹.

Les moments de rêverie et de songerie font partie, chez Henri Troyat, du mode de vie “ des citoyens d'une espèce particulière ” qui avaient choisi de vivre en France, volontairement ou par un acte forcé, “ tout en chevauchant des rêves de Russie ”.

L'étrange effet d'alternance entre la réalité française et le rêve russe se fait tout le long de la vie d'un autre personnage, Igor Dimitrievitch Lébédév. Henri Troyat décrit au jour le jour le naufrage et le renoncement qui accompagnent la vieillesse de Lébédév: maladie, journées monotones et grises, trous de mémoire. Visiblement, seules les pensées russes peuvent encore le réjouir. Chaque fois qu'il “ retournait en Russie, il se sentit alerte et heureux ”⁹². Le même homme a connu ces deux vies, “ l'une brillante, insouciant, ouverte”, l'autre “ grise et repliée ”. Aussi les souvenirs russes affluent-ils dans sa tête “ avec une joyeuse incohérence ”.

Nombreux sont les individus, “ condamnés à cette dualité foncière ”. Ils se croient volontairement dédoublés sous une apparence unique. Ils sont marqués à des degrés divers par cet écart traumatisant entre la terre réelle et la terre rêvée. Un adolescent russe, Alexis, est pressé de retrouver ses copains français, “ laissant son père et sa mère à leur rêverie russe ”. L'image de la Russie hante ce garçon, mais il s'en souvient “ comme d'un rêve en lambeaux ”.

Les parents de Boris Danoff rêvent de leur patrie comme “ d'un paradis perdu ”. Leur fils devient peu à peu très marqué par la vie française, par l'éducation française. Au bout de six ans de vie en France il commence déjà à se demander s'il ne regretterait pas la France au moment de “ passer la frontière ” et si cette possible séparation ne serait pas très pénible. Ce n'est plus “ le paradis perdu ” de ses parents.

On observe, de même, que quelques jeunes Français, nés en France, de parents russes, sont sensibles à la même rêverie russe. Ainsi la Russie attire Alexandre Kozlov qui semble ne rien aimer, ne s'attacher à rien en France. Il souffre de son état de “ déraciné ”. Un jour il entreprend le voyage vers la Russie, ce pays qu'il a imaginé pendant plus de trente ans à travers ses lectures et dont il enseigne la langue. Alexandre Kozlov pense y retrouver son équilibre. Et la France va être perdue pour lui dès qu'il aura touché la terre russe, dès qu'il aura respiré l'air russe, dès qu'il aura entendu dans ses oreilles les sons de la langue russe.

Il arrive même que la rêverie russe puisse constituer le fonds du monde intérieur des personnes d'origine française qui ont vécu également en Russie. Après son retour en France Sophie Ozareff reçoit de rares lettres

⁸⁸ - *Ibid.*, p. 71.

⁸⁹ - *Ibid.*, p. 80.

⁹⁰ - *Ibid.*, p. 81.

⁹¹ - *Ibid.*, p. 138.

de Russie. Ce courrier est “ une bouffée d’air russe ” qui la ramène à la rêverie. Sophie, dès qu’elle lit ce courrier, change de monde :

*Peu à peu, elle était reprise par les préoccupations d’autrefois : le sort des moujiks, la moisson, les menaces de grêle*⁹³.

Elle s’en réjouit et en même temps en veut à ce pays lointain “ de ne pas mieux se laisser oublier ”.

Le destin de plusieurs personnages imaginaires d’Henri Troyat rappelle celui d’un énigmatique écrivain russe, Ivan Tourguéniev, qui est également “ à cheval sur deux pays ”. Tourguéniev est, généralement, considéré comme un homme double, ni tout à fait russe, ni tout à fait Français ou européen. Lui seul, comme le dit si bien Henri Troyat, “ avait conscience de n’être jamais plus russe que la plume à la main, hors des frontières de son pays ”⁹⁴. La rêverie russe de Tourguéniev tant par le biais de ses œuvres russes que par les contacts avec des Russes en France est, pour lui, une façon de rester Russe loin de son pays natal. Il a de la sorte l’impression de renouer ses liens avec sa Russie, “ de recharger ses poumons d’un air nourricier ”.

Les rêveries russes, si miraculeuses, si secrètes, si variées sont légion au sein de nombreuses œuvres d’Henri Troyat qui reste foncièrement fidèle à ses origines russes. Ses personnages se plaisent, visiblement, à partager ce sentiment d’attachement et de dévouement à leur terre natale. Tous les déplacements vers la Russie, même ceux qui se produisent imperceptiblement au fond de l’âme, sont largement accompagnés par diverses images russes. Comme nous l’avons déjà formulé dans l’introduction de notre recherche, les descriptions russes ainsi que leur rôle dans la création de l’esprit russe seront analysés d’une manière détaillée dans le chapitre II de notre deuxième partie. Relevons cependant que c’est au lecteur qu’il revient de bâtir, s’il le désire, à partir de nombreuses évocations, ce monde russe en général peu connu en France. Le lecteur éprouve un enchantement extraordinaire en s’abandonnant aux évasions russes captivantes, par-dessus les frontières. Les plus fidèles, qui sont extrêmement nombreux, se plaisent à suivre leur écrivain préféré d’un itinéraire russe à un autre. Ayant fini un parcours ils ont envie d’en entreprendre déjà un autre. L’auteur a le talent merveilleux et rare de faire prendre les choses imaginaires pour celles qui ont été, semble-t-il, vécues réellement. Il fait croire à son récit, il le fait vivre comme si l’on y était, comme si cela se passait devant nous.

III – L’esprit et le cœur des personnages d’Henri Troyat partagés entre la France et la Russie

À l’image de sa vie, Henri Troyat passe aisément d’un roman qui se déroule en France à un roman dont l’action a pour cadre la Russie. On observe que, dans ses œuvres, Henri Troyat traite régulièrement de l’appartenance à deux patries et du déchirement d’un être traversé par une frontière. Cette idée apparaît toujours plus ou moins décelable dans ses livres. Henri Troyat s’y réfère fréquemment car, presque malgré lui, il reste fondamentalement attiré par le pays de sa naissance. Dans *Étrangers sur la terre*, troisième volume de la trilogie *Tant que la terre durera*, un jeune émigré russe Danoff, installé en France après la

⁹² - Henri Troyat, *Le bruit solitaire du cœur*, Paris, Éditions France Loisirs, 1986, p. 55.

⁹³ - Henri Troyat, *Sophie ou la fin du combat*, Paris, Éditions J’ai lu, 1997, p. 308.

Révolution bolchévique de 1917, se sentait peu à peu rallié à son pays d'adoption. Henri Troyat analyse exactement le même problème dans *Le Moscovite*. Un émigré français, Armand de Croué, élevé en Russie se sentait Russe “ jusqu'à la moelle ”. Connaissant sa patrie d'origine seulement par ses lectures et les récits de son père, il éprouva cette même profonde déchirure lorsqu'il vit arriver l'armée française de Napoléon à Moscou. Au fond, *Le Moscovite* est un roman d'amour entre un jeune émigré et les deux pays qui partagent son cœur.

Tous ses romans d'inspiration russe, cycles romanesques ou romans courts, forment une seule et même histoire, celle des rapports des Français et des Russes entre la France et la Russie sous des règnes différents. Certes, nous retrouvons de longs développements sur les guerres contre les Japonais, les Allemands, mais les rapports humains sont consacrés aux relations des hommes et des femmes de nos deux pays, entre eux, entre leur pays d'origine et leurs pays d'adoption. Ils constituent dans ce sens une œuvre homogène. Ses romans russes s'échelonnent dans la durée depuis *Grimbosq* en passant par *Étrangers sur la terre*, *Bruit solitaire du cœur*, jusqu'à *Défi d'Olga*. Henri Troyat a, de fait, rêvé sur toutes les périodes de l'histoire de son pays d'origine.

Une jonction subite s'effectue entre deux suites romanesques, l'une russe, l'autre française. Dans *La Rencontre*, cinquième volume du cycle *Les Semailles et les Moissons*, il unit Elisabeth, la Française, et Boris Danoff, le Russe. Au moment où Elisabeth se croit perdue, un homme lui rend confiance en elle-même et en son avenir. “ C'est un homme qui vient de loin ”, Boris Danoff, jeune héros du dernier tome de *Tant que la terre durera*. Avec lui, ses parents, Michel et Tania, entrent dans *Les Semailles et les Moissons*. Dans *La Rencontre* l'écrivain a rapproché pour mieux les fondre deux destinées, la française et la russe. Quant aux caractères individuels de ses personnages, “ ils sont d'une infinie variété ” dans le choix que nous fait découvrir l'imagination de l'auteur. Leur état d'âme ainsi que leur comportement attesteront que ces personnages portent en eux à la fois leurs pays, leurs cultures.

III. 1 – Le thème de la double patrie et de l'absurdité des frontières

Le thème de la double patrie, thème éternel, rassemble et éclaire les destins de nombreux personnages d'Henri Troyat qui vivent, à l'image de leur auteur, dans deux patries à la fois, l'une “ réelle, évidente, présente ” et l'autre, “ irréelle, lointaine, théorique ”. Nombreux sont des personnages qui partagent l'avis de Boris Danoff, formulé dans son carnet intime : “ celui qui ne garde de sa terre natale que des visions puérides et fragmentaires éprouve le besoin d'élire, à côté de cette patrie abstraite, une patrie actuelle, palpable, charnelle ”⁹⁵. Et le souhait des personnes “ à cheval sur deux patries ” s'explique, d'ailleurs, fort bien par cette jolie métaphore : leur rêve est “ de voir, jusqu'à la nuit des temps ” ces deux patries “ échanger des fleurs par-dessus les frontières ”⁹⁶. On observe plusieurs preuves de ce qu' “ il n'est pas nécessaire d'avoir vécu longtemps sur une terre pour être imprégné de son climat, de son esprit ”⁹⁷. Bien qu'Armand de

⁹⁴ - Henri Troyat, *Tourguéniev*, Paris, Flammarion, 1985, p. 143.

⁹⁵ - Henri Troyat, *Étrangers sur la terre*, Toulouse, Éditions de la Table Ronde, 1950, p. 460.

⁹⁶ - Henri Troyat, *Les feux du matin*, Paris, Éditions J'ai lu, 1998, p. 11.

⁹⁷ - Henri Troyat, *Le Moscovite*, *op. cit.*, p. 139.

Croué ait grandi en Russie, il lui manquera toujours quelque chose pour être Russe. Une Française le lui dira, d'ailleurs :

*Eh, bien que tu ne connaisses rien de la France, tu es Français, par le sang. Aucune éducation n'efface tout à fait l'origine*⁹⁸.

La notion de patrie franchit, selon ce personnage, les frontières. Un père russe dira de même à son fils :

*La notion de patrie est sacrée. Elle est mêlée à notre sang. Elle ne dépend ni de l'éducation, ni des diplômes, ni des décrets. N'aurais-tu vécu qu'un seul mois en Russie, tu serais Russe par la chair. Ta mère et moi t'avons fait Russe. Tu n'as pas le droit de détruire notre œuvre*⁹⁹.

Lorsque l'occasion se présente de revenir à Paris, Armand a l'impression d'être chez lui parmi les siens. Bien qu'il fût aussi perdu dans Paris que l'étaient Nathalie Ivanovna Béreznikoff et sa fille, il éprouvait, pourtant, à leur égard "une bizarre supériorité d'autochtone". Il a ce sentiment étrange "de faire visiter sa ville à deux étrangères". L'explication de ce fait est, évidemment, placée dans la phrase suivante du narrateur :

*Étaient-ce les récits de son père, ses lectures ou sa naissance qui l'avaient rendu propriétaire des lieux ?*¹⁰⁰.

Par un curieux, mais compréhensible mouvement de pensée, la Russie ou la France imprègnent les personnages. Boris Danoff avoue qu'il se sent plus russe "dans l'adversité que dans le bonheur". "Vivre sur deux pays est une entreprise passionnante"¹⁰¹. Tel est, d'ailleurs, l'avis des Français ayant des relations avec des émigrés Russes. Le professeur M. Machécourt essaye de persuader Boris Danoff de cette belle chance. Mais la réplique de Boris sur le destin des exilés à l'étranger est bien triste et décourageante : "Français en Russie, Russe en France". M. Machécourt trouve une réponse brillante confirmant, en effet, la valeur et la dignité de cet état : "Si chacun de nous avait deux patries, les guerres deviendraient impossibles"¹⁰².

Toute la vie d'Olga Kourganova est, manifestement, un entrelacement et un entrecroisement de la Russie et de la France. Pour elle, la France est, en effet, "une terre hospitalière". La France l'avait accueillie, instruite. Elle y devient un grand écrivain célèbre. Incontestablement, la réalité est de ce côté-ci de la frontière. Exilée, elle y a poussé "de douces et tenaces racines depuis tant d'années". Elle envie fréquemment les Français de souche qui, ne s'étant jamais expatriés, ne se posent "aucun cas de conscience". Son pays d'origine est celui du rêve. La nécessité de se renouveler et le démantèlement de l'URSS poussent Olga Kourganova à faire le voyage vers son pays natal. Lors de la parution de ses livres à

⁹⁸ - *Ibid.*, p. 139.

⁹⁹ - Henri Troyat, *Étrangers sur la terre*, op. cit., p. 485.

¹⁰⁰ - Henri Troyat, *Les feux du matin*, op. cit., p. 8.

¹⁰¹ - Henri Troyat, *Étrangers sur la terre*, op. cit., p. 186.

la fois en France et en Russie, elle éprouve ce sentiment de partage très émouvant. En regardant les volumes français, si luxueusement présentés, et les volumes russes, “ imprimés sur un méchant papier, mince et jaune ”, Olga Kourganova se compare à “ une femme veillant sur deux fils : l’un chétif, l’autre éclatant de santé ”. Bien que les aimant autant tous les deux, cette mère au cœur partagé se sentait plus attirée par celui qui avait besoin d’elle à cause de sa disgrâce que par celui qui se suffisait à lui-même parce qu’il bénéficiait des meilleurs dons de la nature”¹⁰³.

Visiblement, la conscience des héros obligés de se balancer entre deux pays est dotée de ce dédoublement de la personnalité. On retrouve dans cette analyse toute la lutte, tout le dilemme d’Henri Troyat. Ce dédoublement peut conduire, selon les circonstances, à avoir deux comportements différents. Si l’on regarde les femmes russes émigrées, francisées, “ assises devant les tasses de thé ”¹⁰⁴, on retrouve en elles les femmes de la terre russe. Le thé a une telle importance dans la vie nationale de Russie. Les Russes se plaisent, en effet, à converser sans contrainte et délibèrent en prenant le thé. Évidemment, cette boisson réchauffe une ambiance, au sens propre et figuré. Ce dédoublement saisit les gens d’une manière imprévue et non préméditée. Armand de Croué éprouve un sentiment lourd et douloureux au moment de la venue de Napoléon à Moscou. Machinalement il se dirige vers le centre de Moscou. Il vient sur la Place Rouge :

*Le Kremlin éclata à ses yeux, avec ses remparts de briques crénelées, ses tours guerrières, ses coupoles multicolores qui scintillaient au soleil*¹⁰⁵.

Son trouble est dû à ce fait que “ la guerre qui se déroulait en ce moment opposait une France qui n’était pas sa France à une Russie qui n’était pas sa Russie ”¹⁰⁶. D’habitude, Armand était fier de ces monuments russes, “ comme ils eussent fait partie de son patrimoine personnel ”¹⁰⁷. Aujourd’hui il se demande “ s’il avait encore le droit de se sentir fort et riche en les contemplant ”. Lorsqu’un jour Armand se trouve en France, il se surprend à être “ repris par sa rêverie russe ”¹⁰⁸ au point de perdre le fil de la conversation française. Boris Danoff se demande si son appartenance à la société de l’exil ne le condamne pas à “ demeurer pour toujours dans le camp des souvenirs poussiéreux et dévalorisés ”. En rentrant chez lui après une visite chez son oncle, Boris Danoff a envie de marcher dans la direction du pont Alexandre III. Cet endroit, au cœur de Paris, l’entraîne également vers sa Russie, et vers le passé historique de son pays d’origine. Ce pont, construit entre 1896 et 1900 en souvenir de l’accord franco-russe, porte le nom du tsar russe Alexandre III. Son fils Nicolas II l’a inauguré. Lors de sa méditation russe, Boris Danoff est questionné par un inconnu lui demandant avec un fort accent anglais : “ Pouvez-vous, s’il vous plaît, m’indiquer le tombeau de l’Empereur ? ” En donnant le renseignement demandé, Boris “ éprouva un bref sentiment de fierté, rougit et se mit à marcher dans la direction du pont Alexandre III ”¹⁰⁹. On le constate, Boris Danoff et Olga Kourganova, ayant accepté d’être Français, ne renoncent par à leur Russie ni dans l’esprit ni dans le cœur. Ils sont transportés fréquemment,

¹⁰² - *Ibid.*, p. 186.

¹⁰³ - Henri Troyat, *Le défi d’Olga*, op. cit., p. 91.

¹⁰⁴ - *Ibid.*, p. 121.

¹⁰⁵ - Henri Troyat, *Le Moscovite*, Paris, Éditions J’ai lu, 1977, p. 23.

¹⁰⁶ - *Ibid.*, p. 22.

¹⁰⁷ - *Ibid.*, p. 23.

¹⁰⁸ - Henri Troyat, *Les feux du matin*, op. cit., p. 178.

¹⁰⁹ - Henri Troyat, *Étrangers sur la terre*, op. cit., p. 482.

comme d'autres émigrés, dans leur pays d'origine, si bien que pour tous distances, frontières et " années d'exil " semblent s'abolir.

III. 2 – " Le monde-frontière " et les apatrides

" Le monde-frontière " est le lieu de rencontre de deux cultures, de deux manières de voir et de percevoir l'environnement. L'image de cet univers particulier naît dans l'âme de plusieurs personnages d'Henri Troyat qui ont connu, pour des raisons différentes, la réalité franco-russe. Les limites frontalières des territoires et des pays, constituées par des obstacles géographiques ou par la volonté des hommes, s'effacent. Le mode de vie et les conditions d'existence des personnages dépassent et écartent les frontières. Leur pays n'a pas de nom traditionnel. Comment est ce pays ? Par qui ce pays est-il peuplé ? L'image de cet univers est donné, notamment, par l'auteur dans le dialogue de deux Français qui ont vécu en Russie :

- *Avez-vous observé les arbres qui croissent en bordure des jardins ? Si leurs racines les fixent d'un côté de la clôture, leurs rameaux, bien souvent, s'étendent de l'autre côté. Il y a des êtres qui sont ainsi : nés sur une terre, ils apportent leur ombre à la terre du voisin.*
- *La France n'est pas voisine de la Russie !*
- *Pour un géographe, non. Pour un historien, plus que vous ne le croyez !¹¹⁰*

La métaphore filée (" les arbres qui croissent ", " les racines fixent ", " les rameaux s'étendent ", " les êtres apportent leur ombre ") résume avec force le caractère distinctif du " monde-frontière ". Combien de fois les personnages d'Henri Troyat ont-ils l'illusion d'appartenir à un pays qui n'est ni la Russie, ni la France, mais " une contrée plus vaste, plus fraternelle et plus mystérieuse, dont le nom ne figure dans un aucun manuel de géographie "¹¹¹. Il arrive que les Russes et les Français commencent à concevoir leur monde d'une manière identique malgré les différentes conditions de leur vie. La Russie de Boris Danoff, émigré russe en France, est " introuvable sur la terre ". Cet homme " l'avait bâtie dans son cœur, à l'aide de souvenirs mille fois corrigés, de lectures exaltantes, de rêveries secrètes et de cartes postales en couleur "¹¹². La rêverie et l'imagination fertile guident l'esprit d'Armand de Croué lorsqu'il pense à sa Russie après son installation dans la capitale française. Il est pourtant Français d'origine, élevé dans les traditions russes au sein de la famille Béreznikoff en Russie :

La Russie revenait à lui. Elle n'était plus pour lui une contrée géographique déterminée, mais un élément qui l'entourait de partout, comme l'eau un nageur¹¹³.

Le chorégraphe français Marius Petipa à qui la Russie a permis d'exercer de manière splendide son métier, " sa " raison d'être ", est persuadé que sa vraie patrie ne se trouve pas sur les cartes :

¹¹⁰ - Henri Troyat, *Le Moscovite*, op. cit., p. 170.

¹¹¹ - Henri Troyat, *Le défi d'Olga*, op. cit., p. 147.

¹¹² - Henri Troyat, *Étrangers sur la terre*, op. cit., p.34.

¹¹³ - Henri Troyat, *Les feux du matin*, op. cit., p. 146.

Chacun de nous a la sienne, qui se moque de la géographie ¹¹⁴.

Et sa vie familiale offre, incontestablement, l'exemple de ce "mélange d'hospitalité russe et d'esprit français qui n'existait nulle part ailleurs. On était en Russie, bien qu'on y parlât français, et en France, bien qu'on y eût à cœur de faire triompher le ballet russe sur toutes les scènes d'Europe" ¹¹⁵.

Le mélange délicat et le mariage heureux de deux manières de comprendre l'univers environnant donne fréquemment un caractère très émouvant et touchant aux descriptions. Il convient de signaler la citation de R.-M. Albérès à l'appui de cette idée :

Dans des cycles comme "Tant que la terre durera" ou comme "La Lumière des justes", il bénéficiait de tout le romanesque de la Russie impériale et de la Révolution française, qu'il mariait élégamment. Il y avait toute une veine franco-russe, savoureuse et originale. A confronter deux sensibilités, la nôtre et celle des Russes cultivés du XIX^e siècle (qui, d'ailleurs, comme Tolstoï l'avoue, parlent mieux le français que le russe), Troyat jouait sur une de ces franges, ou plutôt, si nous parlons dentelles, de ces entre-deux où le mélange de deux inspirations et de deux manières de sentir crée un pathétique particulier dans un monde-frontière ¹¹⁶.

Les Français résidant en Russie ainsi que les Russes habitant en France sont, visiblement, destinés à jouer "un rôle de médiation entre ces deux mondes", le russe et le français. Après son retour en France Sophie Ozareff voudrait se consacrer à "ce rapprochement de deux peuples" qu'elle connaît bien, ayant longtemps vécu en Russie ainsi qu'en France. Une de ses compatriotes, Delphine, ose un jour lui donner des conseils sur la meilleure utilisation de sa fortune russe. Il s'agirait de créer, au cœur de Paris, une sorte de foyer intellectuel franco-russe. Delphine voit même Sophie prendre la place de la vieille princesse de Lieven dans ce monde franco-russe de Paris :

Vos attaches avec la Russie d'une part, avec la France de l'autre, vous désignent tout naturellement pour un rôle de médiation entre ces deux mondes ¹¹⁷.

Cette proposition semble intéresser Sophie, et elle commence à accepter de "prendre rang dans la société parisienne". Elle se sent capable d'essayer "d'expliquer la Russie aux Français" et de se rendre de cette manière utile. Sophie, résolue, pleine de confiance dans l'avenir, promet d'en reparler à son retour de voyage en Russie. Elle s'y rend pour régler ses problèmes d'héritage, vendre sa propriété russe. Le dernier volume de *La Lumière des justes* finit par la scène du départ de Sophie. La dernière phrase de ce livre passionnant montre clairement que les attaches russes de Sophie Ozareff, Sophie Champlitte de naissance, sont vraiment très profondes :

¹¹⁴ - Henri Troyat, *La ballerine de Saint-Petersbourg*, Paris, Plon, 2000, p. 142.

¹¹⁵ - *Ibid.*, p. 80.

¹¹⁶ - Albérès R.-M., "Ce monde-ci et l'autre" dans *Les Nouvelles littéraires*, N° 2064, 23 mars 1967, p. 1.

¹¹⁷ - Henri Troyat, *Sophie ou la fin du combat*, op. cit., p. 368.

*Au fond d'elle-même, elle savait déjà qu'elle n'aurait pas le courage de vendre ses paysans et qu'elle finirait sa vie à Kachtanovka*¹¹⁸.

Combien de fois les personnages d'Henri Troyat, à l'instar de l'auteur, ont souhaité et ont senti s'opérer une réconciliation entre la France et la Russie. Armand de Croué y pense fréquemment. Il ne cesse pas d'aimer les deux pays. Et son rêve est “ de voir, jusqu'à la nuit des temps, ses deux patries échanger des fleurs par-dessus les frontières ”¹¹⁹.

La vie de plusieurs apatrides constitue un accord harmonieux ou un équilibre fragile entre ces deux pays, la Russie et la France, si différents et si éloignés géographiquement. Heureuse de quitter la Russie, Sophie Ozareff ne s'est jamais sentie à l'aise après son arrivée en France. Elle-même trouve étrange que les premiers livres qu'elle lise dans son appartement parisien soient précisément des livres sur la Russie. Sophie peut, elle-même, critiquer les Russes expatriés, mais ne tolère pas qu'un autre le fasse à sa place. La disparition de “ la petite colonie russe de Paris ” en 1854 la plonge dans un grand désarroi bien qu'elle ne la fréquentât plus guère depuis quelque temps. Sophie se rend compte que la pensée qu'elle pût, à sa guise, rencontrer les Russes dans un salon et les entendre parler avec l'accent slave, “ lui apportait une sorte de tranquillité morale ”¹²⁰. Depuis la rupture des relations diplomatiques entre la France et la Russie, pendant la guerre de Crimée, cette femme souffre “ de ne pouvoir être à fond ni pour les Français, ni pour les Russes ”. La nouvelle de la mort du tsar russe Nicolas I^{er} est, pour elle, “ une affaire de famille ”. Les Français semblent être incapables de la comprendre, car, pour eux, cette perte est, tout simplement, un événement de politique étrangère. Le dimanche 30 mars 1856, jour de la signature de la paix, Sophie est fort émue et se réjouit à la fois pour la France et pour la Russie. Et elle se dit que “ cette double félicité, provenant d'un double amour, lui donnait envie de pleurer ”¹²¹. Les Russes de France ont conscience d'un partage douloureux. Cette instabilité paraîtra effrayante également à Boris Danoff qui, “ sollicité par le passé et le présent, par la Russie et par la France, flotte sans se décider entre ces deux tentations contraires ”¹²². Le comportement des Français et celui des Russes habitant cet univers franco-russe semblent généralement identiques. Boris Danoff dit à son père qu'il “ ne supporte pas que des Russes critiquent ” devant lui la France, et “ que des Français critiquent ” devant lui la Russie. Il pose même une question : “ Peut-on aimer deux pays à la fois ? ”. Son père le pense et l'espère. “ Chaque moquerie, chaque injure dirigée contre la Russie ” blesse Sophie Ozareff “ au plus vif de ses souvenirs ”. Ce sentiment lui rappelle la même colère qu'elle avait connue jadis, lorsque son beau-père russe critiquait la France, “ par taquinerie ”. Son mécontentement devint plus grave lorsque, ce n'est plus un seul contradicteur, mais “ une nation entière ” qui parle “ dans la folie du dénigrement ”¹²³.

¹¹⁸ - *Ibid.*, p. 376.

¹¹⁹ - Henri Troyat, *Les feux du matin*, *op. cit.*, p. 11.

¹²⁰ - Henri Troyat, *Sophie ou la fin du combat*, *op. cit.*, p. 320.

¹²¹ - *Ibid.*, pp. 355-356.

¹²² - Henri Troyat, *Étrangers sur la terre*, *op. cit.*, p. 249.

¹²³ - Henri Troyat, *Sophie ou la fin du combat*, *op. cit.*, p. 323.

Henri Troyat, pour qui la terre de sa naissance n'est pas sa terre de vie, est bel et bien un remarquable écrivain français qui a sa Russie intérieure à laquelle il se réfère très volontiers et qui l'aide à laisser courir son imagination. En réalité, l'épreuve des écrivains en renom est terrible lorsqu'ils sont obligés d'exercer leur métier en dehors des limites géographiques de leur pays natal. C'est le cas de plusieurs écrivains russes émigrés, au moment de la révolution bolchévique : Merejkovski, Zénaïde Hippus, Bounine, Remizov, Chmélov. Ces écrivains qu'Henri Troyat connaissait très bien et qu'il allait voir évoquaient le problème tragique des grands créateurs, des intellectuels exilés. Ils ont perdu le public des lecteurs fidèles de leurs débuts sans en acquérir un nouveau. Ils souffraient beaucoup " d'être privés des horizons russes, des foules russes, des nuages russes, des conversations russes qui les baignaient comme l'eau un nageur . Comment écrire quand la langue maternelle n'imprègne pas l'air autour de vous ? "124. Incontestablement, les éditeurs français ne voulaient pas publier les traductions de leurs œuvres. Seul, un petit cercle d'émigrés de " la Sainte Russie " pouvait lire leurs manuscrits. Il les encourageait à poursuivre. Ces écrivains russes étaient en France des citoyens déracinés comme les parents d'Henri Troyat.

Le manque ou l'insuffisance des liens avec la terre natale devient pénible et néfaste pour les artistes. Henri Troyat le montre également à l'aide d'un personnage imaginaire. L'architecte français Etienne Grimbosq qui, en 1721, quitte Paris en toute hâte : Pierre le Grand l'a chargé d'édifier à Saint-Petersbourg le palais de son chambellan. Grimbosq a travaillé " avec un sentiment d'ennui et de contrainte ". Il n'a pas été satisfait de son résultat, " froid, honnête et conventionnel ". Le narrateur nous rapporte, d'ailleurs, les raisons du mécontentement de l'architecte :

Peut-être avait-il besoin du contact avec le sol de France pour s'épanouir ? Peut-être était-il de ces esprits qui ne peuvent s'expatrier sans perdre leur éclat ? 125.

L'appartenance à " ce monde-frontière " imprègne profondément la mentalité et la sensibilité des apatrides. Ces gens vivent à la fois dans deux mondes, l'un réel, qui les entoure, et l'autre, imaginaire, leur monde d'évasion. Lorsque s'effectue la rencontre des deux mondes, russe et français, ils se trouvent désorientés et dépaysés et flottent " dans le vide ". L'armée napoléonienne a quitté Moscou détruit par l'incendie. L'humanité entière – Français et Russes – pousse " un soupir de soulagement ". Armand de Croué, qui n'avait pris aucune part aux combats, semble avoir peur de l'avenir. Nous observons l'explication du narrateur à propos de sa désorientation : " Il fêtait une victoire-défaite "126. Armand de Croué était, ostensiblement, partagé entre les Russes et les Français, le jour de l'accalmie soudaine. Et il en souffre :

*Peut-être parce qu'il ne pouvait dire avec les Russes : " Nous avons gagné la guerre ! " Pas plus, d'ailleurs, qu'il ne pouvait dire avec les Français : " Nous avons perdu la guerre " !*127.

¹²⁴ - Henri Troyat, *Un si long chemin*, op. cit., p. 75.

¹²⁵ - Henri Troyat, *Grimbosq*, Paris, Éditions J'ai lu, 1991, p. 84.

¹²⁶ - Henri Troyat, *Les désordres secrets*, Paris, Éditions J'ai lu, 1998, p. 236.

¹²⁷ - *Ibid.*, p. 236.

L'absurdité possible de l'appartenance à ce monde-frontière est sous-entendue également dans les répliques de Michel Danoff, adressées à son fils Boris, qui est en train de prendre la décision de se faire naturaliser Français :

*Et si, un jour, la guerre éclate entre la Russie, où nous serons retournés, et la France, où tu seras demeuré, feras-tu le coup de feu, en bon soldat français, contre les barbares qui déferleront vers les frontières de ta nouvelle patrie ? Accepteras-tu de tuer tes frères ?*¹²⁸.

Visiblement, les personnes, qui vivent entre deux mondes, excluent une pareille éventualité tragique.

Les personnes de ce “ monde-frontière ” comment sont-ils ? Les émigrés russes venus en France dans les années vingt du XIX^e siècle sont qualifiés fréquemment dans les œuvres d'Henri Troyat de “ naufragés ”:

*Je retourne chaque dimanche à l'église de la rue Daru. Un appel insidieux m'attire vers cet îlot où abordent tous les naufragés de la Sainte Russie*¹²⁹.

La métaphore, basée sur la comparaison entre les Russes ayant éprouvé un échec, une ruine et ayant perdu leurs biens personnels et sociaux et les naufragés lors des fortunes de mer, revient dans plusieurs romans. L'isolement et l'éloignement du pays natal, que l'âge aggrave encore, rappellent au romancier la même image du naufrage. Il l'évoque, en particulier, dans *Le bruit solitaire du cœur* :

*Toujours les mêmes mots, les mêmes mensonges auxquels on se raccroche pour surnager au milieu du naufrage*¹³⁰.

La maison où Igor Dimitrievitch Lébédév, émigré russe, passe ses derniers jours, se transforme dans ses rêves en un “ navire taillant sa route dans les ténèbres ” :

*Où arriverait-on demain ? Dans quel pays, dans quel port ? En Russie peut-être ?*¹³¹

En se réveillant Igor Dimitriévitch constate avec amertume que “ le navire n'avait pas bougé ” et “ qu'il était toujours ancré à Paris ”. La Russie de cette époque et son chaos politique sont comparés “ au navire qui donne de la bande ” :

*La grande cité s'enfonçait dans l'ombre et le silence, comme un navire touché qui donne de la bande*¹³², *La Russie est un lourd navire qui donne de la bande*¹³³.

¹²⁸ - Henri Troyat, *Étrangers sur la terre*, op. cit., p. 486.

¹²⁹ - Henri Troyat, *La gouvernante française*, Paris, Éditions J'ai lu, 1996, p. 178.

¹³⁰ - Henri Troyat, *Le bruit solitaire du cœur*, op. cit., p. 177.

¹³¹ - *Ibid.*, p. 151.

¹³² - Henri Troyat, *Le sac et la cendre*, Toulouse, Éditions de la Table Ronde, 1948, p. 716.

¹³³ - Henri Troyat, *La gouvernante française*, op. cit., p. 68.

“ L’exil ”, “ les exilés ” sont des mots utilisés très fréquemment par Henri Troyat. Le terme “ exil ” indique que les gens ont été expulsés hors de leur patrie. La situation des personnes ainsi chassées est particulière car elles ont souvent interdiction de retourner dans leur pays. Pour ses personnages l’exil est “ un boulet aux pieds pour quiconque veut courir vite ”¹³⁴. Les exilés sont désignés par des termes différents : “ apatrides ”, “ exilés ”, “ déracinés ”, “ moitié Russe-moitié Français ”, “ ni tout à fait russe, ni tout à fait français ”. De tels personnages se rendent compte lucidement, qu’ils n’appartiennent à aucune nationalité précise. De fait, les émigrés en viennent à représenter un nouveau type humain. Bien sûr, les racines russes sont profondes, mais l’influence de la France deviendra considérable. Nombreux sont ceux qui prennent la décision de se faire naturaliser, comme l’auteur lui-même. Mais leur vêtement français dissimule difficilement leur corps russe, leur fonds russe. Olga Kourganova devint Française en se mariant avec un Français. Victor Delorieux, ce dernier, “ avait continué à la trouver russe de la tête aux pieds ”¹³⁵. Elle est moitié Russe-moitié Française selon les circonstances. Boris Danoff ressent le même sentiment. Il le révèle, d’ailleurs, dans son carnet personnel :

*Ce soir, je me sens Français, parce que Machécourt m’a traité avec une gentillesse qui me bouleverse. Et, quelques jours plus tôt, je me sentais Russe, parce que maître Révillat m’avait blessé dans mon orgueil. Il faut que j’obtienne en moi une foi indépendante des circonstances. Sinon, toute ma vie, je serai Français lorsque je n’aurai rien à reprocher aux Français, et je redeviendrai Russe, dès qu’un Français m’aura déçu par son comportement*¹³⁶.

Les réactions et les attitudes des émigrés russes se manifestent identiques face à ce dédoublement de la personnalité. La même personne présente deux types de comportement différents dus à l’écart entre la terre natale et la terre d’accueil. Chaque Russe peut donner par son comportement une image de la Russie. Ceci éclaire, par exemple, la réplique que Michel Danoff adresse à son fils aîné Serge :

*À Paris tu es en visite. Ton devoir est donc de prouver à tes hôtes qu’ils n’ont pas eu tort de t’accueillir parmi eux. Nous ne sommes pas venus en France pour être les derniers. Chaque Russe, en particulier, est responsable du jugement que les Français porteront sur les Russes en général*¹³⁷.

L’assassinat du Président de la République Paul Doumer le 6 mai 1932 par un Russe blanc, du nom de Gorgouloff, émigré à demi fou, rejaillit sur tous les compatriotes russes, sur toute l’émigration russe. Le romancier se rappelle avec précision ce que disaient les journaux de cette époque-là :

*La main d’un étranger a mis le drapeau français en berne*¹³⁸.

¹³⁴ - Henri Troyat, *Le défi d’Olga*, op. cit., p. 64.

¹³⁵ - *Ibid.*, p. 8.

¹³⁶ - Henri Troyat, *Étrangers sur la terre*, op. cit., p. 460.

¹³⁷ - *Ibid.*, p. 106.

Henri Troyat (Lev Tarassoff) était un de ces étrangers. Le romancier vient de remplir les formulaires de sa demande de naturalisation. Henri Troyat retrouve plus tard “ toutes chaudes dans sa mémoire ” sa honte et sa colère d’alors. Comment les Français allaient-ils réagir à cet assassinat par un exilé à “ qui ils avaient ouvert leurs frontières ” ? La France qui a accueilli les exilés, était en droit de leur “ manifester sa méfiance ”. Le romancier se rappelle que, le jour de cet assassinat, il a éprouvé “ l’impression d’être un intrus ” parmi ceux qu’il considérait comme ses compatriotes. Henri Troyat admire toujours le geste d’un écrivain célèbre Claude Farrère, qui, à la Vente des écrivains anciens combattants, au cours de laquelle avait eu lieu cet attentat, s’était précipité devant le président de la République pour le protéger et avait été blessé de deux balles au bras. Henri Troyat avoue qu’il aurait voulu être à sa place. Le destin a voulu que, vingt-sept ans plus tard, le romancier aille occuper son fauteuil à l’Académie Française et prononcer son éloge funèbre en public. Dans son discours de réception à l’Académie Française le 25 février 1960 Henri Troyat exprime, notamment, son émotion :

*J’y suis aujourd’hui, messieurs, dans les circonstances qui augmentent mon humilité*¹³⁹.

Ce fait est mentionné maintes fois par Henri Troyat. L’écrivain nous rappelle en outre que Paul Gorgouloff a été guillotiné le 14 septembre 1932. Le romancier fut naturalisé le 13 août de l’année suivante, “ par un décret du nouveau Président de la République, Albert Lebrun, le remplaçant de l’infortuné Paul Doumer ”¹⁴⁰. Cet événement fortuit “ éclabousse de sang et de boue ” plusieurs personnages imaginaires qui sont, comme leur auteur, d’origine russe. Boris Danoff, en dépit de sa nationalité française officielle, récemment acquise, se découvre plus proche des Russes que des Français. Il s’exprime clairement à ce propos dans une discussion avec son oncle :

*Je suis Français, c’est exact... Mais je n’oublie pas que mes parents, mes amis sont Russes. Quand je lis dans la presse des articles vengeurs dirigés contre la pègre de l’exil, contre les sales métèques, contre les voyous qui ne savent pas respecter les lois de l’hospitalité, je ne me frotte pas les mains en disant : “ Ces injures ne me concernent plus . ” Non. Je me sens visé, comme vous. Plus que vous peut-être*¹⁴¹.

Boris Danoff est un trait d’union vivant d’“ un double amour ”, “ tiraillé entre deux frontières ”, “ exposé à souffrir du côté russe, comme du côté français ”. En la circonstance, on observe l’indignation des Français à l’égard des émigrés russes. Les propos des personnages le confirment. Certes, au régiment, les camarades de Boris Danoff “ ne s’étaient pas abaissés jusqu’à lui reprocher d’être, par sa naissance, le compatriote de Gorgouloff ”, mais ils s’étaient peu à peu détournés de lui “ fuyant sa compagnie et évitant de lui parler en dehors des besoins du service ”¹⁴². Akim, ancien officier russe, a peur que la vendeuse de

¹³⁸ - Henri Troyat, *Un si long chemin*, op. cit., p. 55 ; *Le fils du satrape*, Paris, Grasset, 1998, p. 181.

¹³⁹ - Henri Troyat, “ Académie Française ”, dans *Discours prononcés dans la séance publique tenue par l’Académie Française pour la réception de M. Henri Troyat*, op. cit., p. 4.

¹⁴⁰ - Henri Troyat, *Le fils du satrape*, op. cit., p. 181.

¹⁴¹ - Henri Troyat, *Étrangers sur la terre*, op. cit., p. 509.

¹⁴² - *Ibid.*, p. 509.

journaux ne remarque son accent russe. Il dira également que “ l’épicier du coin, la concierge, la marchande de journaux, le laitier ” le considèrent “ comme un ennemi public ” simplement parce qu’il est Russe. Les exilés russes comprennent sans doute l’indignation des Français qui les ont accueillis, hébergés. Quelques Russes trouvent même le comportement des Français raisonnable, condamnent sévèrement Gorgouloff. Ils espèrent que les Français leur “ pardonneront ” avec le temps. Boris Danoff reste néanmoins persuadé que l’amour du Français pour la France ainsi que l’amour du Russe pour la Russie est “ à l’abri de toutes les désillusions ”. Le maintien de la confiance en soi et de la foi en l’avenir indépendamment des circonstances est si difficile. Les émigrés russes, ayant des penchants pour les deux pays, partagent normalement cet élan émotif “ délectable ”, mais passager.

Cet état de dédoublement ne cesse de guider les réactions des personnes vivant dans cet univers, réel ou imaginaire, franco-russe. Ce “ monde-frontière ” peut acquérir la forme de l’espace concret, notamment, celui des colonies russes en France ou inversement celui des colonies françaises en Russie. Ces milieux sont de petites “ provinces isolées au cœur du pays officiel ”¹⁴³ qui réunissent les gens d’une même terre natale, d’un même passé et qui se délectent à évoquer leurs souvenirs “ palis par l’usage ”.

Aux grands tournants de l’histoire les destins des deux pays, la France et la Russie, se retrouvaient. La Révolution française avait poussé vers la Russie un afflux de réfugiés français. Octobre 1917 a ébranlé la vie de milliers des Russes qui se sont retrouvés hors de Russie, pour la plupart en France.

A – La colonie russe en France

Un des personnages d’Henri Troyat décrit en ces termes la Russie des exilés :

Notre Russie se compose d’environ un million d’émigrés, disséminés aux quatre coins du monde, et, qui, tous, se souviennent...¹⁴⁴.

Remarquons qu’entre 1919 et 1925, près d’un million de Russes quittèrent leur pays pour s’installer à l’étranger, dont 150000 en France¹⁴⁵. La colonie russe, comme nous nous efforcerons de le montrer, sert de pôle d’attraction pour tous les Russes résidant en France. Les exilés pensent y reprendre contact avec leur pays éloigné et vivifier leurs poumons “ d’un air nourricier ”. Ceci est encore une façon de rester Russe en France.

L’émigration russe en France figure dans de nombreux ouvrages du romancier. L’écrivain se plaît à s’intéresser à deux flux que l’on peut situer respectivement autour de l’entrée du tsar russe Alexandre I^{er} à Paris et des événements qui ont suivi, ainsi que de la révolution bolchévique de 1917. Bien sûr, entre ces deux flux la venue de nombreux Russes en France n’apparaît pas d’une manière aussi sensible dans les œuvres d’Henri Troyat.

Les Russes étaient arrivés à Paris en 1814, précédés d’une réputation de sauvagerie. Les officiers d’occupation avaient bien envie de savoir comment les Français les jugeaient.

¹⁴³ - Henri Troyat, *Le bruit solitaire du cœur*, op. cit., p. 15.

¹⁴⁴ - Henri Troyat, *Étrangers sur la terre*, op. cit., p. 485.

*Mais il parle français comme vous et moi !... Et on nous disait que ce sont des barbares !..*¹⁴⁶

Les Russes sont aussi fiers que les autres peuples d'avoir vaincu Napoléon, de l'avoir repoussé de chez eux dès 1812, d'avoir traversé l'Europe à la tête de la 6^e et de la 7^e Coalition, d'avoir atteint Paris. Ils traitent pourtant la population d'égal à égal, en hommage à sa contribution à la civilisation. Cette générosité leur vaut l'admiration des Français et les Russes sont assez satisfaits d'administrer à tous une leçon de justice. Il s'opère ainsi un immense changement chez les Russes. Les officiers sont des nobles pétris de culture universelle. Ils ont lu les philosophes, depuis les penseurs de l'antiquité jusqu'aux encyclopédistes contemporains. Catherine la Grande a fait traduire en russe *l'Encyclopédie, ou Dictionnaire des sciences, des arts et des métiers*, mis en ordre et publié par Diderot. L'impératrice russe entretient une correspondance avec Diderot dans un français d'une admirable pureté. Le comte Louis-Philippe de Ségur, ambassadeur de Louis XV auprès de Catherine II, en parle dans ses *Mémoires*. Catherine II écrivant à Diderot s'exprimait ainsi :

*Avec tous vos grands principes, on ferait de beaux livres et de mauvaises besognes. Vous oubliez la différence de nos deux positions : vous, vous ne travaillez que sur le papier qui souffre tout, tandis que moi, pauvre impératrice, je travaille sur la peau humaine qui est bien autrement irritable et chatouilleuse*¹⁴⁷

Les officiers russes s'intéressent non seulement à la vie quotidienne des Français, mais aussi au fonctionnement de leur État. Ce qui les frappe, c'est le haut degré de liberté individuelle. Un autre point notable les frappe : la transparence de la justice. Tout ceci prouve, selon les Russes, combien la société française a plus progressé que la leur. Les vaincus sont respectés par leur propre État, tandis que les vainqueurs rentrent dans leur patrie où les citoyens n'ont aucun droit. Les libérateurs de l'Europe se retrouvent sujets chez eux. Le contraste entre les vaincus maîtres d'eux-mêmes et les vainqueurs soumis bouleverse la jeune noblesse russe. Le cheminement de ce genre d'idées conduit en quelques années à la formation de l'idéologie des Décembristes qui tenta en 1825 de renverser Nicolas I^{er} au profit de son frère aîné Constantin, supposé plus libéral. Les conjurés réclamaient un régime constitutionnel. Le soulèvement eut lieu en décembre, d'où le nom "Décembristes". Rassemblés sur la place du sénat, les Décembristes furent décimés par les canons du tsar Nicolas I^{er}. Nombre de survivants furent pendus ou, comme Nicolas Ozareff, déportés en Sibérie.

De nombreux nobles Russes, ne partageant pas la politique, la censure et le régime de Nicolas I^{er} vont être obligés de quitter la Russie et de s'installer ailleurs. De là l'implantation d'une colonie russe importante à Paris, décrite dans *Sophie ou la fin du combat*, cinquième volume de *La lumière des justes*. La haute société aime se réunir "dans le grand salon blanc et or" de la princesse de Lieven. Les grands noms français y côtoient les grands noms russes. Sophie Ozareff, invitée, s'étonne en entendant les noms de tant de

¹⁴⁵ - Vedenina L.G., *La France et la Russie : Dialogue de deux cultures*, Moscou, Interdialect, 2000, p. 162.

¹⁴⁶ - Henri Troyat, *Les compagnons du coquelicot*, Paris, Éditions J'ai lu, 1997, p. 12.

Russes, sujets de tsar de haute notoriété, qui vivent à Paris : Dolgoroukoff, Tourguénieff, Ermoloff, Chouvaloff, Démidoff. Le salon russe est décrit à travers le regard de Sophie comme l'indiquent les points de repères lexicaux¹⁴⁸ : “ elle fut étonnée ”, “ laissant courir ses regards sur les visages ” “ Sophie se demandait ”, “ Sophie s'étonna ”, “ Sophie entendait et s'étonnait ”, “ elle admira ”. Ces admiration et étonnement sont provoqués par le décor fastueux du salon : “ la lumière des lustres ”, “ un grand escalier que bordaient des corbeilles de fleurs et des plantes vertes ”, “ salon blanc et or ”. La richesse des toilettes des invités la séduit : “ des robes lourdement ornées ”, “ ce remuement de soie, de brocard et de moire antique ”, “ les fracs des hommes ”, “ un décolleté royal ”, “ une robe de velours noir ”, “ sur son corsage brillait le chiffre de diamants des dames d'honneur de l'impératrice Alexandra Fédorovna ”¹⁴⁹. Sophie, assaillie de questions sur la vie en Russie, surveille cette assistance avec une grande attention et avidité :

*Il y avait certainement, dans cette petite colonie brillante et oisive, des rivalités, des jalousies, des divergences d'idées, que recouvrait tant bien que mal le vernis de la politesse française. Tous ces boyards travestis en dandys, tous ces propriétaires de terres et de serfs, devaient chercher à Paris une culture plus raffinée, une vie plus douce, une plus grande liberté ; mais ils trichaient avec eux-mêmes ; le fond de leur caractère était russe ; en s'expatriant, ils adoptaient les façons de la société cosmopolite et demeuraient asservis aux préjugés de leur lointaine patrie*¹⁵⁰.

La description de ce monde russe est donnée dans la forme du discours indirect libre. Ce procédé stylistique devient le moyen du transfert de la conscience du personnage. Ceci est, d'ailleurs, précisé dans le texte littéraire : “ Sophie s'arrêta au milieu de ses réflexions ”¹⁵¹. Etant accomodée à l'existence franco-russe, Sophie s'amuse à découvrir quels sont ces Français ou ces Russes, dans ce salon où “ la France et la Russie échangeaient leurs masques ”. Elle trouve du plaisir et de l'agrément à être “ la devineresse ” dans ce “ jeu de société ”.

On observe la même vision de la colonie russe des années vingt du XX^e siècle. À la suite de la prise du pouvoir par les bolchéviks, des centaines de milliers de Russes émigrèrent de leur patrie. S'il y a une chose à retenir de cette émigration, c'est celle-ci : c'est une élite lettrée qui s'est trouvée en Occident, en particulier, en France. A Paris se rassemblèrent de nombreux représentants du monde politique, du milieu des affaires, de la banque, de l'industrie, des professions libérales. Habités à des conditions de vie meilleures, ils ont déjà supporté les grandes difficultés de la vie que la période révolutionnaire, la guerre civile ont imposé dans toute la Russie.

Les émigrés se retrouvent pour la plupart dans un dénuement presque total, car ils ont perdu leur fortune en Russie ou sur le chemin de l'exil. Les conditions de vie sont extrêmement précaires, surtout au début de leur installation en France, du fait que le statut d'apatrides qui leur est accordé constitue un frein à leur activité professionnelle. Les émigrés se regroupent afin de mettre en place une quantité de procédés institutionnels permettant de maintenir le contact et de répandre leur production culturelle. Ces institutions

¹⁴⁷ - Vedenina L., *La France et la Russie : Dialogue de deux cultures*, op. cit., p. 269.

¹⁴⁸ - Henri Troyat, *Sophie ou la fin du combat*, op. cit., pp. 248, 249, 251, 263.

¹⁴⁹ - *Ibid.*, p. 263.

¹⁵⁰ - Henri Troyat, *Sophie ou la fin du combat*, op. cit., p. 254.

sont d'abord l'Église, puis l'école, enfin la presse. Ceci permet de former progressivement une vraie communauté et de parler désormais non pas d'un exil de Russes, mais d'une Russie en exil, de tout un pays qui, par l'intermédiaire de ses élites et de ses principales institutions, se retrouve à l'étranger et attend impatiemment le retour. L'image de cette Russie en exil revient fréquemment dans l'œuvre romanesque d'Henri Troyat.

Le romancier utilise, manifestement, dans la description du monde russe des années vingt du XX^{ème} siècle, l'approche qui lui a permis de découvrir le monde russe du siècle précédent. Ainsi on observe la représentation de la colonie russe faite par un Russe, Boris Danoff, qui accompagne son amie française à un spectacle russe. On représente *Boris Godounoff*, avec Chaliapine dans le rôle du tsar, au théâtre du Châtelet. Boris Danoff s'amuse à identifier les Russes dans la salle de spectacle et à "mettre une nationalité sur les figures".

La description est introduite par la phrase généralisante comportant le vocabulaire attaché à la "perception du monde extérieur par les organes de vue" : "Au premier coup d'œil, la salle présentait un aspect étrange par la variété des toilettes qui composaient le parterre"¹⁵². Cette phrase est suivie par la description concrète de la salle : "Les émigrés fortunés – smoking et robe du soir – coudoyaient des compatriotes malchanceux, aux vêtements ternes, qui avaient dû amasser sou par sou le prix de leur billet"¹⁵³. Boris Danoff est persuadé que les Français et les Russes regardent différemment cette même salle. Les Français sont, manifestement, déroutés par "cette extraordinaire négation des lois normales de la hiérarchie". Ceci se révèle par les comportements :

*Contrairement à ce qui se fût passé dans une assemblée ordinaire, les spectateurs bien mis traitaient respectueusement leurs voisins de piètre apparence. En voyant tel personnage élégant et prospère se casser en deux pour baiser la main d'une vieille dame habillée en pauvre, Boris croyait assister à une illustration symbolique du drame de l'exil. On eût dit que, dans cet univers fermé, les réussites actuelles avaient moins de prix que les performances de jadis. Comme si rien ne devait compter de tout ce qui avait pu modifier, en bien ou mal, le destin de ces êtres depuis la Révolution, la position sociale de chacun n'était pas déterminée que par ce qu'il avait été en Russie*¹⁵⁴.

Les rapports entre les exilés russes sont, visiblement, déterminés par "un code spécial, périmé et inexorable". Cette observation provoque toute une gamme de sentiments dans la conscience tant des Français que des Russes : "Marguerite fit un visage étonné", "excité par cette constatation, Boris se tourna...", "voilà ce qui les trouble". Les Français ignorent, paraît-il, les règles du comportement dans cet univers des exilés où "les témoignages d'estime" dont les émigrés russes se servent entre eux "représentent une monnaie particulière nationale".

¹⁵¹ - *Ibid.*, p. 254.

¹⁵² - Henri Troyat, *Étrangers sur la terre*, op. cit., p. 539.

¹⁵³ - *Ibid.*, p. 539.

¹⁵⁴ - *Ibid.*, p. 539.

Le caractère conventionnel de ces règles est déjà annoncé par le moyen de l'expression, “ *les règles du jeu* ”. Et ces règles n'ont plus cours dès que l'on sort des milieux de l'émigration. Ceci souligne, d'ailleurs, qu'il n'y a, dans la conscience de celui qui se livre à cette observation, d'autre but que la satisfaction. Les compatriotes russes hésitent à se mêler aux Français par crainte justement d'être traités selon leurs mérites présents, et non pas selon leurs valeurs passées. Et des ouvriers, des employés de bureau, des chauffeurs de taxi, des laveuses de vaisselle se plaisent à rester, dans cet univers fermé, d'anciens officiers, de magistrats, d'hommes de science, de femmes du monde, d'acteurs célèbres. Une pareille remarque sur la colonie russe à Paris figure également dans les souvenirs du jeune Léon Tarassoff :

Parmi les émigrés russes, les anciens princes étaient chauffeurs de taxi ou ouvriers chez Renault et leurs honorables épouses dames de vestiaire dans les cabarets ou couturières en chambre ¹⁵⁵.

Les exemples contraires existent également, bien que plus rares. Ainsi, Georges Voïevodoff, “ le simple fondé de pouvoir d'une banque ” à Moscou, a fait fortune en France, “ sous prétexte de défendre les intérêts de ses commettants coincés en Russie ”¹⁵⁶.

Le romancier met toujours en valeur, dès les premières pages de la narration, le passé russe prestigieux de ses personnages. Le lecteur est, de cette façon, renseigné sur le passé d'Igor Dimitrievitch Lébédév, homme d'affaires, “ actif et fastueux ” qui possédait un hôtel particulier à Moscou, une propriété au Caucase, à Kislovodsk, une autre dans le Kouban, des comptoirs de drap dans plusieurs grandes villes du Sud de la Russie, “ la notoriété, l'estime, l'argent facile ”. Sa femme de ménage est connue également comme veuve d'un sous-officier de l'armée de Wrangel. Le père d'Aliocha Krapivine, qui connaît la misère en France, était également un homme d'affaires prospère et possédait “ des usines de filature et de tissage ” en Russie.

Nombreux sont parmi les Russes, décidés à abandonner leur pays, ceux qui se renseignent. Ils demandent, par exemple, s'il y a au moins une église russe avec un prêtre orthodoxe. Il est évident que, pour beaucoup de Russes, cette église est davantage “ un lieu de réunion nationale qu'un temple dédié à la gloire de Dieu ”¹⁵⁷. Visiblement, les émigrés y viennent aux nouvelles plus qu'à la prière. L'église orthodoxe Saint-Alexandre Nevski à Paris*, rue Daru, devient un îlot russe, “ anachronique et charmant ”, implanté dans la chair française. Il suffit de franchir le seuil de cette église pour “ se croire revenu en Russie ”. Les Russes sont heureux “ de ce mirage russe ” au cœur de Paris. Signalons que l'analyse de la description de ce lieu russe trouvera sa place dans la deuxième partie de notre chapitre II *Les descriptions russes et leur rôle dans la création de l'esprit russe*. Voici un rappel historique concernant cette église consacrée à l'un des saints les plus populaires de la Russie, Saint Grand-Prince Alexandre Nevski. Alexandre Nevski a su gagner le cœur de ses sujets grâce à l'humanité pratiquée pendant son règne qui s'étendit de 1236 à 1263. Ses talents de pacificateur, ses succès militaires contre les envahisseurs (victoires sur les Suédois et les Chevaliers Teutoniques), sa sagesse discrète dans les tractations avec les occupants Tatares et surtout sa piété et sa profonde foi chrétienne ont contribué à l'édification de sa gloire. A l'approche de sa mort, il est devenu, en

¹⁵⁵ - Henri Troyat, *Le fils du satrape*, op. cit., p. 22.

¹⁵⁶ - *Ibid.*, p. 23.

¹⁵⁷ - Henri Troyat, *Les héritiers de l'avenir. L'éléphant blanc*, Paris, Éditions d'Omnibus, 1999, p. 1003.

outre, moine. Quand la nouvelle de sa mort s'est répandue dans le pays, toute la Russie porta son deuil. On disait également : “ Le soleil de la terre russe s'est couché ”¹⁵⁸.

En 1814, à l'issue des guerres Napoléoniennes, le Tsar Alexandre I^{er} séjourna quelque temps à Paris. Son oratoire de campagne est considéré, d'ailleurs, comme “ le précurseur ” de cette cathédrale¹⁵⁹. En 1847, l'aumônier de l'Ambassade Impériale Russe en France, le révérend père Joseph Vassiliev, démontra la nécessité de construire une église permanente à Paris. Au XIX^e siècle la colonie russe, à Paris, se composait d'un bon millier de résidents permanents ou de visiteurs de longue durée. C'est seulement après un délai de quelques années dû à la lenteur et à l'inertie des autorités de Saint-Petersbourg, qu'un accord de principe fut obtenu. Ce projet nécessita ensuite l'accord de l'administration française. L'Empereur Napoléon III marqua son accord sur la base des plans du projet qui lui avaient été soumis et le permis de construire fut alors délivré.

L'église fut financée par une souscription lancée en 1856. Les listes de souscriptions furent mises en circulation tant à travers la Russie que parmi les Russes résidant en France. Le Tsar Alexandre II accorda, en particulier, un don de 150000 francs or¹⁶⁰. La première pierre fut posée le 3 mars 1859, et l'église fut consacrée le 11 septembre 1861¹⁶¹ (la veille de la Fête de Saint Alexandre Nevski). Deux architectes, tous deux membres de l'Académie des Beaux-Arts de Saint-Petersbourg, menèrent à bien la réalisation. Kouzmine, à l'époque premier architecte de la Cour Impériale, établit les plans, tandis que son confrère Sthrom dirigea ensuite les travaux de construction proprement dits. Lorsque l'archevêque Euloge décida en 1992 d'établir le centre de son diocèse de paroisses d'émigrés russes, l'église Saint Alexandre devint une cathédrale.

Dans cette église furent célébrés de nombreux événements de l'histoire de la culture russe tels que le mariage de Georges Pitoëff et de Lioudmila Smanov, qui consacreront toute leur vie au théâtre, les obsèques de l'écrivain Tourguéniev, du chanteur Chaliapine, du peintre Kandinsky, de l'écrivain Bounine, du danseur Serge Lifar, de l'écrivain Victor Nekrassov, du cinéaste Andréï Tarkovski. Combien de personnages d'Henri Troyat y viennent alors pour assister aux mêmes cérémonies ou pour se rencontrer avec d'autres émigrés. Les Russes se plaisent à y retrouver une atmosphère, un esprit qui les rapprochent de leurs racines.

Il y a une autre façon de rester Russe à l'étranger. Nombreux sont ceux qui, à côté de l'enseignement français qu'ils reçoivent en classe, s'inscrivent “ dans une formation de boy-scouts russes ”. Ils y vont tous les dimanches pour s'imprégner des traditions nationales russes. Mais les familles exilées préfèrent placer leurs enfants dans les lycées français plutôt que dans les écoles privées russes. La joie des enfants des émigrés russes est immense lorsqu'ils réussissent en français. Aliocha imagina “ la fierté de ses parents ” quand il leur crierait, dès le seuil, qu'il était deuxième en composition française. Dans la période s'étendant entre la première et la deuxième guerre mondiale il existait en France de nombreuses écoles russes. Ainsi, la princesse russe Irina Paleï, la fille aînée du grand-duc Pavel Alexandrovitch (le fils d'Alexandre II, tsar Libérateur) loua à 25 km de Paris, à Brunoy, une maison et y fonda en 1925 l'école

* - En 1993, l'administration française a classé la cathédrale monument historique sous la tutelle de “ Service des monuments historiques ”. Des travaux majeurs de restauration sont en cours depuis 1996.

¹⁵⁸ - *Petit guide de la cathédrale Saint Alexandre Nevski de Paris*, Paris, Éditions de la cathédrale, 2001, p. 1. Ce guide nous a été envoyé par le service de la cathédrale.

¹⁵⁹ - *Ibid.*, p. 1.

¹⁶⁰ - *Ibid.*, p. 2.

russe pour les filles des émigrés. En 1929, l'école déménagea dans le château Quincy offert par le comte Conquéré de Montbrison¹⁶². Le programme d'enseignement fut fait conformément à ceux des lycées tant français que russes. Plusieurs enseignants et professeurs docteurs des universités de Moscou, de Saint-Pétersbourg et d'Odessa y furent invités. Les jeunes filles, en particulier, apprenaient à aimer l'ancienne Russie et la Russie, en général. De nos jours, de telles écoles ont disparu, mais il y a toujours "des écoles orthodoxes dominicales" fonctionnant auprès de certaines églises orthodoxes, comme celle de la rue Daru. Les enfants de la cinquième génération des émigrés, y viennent, avec désir ou bon gré mal gré, pour apprendre le russe et la culture russe.

L'école russe est évoquée dans *Le défi d'Olga*. Il s'agit d'un pensionnat russe, fondé après la révolution russe par un groupe de personnalités aristocratiques, au Quairoy, en Seine-et-Marne. Olga Kourganova y fut élevée dans "le culte de la Russie d'autrefois : religion, tradition, vénération de la famille impériale"¹⁶³. Tout le monde, à cette époque, feignait de croire à une restauration monarchique prochaine en Russie et à un retour dans son pays. Il est évident, que le programme d'études de cette pension de Quairoy, avec son patronnage princier, fut calqué sur celui des meilleurs gymnases russes de l'ancien régime. On apprenait aussi le français, bien sûr, mais comme "une langue accessoire". Et une fois par semaine, le lundi, le français était de règle dans les conversations entre jeunes filles. Mais déjà, la plupart des jeunes russes, personnages des œuvres d'Henri Troyat, se plaisent de toute évidence à faire leurs études parmi leurs camarades français. Ils sont entraînés vers l'avenir français et délaissent l'ambiance russe.

Les membres de la génération des adultes trouvent plaisir à vivre dans l'intimité de leurs affaires russes qui les séparent considérablement des Français. Leurs esprits sont avides et curieux de connaître les dernières nouvelles de la Russie et ils les recherchent dans la presse russe. Les revues et les journaux russes édités en Russie ou par les émigrés russes en France les conduisent, par dessus les frontières, vers leur pays natal. Les personnages d'Henri Troyat aiment se plonger fréquemment dans cette lecture qui les rapproche de leur terre rêvée. *L'Espoir russe*¹⁶⁴ publie les manuscrits des écrivains russes en exil et donne des nouvelles de la vie des Russes restés en Russie. Cette revue réussit même à imprimer des lettres anonymes, adressées de Russie aux émigrés. Les Russes de Russie critiquent la politique passive des émigrés et leur "reprochent de ne rien entreprendre pour les libérer". "Les Russes de Russie" comptent sur "les Russes de l'étranger", et, inversement, "les Russes de l'étranger" comptent sur "les Russes de Russie". Ainsi, les Krapivine apprennent les informations, comme la mort de Lénine, de première main. Ils ont des amis qui sont très proches de Milioukov qui dirige, en particulier, *Les Dernières Nouvelles*. Les événements qui se passent dans la Russie lointaine sont, donc, proches des exilés russes. Les enfants des émigrés suivent ces événements et y portent attention. De nouveau, quel éloignement les sépare de leurs camarades de jeu français !

¹⁶¹ - Vedenina L. G., *La France et la Russie : Dialogue de deux cultures*, op. cit., p. 104.

¹⁶² - Goloubéva-Monatkina N.I., "L'école russe dans les environs de Paris" dans *Rousskii iazyk za roubéjom*, № 3, 1993, pp.118-120 (en russe).

¹⁶³ - Henri Troyat, *Le défi d'Olga*, op. cit., p. 7.

¹⁶⁴ - Henri Troyat, *Étrangers sur la terre*, op. cit., p. 96, 117.

*Autour d'eux, la cour n'était que clameurs, brèves bagarres, courses éperdues et lancers de balles*¹⁶⁵.

Au lecteur curieux, les évocations récurrentes de la colonie russe offrent la découverte fascinante d'un monde russe situé dans un pays étranger et peuplé de Russes. C'est un monde où les gens restent fort attachés à leurs traditions russes, à leur histoire russe, à leur langue russe, à leur passé russe, individuel ainsi que national. Les Russes y conservent leur propre personnalité. Combien de Russes ayant vécu une longue période en France n'ont pas pu, malgré tout, quitter ce milieu de l'émigration russe et s'épanouir dans un univers français. Le monde russe est extraordinaire par sa fidélité à lui-même, par sa chaleur et son caractère ouvert à tous. C'est un lieu où l'on sait mieux qu'ailleurs combien est fragile la destinée humaine et combien est vulnérable la vie des êtres humains.

B – La colonie française en Russie

La Russie a été, historiquement, très ouverte à la pénétration étrangère. Pierre le Grand et ses successeurs, pour inciter les savants, les artistes, les techniciens étrangers à s'installer en Russie, leur accordaient des terres, des exemptions d'impôts et des privilèges. En ancienne Russie, il existe des colonies entières d'Allemands qui, depuis l'époque de Catherine II, vivent au bord de la Volga, en Crimée et dans la région d'Ekaterinbourg. Et nombre de Français s'établirent à Saint-Petersbourg et à Moscou où ils firent fortune. En ancienne Russie, non seulement les gouvernantes sont françaises, mais les modes et les sympathies viennent aussi de France. On y rencontre des confiseurs-parfumeurs, des couturiers, des bottiers, des gantiers, des bijoutiers, des chapeliers, des marchands de soieries, qui sont d'origine française. Un des personnages d'Henri Troyat cite ces noms français avec enthousiasme: " Les Siou, les Lazarus, les Pironet, les Bonnet, les Fabergé, les Lemercier, les Giraud... "166.

La rue du Pont-des-Maréchaux était devenue, pour tant de Français, au début du XIX^{ème} siècle, leur " patrie dans la patrie ". Les enseignes des magasins étaient presque toutes rédigées en deux langues : français et russe. Les gens venaient dans cette rue, chercher " le dernier parfum, la dernière étoffe à la mode "167. Le narrateur souligne clairement que ce coin français a vraiment un aspect particulier:

*Chaque fois qu'Armand s'était rendu dans ce quartier, il avait eu l'impression de changer de ville*¹⁶⁸.

La plus grande concentration des Français autour de la rue du Pont-des-Maréchaux, " trois ou quatre mille têtes ", s'explique aisément puisque les uns s'étaient réfugiés en Russie pour fuir la Révolution française et les autres y étaient chercher fortune. Ces deux raisons sont clairement mentionnées par Henri Troyat : les Français d'origine étaient volontairement exilés "au gré de leurs passions politiques ou de leurs

¹⁶⁵ - Henri Troyat, *Aliocha*, Paris, Éditions J'ai lu, 1996, p. 11.

¹⁶⁶ - Henri Troyat, *La vie quotidienne en Russie au temps du dernier tsar*, Paris, Hachette, 1991, p. 233.

¹⁶⁷ - Henri Troyat, *Le Moscovite*, op. cit., p. 45.

¹⁶⁸ - *Ibid.*, p. 29.

supputations commerciales ”¹⁶⁹. On décèle la même démarche du romancier dans la description de la colonie tant française que russe. Il donne l’image générale de “ ce petit monde si bigarré et si étrange ” par le biais d’un des ses représentants:

Il y avait de tout parmi ces proscrits, des nobles, des roturiers, des marchands, des précepteurs, des aventuriers, des ecclésiastiques, des acteurs, des coiffeurs, des secrétaires...¹⁷⁰.

On rencontre, au sein de la colonie française, en 1812 “ d’honnêtes citoyens industriels et paisibles ” comme M. Allard, le libraire, M. Aubert-Chalmé, qui tient un magasin de modes, M. Domergue, le régisseur du théâtre français de Moscou, M. Lavaux, le peintre, M. Launey, qui est marchand de point d’Alençon...¹⁷¹.

La vie d’un personnage se dessine, au premier plan, avec en toile de fond le drame tragique des exilés. Boris Danoff, jeune émigré russe, se sent à peu près gagné par son pays d’accueil. Inversement, Armand de Croué, un émigré français, éprouve “ une profonde déchirure ” lorsque les Français de Napoléon arrivent à Moscou. Les émigrés français ainsi que les exilés russes sont des “ naufragés ”. Les Français, “ naufragés au visage de panique ”¹⁷², ont cette angoisse lors de l’arrivée des troupes de Napoléon à Moscou.

On observe que les mêmes éléments composent la vie des colonies étrangères. Le coin français à Moscou est en effet une église Saint-Louis des Français dans le quartier Miasnitsky, dans la Petite-Loubianka, avec l’abbé Surugue, à sa tête, à l’époque napoléonienne. Et tout comme les Russes à Paris dans la rue Daru, les Français viennent régulièrement dans ce quartier dans l’espoir de retrouver leurs compatriotes. L’abbé Surugue prétend connaître toute la colonie française de Moscou. Les Français de Saint-Petersbourg se réunissent généralement lors des offices funèbres dans la chapelle catholique de l’île Vassilievsky. Chez Henri Troyat l’évocation des édifices consacrés au culte de la religion catholique est considérablement plus rare que l’évocation consacrée aux églises orthodoxes.

Il nous semble indispensable de mentionner à ce moment de notre analyse la brève histoire de Saint-Louis-des-Français. En 1789, les représentants de la colonie française de Moscou sollicitèrent l’autorisation de construire une église destinée aux Français. Au lendemain de la prise de la Bastille à Paris, le vice-consul de France à Moscou, Monsieur Condert de Bosse, demanda à l’impératrice russe la permission de construire une église française à Moscou*. La paroisse Saint-Louis-des-Français fut créée par un décret de Catherine II en 1789. L’autorisation de construire fut accordée le 5 décembre 1789 sur un terrain situé en plein cœur de Moscou dans le faubourg allemand. Mais la République laïque et l’Empereur Napoléon, véritable “ Antéchrist ” aux yeux des Russes, ne construisirent pas l’église. En attendant que se soient réunis les fonds nécessaires pour élever l’église, les Français célébrèrent leurs offices dans la maison du vice-consul. Les paroissiens lancèrent divers appels de générosité, mais sans succès. En 1830, le gouvernement du roi Louis-Philippe resta sourd à leur appel. La paroisse adressa enfin une requête au ministre des finances de sa

¹⁶⁹ - *Ibid.*, p. 30.

¹⁷⁰ - *Ibid.*, p. 29.

¹⁷¹ - *Ibid.*, p. 31.

¹⁷² - Henri Troyat, *Le Moscovite*, *op. cit.*, p. 249.

Majesté le tsar Nicolas I^{er} sollicitant un emprunt pour faire face aux frais considérables de l'entreprise. Le gouvernement impérial russe mit alors à la disposition de la paroisse un prêt de 500000 roubles assignats remboursables sur vingt ans à des conditions extrêmement favorables¹⁷³. Durant la période s'étendant de 1829 à 1835 eut lieu la construction de l'église actuelle de Saint-Louis. Ceci fut confié à l'architecte Alexandre Gillardi et au maître d'œuvre Campioni. Le 24 novembre 1835, l'église française de Saint-Louis fut consacrée par le vice-doyen de Moscou, Igor Motchoulevski. Les Français y retrouvent une ambiance qui les rapprochent de leurs origines*.

Le théâtre français à Moscou favorisa aussi le rapprochement des Français de Russie de leur pays natal. Ce théâtre eut l'honneur de donner des spectacles français, par exemple, une première représentation du *Jeu de l'Amour et du Hasard*, " comédie en trois actes et en prose de Marivaux " ¹⁷⁴. Sur ses affiches figuraient les noms des acteurs français, comme Beurivage et quelques autres. Ici, on était en France, sans abolir les frontières.

Dans *La gloire des vaincus*, Sophie Ozareff retrouve un coin français, perdu près du lac Baïkal. Il s'agit d'une auberge française, tenue par un ancien bagnard, Prosper Raboudin. Le narrateur nous confie les détails sur sa venue en Sibérie. Ancien officier dans l'armée de Condé, il est passé en 1794 au service de la Russie et eût fait une brillante carrière dans les dernières années du règne de Catherine II, s'il n'avait eu l'idée de blesser au duel un ami de régiment et une sentinelle. Jugé et envoyé en Sibérie, Prosper Raboudin avait, après dix ans de bagne, été installé en résidence surveillée à Irkoutsk. Là, il avait ouvert une auberge, " car il n'aimait rien tant que la bonne chère " ¹⁷⁵. Cet aubergiste a de l'influence auprès des autorités locales, il leur enseigne le français et a, ainsi, la possibilité de se renseigner sur les voyageurs français attendus. Bien que les visiteurs français y soient rares et que la plupart des convives parlent le russe, on se rend nettement compte qu'on change de pays en pénétrant dans cette auberge. Prosper Raboudin est fier de servir, au fin fond de la Sibérie, la vraie cuisine française. Les murs de l'auberge sont décorés d'inscriptions françaises, de " gravures jaunies ", représentant les costumes des provinces françaises, un portrait de Louis XIV, un autre d'Henri IV, les vues des monuments français.

Sous verre, un éventail à fleurs de lis, un billet de théâtre et un papier de signature, qui devrait être une attestation quelconque ou une feuille de route ¹⁷⁶.

* - Madame Sophie Fouace, Directrice de l'Association " Le Pont Neuf ", nous a envoyé, par le biais de Jean Moisson, les documents conservés dans les archives sur l'Église Saint-Louis-des Français. Madame Bernadette Chirac est Présidente de cette Association.

¹⁷³ - *Église Saint-Louis-des-Français à Moscou*, Paris, Éditions du Pont Neuf, 2001, p. 11.

* - Plusieurs fois, les soviets voulurent fermer Saint-Louis malgré le dévouement parfois héroïque des paroissiens. Après le décret sur la saisie des biens en Russie pour secourir les affamés, en avril 1922, le métropolitain Antonin ordonna qu'on enlève les vases sacrés de l'église. Cette ordonnance ne trouva pas, d'ailleurs, d'écho chez des paroissiens qui réunirent l'argent nécessaire pour éviter la sacrilège. Les curés français de la période stalinienne furent constamment suivis par la Guépéou. Après 1950 la charge de la paroisse fut prise par des prêtres soviétiques originaires des pays Baltes. Depuis 1981, l'église est remise à la disposition de la paroisse française. Le père Bernard Le Léannec est son actuel curé, nommé à ce poste le 6 août 1991.

¹⁷⁴ - Henri Troyat, *Le Moscovite*, op. cit., p. 160.

¹⁷⁵ - Henri Troyat, *La gloire des vaincus*, Paris, Éditions J'ai lu, 1995, p. 278.

¹⁷⁶ - *Ibid.*, p. 280.

Les Français trouvent “ ce désir de recréer, avec tant de brimborions, le souvenir de la patrie perdue ” ridicule et mélancolique à la fois et en sont, visiblement, touchés de pitié, alors que si loin d’Irkoutsk (10.052 kilomètres), Paris n’est qu’un rêve de carte postale et de culture.

Les émigrés français de Moscou du début du XIX^e siècle sont, d’après Tastevin, des gens pauvres. Ceux, dit-il, que “ la dureté des temps a obligé d’embrasser la carrière de précepteur, de bibliothécaire, de secrétaire dans les familles nobles, les prêtres, les chevaliers de Saint-Louis, les anciens officiers subalternes ”¹⁷⁷. Les émigrés français aux noms illustres cherchent plutôt à se rapprocher de l’impératrice. Ils se dirigent vers Saint-Petersbourg. L’émigration des représentants de la haute noblesse de France n’a que peu de retentissement sur la composition de la colonie française de Moscou¹⁷⁸.

En évoquant le problème du “ monde-frontière ”, on observe que les rappels, concis et brefs, renvoyant le lecteur à l’univers russe, ont, manifestement, un caractère prédominant. Cette particularité n’est-elle pas due à la rêverie des origines du romancier qui sait merveilleusement ce qui se passe dans le cœur des Russes de l’exil? La phrase prononcée par Tania Danoff, “ le sentiment de l’exil est bassinant ”¹⁷⁹, semble sortir de la bouche des parents de l’écrivain qui ont conscience des difficultés sur une terre étrangère. La colonie russe ou la colonie française masquent “ le reste de la société ” pour les exilés russes en France ou les exilés français en Russie.

C – L’emploi du vocabulaire “ exilé ”, “ naufragé ”, “ étranger ”

En introduisant la description des colonies étrangères dans le tissu de la narration le romancier ressuscite l’un des problèmes importants de ce monde : le déchirement d’un être humain traversé par une frontière. Il retrace tout le drame de la situation des émigrés à l’étrange destinée. Ce sont des gens parfaitement bilingues, qui parlent le russe comme les Russes, le français comme les Français, qui sont adaptés à toutes les situations, “ amphibies de la tête aux pieds ” et doubles sous un même visage. Leur terre de naissance n’est pas leur terre de vie. Le pays de leurs origines, la Russie ou la France, devient un pays intérieur en dehors du temps et des frontières. Ce partage douloureux des personnages entre deux patries, réelle et rêvée, est, comme pour leur auteur, une réalité inépuisable dans “ sa déchirante absurdité ”.

Le vocabulaire (“ exilé ”, “ naufragé ”, “ étranger ”) qu’Henri Troyat emploie traditionnellement pour désigner les émigrés, “ cette race à part ”, est introduit également dans les passages qui évoquent les autres situations embarrassantes et gênantes. Ainsi, la jeune Ludmilla, après chaque entrevue avec son père, regagne l’École de chorégraphie avec soulagement, comme si elle était “ une exilée retrouvant sa patrie ”¹⁸⁰. Les rencontres de la jeune fille avec son père étaient, particulièrement, décevantes : il lui parlait des gens qu’elle ne connaissait pas. Elle essayait en vain de l’intéresser à la chorégraphie. Son père était, visiblement, incapable, de comprendre les passions de sa fille. Ne devenaient-ils pas, à leur insu, tous les deux, père et fille, “ étrangers l’un à l’autre ”?

¹⁷⁷ - Tastevin F., *Histoire de la colonie française de Moscou, depuis les origines jusqu’ à 1812*, Paris, Librairie Honoré Champion, 1908, p. 119.

¹⁷⁸ - *Ibid.*, p. 125.

¹⁷⁹ - Henri Troyat, *Étrangers sur la terre*, op. cit., p. 142.

¹⁸⁰ - Henri Troyat, *La ballerine de Saint-Petersbourg*, op. cit., p. 50.

Dans la série romanesque *Les Eygletière* Madeleine s'occupe des enfants de son frère Philippe Eygletière, avocat d'affaires, après la mort de sa belle-sœur. Cette famille devient la sienne. Un jour, Philippe se remarie avec une femme ravissante, qui n'a que dix ans de plus que l'aîné de ses fils. Lorsqu'une autre femme vient occuper le centre de la vie, Madeleine y est "à la fois chez elle et en visite". Tous les objets lui semblent si familiers dans cette maison. Mais elle est "dans la situation d'un émigré qui, rentré dans ses terres, constate que son pays a évolué en son absence et ne peut s'accommoder du changement ni trouver de plaisir ailleurs"¹⁸¹. Au bout d'un certain temps, les rôles se redistribuent. Philippe Eygletière souffre de la mésentente avec ses enfants. Son appartement où il demeure avec sa femme lui rappelle "une île déserte". Lui est "nafragé aux poches pleines d'or"¹⁸². Le vide et le silence de sa maison rendent sa richesse inutile.

À Paris, Armand de Croué se sent "vaincu, exilé" après la mort de Catherine Béreznikoff. "Il n'avait plus de patrie". Son angoisse s'aggrave encore avec le départ inattendu de la mère de Catherine :

*Il était un voyageur perdu dans une ville étrangère. L'éternel émigré. Il ne pouvait compter que sur lui*¹⁸³.

Le renvoi du précepteur français Joseph Proutier accable fort Constantin Chevezoff. Son angoisse est semblable à celle d'un exilé qui regrette son pays. Ce sentiment de malaise s'affiche dans la remarque du narrateur :

*Pendant une semaine, je restai sans professeur et comme exilé de France*¹⁸⁴.

Le fait que l'ami de Léon Tarassoff, Nikita Voïévodoff, quitte la France pour aller avec ses parents en Belgique, est comparable à "un bouleversement dans les habitudes". Le chagrin et l'état moralement douloureux de Léon apparaissent dans son monologue:

*Avec le départ de Nikita, je me sentais exilé pour la seconde fois. J'avais changé de pays sans que personne autour de moi s'en aperçût*¹⁸⁵.

Le garçon est obligé de "réinventer" un nouveau but à son existence pour survivre à ce choc. Armand de Croué se sent également "exilé" lorsqu'après la mort de Catherine Béreznikoff, Nathalie Ivanovna lui refuse d'emporter au moins "un souvenir, un objet" ayant appartenu à cette jeune fille. Le froid enveloppe Armand et "pour la première fois, il n'avait plus de patrie. Vaincu, exilé, il renonça à son projet"¹⁸⁶. Certes, ce vocabulaire très expressif provient de ce besoin et de cette attirance à comprendre l'âme des autres qui l'est un des traits majeurs du caractère de l'écrivain, ainsi que l'une des particularités

¹⁸¹ - Henri Troyat, *Les Eygletière*, Paris, Éditions J'ai lu, 1996, p. 182.

¹⁸² - Henri Troyat, *La malandre*, op. cit., p. 344.

¹⁸³ - Henri Troyat, *Les feux du matin*, op. cit., p. 168.

¹⁸⁴ - Henri Troyat, *Votre très humble et très obéissant serviteur*, Paris, Éditions J'ai lu, 1998, p. 12.

¹⁸⁵ - Henri Troyat, *Le fils du satrape*, op. cit., p. 148.

¹⁸⁶ - Henri Troyat, *Les feux du matin*, op. cit., p. 163.

de ses ouvrages romanesques. On le constate, le style des œuvres d'Henri Troyat, dont la famille a connu tout le drame tragique de l'exil, est profondément marqué par cet événement. Tous les changements, brusques et bouleversants, qui se passent dans la vie des êtres humains, indépendamment de leur pays natal, de leur statut, de leur âge, réveillent dans la conscience de l'écrivain les péripéties de l'exil involontaire, ineffaçables de sa mémoire.

IV – Le biculturalisme et la bivalence des passions littéraires d'Henri Troyat

Les racines littéraires d'Henri Troyat présentent, à l'image de sa vie, une double face : une coexistence harmonieuse de deux cultures, de deux littératures, la russe et la française. Les livres qu'il avait lus, enfant, en Russie, étaient les mêmes que ceux qui composaient la bibliothèque des petits Français. Dans sa tête, *Les Malheurs de Sophie*, *Un bon petit diable*, *Bécassine* faisaient bon ménage avec les contes russes *Baba-Yaga* ou *Poulain Bossu*. Arrivé en France, s'il parlait couramment le russe, il le lisait avec difficulté. La famille a décidé qu'en guise d'exercices pratiques il lirait à haute voix un livre russe, en famille. Henri Troyat parle toujours avec passion de ces lectures familiales. Le premier choix s'est porté sur *Guerre et Paix*. Quand il était fatigué, son père ou sa mère le relayaient. Ces lectures alternées se prolongeaient tard dans la nuit. En se couchant, il avait une tête riche à éclater. Les fantômes de Natacha Rostova, de Pierre Bezoukhov, du prince André, de Marie Bolkonskaïa hantaient leur modeste appartement parisien.

Après la lecture de Tolstoï, il s'est jeté sur les poésies de Pouchkine, dont la musique sobre le transportait, puis il a abordé avec enthousiasme *Les Âmes mortes* de Gogol, les romans de Dostoïevski, les nouvelles de Tchekhov. Tous les chefs-d'œuvre de la littérature russe se succédèrent. En les lisant il avait l'impression " d'un accord fraternel avec quelque chose de plus profond en lui " que l'intelligence ou l'esprit critique, pour citer ses propres paroles. Le battement qui se transmettait des œuvres des écrivains russes à son cœur était un phénomène physique inexplicable. Parallèlement, il lisait passionnément les auteurs français comme Balzac, Stendhal, Flaubert, Victor Hugo... Dès l'enfance d'Henri Troyat ces deux merveilleuses littératures mondiales, la russe et la française représentaient " deux fleuves " qui se mariaient en lui et " formaient une seule coulée, puissante et large ". Le romancier a confié à plusieurs reprises qu'il souffrait de ne pouvoir expliquer à sa famille russe " ce qu'il y avait d'admirable, d'intraduisible dans telle phrase de Flaubert " et de ne pouvoir expliquer à ses copains français pourquoi tel vers de Pouchkine lui " faisait monter les larmes aux yeux ".

L'amour de la poésie française est tel qu'au lycée Henri Troyat rendait ses devoirs de français en vers ! C'était un bon exercice de style que ses professeurs encourageaient. Il a cessé d'écrire en vers lorsqu'il a découvert la philosophie. Très jeune, le futur écrivain a trouvé une méthode excellente pour " se forger un style ". Il lisait à haute voix un paragraphe de Flaubert, de Stendhal, de Saint-Simon, puis il les écrivait de mémoire, en s'amusant à comparer son texte à l'original. Cette conception de l'entraînement à l'écriture est, dit-il, en usage chez de nombreux écrivains.

Henri Troyat affirme qu'il est impossible d'écrire aujourd'hui comme à l'époque de Flaubert. Le voudrait-il qu'il ne le pourrait pas. L'environnement, les journaux, les livres qu'il lit, les musiques et les

conversations qu'il entend, tous les rythmes de la vie influent sur la réflexion et le style de l'auteur. L'écrivain de notre temps pense et raconte en écrivain de notre temps pour les gens de notre temps. Contrairement aux apparences, Henri Troyat travaille beaucoup sa phrase. Il est bercé toute sa vie à la fois par les littératures française et russe. Mais il n'a jamais été tenté d'écrire en russe. Il faudrait pour y parvenir que l'écrivain aille vivre en Russie pendant un temps assez long pour se trouver dans le bain de la langue russe, sa langue maternelle, pour se forger son vocabulaire russe et un rythme propre à la phrase russe, bref, pour " refaire son apprentissage d'écrivain ". C'est un problème grave dont Henri Troyat a conscience. Il ne souhaite à aucun de ses confrères de le connaître un jour. Séparé de son lieu de naissance, devenu Français de cœur et d'esprit, pétri de culture russe comme s'il avait toujours vécu en Russie. L'écrivain choisit " entre deux séductions rivales " de sorte " qu'on ne saurait le mettre dans la catégorie des écrivains étrangers de langue française comme le furent Hamilton, le Prince de Ligne, ou Maeterlink " ¹⁸⁷.

L'appartenance à deux cultures pousse Henri Troyat à écrire des biographies sur les auteurs russes ainsi que sur les auteurs français aux moments différents de sa carrière littéraire. Ses premières biographies furent consacrées à des écrivains russes. Il prépara une étude sur la vie de Dostoïevski qui fut publiée en 1940. Pour l'écrire, Henri Troyat lut " des trésors d'ouvrages en russe " portant sur Dostoïevski. Il lut aussi toute son œuvre et tout ce qui se rapportait à sa vie. Et en 1946, Henri Troyat a ébloui les lecteurs français par une biographie de Pouchkine qu'il présente comme étant le véritable initiateur de la littérature russe du XIX^e siècle. Henri Troyat confie que les plus russes des auteurs russes à savoir Gogol, Tourguéniev, Tolstoï, Dostoïevski, Tchekhov ont franchi toutes les frontières et rayonnent sur une infinité de pays. Leurs livres sont abondamment traduits.

Le " seul Pouchkine reste prisonnier de sa langue ". Jusqu'à présent il n'y a pas de traduction des œuvres complètes de Pouchkine en français ce que Henri Troyat regrette amèrement car la France y eût retrouvé " l'image éternelle de la Russie " :

*La ligne simple de son horizon, et ses longues routes qui mènent au bout du monde, et la fuite des traîneaux dans la neige imbibée de lune, et le tremblement du soleil à travers les tilleuls des parcs provinciaux, et le parfum du thé, et le rire des jeunes filles*¹⁸⁸.

Henri Troyat rappelle aussi qu'avec Pouchkine s'affirme et se dévoile " l'âme véritable de la nation qui n'est pas désenchantée et morbide comme trop d'étrangers ont tendance à le croire après la lecture des grands romanciers russes, mais prodigieusement gaie, naïve, saine " ¹⁸⁹. Enfin Troyat précise que la pensée de Pouchkine est tonifiante et stimulante contrairement à celle de Dostoïevski, de Tchekhov, de Gogol, de Tourguéniev. " La Russie sans Pouchkine, écrivait Gogol, comme c'est étrange ! " Et Henri Troyat de reprendre cette phrase. Pouchkine est, en effet, le premier grand poète russe à traiter dans son pays de thèmes relevant de la littérature universelle. En conclusion de cette brillante biographie de Pouchkine Henri Troyat écrit:

¹⁸⁷ - Henriot E., " Discours de l'Académie Française " dans *Autour d'une épée*, op. cit., p. 7.

¹⁸⁸ - Henri Troyat, *Pouchkine*, Paris, Perrin, 1986, p. 795.

¹⁸⁹ - *Ibid.*, p. 795.

*Viendra-t-il un poète français capable d'aider ce poète russe à franchir la frontière ? Viendra-t-il un poète français capable d'offrir Pouchkine à la France ?*¹⁹⁰.

Les chercheurs russes¹⁹¹ reconnaissent volontiers que les œuvres de Pouchkine sont difficiles à traduire en langues étrangères. La difficulté est liée à l'esprit russe fort prononcé de ces œuvres. C' est ce qu'indique Henri Troyat dans le passage suivant:

*Le plus essentiel est son esprit russe, son âme, son caractère national, qui sont incompréhensibles au monde qui n'est pas russe. Pouchkine, c'est l'âme du peuple russe. Il est notoire que l'âme russe présente une énigme inexplicable pour les étrangers*¹⁹².

Donc, la traduction du Pouchkine est le dialogue de deux cultures.

L'ombre de Pouchkine a poursuivi constamment Henri Troyat. Cinq ans plus tard, il est revenu encore à ce poète à travers la biographie d'un autre poète russe, Michel Lermontov dans *L'Étrange destin de Lermontov*. Visiblement, il lui paraissait impossible de traiter de l'un sans évoquer l'autre. Une fatalité tragique associait le destin de ces deux hommes. Georges d'Anthès, on le sait, avait tué Pouchkine. Lermontov frappé de désespoir écrivit alors un poème *Sur la mort de Pouchkine*, dans lequel il flétrissait la haute aristocratie responsable d'avoir conduit le poète au duel. Lermontov, jugé et exilé au Caucase, recueillit à la fois la sympathie des foules et la méfiance des autorités. A quatre ans d'intervalle, en 1841 Lermontov, à son tour, tomba en duel. Par la suite, Henri Troyat a proposé à ses lecteurs fidèles d'effectuer plusieurs voyages dans le temps. Il a réalisé une série remarquable sur les écrivains russes tels *Tolstoï* (1965), *Gogol* (1971), *Tchékhov* (1984), *Tourguéniev* (1985), *Gorki* (1986). Manifestement, Henri Troyat est l'un des rares grands romanciers intéressé par la vie d'autres grands romanciers. Et son choix s'explique toujours par l'admiration qu'il porte au romancier dont il considère la vie et l'œuvre.

Son volumineux *Tolstoï*¹⁹³, ouvrage extraordinairement coloré et pénétrant, restitue un Tolstoï-homme et un Tolstoï-génie au destin extraordinaire. L'engouement d'Henri Troyat pour Tolstoï, comme nous l'avons mentionné à propos des lectures familiales, renvoie aux années formatrices. Aux yeux du lecteur occidental, les deux colosses de la littérature russe sont Dostoïevski et Tolstoï. Etant donné les origines d'Henri Troyat et l'ampleur de ses œuvres, on le situe en règle générale dans la lignée de Tolstoï¹⁹⁴. Henri Troyat remarque que le lecteur des livres de Tolstoï est saisi par la précision des détails. Les portraits de ses personnages première grandeur se composent " de mille touches éparses à travers tout le livre, ... les personnages secondaires sont caractérisés par un trait extérieur qui revient à chacune de leur apparition " ¹⁹⁵.

¹⁹⁰ - *Ibid.*, p. 796.

¹⁹¹ - Ter-Minassova S., " Pourquoi le monde, qui n'est pas russe, ne peut pas apprécier Pouchkine ? " dans *Le Vestnik de MGU*, Série 19, " Linguistique et communication interculturelle ", № 2, 1999, p. 35 (en russe).

¹⁹² - *Ibid.*, p. 35.

¹⁹³ - Robichon J., " L'homme qui semait la tempête. Tolstoï vu par Troyat " dans *Les Nouvelles littéraires*, 28 janvier 1965, pp. 1, 10.

¹⁹⁴ - Ganne G., " La minute de vérité d'Henri Troyat ", *op. cit.* ; Bercoff A., " Guerre et paix sur le fleuve Troyat " dans *L'Express*, № 925, 31 mars-6 avril 1969, p. 61 ; Fernandez D., " Le Tolstoï de France " dans *L'Express*, № 1132, 19-25 mars 1973, p.58.

¹⁹⁵ - Henri Troyat, *Tolstoï*, Paris, Fayard, 1979, p. 376.

Étant donné ce fait, quelques chercheurs français ont souligné l'influence de Tolstoï sur Henri Troyat dans la technique de caractérisation des personnages¹⁹⁶.

Un autre écrivain a passionné, dès l'enfance, le romancier : Gogol¹⁹⁷. Et la belle et riche biographie *Gogol* montre cet écrivain tel qu'il fut : profondément déchiré par une contradiction essentielle, déchirement entre l'artiste et l'homme qu'il était. La rêverie " par-dessus les frontières " concerne également Gogol, car il a vécu à Paris. Gogol y travaillait aux *Âmes mortes*. Ainsi que l'attestent ses correspondances, lues et citées abondamment par Henri Troyat. Gogol, la plume à la main, " dans sa petite chambre parisienne à l'angle de la place de la Bourse ", avait tout à fait l'impression d'être en Russie. Pour lui il n'y avait plus aucun Français au monde, seuls les Russes existaient et vivaient avec, au milieu d'eux, Tchitchikov, le rusé collecteur d'âmes mortes.

Il arrive qu'un auteur qu'Henri Troyat étudie l'impressionne au point qu'il souhaite devenir son ami. Ceci est arrivé, en particulier, avec Tchekhov. Henri Troyat reconnaît que, alors qu'il travaillait sur la biographie de *Tchekhov*, il s'est senti très proche de cet écrivain russe par le cœur et l'esprit. Il a aimé l'homme autant que l'artiste. La modestie souriante de Tchekhov, son effacement volontaire ne l'ont pas empêché d'être un immense écrivain, soucieux avant tout de disparaître derrière ses héros sans jamais commenter leurs actions.

Dans sa biographie de *Tourguéniev* Henri Troyat s'est plu à retracer l'ambiguïté du destin de cet écrivain russe. Tourguéniev a été écartelé entre la Russie et la France, " entre les deux pays qui partageaient son cœur "¹⁹⁸. Et Henri Troyat de rappeler que Tourguéniev était " un homme russe jusqu'aux fibres les plus profondes de son être, il ne se plaisait qu'à l'étranger "¹⁹⁹. Ses œuvres bien qu'écrites en partie en France sont " russes par la langue, par la sensibilité, par la pensée "²⁰⁰. Tourguéniev, considéré en France comme l'ambassadeur de la culture russe, se rendait " utile, tout ensemble, à son pays d'origine et à son pays d'accueil "²⁰¹. A propos de Tourguéniev, Henri Troyat expose le problème important et fondamental de l'appartenance à deux mondes. Tourguéniev était " invité, homme de passage " :

Il flottait entre deux ou trois patries, entre deux ou trois langues. Il n'appartenait à personne. Il était citoyen de nulle part. Sa seule consolation, il la trouvait auprès de ses amis français, qui le portaient aux nues ²⁰².

Ajoutons un dernier détail, à savoir que Tourguéniev fonda à Paris la première bibliothèque russe qui porte aujourd'hui son nom et où Henri Troyat aimait travailler ²⁰³.

Ayant créé la galerie de portraits des écrivains russes majeurs du XIX^e siècle, Henri Troyat a entrepris la biographie de Gorki, écrivain de l'Union Soviétique qui, " dans sa naïveté énorme, est devenu

¹⁹⁶ - Bouveret Andrée, *Influences de Maupassant, Tolstoï, Dostoïevski sur Henri Troyat*, op. cit.

¹⁹⁷ - Henri Troyat, " Gogol à Paris " dans *Le Monde des lettres*, 1^{er} avril 1971, p. 4.

¹⁹⁸ - Henri Troyat, *Tourguéniev*, op. cit., p. 208.

¹⁹⁹ - *Ibid.*, p. 123.

²⁰⁰ - *Ibid.*, p. 238.

²⁰¹ - *Ibid.*, p. 162.

²⁰² - *Ibid.*, p. 170.

²⁰³ - Cette bibliothèque fut entièrement démenagée par les Allemands lors de l'occupation de Paris en 1940-1944. Elle a été, depuis, reconstituée.

un pion sur l'échiquier de l'État ». La plupart des grands écrivains russes avaient choisi l'exil. Seul Gorki avait opté pour une autre décision qui avait abouti à faire de lui et de son œuvre une autorité culturelle indispensable. A son tour, Henri Troyat remarque, d'ailleurs, que de tout temps « le besoin d'adorer, de croire avait été une caractéristique de la race slave » :

Le culte de la personnalité était dans le sang de cette nation naïve et généreuse. Avec Gorki, elle avait trouvé son maître à penser, issu des rangs les plus obscurs de la foule. Chaque ligne tombée de sa plume était déclarée géniale... On eût dit que l'admiration pour Gorki était devenue un devoir civique en U.R.S.S. Jamais dans un aucun pays du monde, un écrivain vivant n'avait été l'objet d'un tel agenouillement ²⁰⁴.

Gorki qui a correspondu avec plusieurs écrivains français comme Romain Rolland, Henri Barbusse ou André Malraux reçut également la visite de nombreux romanciers et intellectuels européens. André Gide prenant la parole à l'enterrement de Gorki souligna qu' « il avait inauguré l'ère de la littérature soviétique », mais que « ses racines plongeaient dans l'époque tsariste »²⁰⁵. Henri Troyat s'est plu à remarquer le caractère double de cet homme, « à cheval sur deux mondes », qui « était le lien vivant entre les grands écrivains qui avaient illustré les dernières années de la Russie impériale et les nouveaux venus qui se réclamaient du réalisme socialiste »²⁰⁶.

Dans toutes les biographies qu'il a consacrées aux écrivains russes, Henri Troyat ne s'attache pas seulement à peindre les écrivains retenus. Autour d'eux, il aime ressusciter la Russie de leur époque. Ainsi, *Marina Tsvetaeva (2001)*²⁰⁷ est le portrait d'un des plus grands poètes russes de la fin du XIX^e siècle, chez qui les désordres du cœur se compliquent de désordres politiques. L'abondante galerie d'écrivains russes dans l'œuvre d'Henri Troyat s'explique aussi par le fait qu'il est captivé par la littérature de son pays d'origine, qui, dans le genre romanesque, est l'une des plus riches du monde.

Henri Troyat a conté également l'histoire de son pays natal dans les biographies de certains souverains russes. Le premier personnage historique russe auquel il s'est attaqué fut Catherine la Grande, celle qui « a voulu incarner la Russie, elle qui n'avait pas une goutte de sang russe dans les veines »²⁰⁸. Catherine avait, de fait, tout abdiqué de ses origines : sa terre, sa religion, sa famille pour être digne de gouverner son pays d'adoption.

Henri Troyat n'apprend sur elle rien de plus qu'on ne sache ou que l'on devrait savoir. Mais il en fait la plus forte héroïne du plus vivant des romans .

Telle fut l'opinion de Jacqueline Piatier et de la presse française unanime²⁰⁹.

²⁰⁴ - Henri Troyat, *Gorki*, Paris, Flammarion, 1986, pp. 223-224.

²⁰⁵ - *Ibid.*, p. 225.

²⁰⁶ - *Ibid.*, p. 225.

²⁰⁷ - Henri Troyat, *Marina Tsvetaeva, l'éternelle insurgée*, Paris, Grasset, 2001.

²⁰⁸ - Henri Troyat, *Catherine la Grande*, Paris, Éditions J'ai lu, 1996, p. 469.

²⁰⁹ - Piatier J., « Quel roman que cette histoire ! » dans *Le Monde des livres*, N° 10191, 4 novembre 1977, p. 21.

Les lecteurs d'Henri Troyat avaient déjà fréquenté la Cour de Pierre le Grand dans *Grimbosq*. Le romancier y relate l'aventure de l'architecte français invité à créer un palais pour un haut dignitaire bien en cour dans une époque donnée dont " il restitue à merveille les bruits et la saveur " ²¹⁰. Il dépeint le génie de Pierre le Grand, assoiffé de culture. Il bouscula les traditions, fit tailler les barbes, introduisant des vêtements et des idées à l'européenne. Il apprit lui-même tous les métiers, tandis qu'il guerroyait sans cesse et construisait Saint-Pétersbourg sur un marécage. A la mort de ce Tsar, en 1725, toute la Russie s'inquiète. Les grandes familles complotent, on cherche un nouveau maître, un descendant en âge de régner. Mais le destin en décide autrement et trois impératrices et une régente tiendront l'empire russe pendant trente-sept ans : Catherine I^e, Anna Ivanovna, Anna Léopoldovna, Elisabeth I^e.

*Chacune de ces autocrates imposera à la nation russe son caractère violent, dissolu, ses amours, ses fougades, ses cruautés. Et ses extravagances*²¹¹.

Henri Troyat leur consacre une étude dans *Terribles tsarines* (1998). Il nous dévoile le destin de ces tsarines moins connues, car elles ont été éclipsées par la personnalité de Pierre le Grand et par celle de Catherine la Grande qui leur succéda en 1761.

Rien n'est plus noble, pense-t-elle, que de construire son avenir en dehors des notions de nationalité et de généalogie. N'est-ce pas pour cela qu'on l'appellera un jour Catherine la Grande ? ²¹²

Il faut lire *Ivan le Terrible* (1982) d'Henri Troyat pour savoir qui fut réellement ce tyran. Lecture fascinante, éblouissante, dont on sort presque brisé ! Son règne n' a été qu'une succession de crimes, de massacres, car, avec entêtement, Ivan, " Père de la nation ", a travaillé à réorganiser son pays et à l'agrandir par d'incessants combats.

La peur du fouet n'exclut pas l'amour et parfois y contribue. Par l'effroi même qu'il inspire le tyran retient les cœurs ²¹³.

Quel contraste entre ce tyran et Alexandre I^{er}, petit fils de Catherine la Grande, qui apparaît dès son plus jeune âge comme un être double, déchiré entre les illusions lumineuses et les dures réalités de l'heure. Pour monter sur le trône, en 1801, il devra enjamber le cadavre de son père, l'empereur maniaque Paul I^{er} que des conspirateurs ont assassiné. Sa lutte farouche contre Napoléon, en 1805, puis en 1812 constitue le grand événement de sa vie. Pour Alexandre I^{er}, l'Empereur des Français est " un adversaire détestable et admirable à la fois ". Autour de ce monarque ambigu (*Alexandre I^{er}, Le Sphinx du nord*, 1980), Henri Troyat

²¹⁰ - Guitard-Auviste G., " Un Troyat des meilleurs jours. La construction de Saint-Pétersbourg " dans *Le monde des livres*, N° 9667, 21-22 février 1976, p. 5.

²¹¹ - Henri Troyat, *Terribles tsarines*, Paris, Grasset, 1998, p. 299.

²¹² - *Ibid.*, p. 299.

²¹³ - Henri Troyat, *Ivan le Terrible*, Paris, Éditions de Pocket, 1990, p. 264.

évoque le monde de la cour et des champs de bataille, des congrès et des salles de bal où se nouent les intrigues sentimentales et politiques.

Henri Troyat avoue que chacun de ces monarques russes lui est apparu comme “ un personnage de roman aux dimensions démesurées ”²¹⁴. Tsar libérateur, Alexandre II apparaît dans la biographie d’Henri Troyat comme victime de sa générosité, de ses hésitations, de son perpétuel va-et-vient entre la tentation du libéralisme et la crainte de l’anarchie en Russie au XIX^e siècle. Ce grand tsar aurait mérité “ un destin plus indulgent ”, dans la mesure où lui, qui réussit l’exploit inouï d’abolir le servage, de supprimer les peines corporelles et de réorganiser l’administration, l’enseignement, la justice, fut traqué par les terroristes jusqu’à l’attentat du 1^{er} mars 1881 qui devait lui coûter la vie. Le dernier tsar russe a été Nicolas II “ dont la faiblesse et les erreurs conduisirent à la révolution de 1917 ”. L’univers et l’atmosphère de sa cour décrits dans *Nicolas II* entraînent la destinée de ce tsar vers une amère conclusion :

*Après des siècles de monarchie, le peuple russe devra se chercher d’autres maîtres à servir et à vénérer en courbant le dos*²¹⁵.

En écrivant tous ses itinéraires russes et en méditant sur eux, Henri Troyat a rappelé qu’il était dans la plus stricte vérité et cependant qu’il avait l’impression de se laisser “ emporter par le torrent de l’imaginaire ”. Dans toutes ses biographies d’écrivains ou de personnages historiques russes Henri Troyat se révèle un vrai connaisseur de l’Histoire de son pays d’origine qu’il analyse et décrit.

Pierre le Grand, Catherine la Grande, Alexandre I^{er}, Nicolas II représentent l’histoire du pays de ses origines. Louis XIV, Napoléon, Gambetta, Clemenceau constituent le passé français et le sien. Malgré ses racines russes, Henri Troyat se sent profondément intégré à la vie française. La phrase que l’écrivain introduit dans *Le défi d’Olga* semble le concerner au premier chef :

*Dans sa tête, Balzac et Tolstoï marchaient bras dessus, bras dessous, Tchekhov et Flaubert avaient des discussions passionnées à propos d’un adjectif, Pouchkine et Victor Hugo se récitaient mutuellement leurs derniers poèmes. Tout au long de sa vie, le fleuve russe et le fleuve français avaient ainsi marié leurs eaux tumultueuses. Elle avait déjà remarqué qu’il lui arrivait de rêver en français après la lecture d’un beau texte russe et vice versa. Quel appauvrissement si elle avait, en s’expatriant, commis l’erreur de renoncer à l’une ou l’autre de ces deux cultures*²¹⁶.

L’idée d’écrire la vie d’écrivains français envers lesquels il a une admiration profonde hantait son esprit depuis longtemps. Il lisait régulièrement pour se former le goût, avec ses amis, épris de la littérature, des pages de ses auteurs français favoris : Mauriac, Maurois, Montherlant, Colette, Gide, Giono, Martin du Gard, Valéry. “ Il dévorait également les classiques pour se forger un style ”. Fasciné par les auteurs français, Henri Troyat a publié leur biographie respective à la suite de celle d’auteurs russes. La galerie des portraits de la littérature française le conduit à la rencontre de *Flaubert* (1988), *Maupassant* (1989), *Zola*

²¹⁴ - Henri Troyat, *Un si long chemin*, op. cit.

²¹⁵ - Henri Troyat, *Raspoutine*, Paris, Éditions J’ai lu, 1998, p. 237.

(1992), *Baudelaire* (1994), *Verlaine* (1993), *Balzac* (1995). Il ne s'agit pas de biographies truffées de révélations, mais plutôt d'essais " chaleureux et fraternels " afin de rendre ces représentants de la littérature française aussi vivants que s'ils étaient nos contemporains.

Toutes les biographies d'écrivains deviennent, en quelque sorte, de véritables essais sur la littérature. Et Henri Troyat d'affirmer qu'il s'agit " surtout d'essais pour me glisser dans la carcasse d'un personnage que j'admire, vivre à travers lui sa vie, jour après jour, pas après pas, en découvrant l'avenir en même temps que lui " ²¹⁷. C'est un nouveau voyage en dehors des frontières.

Ce qui vous attire chez les écrivains, c'est ce romantisme caché, ce romantisme qui se ceinture. Tourguéniev, Tchekhov, et Flaubert ²¹⁸.

Henri Troyat a multiplié l'expression de ses réflexions sur la comparaison entre la littérature russe et la littérature française par le biais des personnages, en témoigne ce qu'il prête à Boris Danoff (*Étrangers sur la terre*) :

À mon avis, les manières de penser du Russe et du Français sont foncièrement différentes. Nous réfléchissons gravement, lourdement aux problèmes essentiels de l'existence. Dieu, l'âme, la mort, le bien, le mal, l'amour, tels sont les thèmes éternels de nos méditations. Nos écrivains les tournent et retournent sans se lasser. D'où une impression de monotonie grandiose, géniale. Les écrivains français, en revanche, sont moins obsédés par la métaphysique. Quand ils l'abordent, c'est avec le désir d'émettre une théorie nouvelle sur un vieux sujet. Ils s'amuse intellectuellement à faire jouer toutes les facettes du problème. Ce qui, pour les Russes, est un bloc énorme et uni, devient pour eux un assemblage de parcelles miroitantes. Ils analysent. Ils divisent. Ils démontent. Ils jonglent avec les pièces détachées. Si un Russe se perd dans les méandres de la déduction, il remplace la logique par le sentiment, l'intelligence par l'élan du cœur. Un Français, lui, ne renonce jamais à la logique, à l'intelligence ²¹⁹.

Dans ses biographies d'écrivains russes et français Henri Troyat fournit nombre de détails intéressants sur leur connaissance mutuelle, leur correspondance, l'intérêt qu'ils se portent les uns aux autres. Tourguéniev était très introduit dans les milieux littéraires. Il connaissait et admirait de longue date George Sand. On dit qu'il était souvent invité dans son manoir à Nohant (et ceci est contesté). J'ai toutefois vu la table dressée dans la salle à manger de George Sand, à Nohant. Le couvert de Tourguéniev était placé à sa droite. Tourguéniev s'était lié par la suite avec Gustave Flaubert. Il lui rendait visite, soit dans sa retraite de Croisset, soit dans son petit appartement parisien de la rue Murillo. Cet appartement était joliment décoré. Les fenêtres ouvraient sur le parc Monceau. Le dimanche, se tenaient là de bruyantes réunions. S'y rassemblaient, outre Tourguéniev, surnommé " le bon Moscove ", Daudet, Zola, Edmond de Goncourt,

²¹⁶ - Henri Troyat, *Le défi d'Olga*, op. cit., pp. 138-139.

²¹⁷ - Brochier J.-J., " *Henri Troyat, écrivain au travail* ", op. cit., p. 105 .

²¹⁸ - *Ibid*, p. 103.

²¹⁹ - Henri Troyat, *Étrangers sur la terre*, op. cit., p. 343.

Maupassant... Flaubert recevait ses invités “ vêtue d’une gandoura, un fez sur le crâne ”²²⁰. Il régnait entre eux, une grande liberté de manières, d’opinions et de langage. Le sentiment fraternel de Flaubert pour Tourguéniev s’affirmera sans cesse tout au long de sa correspondance.

Aux “ dîners Magny ” ou dans d’autres restaurants, Tourguéniev avait rencontré Sainte-Beuve, Théophile Gautier, Taine, Renan... Parmi ces compagnons qu’il admirait et estimait, Tourguéniev parlait intarissablement de la Russie. Grâce à lui, ils apprirent à connaître Pouchkine, Gogol, Tolstoï. Tourguéniev initiait les Français aussi au mode de vie russe, aux paysages russes, à l’histoire russe. Il devint, à leurs yeux, “ l’intercesseur idéal entre la France et un immense pays inconnu, plein d’énigmes et de promesses ”²²¹. Son dévouement envers les écrivains russes était tel que, sans éprouver la moindre jalousie, il s’employait à faire traduire leurs œuvres en français. Tourguéniev traduisit en français des œuvres de Gogol, Pouchkine, et quelques-uns de ses propres écrits. Louis Viardot, mari de Pauline Viardot, passionné de la littérature russe l’aidait à faire des traductions. Tourguéniev fit la traduction en russe, entre autres, de *La Tentation de saint Antoine*, d’*Hérodias* et de *La Légende de saint Julien l’Hospitalier* de Flaubert²²². Ce rôle de missionnaire, servant à la fois deux cultures, justifiait selon lui sa présence sur une terre étrangère. Le succès des écrivains français le réjouissait comme une victoire personnelle et il recommandait des œuvres françaises aux éditeurs russes, en vue d’une traduction. Henri Troyat analyse les causes du succès rencontré en Russie par les œuvres de Guy de Maupassant :

*En fait, Guy est un peu étonné du succès que ses livres, spécifiquement français, rencontrent dans la patrie de Tourguéniev et de Tolstoï. L’explication de ce phénomène se trouve, semble-t-il, dans le génie particulier de l’auteur. Les lecteurs russes apprécient par-dessus tout, chez un conteur d’histoires, la spontanéité, la vérité, la chaleur vivante du texte. Ils se méfient des œuvres trop alambiquées, trop sophistiquées, qui satisfont l’esprit mais ne touchent pas le cœur. Ils demandent à être émus plus qu’à être chatouillés intellectuellement. Or, Maupassant, le moins cérébral des romanciers français, leur parle un langage simple et dru. Ils sont de plein-pied avec lui. En le lisant, ils ne réfléchissent pas, ils subissent ; ils ne s’élèvent pas à des considérations philosophiques, ils sentent la magie de la terre, de la chair, et cette communion profonde emporte leur sympathie et leur admiration*²²³.

Les œuvres de Maupassant enchantèrent Tchekhov qui, malgré sa connaissance imparfaite du français, songeait à traduire quelques-uns de ses contes. Olga Knipper, épouse de Tchekhov appelait son mari “ Maupassant russe ”²²⁴. Tolstoï allait jusqu’à comparer même Tchekhov à Maupassant²²⁵.

La renommée de Zola s’étendit hors de France. Tourguéniev recommanda Zola à Stassiouliévitch, directeur de la revue russe *Le Messager de l’Europe*. Toute la Russie se passionna aussitôt pour cet écrivain,

²²⁰ - Henri Troyat, *Tourguéniev, op. cit.*, p. 161

²²¹ - *Ibid.*, p. 161.

²²² - Henri Troyat, *Maupassant*, Paris, Flammarion, 1989, p. 119.

²²³ - *Ibid.*, p. 119.

²²⁴ - Henri Troyat, *Tchekhov*, Paris, Flammarion, 1984, p. 321.

²²⁵ - Henri Troyat, *Tolstoï, op. cit.*, p. 690.

“ si original dans sa brutalité et si mal apprécié par le public timoré de France ”²²⁶. La traduction des romans de Zola eut en Russie un grand retentissement et “ le ravit et lui rapporta plus de cent francs par feuille imprimée ”. Et Henri Troyat d’affirmer que:

*Deux phares éclairent le monde : Tolstoï, le Russe, et Zola, le Français*²²⁷.

Baudelaire connaît les œuvres de Lermontov. Il envoie à M^{me} de Colonne, qui est l’épouse du directeur de *La Revue contemporaine*, un roman de Lermontov *Le Héros de notre temps*.

*Voyant le goût de M^{me} de Colonne pour les récits romanesques, j’ai pris la liberté de lui envoyer “ Le Pym ” et “ Le Héros de notre temps ”*²²⁸.

Il est évident que la littérature russe et la littérature française sont liées à un tel point dans le cœur et l’esprit d’Henri Troyat qu’il y aurait eu “ un grand appauvrissement ” s’il avait commis “ l’erreur de renoncer à l’une de ces deux cultures ”. Laquelle de ces deux sources a le plus imprégné Henri Troyat dont l’amour commun englobe son pays natal et son pays d’accueil ? La seule chose sûre est qu’en grand écrivain français du XX^e siècle il a rêvé toute sa vie de la terre russe et de la terre réelle en servant avec bonheur deux cultures. Comme le romancier accepte fort bien de le laisser dire, la moitié de ses livres, français par la langue, sont “ russes par la sensibilité, par la pensée ”. C’est là dans la jonction de ces deux cultures-mères que réside l’unité d’Henri Troyat.

V – La réconciliation des deux confessions religieuses: catholique et orthodoxe

À la question des journalistes “ Croyez-vous en Dieu ? ” Henri Troyat répond “ oui, mais en dehors de toute religion ”²²⁹. Le romancier ressent la sensation physique de la présence de Dieu hors de tout raisonnement “ puisque nous pouvons imaginer la nécessité d’une force supérieure nommée Dieu ”²³⁰ ; c’est que cette force supérieure existe. En essayant “ d’approcher Dieu par des moyens humains, d’expliquer Dieu, de raconter Dieu ”, les croyants le ramènent à “ leurs pauvres dimensions ”. Cela dit, Henri Troyat envie ceux à qui la religion apporte certitude et réponse.

Sans entraîner ses personnages ainsi que ses lecteurs dans des discussions métaphysiques, le romancier se plaît, manifestement, à évoquer la religion comme un ensemble d’actes rituels qui scandent le rythme de la vie quotidienne. Ces rites, on le note, révèlent en partie l’âme de la Sainte Russie. Nous examinerons, dans la deuxième partie du chapitre II de notre recherche, quelques-unes de ces différences existant entre les rites de l’Église orthodoxe et de l’Église catholique. Nous tâcherons de dégager leur importance dans la création de l’esprit russe.

²²⁶ - Henri Troyat, *Zola*, Paris, Éditions du Livre de poche, 1995, p. 118.

²²⁷ - *Ibid.*, p. 25.

²²⁸ - Henri Troyat, *Baudelaire*, Paris, Éditions du Livre de poche, 1995, p. 225.

²²⁹ - Henri Troyat, *Un si long chemin*, op. cit., p. 240.

²³⁰ - *Ibid.*, p. 240.

À travers les œuvres d'Henri Troyat, il est également intéressant de voir s'amorcer ce curieux, mais fréquent mélange de deux confessions, orthodoxe et catholique, qui va même selon le cas jusqu'à leur réconciliation dans l'esprit des personnages. Dans *Le Moscovite* le prêtre catholique, l'abbé Surugue, bénit le corps de M. de Croué. Il sera enterré le lendemain, non au cimetière Lazareff, réservé aux étrangers, mais dans le jardin près de la maison des Béreznikoff, où il a passé les dernières années de sa vie. Il faut prendre cette précaution car l'armée de Napoléon entre à Moscou. On plantera une croix russe, "à deux croisillons, l'inférieur étant oblique", sur la tombe du croyant catholique. La cérémonie d'enterrement de M. de Croué acquiert le reflet symbolique de ce partage entre deux pays, partage qu'il a connu et dont il a souffert tout au long de sa vie. Les préjugés des domestiques russes, Karp et Marfa, ne sont pas compatibles avec cet accord religieux catholico-orthodoxe. Ainsi, en voyant Armand arriver "flanqué" d'un prêtre non orthodoxe, Karp et Marfa ont eu un mouvement de recul. Confus et décontenancés, ils considèrent l'ecclésiastique "avec frayeur", comme si "ils eurent ouvert la porte à l'envoyé du diable"²³¹. Marfa se tourne en tous sens, cherchant du regard une icône, et, n'en trouvant pas, se signe précipitamment, face à la fenêtre, "pour conjurer le mauvais sort". Dans ce jardin russe, côte à côte deux pierres tombales dormiront: celle du comte Béreznikoff et celle de M. de Croué. Les deux croix qui s'élèveront au-dessus d'elles, l'une catholique, l'autre orthodoxe, permettront de situer chaque défunt à sa vraie place. Un sorbier qui étendra "ses branches nues au-dessus des sépultures jumelles" constituera, incontestablement, le symbole de la réconciliation des deux églises.

Combien de Français, résidant en Russie ou visitant ce pays, trouvent naturel d'aller à la messe orthodoxe bien qu'il existe une église catholique à Moscou. En dehors de toute considération philosophique, ces Français apprécient, visiblement, "le faste noble de la liturgie russe", "cet univers de dorures, d'encens, d'icônes, de cierges, de génuflexions et de chants mystiques"²³².

Les Russes exilés nous montrent deux attitudes possibles envers l'église catholique. La plupart des Russes prétendent se réunir dans l'église russe de la rue Daru, par nostalgie d'avoir quitté la Russie et avec leur désir sincère de rester profondément Russes. Cependant, on y rencontre ceux qui, "sans soumission aveugle aux rites", veulent croire et communier avec tout un peuple, tout un pays.

Le développement de l'intérêt pour l'église catholique existe parmi les Russes en exil. Il peut aboutir assez fréquemment à la conversion au catholicisme. Ainsi, nombreux sont, parmi les personnages d'Henri Troyat, ceux qui sont "baptisés catholiques". Ce changement de confession fait partie des discussions des colonies russes en France :

M^{me} Griboff, son mari, son fils... et ils ne sont pas les seuls ! Le prince Gagarine, le comte Chouvaloff, Nicolai... Il y en France tout un petit clan de Russes qui ont changé – Dieu sait pourquoi ! – de religion. Sur eux règne la très vertueuse M^{me} Swetchine ²³³.

C'est, d'ailleurs, l'opinion de Nicolas Tourguéniéff sur les orthodoxes convertis au catholicisme. Il considère qu'il est très Russe, habitant en France. Il a publié un ouvrage en français *La Russie et les Russes*,

²³¹ - Henri Troyat, *Le Moscovite*, op. cit., p. 70.

²³² - Henri Troyat, *Catherine la Grande*, op. cit., p. 38.

qui a fait quelque bruit. On constate, visiblement, “ une pointe d’acrimonie ” dans cette opinion très russe. Ainsi, Nathalie Ivanovna Béreznikoff, orthodoxe d’origine, arrive, au cours de longues réflexions après sa venue en France, à se convertir. Une raison la pousse à le faire volontairement. À Paris il n’y a pas de vraie église orthodoxe, il n’y a qu’un salon orthodoxe auprès de l’ambassade russe. Cette dame fait, donc, son choix en comparant les deux églises : l’une “ glorieuse, unie, merveilleusement organisée, avec le Saint-Père au sommet de la pyramide, et l’autre, “ obscure, informe, rétrograde, entourée de superstitions, dont trente-six sectes se séparent déjà ”. En outre, c’est un choix que de grandes dames russes ont déjà fait avant elle. Nous sommes en 1814, à une époque où les Russes découvrent la France. Cependant Nathalie Ivanovna a confié au “ Très-Haut ”, comme maintes de ses répliques l’attestent : “ Le Très-Haut me dictera ma décision ”, “ C’est une évidence plantée dans mon cœur ”. C’est aussi, pour elle, le moyen de se rapprocher de Dieu afin de mieux prier pour la guérison de sa fille malade. En revanche la fille de Nathalie Ivanovna ne supporte pas cette idée “ d’abjurer sa religion ”. Elle est d’avis que “ toutes les religions se valent ” :

Seule la foi est importante, non la manière de la professer. On peut s’élever vers Dieu par les voies orthodoxes, comme par les voies catholiques ²³⁴.

Catherine est persuadée également que la religion orthodoxe est plus proche de la famille et de la Russie. “ En la reniant, tu renierais ta patrie ”²³⁵. Le comportement de Nathalie Ivanovna reflète ce mélange de religions, catholique et orthodoxe. Guidée par l’angoisse, elle déclare à sa fille qu’elle est poussée à changer de confession, même si au fond de son âme, elle demeure orthodoxe. Ceci est illustré, d’ailleurs, dans le passage suivant :

Elle leva les yeux au plafond et se signa... Elle avait fait le signe de croix orthodoxe ²³⁶.

Nathalie Ivanovna expliquera plus tard cette conversion au catholicisme par l’aggravation de la maladie de sa fille :

Pourquoi le Seigneur ne me punirait-il pas, moi, parce j’ai changé d’Église ? Tout est clair ! Il faut que je revienne à la religion orthodoxe ! Il faut que je me remette à prier en russe ! Devant une icône de chez nous ! Et Catherine guérira ! ²³⁷.

Et elle fit le signe de croix orthodoxe en prononçant cette réplique. Le romancier nous montre clairement, que les gens, qui consacrent leurs vies à ce monde franco-russe, acceptent consciemment (comme Nathalie Ivanovna) ou involontairement (comme sa fille Catherine) cet accord des deux religions. Catherine Béreznikoff, une jeune malade, réclame un prêtre orthodoxe à son chevet. On ne le trouve pas à Paris. Le père Ignace a, en effet, quitté la capitale, voici trois jours, sur l’ordre de Son Excellence, avec une

²³³ - Henri Troyat, *Sophie ou la fin du combat*, op. cit., p. 253.

²³⁴ - Henri Troyat, *Les feux du matin*, op. cit., p. 99.

²³⁵ - *Ibid.*, p. 100.

²³⁶ - *Ibid.*, p. 101.

partie du personnel de l'ambassade. Évidemment, Catherine refuse de se confesser devant l'abbé Charousse que Nathalie Ivanovna propose d'appeler. La jeune fille fait sa confession devant une icône familiale. Les proches de Catherine ne pouvaient se résigner à l'idée que Catherine, si pieuse, fût ensevelie " hors de toute bénédiction, comme une athée ". L'abbé Charousse a célébré un office funèbre à Saint-Philippe-du-Roule. Les domestiques ont mis une petite icône familiale sur la poitrine de Catherine. Ainsi, la jeune orthodoxe a connu son dernier voyage vers l'éternité. Il a été franco-russe.

On rencontre déjà²³⁸ les cas de passage, mais qui sont rares, au catholicisme à l'époque de Pierre le Grand. Celui-ci a entrepris un voyage à l'étranger en 1697-1698. Cet événement a initié le rapprochement de la Russie avec l'Europe occidentale et ouvert de nouvelles voies au catholicisme. De nombreux Russes ont visité Rome. Le comte B. Chérémétieff a ramené la tsarskaïa gramota (le diplôme d'honneur du tsar) au Pape. On mentionne²³⁹ que la comtesse I. Dolgoroukaïa, convertie au catholicisme en Hollande sous le règne de Pierre II, a invité un prêtre catholique comme précepteur de ses enfants. Au début du XIX^e siècle nombreux sont les émigrés français catholiques engagés en tant que gouverneurs dans les familles d'aristocrates russes. Ce fait a contribué considérablement à la propagation des idées catholiques dans les salons mondains. À Saint-Petersbourg on a inauguré le pensionnat, où les enfants des familles nobles furent élevés dans l'esprit catholique. La politique du gouvernement russe des tsars ne s'oppose pas, visiblement, à la diffusion de la foi catholique dans le pays orthodoxe.

H. Tastevin étudie une figure particulière: celle du curé Andrien Surugue. Celui-ci, après avoir dirigé les lectures et les méditations de la comtesse Rostopchine, femme du gouverneur de Moscou, l'avait accueillie en secret dans la communion catholique. La comtesse a dû prendre des précautions pour remplir ses devoirs religieux, étant donné les soupçons de son mari très connu pour " sa gallophobie ". Il est de notoriété que l'abbé Surugue dîne une fois par semaine chez le comte Rostopchine. H. Tastevin révèle :

Après le dîner, la comtesse se promenait avec l'abbé Surugue dans les vastes appartements, en ayant l'air de parler de choses indifférentes ; en réalité, elle se confessait à lui. Après la confession, il lui remettait à l'insu de tout le monde une boîte en or renfermant des hosties consacrées. Elle déposait pieusement cette boîte dans son oratoire, puis revenait remplir auprès de ses invités des devoirs de maîtresse de maison. Elle communiait chaque jour de la sorte ²⁴⁰.

Les prêtres français, précepteurs dans les familles russes nobles, ont exercé une influence considérable. On constate qu'à leurs contacts des conversions au catholicisme s'opèrent dans la haute société russe. H. Tastevin cite, en particulier, parmi ces conversions, Madame Petrovsky, le prince Odoevsky, le prince Alexandre Fedorovitch Galitzine, la princesse Catherine Tolstoï²⁴¹. D'ailleurs, dans l'histoire de l'ancienne Russie, on trouve des cas de conversion rendus nécessaires par la raison d'État. L'impératrice Catherine II de Russie (1729 – 1796) est une petite princesse d'origine allemande. Sophie d'Anhalt-Zerbst a

²³⁷ - *Ibid.*, p. 145.

²³⁸ - Averintsev S., *Christianisme : Dictionnaire encyclopédique*, Moscou, Nautchnoïe izdatelstvo, 1993, p. 709 (en russe).

²³⁹ - *Ibid.*, p. 710.

²⁴⁰ - Tastevin F., *Histoire de la colonie française de Moscou, depuis les origines jusqu' à 1812, op. cit.*, p. 136.

²⁴¹ - *Ibid.*, p. 125.

appris la langue russe et l'histoire de Russie. Elle a abandonné le protestantisme luthérien pour embrasser la foi orthodoxe. Cette conversion est réalisée à la veille de ses fiançailles avec le grand-duc Pierre.

*Dieu, pense-t-elle, ne peut lui en vouloir de changer de confession quand l'empire de Russie est l'enjeu de cette volte-face*²⁴².

L'adhésion de l'esprit et du cœur à une autre foi n'est pas simple même pour les gens croyants et très motivés, comme Nathalie Ivanovna Béreznikoff. L'architecte français Grimbosq éprouve lui une sensation pénible et dramatique dans sa tentative de compréhension de la croyance orthodoxe. Comment se fait-il, d'ailleurs, que lui, un incroyant, soit si enthousiasmé à l'idée de construire une église orthodoxe ? Sa Majesté Pierre le Grand lui confie la construction de l'église de Saint-Antipe-le-Thaumaturgue, dans l'île Vassilievsky, qui devrait être " le joyau de la capitale ". La décision de Grimbosq est guidée, visiblement, non par sa conviction religieuse, mais par l'orgueil et la quête de la gloire. Il ne connaît pas encore les particularités des églises russes, mais il suppose qu'un projet de cette envergure, en plein cœur de Saint-Pétersbourg, bâtie selon ses plans, serait, peut-être, son " chef-d'œuvre ". Cet architecte visitera plus tard les somptueuses églises de Moscou, celles de l'Assomption, de l'Annonciation, de l'Archange qui toutes constituent la plus belle place du Kremlin. Il les trouvera merveilleuses. En tant que spécialiste, il estime que " coupoles aux flans renflés, clochers en forme d'oignons, flèches, toits pointus " donnent à la Russie " un visage à nul autre pareil ". Arrivé en Russie, Grimbosq ne connaît rien du culte auquel sera dédié son temple, mais cela ne l'inquiète pas :

*Le sentiment religieux n'a rien à voir là-dedans ! Ce qui me passionne, c'est le monument et sa destination humaine. Non l'idée que Dieu puisse y descendre un jour, accompagné d'Antipe le Thaumaturgue*²⁴³.

Entouré des avis les plus compétents en matière ecclésiastique, Grimbosq prépare les plans de l'église. Son ignorance des rites orthodoxes conduit à une erreur grave lorsqu'il place, dans son projet, " l'autel et le sanctuaire face au nord, alors que, d'après les usages du rite orthodoxe, ils devraient être tournés vers le levant "²⁴⁴. Grimbosq travaille acharnement. Il vit dans une sorte de nuage. Il imagine parfois l'église terminée, " la foule des fidèles, les prêtres en chasubles dorées, les cierges allumés par centaines, les fumées de l'encens, les chant du chœur "²⁴⁵. Grimbosq, en principe catholique, commence peu à peu à éprouver une sympathie marquée pour le faste orthodoxe.

Lors les travaux de la construction de l'église Louison, fille de Grimbosq, meurt, sa femme Andrienne sombre dans la débauche. Catherine I^{ère}, succédant à son mari Pierre le Grand, décide de la démolition de l'église Saint-Antipe inachevée. On renvoie vers la France un Grimbosq hébété, dérisoirement accompagné d'un petit garçon qui porte son nom et qui n'est que l'enfant de Romachkine, l'amant de sa femme. Le

²⁴² - Henri Troyat, *Sophie ou la fin du combat*, op. cit., p. 38.

²⁴³ - Henri Troyat, *Grimbosq*, op. cit., p. 99.

²⁴⁴ - *Ibid.*, p. 127.

²⁴⁵ - *Ibid.*, p. 190.

romancier réussit merveilleusement à montrer par le biais de Grimbosq, “ l'étrange cheminement de l'âme ” qui conduit un homme incroyant à “ se passionner pour les choses de la religion ”. Nous trouvons l'explication de cette démarche de la pensée humaine dans la réflexion du narrateur :

*Le Seigneur n'était-il pas au carrefour de toutes les routes de l'esprit ?*²⁴⁶.

Incontestablement, l'interrogation sur la foi marque les œuvres d' Henri Troyat. Il arrive même que le terme de “ foi ” acquière une forte nuance stylistique. Ce mot peut signifier autre chose que “ le fait de croire en Dieu, en un dogme par une adhésion profonde de l'esprit et du cœur qui emporte une certitude ”²⁴⁷. Ainsi, l'art devient “ une seconde religion ” pour la jeune ballerine Ludmilla. L'auteur rapproche ces termes (“ art ”, “ danse ” et “ foi ”) et insiste sur les rapports de parenté qui les unissent. La narration se fait à la première personne. C'est Ludmilla qui déclare:

*Sans le savoir, je m'étais convertie à la danse comme à une foi nouvelle, indiscutable, étincelante et exigeante*²⁴⁸.

Loin de considérer les différences dogmatiques et rituelles des deux églises, catholique et orthodoxe, il apparaît, en logique, de trouver les moyens de les confronter et de les réconcilier dans l'esprit et le cœur des membres de l'univers franco-russe. Cette réconciliation peut se manifester par l'entrée dans l'église d'une autre confession, et par l'admiration de certains actes rituels, même incompréhensibles à première vue aux non-pratiquants. Il existe aussi une intégration plus douloureuse à la croyance étrangère se manifestant par la création d'ouvrages dans un nouvel espace religieux (la construction de l'église orthodoxe par un catholique). Cette voie est suivie fréquemment, tout au début, par des personnes adhérant aux idées athées. La passion pour la religion, comme ensemble d'actes rituels, se révélera plus tard dans la conscience. La forme suprême de ce mélange des deux églises est, évidemment, le fait de passer d'une croyance d'origine, mêlée au sang d'un être et de ses ancêtres, à une autre. La négation de la foi d'origine, cette “ volte-face ”, est conditionnée par un entourage bien particulier (“ monde-frontière ”) ainsi que par la destinée extraordinaire des individus (Catherine II, les comtes et comtesses russes du roman *Le Moscovite*). Remarquons également que, de préférence, les personnages d'Henri Troyat se plaisent à vivre dans leur religion d'origine. Les exilés de la Sainte Russie, les naufragés, éprouvent la satisfaction de se réunir dans la basilique de la rue Daru et les émigrés français, conformément à leurs convictions, éprouvent le même plaisir en se retrouvant dans l'église Saint-Louis-des-Français à Moscou. Cette fidélité à l'église du pays de son origine est un des liens avec la lointaine terre natale. Même les incroyants veulent garder cette attache avec leur patrie perdue. La réconciliation des deux confessions est facilitée lorsque les gens découvrent la beauté dans les deux églises tant au niveau de l'intérieur des cathédrales qu' au niveau des rites.

* * *

²⁴⁶ - *Ibid.*, pp.189-190.

²⁴⁷ - *Le Petit Robert*, op. cit., p. 798.

L'univers franco-russe d'Henri Troyat et son étrange puissance de dédoublement caractérisent, en effet, profondément ses œuvres. Les représentants de chaque culture perçoivent du monde une image différente. Cette vision leur est imposée par leur culture natale et leur langue maternelle qui est porteuse et gardienne de cette culture. Le romancier, totalement biculturel et bilingue, réussit merveilleusement à discerner et à expliquer ce qui se passe dans le cœur et l'esprit de ses personnages, Russes ou Français, appartenant pour des raisons diverses à ce "monde-frontière". Cet univers franco-russe, fragile et mystérieux, abolit les obstacles géographiques, en étendant "les rameaux de l'autre côté". "Ce monde-frontière" enrichit la mentalité et la sensibilité des personnages et sert au rapprochement des deux peuples, des deux cultures et même des deux religions, orthodoxe et catholique. Les gens qui y vivent, n'admettent pas la possibilité des conflits entre deux pays. Ils fêtent, comme Armand de Croué, en 1812, "une victoire-défaite". Le lecteur se surprend, maintes fois, à trouver les héros dans le même état de rêverie et d'imagination russes que leur auteur. Manifestement, l'enchantement prodigieux augmente lorsque des destinées s'unissent tant sur le sol français que sur la terre russe, malgré la différence de leurs origines et l'écart des chemins parcourus.

Tout au long de leur vie, les personnages franco-russes, au caractère individuel si trempé, s'imprègnent de ce mélange enrichissant de cultures, de traditions, de langues. L'amalgame et la superposition des deux mondes, russe et français, dans la conscience humaine, franchit des étapes variées, depuis le désaccord jusqu'à leur réconciliation si fragile. Ces étrangers "naufragés" sur cette terre qui n'est pas leur pays natal finissent, las d'espérer, leur vie dans le dénuement. Ils sont nombreux dans cette situation. Ce n'est pas dans les générations suivantes que l'on remarque un progrès dans l'insertion "par ce miracle de renouvellement que procure la jeunesse". Boris Danoff, "devenu Français et accepté" en est un exemple attirant. Mais l'alternance d'esprit et de cœur par-dessus les frontières entre la terre réelle et la terre rêvée demeure la plus forte et se perpétue.

La pensée des origines même confuse laisse son empreinte sur le comportement ainsi que dans les réflexions. Dans cette rencontre miraculeuse des deux sources, réelle et imaginaire, on relève une particularité première des œuvres du romancier. Elle est complétée par son talent merveilleux de conteur, épris passionnément des deux cultures qui se sont heureusement réconciliées dans son monde intérieur. La rêverie par-dessus les frontières, la vision de son pays d'origine, inaccessible et lointain a abouti à ce miracle : à cette œuvre littéraire consacrée à la Russie, par laquelle le lecteur français a pu découvrir ce pays lointain. Cette appartenance au "monde-frontière" imprègne les œuvres du romancier à tel point que ce vocabulaire "exilé", "étranger" devient récurrent tant pour désigner les gens qui éprouvent ce partage douloureux entre deux pays, que pour caractériser les personnes ne connaissant qu'un seul pays au cours de leur vie, mais confrontées à des situations humaines aussi difficiles et redoutables.

²⁴⁸ - Henri Troyat, *La ballerine de Saint-Petersbourg*, op. cit., p. 35.

DEUXIÈME PARTIE

LE MONDE RUSSE VU À TRAVERS LES ŒUVRES D’HENRI TROYAT

Les descriptions entraînent le lecteur français vers une réalité autre que celle dans laquelle il vit. Sans abandonner le monde français, le romancier guide son public, “ dans un élan d’admiration ”, vers le monde de ses origines russes. Ceci peut être également le fruit de l’imagination des personnages russes en exil. La rêverie conduit alors à l’évocation de lieux où règne le calme lorsque l’action marque un temps d’arrêt. Ceci donne satisfaction au lecteur français dont le romantisme l’incline à accueillir favorablement la rêverie. Lorsque le romancier se trouve, au plus profond de lui-même, orienté vers la Russie qu’il avait quittée très jeune, mais à laquelle tant de souvenirs et de liens le rattachent, il se plaît à l’évoquer à travers ses personnages ou bien en utilisant le narrateur. Le lecteur veut connaître à travers l’Histoire de ce pays l’histoire de ses individus. Il veut savoir ce qu’est le grand pays si éloigné et mystérieux. Il cherche à percer ce mystère, le caractère et l’âme de ce peuple si froid d’aspect et si chaleureux de cœur. D’autres auteurs russes ont été largement diffusés en France, en traduction française. Tourguéniev, Tolstoï, Dostoïevski ont su captiver le lecteur français par leurs descriptions.

I.1 – Modalités de la régulation de l’information romanesque

A – Le narrateur / le personnage

L’œuvre d’Henri Troyat correspond, à tout le moins en partie, à l’image de lui-même. Bien sûr, cette intrusion n’est pas mise en valeur dans le tissu narratif. Nous pouvons toutefois l’affirmer en nous appuyant sur les interviews du romancier avec les journalistes, sur ses dédicaces et sur notre connaissance directe de l’écrivain. L’âme russe d’Henri Troyat ainsi que son biculturalisme sont profondément présents dans ses

ouvrages. Quant à l'âme russe de ses personnages ou narrateurs, elle est généralement l'expression privilégiée de celle du romancier. Mais l'auteur se différencie de ce qu'il raconte et décrit dans la mesure où il n'intervient pas et ne juge pas. En lisant les œuvres du romancier, on rencontre à maintes reprises, parmi les protagonistes, des personnages d'origine russe. Seul un écrivain "français mâtiné de Russe" est capable de comprendre et de discerner avec finesse les débats du cœur et de l'esprit de ceux dont le lieu de naissance est séparé par une longue distance de l'endroit d'accueil. "La lumière" des origines russes du romancier se répand naturellement sur ses œuvres et les éclaire avec une extrême netteté. "La pensée secrète de l'auteur" et son âme russe pénètrent profondément ses livres où il réussit à merveille à faire partager ses goûts et préférences par ses personnages et narrateurs. Nous nous attacherons à démontrer que les caractéristiques des personnages ou narrateurs renvoient maintes fois à l'univers franco-russe de l'auteur. À titre d'exemple, on note que les récits des parents d'Henri Troyat ainsi que les siens rappellent le monde où vivent ses personnages. En somme, l'univers des personnages est une sorte de reflet de celui de l'auteur. Une attention particulière sera dévolue aux phrases que les personnages prononcent et à ce que l'on dit à leur sujet. Dans les romans de fiction, on retrouvera ainsi les traces de la terre perdue, mêlée vraisemblablement à l'imagination. L'information romanesque peut être concentrée et réunie dans l'esprit du personnage. Il la relate, selon son angle de vue. Ce personnage assume, à partir de sa vision, la déclinaison d'une séquence descriptive, le paradigme des objets, des parties, des qualités la constituant. Une telle introduction du regard dans un texte littéraire tend à devenir le signal d'un effet descriptif. Le narrateur arrive également à donner la même image récurrente à travers plusieurs personnages imaginaires.

L'analyse de l'univers romanesque d'Henri Troyat nous conduit à faire des parallèles avec l'univers de *la Comédie humaine* d'Honoré de Balzac, constituant le document précieux sur la Restauration et la Monarchie de Juillet. Le monde balzacien est aussi imagé au moins autant qu'observé. "Partout Honoré Balzac observe et note au vol les visages, les monuments et les anecdotes"²⁴⁹. Souvent, d'ailleurs, l'imagination de Balzac est soutenue par la documentation²⁵⁰. La puissance balzacienne se manifeste à plusieurs niveaux. De longues descriptions préliminaires figurent parmi ses qualités. La méthode balzacienne est fort bien étudiée : "les cadres doivent passer avant les portraits"²⁵¹. L'art de Balzac consiste "à aborder ses personnages de l'extérieur, à nous faire d'abord un portrait physique détaillé. Leurs vêtements, leur visage, leur comportement révèlent leur caractère, leurs vices ou leurs passions"²⁵².

D'ordinaire les descriptions minutieuses de Balzac sont exclusivement réalistes. La représentation du milieu dans ses romans relève des techniques de la description. Elle est focalisée : faite par le narrateur (description objective) ou par un personnage (description subjective). Le narrateur dispose de la possibilité de focaliser les images descriptives. Comme nous l'avons relevé dans l'introduction de notre recherche, le narrateur a recours à ces deux formes de la régulation de l'information narrative, *la mimésis* ou à *la diégésis*. Henri Troyat, préférant ne pas juger ses personnages a opté traditionnellement pour *la mimésis*. Donc, logiquement le message romanesque peut ne contenir aucun jugement sur son informateur. Nous arrivons, au cours de la lecture, à nous demander : pourquoi tel ou tel personnage dit cela et non pas autre chose. Les

²⁴⁹ - Henri Troyat, *Balzac*, Paris, Éditions J'ai lu, 1995, p. 85.

²⁵⁰ - Lagarde A., Michard L., *XIX^e siècle. Les grands auteurs français au programme. Anthologie et histoire littéraire*, Paris, Bordas, 1985, p. 304.

²⁵¹ - *Ibid.*, p. 306.

personnages, qui sont un peu Henri Troyat lui-même, un peu aussi telle ou telle personne de sa connaissance, se plaisent à nous confier, d'une manière implicite, le fonds intérieur de leur romancier.

B – La diversification des séquences

Dès ses premières lectures, le lecteur s'habitue à retrouver dans les textes littéraires certains modèles d'organisation constants. Ainsi se crée en lui une attente qui oriente la lecture. Du point de vue de sa composition, l'œuvre littéraire, on le sait, ne représente pas une formation homogène ; elle figure un tout hétérogène. Remarquons que l'écriture hétérogène est déjà propre aux textes littéraires du Moyen Âge²⁵³. Ce phénomène est lié aux formes hybrides du texte littéraire. L'écriture d'un texte contient un autre ouvrage qui est distinct de la structure de tout le texte. L'hétérogénéité en tant que "différenciation secondaire" est reconnue implicitement dans nombreuses études. Visiblement, dans la structure verbale des ouvrages appartenant à la plume d'un même écrivain, on peut relever des éléments récurrents de différents niveaux. Leur répétition fréquente dans un texte ou dans une série de textes, permet de confirmer leur rôle important dans le système artistique et thématique de l'écrivain. Ces éléments récurrents peuvent devenir alors des composants-clés dominants pour désigner les valeurs spirituelles tant de l'écrivain que de ses substituts, personnages ou narrateur. La rêverie d'Henri Troyat par-dessus les frontières aboutit à un très grand nombre de romans, cycles romanesques et biographies où s'épanouit l'inspiration russe. La Russie y est présente, variée, mystérieuse et toujours attirante. Le lecteur reconstitue les images russes du romancier par le biais des composants-clés qui se réalisent au sein de telle ou telle unité textuelle. Ces unités, relativement autonomes, sont en outre "dotées d'une organisation interne qui leur est propre et donc en relation dépendance/indépendance avec l'ensemble plus vaste"²⁵⁴ auquel elles appartiennent. La désignation de ces unités est différente d'un ouvrage critique à l'autre, tant en France qu'en Russie. Jean-Michel Adam, admettant la structure hétérogène de l'œuvre littéraire, préfère parler des "séquences"²⁵⁵. Et ce n'est pas un hasard si la démarche de Mikhaïl Bakhtine guide nombre de critiques russes ainsi que français. Rappelons à ce propos ces paroles célèbres de Mikhaïl Bakhtine:

Apprendre à parler, c'est apprendre à structurer des énoncés (parce que nous parlons par énoncés et non par propositions isolées et, encore moins, bien entendu, par mots isolés). Les

²⁵² - *Ibid.*, p. 306.

²⁵³ - Grigoriev V. P., *La détermination du genre stylistique du texte et la formation de la langue de la littérature espagnole nationale*, Thèse de Doctorat ès lettres, Leningrad, 1983, p. 54 (en russe) ; Likhatchev D. S., *Le développement de la littérature russe du X^e XVII^e siècles. Époque et styles*, Leningrad, Nauka, 1973, p. 117 (en russe).

²⁵⁴ - Adam J.-M., *Les textes: Types et prototypes. Récit, Description, Argumentation, Explication et Dialogue*, Paris, Nathan, 1992, p. 28 ; Hamon P., *Du descriptif*, Paris, Hachette, 1993, p. 165.

²⁵⁵ - *Ibid.*

*genres du discours organisent notre parole de même façon que l'organisent les formes grammaticales (syntaxiques)*²⁵⁶.

“ La structure séquentielle ” de Jean-Michel Adam correspond à “ l'hétérogénéité compositionnelle des énoncés ” chère à Mikhaïl Bakhtine. La critique littéraire russe connaît toute une gamme de termes pour désigner les unités textuelles: “ texte dans le texte ”²⁵⁷, “ types sémantiques de l'énoncé ”²⁵⁸, “ microtextes ”²⁵⁹, “ unités de division contextuelle variable ”²⁶⁰, “ les formes de composition et de représentation ”²⁶¹ etc. Tout l'éventail de termes appelés à caractériser les unités de la réalité artistique constituent certains schémas récurrents des indices structuro-formels. Selon Mikhaïl Bakhtine “ l'une des raisons qui fait que la linguistique ignore les formes d'énoncés tient à l'extrême hétérogénéité de leur structure compositionnelle et aux particularités de leur volume (la longueur du discours) – qui va de la réplique monolexématique au roman en plusieurs tomes. La forte variabilité du volume est valable aussi pour les genres discursifs oraux ”²⁶². Observons que les séquences descriptives se construisent autour d'une unité thématique (objet, lieu ou individu) dont on prend en considération l'aspect général, les parties constructives ou la situation dans le temps ou l'espace²⁶³. Contrairement aux textes narratifs, les descriptions ne se déroulent pas dans le temps. En revanche, quand elles font partie d'un ouvrage littéraire, elles interrompent le cours de la narration. Les descriptions constituent donc une sorte d'arrêt²⁶⁴, ce qui implique une organisation différente de celle du texte narratif ou argumentatif. L'appartenance à un même champ lexical est un principe organisateur de chaque unité thématique. Le développement de la description s'opère traditionnellement en retenant dans le champ lexical concerné un certain nombre d'éléments selon l'orientation générale de la description. A priori rien ne limite le nombre de ces éléments, mais en pratique une description n'est jamais exhaustive. Si elle intervient au cours d'une narration, une description trop longue risquerait d'en rompre le fil. On reconnaît que la description suit “ un circuit sélectif ”²⁶⁵. Dans une œuvre littéraire, “ une fois ce circuit parcouru ”, la narration peut reprendre. Ainsi, un même monument, l'église orthodoxe par exemple, pourrait être décrit très brièvement à l'attention d'un touriste pressé ou avec beaucoup plus de détails techniques à l'attention d'un étudiant en architecture. Les personnages d'Henri Troyat qui s'y rendent à la messe y éprouvent une émotion si forte que le narrateur se sent obligé de prolonger cette description. En même temps l'église orthodoxe est évoquée d'une autre manière en fonction

²⁵⁶ - Bakhtine M.M., *Esthétique de la création verbale*, Paris, Gallimard, 1984, p. 284.

²⁵⁷ - Lotman Y. M., *Structure du texte littéraire*, Moscou, Nauka, 1970, p. 41 (en russe).

²⁵⁸ - Odintsov V. V., *Stylistique du texte*, op. cit., p. 35.

²⁵⁹ - Moskalskaïa O. I., *La grammaire du texte*, Moscou, Vischaïa shkola, 1981, p. 19 (en russe).

²⁶⁰ - Galpérine I. R., *Le texte comme objet d'étude linguistique*, Moscou, Nauka, 1981, p. 52 (en russe).

²⁶¹ - Domachnev A.I., *Interprétation du texte littéraire*, Moscou, Prosvétchénié, 1989, p.115 (en russe).

²⁶² - Bakhtine M. M., *Esthétique de la création verbale*, op. cit., p. 288.

²⁶³ - Jeandillou J.-F., *La linguistique textuelle*, op. cit., p. 136.

²⁶⁴ - Adam J.-M., Petitjean A., *Le texte descriptif*, Paris, Nathan, 1989, p. 38.

²⁶⁵ - Boissinot A., Lasserre M.-M., *Techniques du français*, Paris, Bertrand-Lacoste, 1989, p. 36.

des circonstances : à l'occasion de la messe du dimanche, d'un mariage, d'un enterrement, des fêtes de Pâques et de Noël. Ceci provoque évidemment la diversité de la représentation descriptive de cet endroit.

II – Les descriptions russes et leur rôle dans la représentation de l'esprit russe

Les descriptions russes entraînent le lecteur français vers une réalité autre que celle dans laquelle il vit. Sans abandonner le monde français, le romancier guide son public, “ dans un élan d'admiration ”, vers le monde de ses origines russes. Ceci peut être également le fruit de l'imagination des personnages russes en exil. La rêverie conduit alors à l'évocation de lieux où règne le calme lorsque l'action marque un temps d'arrêt. Ceci donne satisfaction au lecteur français dont le romantisme l'incline à accueillir favorablement la rêverie. Lorsque le romancier se trouve, au plus profond de lui-même, orienté vers la Russie qu'il avait quittée très jeune, mais à laquelle tant de souvenirs et de liens le rattachent, il se plaît à l'évoquer à travers ses personnages ou bien en utilisant le narrateur. Le lecteur veut connaître à travers l'Histoire de ce pays l'histoire de ses individus. Il veut savoir ce qu'est le grand pays si éloigné et mystérieux. Il cherche à percer ce mystère, le caractère et l'âme de ce peuple si froid d'aspect et si chaleureux de cœur. D'autres auteurs russes ont été largement diffusés en France, en traduction française. Tourguéniev, Tolstoï, Dostoïevski ont su captiver le lecteur français par leurs descriptions.

II.1 – L'âme russe

Henri Troyat est convaincu que la fascination de l'âme russe s'exerce, au long des siècles, et produit une irrésistible séduction. Sur le fond de la collusion et de l'interaction des deux mondes, le russe et le français, le romancier prêterait une attention particulière à la description du monde intérieur russe. Nous tâcherons de découvrir et d'analyser, grâce aux œuvres d'Henri Troyat, cet ensemble de caractéristiques de la sensibilité, de la pensée et de la réaction qui distinguent un individu russe des autres. Le romancier constate déjà dans ses interviews que “le caractère russe, la naïveté et la spontanéité de son âme ” séduisent et intéressent les Français. Il croit que

*Les Français, peuple de réflexion, d'ironie et de critique, trouvent un réconfort dans la fréquentation intellectuelle de gens qui ne cherchent pas midi à quatorze heures. C'est peut-être la revanche de l'humain sur l'intellectuel*²⁶⁶.

Les œuvres d'Henri Troyat contiennent plusieurs remarques, confirmant que la mentalité russe est fort particulière et que la Russie est un pays à part : “ Nul étranger ne pouvait

comprendre ”²⁶⁷ ce pays “ difficile à saisir ”²⁶⁸. Le narrateur utilise le même vocabulaire lorsqu’il nous présente les réflexions du poète Joukovski sur le destin de son pays:

Oui, la Russie était un pays à part, le meilleur de tous peut-être, et que nul étranger ne pouvait comprendre. Même les apparentes erreurs de ce peuple exceptionnel contribuaient à sa grandeur ²⁶⁹.

Le romancier n’impose pas son opinion à ses lecteurs. Il donne seulement à ses personnages ou ses narrateurs la possibilité de s’exprimer. Et ceci permet d’analyser ce phénomène.

1) Le mystère de l’âme russe

L’âme russe, telle qu’elle est jugée par le narrateur, est “ profondément perméable aux mystères ” :

*Elle est enfantine, généreuse, spontanée, irrationnelle et portée aux extrêmes*²⁷⁰.

La biographie *Raspoutine* semble détenir l’une des clés nécessaires à la compréhension du mystère de l’âme russe. Né en Sibérie, aimant la boisson et les femmes, Raspoutine est aussi attiré par les secrets de la religion orthodoxe. Doté d’un magnétisme incontestable, il séduit des paysannes puis s’attaque aux représentants de l’Église orthodoxe. Voyant en lui un exemple de la sagesse populaire, ceux-ci l’aident à s’introduire dans la haute société de Saint-Petersbourg et jusque dans la famille impériale. L’impératrice Alexandra Fédorovna, dont le fils est hémophile, est bientôt convaincue que les prières de Raspoutine, “ saint homme ”, peuvent sauver l’héritier de trône. Mais en 1914, quand éclate la guerre, la haine du “ moujik imposteur ” rassemble tous ceux qui craignent de voir un charlatan diriger en sous-main le destin de la patrie. Raspoutine est assassiné le 16 décembre 1916 au palais Youssouпов. Rarement un homme effectuant une telle ascension, dans un si bref délai, engendra de tels remous politiques. Le narrateur constate que “si Raspoutine a pu prospérer et s’enfler aux dimensions d’un mythe, c’est qu’il correspondait à une nécessité spirituelle dans les masses comme aux abords du trône ”²⁷¹. Le raisonnement permet de percer l’un des secrets de l’âme russe :

Peut-être un tel personnage n’aurait-il pu surgir nulle part ailleurs que dans cette immense contrée de plaines, de mirages et de piété ? ²⁷².

Le mystère russe, incompréhensible et inaccessible à la fois, est lié au comportement imprévu et à la réaction inattendue du peuple russe. Dès son arrivée Catherine II découvre son futur royaume, “ “ la vastitude des plaines enneigées et quelque part inconsciemment comme une vague perception de ce qu’est l’âme russe ”²⁷³. Trouvant le peuple russe “ grand et beau ” Catherine II se

²⁶⁶ - Henri Troyat, “ *Ma Russie idéale* ”, dans *Les Nouvelles Françaises*, №5, décembre 1997-janvier 1998, p. 6.

²⁶⁷ - Henri Troyat, *Le chant des insensés*, Paris, Flammarion, 1993, p. 86.

²⁶⁸ - Henri Troyat, *Les dames de Sibérie*, Paris, Éditions J’ai lu, 1997, p. 220.

²⁶⁹ - Henri Troyat, *Le chant des insensés*, *op. cit.*, p. 86.

²⁷⁰ - Henri Troyat, *Raspoutine*, *op. cit.*, p. 218.

²⁷¹ - *Ibid.*, p. 218.

²⁷² - *Ibid.*, p. 219.

²⁷³ - Combescot P., “ *Les neiges rouges de Catherine II* ” dans *Les Nouvelles Littéraires*, № 2610, 16 novembre 1977, p.10.

surprend à découvrir “ ses soudaines extravagances ”. L’impératrice est souvent déroutée et charmée en voyant la douceur et les accès de cruauté de son peuple qui “ déteste la guerre et se bat avec une vaillance folle ”, qui “ hait la noblesse et ne peut se passer de maître ”²⁷⁴. L’un de ses favoris, Potemkine, reçoit également le jugement contradictoire du narrateur :

Il est l’homme des extrêmes. Slave jusqu’aux racines. Tour à tour tendre et emporté, gai et triste, paresseux et actif, sauvage et délicat ²⁷⁵.

L’esprit français féru de logique est opposé à la folie russe, image exemplaire de ce qui échappe au contrôle de la raison. L’évocation des fêtes russes en est l’exemple. Igor Dimitrievitch Lébédév se rappelle un dîner, au restaurant Strélnia, dans la salle décorée de plantes tropicales. Un très riche marchand de grains exigea qu’on abatte un grand et beau palmier dont le tronc lui cachait la vue d’une jolie jeune femme, assise à la table voisine. Le directeur de l’établissement donna l’ordre de scier cet arbre. Le marchand paya “ une somme exorbitante pour pouvoir contempler à loisir une créature dont il ne chercha même pas, par la suite, à gagner les faveurs ”. Le narrateur ne manquera pas de souligner que “ ce genre de folie n’avait pas cours en France, pays de l’économie et de la raison ”²⁷⁶. Le caractère excessif de l’hospitalité russe est proverbial à toutes les époques. Encore aujourd’hui, on fait la remarque suivante :

*Un Russe, un Géorgien peuvent s’endetter pour des mois à seule fin de recevoir un ami ou un inconnu. Surtout un inconnu !*²⁷⁷.

L’énigme de l’âme russe est un phénomène reconnu par plusieurs personnalités du monde des arts. Salvador Dali porte le jugement suivant :

La Russie est exotique. C’est un pays lointain qui reste cependant européen. Malgré qu’il paraisse familier, il demeure un des ces extrêmes qui nous attire ²⁷⁸.

Salvador Dali possède une inspiratrice russe, Gala, qui est aussi l’incarnation de cet exotisme slave.

Le mystère est l’arme de séduction première des égéries russes ²⁷⁹.

Nous lisons cela dans un livre passionnant *Les Egéries russes* qui est un voyage dans le temps et dans l’espace du Moscou d’avant la révolution de 1917 et également une méditation sur la métaphysique de l’Art. Olga Khokhlova devient Picasso, Gala Diakonova fuit Eluard avant d’être Dali, Elsa Kagan est l’inséparable amie d’Aragon, Dina Vierny est l’inspiratrice de Maillol et Lydia Delectorskaya est l’égérie de Matisse. Elles étaient toutes russes, femmes d’exception, poursuivant

²⁷⁴ - Henri Troyat, *Catherine la Grande*, , op. cit., p. 369.

²⁷⁵ - *Ibid.*, pp. 299-300.

²⁷⁶ - Henri Troyat, *Le bruit solitaire du cœur*, op. cit., p. 61.

²⁷⁷ - Vadrot C.-M., *Sur les traces de Michel Strogoff. 1876-1992, Voyage de Moscou à Irkoutsk à travers Russie et Sibérie d’hier et d’aujourd’hui*, Paris, Plon, 1999, p. 136.

²⁷⁸ - Saint Bris G., Fédorovski V., *Les Egéries russes*, Paris, Éditions Jean-Claude Lattès, 1994, pp. 193-194.

²⁷⁹ - *Ibid.*, p. 24.

des rêves de gloire ou fuyant les tourments révolutionnaires. Gala Dali explique, d'ailleurs, très bien d'où vient cette union parfaite entre " les créateurs occidentaux et les égéries du Nord " :

*L'homme occidental est un homme extérieur, la femme russe est une femme intérieure*²⁸⁰.

2) L'influence du climat et de la géographie sur l'âme russe

L'âme russe et le caractère russe sont soumis par l'influence décisive des conditions imposées par la nature, le climat et la géographie et aussi par conditions de vie dans les villes et les villages. Nicolas Ozareff en avertit Sophie lorsqu'il lui propose d'être sa femme et de partir pour la Russie :

*Vous verrez, la Russie est un pays magnifique. Tout y est vaste : les horizons et les âmes*²⁸¹.

Sophie le constatera plus tard dans sa conversation avec son beau-père Michel

Borissovitch :

*Au fond, j'ai l'impression que les paysages que vous voyez autour de vous influent sur votre façon d'être. Ces plaines uniformes, couvertes de neige pendant la moitié de l'année, ce ciel gris, ces vastes solitudes plongent votre âme dans une rêverie apathique. Pour conjurer ce mal, vous êtes forcés de recourir à des sensations vivifiantes: les alternatives du jeu, l'agitation de la danse, le rythme saccadé des chansons, le fracas des réunions mondaines, la chaleur des discussions amicales, les plaisirs de table, la vélocité des traîneaux, la flamme des amours ; tout ce qui peut rompre la monotonie d'une existence captive devient pour vous un besoin irrésistible*²⁸².

Michel Borissovitch rit de " cette peinture française " du caractère russe, mais avoue que certains traits sont bien observés. On remarque la même approche de la vision de l'âme russe lorsque l'impératrice russe Catherine la Grande essaye d'expliquer la Russie à sa visiteuse allemande Wilhelmine qui changera de religion et de nom (elle deviendra Nathalie) en épousant le Grand-Duc Paul. Celle-ci apprend que

*Comme une steppe dont l'horizon se confond avec le ciel, l'âme russe est illimitée, tantôt calme, dormante, tantôt traversée par un vent furieux. Le peuple, pénétré de sentiments religieux, cède parfois à des instincts bestiaux. Les mêmes gens qui se prosternent devant les icônes sont capables d'écharper un métropolitain ou d'étriper un seigneur. Dans le bien comme dans le mal, le russe ne connaît que l'excès*²⁸³.

Catherine la Grande, petite princesse allemande d'origine, est fière non seulement de gouverner ce grand pays, mais encore d'être devenue russe. Elle a bien naturellement appris la langue de ce pays et s'est convertie à la religion orthodoxe, mais surtout " elle a épousé l'âme

²⁸⁰ - *Ibid.*, p. 193.

²⁸¹ - Henri Troyat, *Les compagnons du coquelicot*, op. cit., p. 226.

²⁸² - Henri Troyat, *La barynia*, Paris, Éditions J'ai lu, 1997, p. 196.

²⁸³ - Henri Troyat, *Catherine la Grande*, op. cit., p. 271.

même de cette nation singulière »²⁸⁴ et veut faire admirer aux étrangers les merveilles de la Russie. Gaston Bersillac se répand en éloges sur l'empereur Alexandre I^{er} qui soutenait seul la France au congrès de Vienne. Bersillac remarque, donc, que ce tsar russe a l'âme " aussi vaste que les steppes de sa patrie »²⁸⁵.

3) La résignation des Russes

Certains traits sont inhérents au caractère russe, tel qu'il apparaît au cours des siècles. La conscience russe est, dans la plupart des cas, résignée. L'homme russe est fataliste, il croit à son destin et au hasard. L'architecte français Grimbosq est reçu en audience par l'empereur de Russie Pierre le Grand. Celui-ci prononce une réplique qui définit fort bien le caractère russe :

*Pour que le peuple russe soit grand et fort, il importe qu'il soit à la fois cultivé et soumis. Des têtes de savants et des échine d'esclaves*²⁸⁶.

Grimbosq est, de fait, surpris par la cruauté des chefs d'équipe sur les chantiers de construction car ils dirigent leurs hommes " à coups de poing, à coups de fouet ". Geneviève, gouvernante française, rencontrant des Russes dans la rue Daru, constate également que leurs visages sont marqués par " la résignation, la dignité et la naïveté d'une nation mystérieuse »²⁸⁷. Tout au long de l'histoire russe, on retrouve l'attachement des travailleurs, des serfs, à leur maître qui a " un caractère foncièrement russe »²⁸⁸. Les serfs russes n'ont rien de commun avec les esclaves américains noirs, importés d'Afrique, arrachés à leurs familles. Les paysans asservis, en Russie, sont de la même race, de la même religion que leurs maîtres et ils vivent dans leur pays natal. Une fois affranchis, les paysans asservis, " ces hommes rustiques et naïfs ", semblent regretter la sujétion d'autrefois, " garante de leur sécurité ". Ils s'expriment à ce propos : " Tu as été toujours de quelqu'un, et maintenant, Dieu merci, tu es devenu de toi ". L'un des héros d'Henri Troyat est un serf. C'est Klim dans la trilogie *Les Héritiers de l'avenir*. Klim avait grandi en même temps que son seigneur Vissarion, un bartchouk. Avec le temps, Klim devient son compagnon de jeux, puis " son souffre-douleur ". Leurs souvenirs d'enfance les rapprochent, mais la différence de leur condition sociale est telle qu'ils ne peuvent pas devenir amis. Klim ne peut s'affranchir de la mentalité serve qui, à travers les années, lui a enseigné la soumission à son maître. Vissarion s'étant, pour suivre la mode, affilié à un groupe de conspirateurs, Klim le rejoint, par obéissance, dans la clandestinité. Il assume les basses besognes de la subversion, et est arrêté avec lui, jugé et expédié en Sibérie. Ayant réussi à s'évader, Vissarion et Klim se retrouveront ensemble à Paris. Klim ne peut d'évidence s'épanouir que dans " la sécurité de l'esclavage " et Vissarion " dans l'ivresse de la domination ". Ce sont deux aspects opposés de la conscience russe de l'ancienne Russie. Evidemment, la résignation russe, la tendance à se soumettre, à subir sans réagir, est profondément liée à cette

²⁸⁴ - *Ibid.*, p. 469.

²⁸⁵ - Henri Troyat, *Les feux du matin*, *op. cit.*, p. 33.

²⁸⁶ - Henri Troyat, *Grimbosq*, *op. cit.*, p. 159.

²⁸⁷ - Henri Troyat, *La gouvernante française*, *op. cit.*, p. 178.

habitude fort “ ancrée ” de l’état de sujétion du serf par rapport au seigneur. Les empereurs et les impératrices russes, qui ont l’autorité omnipotente et quasi divine, se plaisent à voir leur peuple toujours fervent et toujours soumis. Lors du passage des tsars, le peuple est invité à se prosterner tout en félicitant, lançant de temps en temps le même cri : “ Vive notre empereur ! ” ou “ Vive notre impératrice ! ”. Les soldats appellent Elisabeth “ notre matouchka ” et ils accompagnent la venue de Catherine II d’exclamations joyeuses : “ Vive notre petite mère ”.

La disposition ancestrale du peuple russe au fatalisme l’incline, mieux encore que la religion, à la résignation et à l’obéissance ²⁸⁹.

Cette remarque sur le caractère russe permet de comprendre, en particulier, pourquoi le sursaut des insurgés le 14 décembre 1825, qui groupe l’élite militaire et intellectuelle de la Russie, n’a pas ébranlé les fondements de la population. Bien sûr, cette flambée “ de générosité libérale à la française ” laissera des traces aussi bien dans l’esprit des foules que chez le tsar. Les Russes d’Henri Troyat expriment avec conviction l’opinion que le régime autoritaire est nécessaire à la Russie pour qu’elle garde sa cohésion :

La Russie est un pays tellement vaste, que seul le régime autoritaire peut en conserver l’unité. Si chacun tire à hue et à dia, parle, fait des lois, c’est le désordre. Or, j’aime l’ordre ²⁹⁰.

Alexandre Vassiliévitch Zouboff explique à un Français que “ l’amour du tsar ” est un “ ciment idéal ” qui assemble entre eux les éléments disparates de la nation russe. Vraiment, le peuple n’est pas capable de se débarrasser en quelques jours de ses habitudes séculaires, “ des habitudes de toute la vie ”. La Russie est lente à changer. Le romancier prête à Catherine II ces paroles prophétiques :

En Russie surtout, l’évolution ne peut pas être que très lente, très prudente. Notre peuple est engourdi par la tradition et la religion. Le réveiller brutalement serait une erreur fatale ²⁹¹.

De tout temps, le besoin d’adorer (la religion, le tsar, la tsarine, son maître), de croire (au tsar, en Dieu) a été une caractéristique des Russes.

4) L’ouverture et la générosité russe

Les personnages français figurant dans l’œuvre d’Henri Troyat évoquent à des étapes historiques différentes les traits les plus attrayants des Russes : leur esprit ouvert et leur générosité. Au regard de la cruauté et de la brutalité du tsar Pierre le Grand, le menu peuple paraît à Grimbosq “ naïf et tendre, enfantin, accueillant, ouvert ”²⁹². Constantin Chevezoff se plaît à nous révéler l’avis de Joseph Proustier, le perruquier

²⁸⁸ - Henri Troyat, *Marie Karpovna*, Paris, Éditions J’ai lu, 1993, p. 13.

²⁸⁹ - Henri Troyat, *Nicolas I^{er}*, Paris, Perrin, 200, p. 74.

²⁹⁰ - Henri Troyat, *Le sac et la cendre*, op. cit., p. 140.

²⁹¹ - Henri Troyat, *Votre très humble et très obéissant serviteur*, op. cit., p. 190.

²⁹² - Henri Troyat, *Grimbosq*, op. cit., p. 41.

français, qui “ se disait aussi expert en littérature qu’en art capillaire ” et qui le familiarisait “ avec la langue du divin Parny ”²⁹³. Ce Français voyait en la Russie de l’époque de Catherine la Grande “ un pays arriéré, certes, mais hospitalier et généreux ”²⁹⁴.

A la veille de la révolution de 1917, le précepteur russe Maxime Fedorovitch déclare, dans sa conversation avec la gouvernante française, que le peuple russe est “ merveilleux, plein de générosité, de force et de courage ”²⁹⁵. Le voyage d’Alexandre Kozlov en Russie soviétique permet de découvrir “ l’ouverture de cœur et d’esprit ” des gens de ce pays. Alexandre Kozlov constate dans sa lettre, adressée à Françoise, que les écrivains et les artistes, dont il avait fait connaissance, sont “ charmants, généreux, chaleureux et simples ”²⁹⁶. À leur tour, les Russes savent apprécier ce noble sentiment d’humanité qui porte à se montrer bienveillant et charitable. Ainsi, Mme Goutouïev s’exclame :

*C’est quelqu’un de très simple... Mais pour nous autres émigrés, ce qui compte, c’est le cœur*²⁹⁷.

Mme Goutouïev est heureuse de trouver un emploi de bobineuse, “ sans même savoir en quoi consiste ce travail ”. Le contremaître français, ayant appris ses origines, s’est pris de pitié pour son sort. Il l’a rapidement initiée à la technique de l’enroulement des fils électriques sur un noyau de moteur. Ce Français est, d’ailleurs, un ancien combattant qui avait débarqué avec une division française à Odessa, en décembre 1918, pour soutenir les Blancs contre les bolchéviki. Ravie, Mme Goutouïev l’invite à dîner dans sa famille.

En unissant Elisabeth et Boris Danoff, qui vont constituer un couple heureux, le romancier ne manquera pas de montrer la différence qui existe entre leurs caractères. Elle est due, non à la distinction de la psychologie féminine ou masculine, mais plutôt liée à l’appartenance à un pays. Boris est persuadé que “ rien de grand ne se fait en ce monde sans passion, sans entêtement ”. Il l’exprime dans sa conversation avec Elisabeth :

*Qui ne dépense pas ne s’enrichit jamais. Chaque effort, chaque élan du cœur porte en soi une récompense*²⁹⁸.

Elisabeth voit, d’ailleurs, “ quelque chose de russe ” dans ce caractère “ bouillonnant, capable de violence et de générosité, de tendresse et d’énergie ”²⁹⁹.

Voyons ce que le romancier, lui-même, pense des Russes. Henri Troyat qui les trouve “ hospitaliers et ouverts ”, “ chaleureux ”³⁰⁰ est charmé par la constance russe dans les sentiments. Au cours de notre première conversation il nous a dit qu’ “il y a très peu d’exemples de peuple aussi fidèle, qui soit resté fidèle à lui-même. Rien n’a changé dans le peuple russe. C’est là où il y a sa

²⁹³ - Henri Troyat, *Votre très humble et obéissant serviteur*, op. cit., p. 119.

²⁹⁴ - *Ibid.*, p. 11.

²⁹⁵ - Henri Troyat, *La gouvernante française*, op. cit., p. 29.

²⁹⁶ - Henri Troyat, *La malandre*, op. cit., p. 234.

²⁹⁷ - Henri Troyat, *Aliocha*, op. cit., p. 65.

²⁹⁸ - Henri Troyat, *La rencontre*, Paris, Éditions de Pocket, 1976, p.332.

²⁹⁹ - *Ibid.*, p. 332.

³⁰⁰ - Henri Troyat, *Un si long chemin*, op. cit., p. 242.

profondeur ”³⁰¹. Et le romancier fait partager à ses personnages sa conviction sur le peuple russe qu’il admire.

5) L’attachement russe à la foi orthodoxe

Au cours de son histoire, le peuple russe est resté profondément attaché à la foi orthodoxe. Les Français sont surpris de voir l’importance des pratiques d’inspiration religieuse dans la vie quotidienne russe. L’icône est omniprésente. Les reproductions d’icônes les plus célèbres veillent sur tous les foyers de Russie. Les Danoff commencent leur installation dans une nouvelle maison par l’achat de l’icône. Le lendemain de leur arrivée à Moscou, Tania et Michel visitent la chapelle de la Vierge d’Ibérie. Ils y brûlent un cierge et en rapportent une copie de “ l’icône miraculeuse ”. La sainte image est accrochée dans leur salon. En Russie, les icônes miraculeuses sont légion. La Vierge de Smolensk est chère aux orthodoxes depuis la victoire de Poltava (1709) sous le règne de Pierre I^{er}. Notre-Dame de Kazan doit notamment sa célébrité à la prise de Kazan le 2 octobre 1552 sous Ivan le Terrible. L’icône de la Vierge ibérienne, “ constellée de perles et de diamants ”, était particulièrement vénérée des Moscovites. En cas de malheur, les Russes emportent toujours une icône. On retrouve, chez Henri Troyat plusieurs commentaires sur ce sujet. L’incendie de 1812 va détruire la maison des Béreznikoff où est logé Armand de Croué. Le domestique Kouzma lui crie de sauvegarder les icônes :

*C’est péché de laisser brûler une icône*³⁰².

Armand ne lui répond pas car il est catholique. Lors de l’inondation de Saint-Pétersbourg en 1824, les femmes “ terrifiées ” serrent dans leurs bras “ des ballons de vêtements, des samovars et des icônes ”³⁰³. Les Krapivine sont fiers de ramener en France leur icône russe, qui provient de leurs parents. D’ailleurs, “ cette image sainte ” est tout ce qui leur reste de là-bas. L’icône réapparaît dans *La ballerine de Saint-Pétersbourg*. La jeune fille russe Ludmilla a l’habitude de se recueillir devant la vieille icône familiale et d’implorer la sainte Vierge “ de veiller sur la santé ” de son père et sur son propre sommeil. Elle est réellement soulagée quand, avant de se retirer, sa chère servante la bénit d’un signe de croix comme sa mère le faisait jadis. Aucun acte important ne se déroule, en ancienne Russie sans l’intervention de l’icône, qui soulage, paraît-il, les douleurs des malades. Catherine Béreznikoff, gravement malade, dira :

*J’ai devant moi notre icône familiale...Entre elle et moi, je n’ai besoin de personne...*³⁰⁴.

La même “ petite icône ” est placée sur la poitrine de Catherine morte. Les icônes sont également décrochées pour suivre les défunts au cimetière. L’icône sert de témoin solennel aux grands événements familiaux. Elle est présente au moment de la bénédiction des fiancés. Quand un

³⁰¹ - Voir dans l’Annexe *Le texte de l’entrevue avec l’académicien Henri Troyat à son domicile à Paris, le 30 mars 1999*.

³⁰² - Henri Troyat, *Le Moscovite*, op. cit., p. 97.

³⁰³ - Henri Troyat, *La barynia*, op. cit., p. 233.

³⁰⁴ - Henri Troyat, *Les feux du matin*, op. cit., p. 143.

membre de la famille s'apprête à partir pour une longue randonnée, tous se réunissent devant l'icône.

*C'est une coutume russe, c'est une coutume sacrée. Vous ne pouvez pas refuser,*³⁰⁵ explique Marie à Sophie Ozareff. Le narrateur se plaît à conter les détails de cette cérémonie. Michel Borissovitich reçoit ses enfants au salon. Quelques serviteurs domestiques les suivent aussi. D'un geste, le chef de famille invite tout le monde à s'asseoir. Sophie, faisant la découverte de ce rite, est surprise de voir " les têtes se courber, les mains se joindre " et de constater que " le silence ne fut troublé que par le bruit des respirations oppressées "³⁰⁶. Au bout d'une minute, Michel Borissovitich se lève et tous les assistants l'imitent. Après s'être incliné devant l'icône qui décore un angle du salon, il embrasse son fils, le signe. Puis, il tourne vers Sophie et trace dans l'air " un large signe de croix ". Michel Borissovitich signe également la vitre de la voiture de ses enfants. La prière du départ est appelée " prière des adieux ". Elle fait, donc, partie du rite du départ. Lorsque le père de Léon Tolstoï prend la décision de transporter toute sa famille à Moscou, il observe ce rite:

*Les membres de la famille et les domestiques les plus anciens se réunirent au salon pour la prière des adieux. On s'assit en cercle, on garda le silence pendant une minute, puis tout le monde se leva, se signa, le visage tourné vers l'icône, et, un à un, ceux qui partaient sortirent sur le perron*³⁰⁷.

Un autre moment de séparation de Léon Tolstoï avec sa famille comporte la description imagée de cette tradition russe :

*Selon la coutume russe, tout le monde s'assit et garda le silence pendant une minute, afin de recommander à Dieu les voyageurs. Après cette oraison silencieuse, on se leva et les souhaits, les recommandations, les bénédictions, les signes de croix respirent de plus belle*³⁰⁸.

Traditionnellement, les serviteurs sont invités également à assister à la prière du départ. C'est le moment où l'on donne les dernières recommandations aux domestiques. Cette cérémonie finit par les mots : " A la grâce du Dieu". En ancienne Russie, le peuple est profondément attaché à la foi orthodoxe. La religion " forme la trame de la vie quotidienne "³⁰⁹. La tradition des Russes de se signer dans les différentes circonstances de vie en est un exemple. Le romancier met en valeur ce penchant russe " de mettre de la religion dans tout ". Les gens, venus en Russie de l'extérieur en sont immédiatement frappés. Sophie Ozareff, debout à la fenêtre, s'amuse à regarder son mari partir. Elle le voit " esquisser un signe de croix avant de monter en voiture "³¹⁰. Cette Française juge ce geste de son mari, d'origine russe, comme " une propension russe ". Les personnages russes

³⁰⁵ - Henri Troyat, *Les compagnons du coquelicot*, op. cit., p. 374.

³⁰⁶ - *Ibid.*, p. 375.

³⁰⁷ - Henri Troyat, *Tolstoï*, op. cit., p. 35.

³⁰⁸ - *Ibid.*, p. 309.

³⁰⁹ - Henri Troyat, *Raspoutine*, op. cit., p. 8.

³¹⁰ - Henri Troyat, *Les compagnons du coquelicot*, op. cit., p. 319.

d'Henri Troyat respectent ce rite tant devant l'icône familiale que dans de multiples et quotidiennes circonstances. La ballerine Ludmilla fait " un grand signe de croix sur sa poitrine " quant vient son tour d'entrer en scène lors de son premier spectacle, en 1890. " Instantanément, mes inquiétudes s'évanouissent " ³¹¹. Elle accomplit spontanément ce geste rituel également lors de ses spectacles, notamment à l'ouverture du spectacle *Le Miroir enchanté*, le 9 février 1903, et prie en silence " pour que la cérémonie fût digne de son objet ", bien qu'elle ne fasse pas partie de la distribution. On observe l'explication de sa réaction naturelle : " Je n'en étais que plus inquiète du résultat final " ³¹². En ancienne Russie, on se signe pour témoigner l'expression de la vérité. Nicolas Ozareff se signe, en baisant " dévotement le bas de l'image sainte ". Par cet acte, le fils jure à son père qu'il a caché à Sophie la désapprobation de leur union. Les Russes ne se bornent pas à faire le signe de la croix sur eux-mêmes, ils signent également les personnes qui leur sont chères, les objets, les aliments, pour éloigner d'eux les forces du mal. Même le souhait d'Aliocha de se fondre à la France présente ne l'empêche pas, dans les moments d'émotion, de rester Russe, attaché à une habitude superstitieuse, et de lever les yeux vers l'icône. Jamais il ne pourrait y renoncer. Il lui semble que l'image sainte, le Christ, " serti dans un riche revêtement de métal ", l'approuve de vouloir faire son chemin parmi les Français. Tout ce qui a été béni par le prêtre a une valeur sacrée et, pour ainsi dire, magique. En Russie on donne très souvent de l'eau bénite à boire aux malades. Svetlana le fait pour Volodia malade ³¹³. Les Russes portent une attention particulière aux objets consacrés par le prêtre. Le premier novembre, à Saint-Petersbourg, Romachkine fait transporter des meubles dans sa nouvelle maison. Le lendemain, un prêtre vient, " sur sa demande, bénir les murs et consacrer ce coin des icônes " ³¹⁴. C'est seulement après cette action religieuse, que " l'heureux propriétaire " donne une réception, " présidée par l'Empereur ". La cérémonie de la bénédiction précède les fêtes de lancement d'un navire présidées par Pierre le Grand. C'est l'empereur qui commande au père Théophane Prokopovitch " de procéder à la bénédiction " ³¹⁵. Le tsar impatient trouve à un moment que les prières sont " longues " et vient à parler " à l'oreille de l'archevêque ". Celui-ci accélère son débit. " Après la dernière oraison et le dernier balancement d'encensoir ", Pierre le Grand fait signe aux charpentiers d'approcher et de procéder à l'abattage des cordages de maintien. Ces coutumes sont encore observées en France au lancement d'un navire. L'armée russe est alors très pénétrée de l'esprit religieux. Un Russe explique l'organisation générale de l'armée russe à un Français. La prière du matin et la prière du soir sont obligatoires au régiment. En outre, " dans toutes les circonstances importantes, le prêtre intervient pour élever l'âme du soldat par la célébration d'un service divin " ³¹⁶. L'ancienne Russie peut apparaître aux étrangers comme

³¹¹ - Henri Troyat, *La ballerine de Saint-Petersbourg*, op. cit., p. 67.

³¹² - *Ibid.*, p. 106.

³¹³ - Henri Troyat, *Tant que la terre durera*, op. cit., p. 762.

³¹⁴ - Henri Troyat, *Grimbosq*, op. cit., p. 84.

³¹⁵ - *Ibid.*, p. 174.

³¹⁶ - Henri Troyat, *La vie quotidienne en Russie au temps du dernier tsar*, op. cit., p. 119.

un “ étrange pays ” où l’on fait la confusion entre le pluriel et le singulier du mot *âme*. Les gens n’y demandent pas les uns aux autres : “ Avez-vous une âme ? ” Mais : “ Combien avez-vous d’âmes ? ” Cette explication est évoquée chez Henri Troyat³¹⁷. En ancienne Russie, en effet, l’âme désigne également un paysan asservi. Les serfs, de tout leurs poids de chair et de sentiments, sont la chose de leur maître et dépendent de lui. La possession des serfs par héritage étant réglementée, il est légal d’acheter des âmes vivantes. Ceci fait l’objet du plus célèbre des romans de Gogol *les Âmes mortes*³¹⁸. Le servage n’étant pas encore aboli en Russie, la richesse des propriétaires fonciers se calculait d’après le nombre d’âmes, autrement dit, de paysans, qu’ils avaient déclarés au fisc. Ces paysans, ces âmes, figuraient sur les listes dressées par leurs maîtres et qui servaient de base à l’impôt. Bien entendu, il n’était pas rare que des paysans mourussent entre deux recensements sans que leur désignation fût supprimée sur les rôles. Le Tchitchikov de Gogol, ayant réfléchi à cette conjoncture, s’était mis en tête d’acheter des défunts inconnus et de les engager ensuite, comme des êtres vivants, au mont-de-piété, sur la présentation de contrat de cession. Dans les années soixante du XIX^e siècle, sur une population de soixante et un millions de personnes, la Russie compte cinquante millions de paysans asservis :

*Vingt-six millions appartiennent à la Couronne et vingt-quatre millions appartiennent à des nobles, petits ou gros propriétaires*³¹⁹.

Enfin, le 19 février 1861, Alexandre II, le Tsar Libérateur, apposera sa signature au bas du statut des paysans libérés du servage. Le russe contemporain possède nombre de locutions expressives où le terme *âme*, en tant que “ principe de la sensibilité et de la pensée ”, est un des composants. Ce qui n’est pas, d’ailleurs, le cas des équivalents français. Par exemple, comparons *ни души* (ni douchi, ou pas une âme) avec *pas un chat* ; *душа общества* (doucha obchtchestva, ou l’âme de la compagnie) avec *boute-en-train* ; *жить душа в душе* (jit’ doucha v douchou, ou vivre les âmes unies) avec *vivre en parfaite harmonie* ; *у него душа не на месте* (ou nego doucha ne ne meste, ou son âme n’est pas à sa place) avec *il est bouleversé* ; *у меня душа к нему не лежит* (ou menia doucha k niémou ne lejit, ou je n’ai pas d’âme pour lui) avec *je n’ai pas de sympathie pour lui*. Pour conclure remarquons que le caractère russe ainsi que son âme sont le fruit de l’œuvre séculaire du peuple russe et renferment quelque chose de mystérieux, d’énigmatique, d’imperceptible puisque toute action a un caractère sacramental. C’est ce que nous avons essayé de démontrer.

II.2 – Les lieux russes

Les Russes que le lecteur découvre dans les œuvres d’Henri Troyat sont marqués par leur lieu de résidence. Il y a les Russes de Russie et les Russes de France. Visiblement, il faut tenir compte de cet aspect particulier dans notre analyse des descriptions russes. Traditionnellement,

³¹⁷ - Henri Troyat, *La barynia*, op. cit., p. 264.

³¹⁸ - Gogol N.V., *Les Âmes mortes*, Moscou, Éditions de l’Académie des sciences de l’URSS, 1951.

l'image de la Russie exilée est réduite, chez Henri Troyat, à la maison russe au cœur de la France ainsi qu'aux établissements publics tels que l'église orthodoxe, le restaurant russe et le cimetière russe. Les éléments du modèle de la Russie en France présenté à travers les œuvres du romancier sont essentiels et donc classiques. L'absence du pays natal est compensée, dans la conscience des exilés, par la création de l'ambiance russe au-delà des frontières. Ils l'obtiennent en organisant des lieux de rencontre. La plupart des émigrés russes considèrent "leur Russie exilée en France" comme un phénomène lié à l'histoire et à la culture³²⁰. L'appellation "monde-frontière" du romancier correspond tout à fait au "centre russe" en France. C'est la désignation traditionnelle de la Russie en exil, qui a cours dans le milieu des émigrés. Ceux-ci font remarquer, en particulier :

*Au sein de la capitale de la France s'est formée une petite ville russe. Ses habitants pouvaient même ne pas avoir de contacts avec les Français*³²¹.

Cette ville russe a son église où les gens vont dimanche et les jours de fêtes, des boutiques russes où ils font des achats de provisions, des restaurants russes où ils prennent des repas. Le soir, ils vont aux concerts russes, participent aux réunions de travail des associations russes et lisent des revues russes. Cette vie russe semble être indépendante et se suffire à elle-même. Les Russes y sont chez eux et parmi les leurs.

*Arrivant aux réunions, les chauffeurs de taxi ou les ouvriers d'usines deviennent de nouveau colonels ou maître principal de la flotte, les couturières – des élèves des instituts pour les jeunes filles, les modestes employés – sénateurs ou procureurs*³²².

Dans le cadre de notre étude nous dégagerons les lieux russes de ce "monde-frontière", dont les parties constituantes sont "la maison russe", "l'église russe orthodoxe", "le restaurant russe", "le cimetière russe". L'intérêt de leur présentation est considérable. Ils apparaissent très régulièrement et fréquemment dans l'œuvre d'Henri Troyat. Dans cette hétérogénéité des lieux, des personnes et de la description des mêmes lieux par des personnes différentes en surimpression se retrouve l'homogénéité de la pensée de l'auteur.

A – La maison russe

La maison russe apparaît de manière récurrente lorsque le romancier s'attache à présenter la vie des exilés. Les émigrés russes essayent, il est vrai, de recréer la Russie dans leur logis français. Un des personnages appellera cette tentative nécessaire "trompe-la-faim de l'exil"³²³. La description de la maison russe est régulièrement introduite par le biais d'un verbe de perception ("Thierry se leva et, les mains dans le dos, inspecta...", "Odile parcourut cette pièce") ou d'action ("il la suivit dans un petit salon", "je laisse courir mes yeux sur ce décor modeste", "il

³¹⁹ - Henri Troyat, *Alexandre II. Le Tsar libérateur*, Paris, Flammarion, 1990, p. 64.

³²⁰ - Raev M., *La Russie à l'étranger : Histoire de la culture de l'émigration russe. 1919-1939*, Moscou, Progrès Académie, 1994, p. 35 (en russe).

³²¹ - Nasarov M., *La mission de l'émigration russe*, Stavropol, Éditions universitaires, 1993, p. 34 (en russe).

³²² - *Ibid.*, p. 32.

³²³ - Henri Troyat, *La gouvernante française*, op. cit., p. 182.

tourna quelques minutes dans les deux pièces de l'appartement "). L'inventaire des parties constitutives de cette unité thématique est, en règle générale, stable à travers les œuvres : gravures représentant paysages et vues de Russie, photographies anciennes, cartes postales, disques russes :

Des isbas sous la neige, des forêts de bouleaux argentés, des paysannes russes aux fichus rouges, appuyées à une palissade ³²⁴, *“ Des monuments nappés de neige, les remparts du Kremlin, des calèches groupées devant l'entrée du théâtre Bolchoï* ³²⁵, *“ Un tableau représentait...un village russe, en rase campagne, avec quelques grêles bouleaux, des champs de blé au loin et, dominant le tout, un ciel bleu, céruléen, aveuglant* ³²⁶.

L'empereur Nicolas II représentait, pour eux, l'espoir d'un retour possible aux temps passés. Son assassinat avec toute sa famille dans la maison Ipatiev en 1918 à Iekaterinbourg ruina cette espérance. C'est pourquoi nombreuses étaient les estampes reproduisant Nicolas II (*“ une lithographie représentant l'empereur Nicolas II en uniforme de colonel ”*, *“ une lithographie en couleur de Nicolas II* ³²⁷, *“ le portrait de Nicolas II regardait avec tristesse cette fête* ³²⁸). On y trouvait aussi des livres russes et une image sainte (*“ une icône avec sa veilleuse en verre rouge suspendue par des chaînettes d'argent* ³²⁹, *“ dans un angle, veillait une icône* ³³⁰, *“ la flamme rose d'une veilleuse sous les dorures d'une vieille icône* ³³¹). Les descriptions de la maison russe sont en général accompagnées des appréciations de la part des Français qui les visitent.

Je n'en ai jamais vu de comme ça ! C'est naïf, c'est frais, c'est charmant... ³³²,

s'exclame ainsi Thierry Gozelin à propos des gravures russes accrochées au mur chez les Krapivine. Le décor de l'appartement de Kozlov, au sein duquel foisonnent des souvenirs russes, se révèle différent de ce que Françoise avait prévu. Elle ne peut détacher les yeux du paysage russe. *“ Je lui trouve quelque chose d'insolite... ”*³³³, dira-t-elle en conclusion. Les Français, invités chez des Russes, comprennent que *“ la Russie commence à la porte ”* des appartements russes en France et ils y sont, visiblement, dépaysés et étrangers.

Les familles russes sont obligées de réduire leur train de vie en France. Pourtant, celles qui ont des moyens gardent un autre lien avec la Russie : la domesticité. Elles réussissent à engager une servante ou une garde-malade russe dont les fonctions sont multiples. Les domestiques que nous retrouvons dans *Étrangers sur la terre*, *La rencontre*, *Le bruit solitaire du cœur* n'ont pas le statut

³²⁴ - Henri Troyat, *Étrangers sur la terre*, op. cit., pp. 97-98.

³²⁵ - Henri Troyat, *Le défi d'Olga*, op. cit., p. 12.

³²⁶ - Henri Troyat, *Les Eygletière*, Paris, Éditions J'ai lu, 1996, p. 115.

³²⁷ - Henri Troyat, *La gouvernante française*, op. cit., p. 181 ; *Aliocha*, op. cit., p. 9 ; *Le défi d'Olga*, op. cit., p. 12.

³²⁸ - Henri Troyat, *Aliocha*, op. cit., p. 14.

³²⁹ - *Ibid.*, p. 9.

³³⁰ - Henri Troyat, *Étrangers sur la terre*, op. cit., p. 624.

³³¹ - Henri Troyat, *La rencontre*, op. cit., p. 401.

³³² - Henri Troyat, *Aliocha*, op. cit., p. 44.

³³³ - Henri Troyat, *Les Eygletière*, op. cit., p. 116.

habituel. Ainsi Michel Danoff présente une servante Véra Nicolaévna comme “ une amie... une dame de compagnie ”. Et il explique :

Dans l'émigration, la nécessité contraint bien des personnes honorables à accepter un sort très différent de celui qu'elles avaient en Russie ³³⁴.

Et Michel Danoff propose à Véra Nicolaévna, qui vient de servir des hors-d'œuvres, de trinquer avec eux à la santé de futurs mariés Boris et Odile. Zénaïde Antonovna, une garde-malade russe, et le veuf Igor Dimitrievitch Lébédév forment un couple navrant et cocasse à la fois. Le romancier s'efforce de nuancer l'amertume par l'ironie. Zénaïde Antonovna tient tête à Lébédév et le gronde tout en le vénérant. Tout en elle agace Lébédév qui ne peut néanmoins se passer d'elle. Il lui reproche de “ sortir de son rôle ancillaire pour s'affirmer comme une authentique maîtresse de maison ”. Leurs démêlés touchants finissent par une réconciliation devant le samovar fumant. Un autre mode de restitution de la Russie est celui imaginé dans un appartement, situé au cœur de Paris. Il s'agit de la création d'un musée russe qui sert de siège à l'association des “ hussards d'Alexandria ”, dispersés après la révolution aux quatre coins du monde. Akim Arapoff, ancien colonel russe qui assume la responsabilité de cette entreprise, explique cette façon de rester Russe :

Grâce à l'association, grâce au musée, chaque hussard d'Alexandria saura qu'il existe un lieu, à Paris, où vit et brille l'âme du régiment ³³⁵.

Akim prévoit même que la future association “ rassemblerait les adresses ” des officiers.

Elle donnerait à chacun des nouvelles de tous, trouverait du travail aux chômeurs, aiderait les miséreux et maintiendrait, par tous les moyens, l'esprit, la tradition, l'honneur du régiment ³³⁶.

La collection du musée militaire russe s'enrichit de jour en jour par des colis, envoyés par des hussards du monde entier. Évidemment, cet ensemble de reliques russes, constituées de “ ces uniformes, ces bottes, ces sabres, ces selles, ces pistolets, ces casquettes ”³³⁷ est “ émouvant ” pour les Russes. Akim vient voir le conservateur du Musée du souvenir de l'armée, aux Invalides, pour léguer tous ces objets russes. Ce Français juge cette collection, appartenant aux officiers russes anonymes, “ curieuse, touchante ”, possédant “ une valeur émotive inestimable ”. Mais, selon lui, ces reliques ont une importance “ limitée ”. Ces “ tout-venants ” ont une signification certaine, mais uniquement aux yeux des habitants de ce “ monde-frontière ”, pour les exilés russes. Akim constate avec amertume que “ seuls les Russes peuvent vénérer le passé militaire de la Russie ”³³⁸. La collection militaire russe a de la valeur pour les Russes en exil. La réunion de tels objets a un intérêt pour eux non seulement parce qu'elle se caractérise par sa rareté historique :

³³⁴ - Henri Troyat, *Étrangers sur la terre*, op. cit., p. 625.

³³⁵ - Henri Troyat, *Étrangers sur la terre*, op. cit., p. 120.

³³⁶ - *Ibid.*, p. 120.

³³⁷ - *Ibid.*, p. 478.

³³⁸ - *Ibid.*, p. 480.

*Un autographe de Korniloff, des estampes d'époque représentant les plus grands chefs militaires de la Russie, un billet de Catherine II, des médailles commémoratives, plusieurs uniformes de hussards en parfait état*³³⁹.

Elle a aussi une valeur parce qu'elle provient de leur pays natal si lointain. Le visage d'un officier russe, qui aime à vivre parmi ces objets russes, est " parcouru de frissons " parce qu'il sait, hélas, que ces objets russes doivent " périr " avec lui. Les Russes sont à l'aise dans cet univers russe, au cœur de France, et tous ces détails leur rappellent leur pauvre pays à jamais perdu. Il arrive que les parents russes paraissent ridicules à leurs enfants dans l'attachement excessif à tout ce qui vient de Russie : " les mots, la musique, les habitudes, la cuisine, les souvenirs ". Heureusement, les adultes mettent toute la patience et tout le tact à affirmer ou éveiller l'intérêt des jeunes pour le russe et la culture russe. Plongés dans leur milieu russe, leurs souvenirs russes et " le secret des habitudes russes " les exilés semblent ignorer la France et abolir les frontières. Perdus dans leur rêve russe, ils parviennent à exister, en France, à la russe. Ils sont quelque part en Russie.

B - Les points de rencontre des Russes en exil

Manifestement, les exilés russes, tout en adorant la France, désirent entendre de nouveau parler le russe dans la rue, dans les magasins, " fouler le sol " qui les a vus naître, respirer l'air de leur Russie. Pour satisfaire ce besoin, ils recréent leur pays sur le sol français. Ils prétendent renouer pendant quelques heures avec leur heureux passé russe. Certains lieux publics jouent un rôle privilégié dans cette recherche. Avant tout l'église orthodoxe devient " leur centre de ralliement ". Les Russes aiment également se regrouper au restaurant russe. Les exilés russes y viennent dans la dignité de leur passé. Et ces établissements sont cependant très différents par leur nature : la nourriture spirituelle et les nourritures terrestres réunies dans un même but.

B. 1 – L'église orthodoxe

Nous reconstituons l'image de l'église orthodoxe en nous appuyant sur les avis des personnages et narrateurs rendant le compte des visites de ces lieux sacrés tant en Russie qu'en France. Il y a une matérialisation fort précise lorsqu'il s'agit de l'église russe en France. Les personnages, ainsi que leur auteur, donnent leur préférence à la basilique de la rue Daru, à Paris. C'est un endroit " où les Russes sont chez eux " et " où la France disparaît sous leurs semelles ". L'église russe est l'objet fréquent de métaphores variées autant qu'expressives. Pour les exilés russes ce lieu est " une principauté russe " où les réussites actuelles ont moins de prix que les performances d'autrefois. Dans l'église se croisent les Russes " au passé prestigieux ". Ce point de rencontre, au cœur de Paris, est désigné par une autre métaphore que l'on va souvent retrouver :

La cathédrale Saint-Alexandre Nevski, à Paris, était un îlot anachronique et charmant implanté dans la chair française³⁴⁰.

*Un appel insidieux m'attire vers cet îlot où abordent tous les naufragés de la Sainte Russie*³⁴¹.

³³⁹ - *Ibid.*, p. 478.

³⁴⁰ - Henri Troyat, *Le défi d'Olga*, op. cit., p. 8.

Il suffit d'y arriver pour se croire revenu en Russie. La gouvernante française retourne chaque dimanche à l'église de la rue Daru. Elle y rencontre un jour sa famille russe. Klim, dans *les Héritiers de l'avenir*, après avoir assisté à la messe, est convaincu que " pour beaucoup de Russes, cette église est davantage un lieu de réunion nationale qu'un temple dédié à la gloire de Dieu. On y vient aux nouvelles plus qu'à la prière "342 .

Nous ne découvrons pas chez Henri Troyat une description de l'église qui soit exhaustive, qui soit présentée " sous forme d'une unité stylistique dotée d'une certaine autonomie "343. Nous constatons que l'œuvre d'Henri Troyat renferme plusieurs éléments dont l'ensemble permet au lecteur de reconstituer l'image assez complète de cet endroit russe. Ce lieu est décrit à l'extérieur ainsi qu'à l'intérieur. Sa façade est décrite par un personnage:

*Tout à coup, Serge tressaillit, comme si un linge froid l'eût cinglé en pleine figure. Au bout de la rue, entre deux maisons noires, la coupole d'une église russe s'inscrivait, haute, luisante et seule, sur l'écran du ciel étoilé. L'église de la rue Daru*³⁴⁴.

*Resté seul, Akim examina avec sympathie la façade grise du temple, que décorait l'effigie du Sauveur, la coupole haute et brillante, la croix orthodoxe qui s'inscrivait en lignes nettes dans la lumière du ciel parisien*³⁴⁵.

Les regards de deux personnes, étrangères l'une à l'autre, se fixent sur le même élément, qui est la coupole, haute et resplendissante (" luisante ", " brillante "). Nous observons, donc, la manière presque semblable de définir ces objets. La beauté majestueuse de l'intérieur de l'église est évoquée maintes fois. Nous relevons de nouveau un élément de description qui se répète. Elisabeth est impressionnée par l'ornement de la cloison qui sépare la nef du sanctuaire où le prêtre officie :

*Les dorures de l'iconostase brillaient au-dessus des têtes*³⁴⁶.

Michel Danoff, lors de sa première venue, est charmé de la même manière :

*Derrière un barrage serré de crânes et d'épaules, miroitaient les dorures lointaines de l'iconostase*³⁴⁷.

La séparation entre le sanctuaire et le reste de la nef, où se tiennent les fidèles en prière, est une tradition d'ordre mystique et religieux dans le rite orthodoxe. Il remonte à l'époque biblique. C'est l'image du voile qui, depuis Moïse, cachait le saint des Saints³⁴⁸. L'iconostase comporte trois portes traditionnelles. Une porte à deux vantaux au milieu (" la Porte Royale ") est encadrée et de chaque côté une porte à simple vantail. C'est par la Porte Royale que passent les Saints Dons Eucharistiques et l'Évangile. Seul le clergé des ordres majeurs utilise cette porte. Derrière la porte se trouve un voile, qui symbolise celui du temple de

³⁴¹ - Henri Troyat, *La gouvernante française*, op. cit., p. 178.

³⁴² - Henri Troyat, *Les Héritiers de l'avenir. L'éléphant blanc*, op. cit., p. 1003.

³⁴³ - Philippe Hamon, *Du descriptif*, op. cit., p. 93.

³⁴⁴ - Henri Troyat, *Étrangers sur la terre*, op. cit., p. 420.

³⁴⁵ - *Ibid.*, p. 29.

³⁴⁶ - Henri Troyat, *La rencontre*, op. cit., p. 425.

³⁴⁷ - Henri Troyat, *Étrangers sur la terre*, op. cit., p. 28.

³⁴⁸ - *Petit guide de la cathédrale orthodoxe Saint-Alexandre Nevsky*, op. cit., p. 6.

Jerusalem dans l'Ancien Testament. Il est ouvert au cours de l'office selon le rite orthodoxe. Les visiteurs peuvent alors apprécier la beauté de nombreuses icônes.

Le culte orthodoxe ne consiste pas en une commémoration plus au moins symbolique d'événements et de personnes. Il repose sur l'action dramatique, permettant de revivre ces événements, et sur une communion directe avec Dieu et ses Saints. Chaque orthodoxe, avant de rentrer dans une église, s'arrête devant la porte à une dizaine de mètres. Il s'incline par trois fois et se signe par trois fois. Il rentre ainsi dans l'action qui va se dérouler. Ceci explique l'abondance des images sacrées, appelées icônes, dans une église orthodoxe. La cloison qui domine les portes de l'iconostase est entièrement peinte à l'huile. Y sont reproduits par des bandes horizontales et dans un ordre très strict les images des prophètes et celles, plus grandes, des apôtres. La vénération des fidèles portée à ces peintures ne doit pas être confondue avec l'idôlatrie. Nous vous signalons à ce propos l'explication de Saint Basile le Grand :

*Le fidèle ne vénère pas le bois et les couleurs, mais la vénération de représentation est transférée au sujet représenté*³⁴⁹.

Ce n'est donc pas l'icône en tant qu'objet matériel, mais la personne qu'elle représente, qui est adorée. Les personnages d'Henri Troyat, visitant les églises orthodoxes, sont, en outre, émerveillés par la beauté majestueuse des chants. L'émouvante splendeur des chants religieux captive tous les présents, même ceux qui ne sont pas pieux. Le narrateur le souligne avec force :

*La voix puissante et douce du chœur le soulevait de terre sans le rapprocher de Dieu*³⁵⁰.

Chaque fois qu'Elisabeth accompagne son mari en ce lieu, elle est éblouie par " la voix puissante et large du chœur " qui monte, " comme le grondement de la mer, vers les voûtes peintes "³⁵¹. " Le chant grave des chœurs "³⁵² est à nouveau évoqué dans *Étrangers sur la terre*.

La vision de l'intérieur que Grimbosq retient de la visite de plusieurs chapelles et cathédrales orthodoxes de Moscou semble être partagée par tous les personnages du romancier. Le narrateur l'a bien compris:

*Jusqu'au soir, il vagabonda, avec son compagnon, de cathédrale en chapelle, dans la lueur palpitante des cierges et la fumée de l'encens, étudiant les colonnes historiées, les voûtes peintes, les iconostases dorées aux cent figures, tout cet étalage de saints hiératiques, dont la foule raide, sévère, enveloppait la nef d'une silencieuse présence de tapisserie. Bien qu'il n'eût guère l'esprit mystique, il subissait, parmi ces visages du calendrier orthodoxe, le même enchantement que s'il se fût trouvé, le soir, au milieu d'une forêt*³⁵³.

B. 2 – Le restaurant russe

³⁴⁹ - *Ibid.*, p. 3.

³⁵⁰ - Henri Troyat, *Aliocha*, *op. cit.*, p. 29.

³⁵¹ - Henri Troyat, *La rencontre*, *op. cit.*, p. 425.

³⁵² - Henri Troyat, *Étrangers sur la terre*, *op. cit.*, p. 420.

³⁵³ - Henri Troyat, *Grimbosq*, *op. cit.*, p. 114.

Le restaurant russe est un autre lieu hors de l'espace géographique réel délimité par les frontières où les Russes se retrouvent entre eux. L'oreille des visiteurs est impressionnée par la langue russe (" là aussi, tout le monde parlait russe "), par l'ambiance russe et par les odeurs de la cuisine russe qui mettent " les cœurs à l'aise ". Ce lieu est introduit dans la narration lorsque des Russes de l'ancienne Russie doivent se rencontrer. L'imagination du romancier est centrée sur " les règles du jeu " de ce milieu. Le mode du comportement des gens en exil présente un aspect étrange, uniquement compréhensible, par les membres de cette communauté. Les Russes sont toujours, pour les autres Russes, des conseillers d'État, des industriels millionnaires, des avocats illustres, des colonels du régiment des hussards d'Alexandria. On se salue en donnant le titre honorifique d'autrefois " Votre Haute Noblesse ". Un chauffeur de taxi, ancien hussard Dalmatoff, s'adresse ainsi à Akim, ancien colonel, dont l'emploi français est tout à fait insignifiant. Dalmatoff sera fier, à la fin de la soirée de répondre à un inconnu, cherchant une voiture libre, par cette réplique : " Pas libre. Je reconduis mon colonel ". Les Russes se plaisent, dans le restaurant russe, à oublier leur présent français et leurs métiers de représentants en articles de bureau, de déchargeurs de wagons, de chauffeurs de taxi. Les exilés russes y font, mentalement, un retour dans leur Russie en se rappelant leur passé glorieux. Les militaires sont émus de rencontrer ceux qu'ils croyaient " crevés ". De nombreux détails employés par le narrateur soulignent l'ambiance émouvante régnant dans cet endroit russe au cœur de Paris :

*Une émotion stupide étreignait la gorge d'Akim. Le cœur défait, les yeux embués de larmes, il contemplait ce hussard..., Dalmatoff considéra son colonel d'un œil tendre et respectueux, Akim s'irritait de ne pouvoir dominer son trouble en présence d'un inférieur*³⁵⁴.

Au restaurant russe à Paris, on retrouve, selon l'avis des personnages d'Henri Troyat, " l'atmosphère russe véridique ", " tout le faste et toute la folie de la vieille Russie impériale "³⁵⁵. On y ressent également l'âme russe prodigieusement gaie et mélancolique à la fois. Les Russes se plaisent à écouter de belles chansons tziganes. Ils apprécient les danses guerrières comme celle " des poignards ". Le motif du restaurant russe peut se placer au centre d'un seul ouvrage littéraire, comme l'atteste le roman *Le défi d'Olga*. Il s'agit d'un établissement créé par deux Françaises, Caroline et Viviane. L'une est l'ex-épouse et l'autre est la maîtresse de Boris, le fils d'Olga Kourganova, qui, à son tour, supervise la collaboration des deux femmes et vit " en pacha, des revenus substantiels de l'établissement ". Pour affirmer " la vocation slave " le restaurant a été baptisé *Le Gogol*. De nombreux détails font de cet endroit un îlot de la Russie lointaine. On y déguste les spécialités, on y sent les odeurs de la cuisine russe :

³⁵⁴ - Henri Troyat, *Étrangers sur la terre*, op. cit., pp. 34-35.

³⁵⁵ - *Ibid.*, p. 124.

*Le bortsch était là, rouge, fumant, parfumé, accompagné de pirojki blonds et dodus, fourrés à la viande et au chou*³⁵⁶.

Un grand portrait de Gogol domine la salle :

*L'œil fureteur, le nez plongeant, les cheveux longs couvrant les oreilles, la moustache timidement souriante*³⁵⁷.

L'auteur du *Révizor* observe “ avec une froide ironie ” la salle pleine de clients, français pour la plupart. Il arrive que cet endroit joue un rôle important dans la vie d'Olga Kourganova, enfermée, au cœur de Paris, dans le souvenir de la Russie des tsars, qu'elle a quittée encore enfant. Cette dame aime à y revivre, au déclin de sa vie, les moments décisifs de son existence sentimentale. Bien sûr, elle en profite pour donner son avis, en spécialiste, sur les différents plats du menu russe. Évidemment, *Le Gogol* est son lieu de prédilection. Et elle n'a besoin ni de la balalaïka ni d'aucun orchestre russe existant dans la plupart des endroits semblables. Sa réplique, adressée à son fils, le prouve :

*Le bonheur est dans le cœur de chacun, non dans les circonstances extérieures. Un vrai Russe n'a pas besoin de la balalaïka pour rêver à la Russie*³⁵⁸.

Cette dame éprouve fréquemment la nécessité de se plonger dans l'ambiance russe du *Gogol*. Ainsi, Olga Kourganova y célèbre la signature du contrat d'édition de son livre. L'atmosphère russe de cet établissement l'attire après sa participation à l'émission télévisée consacrée à la parution de son roman, *Les Demoiselles du château*. C'est dans cet endroit qu'elle préfère discuter des derniers événements russes, tels le démantèlement de l'URSS communiste, saluant “ la renaissance de sa Russie ”. Olga Kourganova y célèbre le renouveau en Russie. Elle a commandé et dégusté sa spécialité, une soupe de poisson : “ la solianka à la façon d'Olga ”. Elle y écoute avec passion les impressions de voyage de deux semaines en Russie de ses anciennes amies du pensionnat de Quairoy, Véra et Katia. On choisit de fêter également *au Gogol*, le prochain envol de Boris vers la Russie, comme touriste. Le dîner sera exceptionnel :

*Blinis accompagnés de caviar et de crème, léger potage à la betterave pour mieux les faire passer et bœuf Stroganoff, le tout arrosé de vodka*³⁵⁹.

Ce soir, Olga est gaie et ne trouve que des visages sympathiques rassemblés autour d'elle, semblant la regarder avec gentillesse. Mais Dieu veut que ce soit sa dernière soirée au *Gogol*. Elle meurt le lendemain. Son portrait va désormais veiller à la place d'honneur dans la salle du *Gogol*. Ce restaurant continue à battre des records de clientèle. Toute sa vie durant, Olga Kourganova sembla être plus à sa place dans ce restaurant “ faussement russe ” à Paris, qu'elle ne l'eût été dans

³⁵⁶ - Henri Troyat, *Le défi d'Olga*, op. cit., p. 21.

³⁵⁷ - *Ibid.*, p. 19.

³⁵⁸ - *Ibid.*, p. 117.

³⁵⁹ - *Ibid.*, p. 151.

un établissement authentique russe de Moscou ou de Saint-Pétersbourg³⁶⁰. Un autre restaurant porte un nom qui berce l'oreille russe dès l'enfance. Il s'agit, en effet, du *Poulain Bossu*, qui renvoie au titre d'un conte russe très connu. Cet endroit russe, mentionné maintes fois³⁶¹, porte, visiblement, ce nom folklorique par référence à la Russie lointaine. Deux romans, *Étrangers sur la terre* et *Le défi d'Olga*, présentent, donc, l'ambiance russe dans des circonstances et des époques très différentes. Mais il y a bien sûr une certaine parenté entre ces endroits russes à vocation semblable. Le "secret plaisir" que les Russes y "goûtent" fréquemment ne concerne qu'eux-mêmes. Ils peuvent y poursuivre leurs rêveries russes. Ils veulent y retrouver leur Russie intérieure. Les conversations y sont bien souvent orientées, par-dessus les frontières, vers le pays des leurs origines, la Russie lointaine, couverte de neige ou des fleurs de mai.

B. 3 – Le cimetière russe de Sainte-Geneviève-des-Bois

Le cimetière russe de Sainte-Geneviève-des-Bois est l'un des endroits qui garde le plus profondément le caractère slave. Le narrateur insère habilement quelques éléments d'information sur ce cimetière russe, "dédié aux trépassés de l'exil". Il se situe à proximité de la maison de Retraite russe de Paris. Les jardiniers de cet établissement entretiennent "jalousement" les tapis de fleurs qui recouvrent les emplacements funéraires. L'évocation de ce lieu survient à l'occasion de la visite par des Russes des tombes de leurs parents. Tania Danoff, accompagnée de sa sœur Nina, vient vérifier l'état de la sépulture de sa belle-mère. Tania Danoff constate, notamment, que "l'or de la petite icône, enchâssée dans la pierre, s'était craquelé et terni". Mais l'inscription, en caractères slavons, demeurerait encore très lisible : *Maria Ossipovna Danoff*". Ayant accompli leur devoir familial, les dames ne sont pas, visiblement, pressées de rentrer. Elles se plaisent à s'imaginer dans le pays de leurs origines et à reconnaître les nombreux noms russes célèbres : Comtesse Moussine-Pouchkine, née Vorontzoff-Dachkoff, Lieutenant-comte Tolstoï, Comtesse Galitzine, Sénateur A.-M. Bézobrazoff... Les exilés russes y ont enfin construit leur dernière demeure dans leur patrie véritable. Le narrateur conclut que, "ce coin de terre, en Seine-et-Oise, avait perdu ses derniers caractères français". Quelques monuments catholiques se serrent, à gauche, contre le mur de l'enceinte. Combien de gens avaient espéré finir leurs jours en Russie. Ils sont ici parmi les leurs, ensevelis dans un cimetière russe. Et "c'est la seule consolation que le sort leur ait accordée"³⁶² constate avec regret Tania Danoff. Les monuments traditionnels orthodoxes fournissent, d'ailleurs, la preuve que l'on est en Russie:

Côte à côte, s'alignaient des croix russes, à triple traverse, coiffées d'un petit toit pentu. Certaines, comme celle de Marie Ossipovna, étaient ornées d'une image sainte.

³⁶⁰ - *Ibid.*, p. 105.

³⁶¹ - Henri Troyat, *Étrangers sur la terre*, *op. cit.*, pp. 122, 124, 125, , 211, 214.

³⁶² - *Ibid.*, p. 588.

D'autres portaient encore de minuscules œufs de Pâques, en bois colorié, accrochés à leurs branches lors de la fête de la Résurrection du Christ ³⁶³.

Un des personnages confie que “ l'air même paraissait consacré par des prières russes ”³⁶⁴.

Le décor de ce coin paisible est comparable à celui que les défunts russes eussent connu dans leur pays natal. La hiérarchie et la susceptibilité russes sont respectées puisque la princesse ou le général ne risquent, en aucun cas, d'être ensevelis à côté d'un individu quelconque, parfaitement ignorant des qualités de ses voisins. L'ambiance russe de ce cimetière est soulignée tant par les noms russes et les monuments orthodoxes que par les couleurs traditionnelles des bouleaux, arbres typiquement russes. “ Les feuillages des bouleaux brillaient d'un éclat jaune vif ”³⁶⁵. Des croix orthodoxes, des inscriptions russes, des bouleaux “ au feuillage tremblant ” semblent offrir une réplique charitable, mais insuffisante, du pays d'origine. Dès que l'on quitte ce lieu de sépulture préféré de l'émigration russe, on retourne en France. Le chauffeur de taxi qui accompagne les Danoff au cimetière de Sainte-Geneviève-des-Bois le dit spontanément: “ Je vais vous ramener en France ”. Olga Kourganova considère le cimetière de Sainte-Geneviève-des-Bois comme “ national et fraternel ”. Elle estime que le grand-duc Vladimir, descendant d'un cousin germain de Nicolas II, aurait du y être enterré, étant “ une figure symbolique des réfugiés de son pays ”. Mais la Russie accorde à cet héritier le droit d'être inhumé, comme la plupart de ses ancêtres, à Saint-Pétersbourg, dans une chapelle de la forteresse Saint-Pierre-et-Saint-Paul. Telle fut la dernière volonté du grand-duc Vladimir. Olga Kourganova sera enterrée au cimetière russe. L'évocation de cette cérémonie est courte et rapide :

L'inhumation eut lieu dans le cimetière russe de Sainte-Geneviève-des-Bois, après un service funèbre à la cathédrale Saint-Alexandre-Nevski de la rue Daru ³⁶⁶.

Les dernières paroles d'Olga Kourganova, à peine intelligibles, furent : “ Il faut que... je retourne... au Quairoy... ”. Rappelons que le Quairoy est un pensionnat russe où Olga Kourganova fut élevée “ dans le culte de la Russie d'autrefois ”. Elle avait obtenu enfin ce qu'elle désirait. Elle est retournée dans sa vieille Russie qu'elle n'avait jamais abandonnée, qu'elle avait toujours gardée au fond de son âme. La mort, elle-même, n'émeut pas Igor Dimitrievitch Lébédév. Il éprouve, face à elle, un réconfort certain dans la mesure où il va rencontrer son père, sa mère, son fils Boris, son épouse Hélène et tous les amis de Russie. Il constate que “ sa véritable patrie était parmi eux ”³⁶⁷. Le cimetière russe de Sainte-Geneviève-des-Bois devient, pour les Russes de France, le symbole du retour vers les parents, vers tous les amis russes et, donc, vers la Russie, pays de ses origines.

³⁶³ - *Ibid.*, p. 588.

³⁶⁴ - *Ibid.*, p. 588.

³⁶⁵ - *Ibid.*, p. 587.

³⁶⁶ - Henri Troyat, *Le défi d'Olga*, op. cit., p. 155.

C – L’aspect des villes russes, réelles et rêvées

La Russie par-delà des frontières est très différente et variée dans les œuvres d’Henri Troyat. Les descriptions des villes russes contiennent, malgré la diversité de leur représentation, un détail répétitif et régulier combinant le luxe, la simplicité et la pauvreté. Ceci correspond, semble-t-il, à la réalité de l’ancienne Russie. Lorsque Romachkine présente Grimbosq à quelques notabilités russes, le Français remarque qu’ils ont “ un air sauvage, malgré la correction de leurs vêtements”. La future impératrice russe Catherine II découvre également les contrastes russes. “ Ce mélange de luxe et de dénuement ” lui semble la caractéristique essentielle de la société russe des années cinquante du XVIII^e siècle. Le narrateur constate, en particulier, qu’“elle découvre, jour après jour, la vraie Russie, barbare, cruelle, misérable, derrière une apparence de civilisation ”³⁶⁸ que rendent bien les salons pétersbourgeois. Ceux-ci l’éblouissent “ par l’abondance des dorures, des glaces et des fresques murales ”³⁶⁹. Ici, les dames de haut lignage rivalisent d’élégance dans leurs toilettes. A l’époque de Catherine II on emploie d’une manière courante une nouvelle expression: “les villages à la Potemkine ”. Potemkine, favori de Catherine II, réalisa l’annexion de la Crimée et commanda en chef les troupes russes pendant la guerre russo-turque (1787-1791). La tsarine russe entreprend en 1787, le projet grandiose de faire un voyage en Crimée. Sa Majesté est accompagnée par des ministres, de grands dignitaires, des diplomates étrangers. Lors de ce voyage la souveraine et ses invités ne rencontrent que des gens heureux.

*Pas une mesure délabrée, pas un mendiant haillonneux*³⁷⁰.

Ce trompe-l’œil est dû au fait que “ les individus de mauvaise mine sont refoulés à l’intérieur des terres et les bicoques croulantes sont dissimulées derrière des architectures légères, en bois peint ”³⁷¹. Les façades des maisons sont décorées de tapis et de guirlandes. Le narrateur a raison de confirmer que Potemkine se révèle “ le magicien de l’instant, le roi du trompe-l’œil ”. Les invités sont charmés par la vérité enjolivée.

La première impression de Sophie Ozareff, lorsqu’elle arrive en Russie, se résume également en ces mêmes termes : “ quel contraste ! ”. La contemplation des “élégantes voitures de maîtres ” suivies de chariots de paysans “ aux roues pleines, qui grinçaient à fendre l’âme en tournant ” la pousse à s’écrier spontanément :

*On se croirait au carrefour de deux siècles, Un pied dans le Moyen Age et l’autre dans les temps modernes*³⁷².

³⁶⁷ - Henri Troyat, *Le bruit solitaire du cœur*, op. cit., p. 200.

³⁶⁸ - Henri Troyat, *Catherine la Grande*, op. cit., p. 76.

³⁶⁹ - *Ibid.*, p. 76.

* - Potemkine (1739-1791), prince, homme d’État et feld-maréchal russe.

³⁷⁰ - *Ibid.*, p. 372.

³⁷¹ - *Ibid.*, p. 372.

³⁷² - Henri Troyat, *Les compagnons du coquelicot*, op. cit., p. 306.

Sophie et Nicolas Ozarreff arrivent par bateau. Le premier monument qui leur apparaît quittant le bateau est l'Amirauté :

*Entre l'eau laiteuse et les nuages de plomb, s'alignaient des toits d'améthyste, des coupoles en forme de tiare, des clochers bulbeux, et, dominant le tout, une haute flèche dorée*³⁷³.

Tout en admirant à la hâte cette beauté architecturale, le regard de Sophie s'arrête sur " des hommes à longs cheveux et à longues barbes, vêtus des peaux de mouton, chaussés de loques " ³⁷⁴. Pourtant, ce contact n'effraie pas Sophie. Le ciel lui semble aussi différent du ciel parisien. Elle aime la " clarté polaire " du ciel de Saint-Pétersbourg. Le Moscou de septembre 1812, à la veille de la bataille de Borodino, n'a pas encore brûlé et révèle le même contraste. Pour des raisons développées plus loin les Français ont donné le nom de " la Moskova " à cette sanglante bataille. Les cloches des églises sonnent gaiement. Des gens habillés élégamment, portant chapeau de paille d'Italie, " orné d'un voile bleu pâle ", déambulent à côté des femmes du peuple " aux fichus multicolores ", des moujiks " barbus et balourds " et des petits fonctionnaires " aux uniformes défraîchis ". Geneviève, la gouvernante française, ressentira également l'opposition frappante entre les êtres et les choses lorsqu'elle fait la découverte de la Russie en 1917. Elle se comporte en adoratrice fervente de ce pays. Elle le dit elle-même :

*Je crois bien que je suis amoureuse de ce pays tout de contraste, à la fois inculte et raffiné, pieux et barbare, brutal et tendre, capable de pires désordres et de la plus aveugle obéissance*³⁷⁵.

Une des particularités du romancier consiste dans le fait qu'il a une prédilection constante pour les villes russes considérées comme centres de la vie culturelle. C'est par les villes que le lecteur français effectue la découverte de la culture russe et l'acquisition de nouvelles impressions. L'auteur est persuadé que " la cité la plus russe de la Russie " est, incontestablement, Moscou. Henri Troyat l'affirme nettement dans l'avant-propos de la *Vie quotidienne en Russie au temps du dernier tsar* :

*C'est en pénétrant dans les différents milieux de cette ville que je me suis efforcé de surprendre les mille aspects de la vie quotidienne dans l'empire des tsars*³⁷⁶.

Le romancier contraint également son héros Grimbosq à partager cet avis. La visite de Moscou persuade le Français que " la vraie Russie " était à Moscou, " où le génie du peuple s'affirmait librement à chaque pas " ³⁷⁷. Tout, ici, semble à l'architecte français " gai, simple, savoureux, amical ". D'ailleurs, Moscou est plus proche pour le romancier parce qu'il est né dans cette ville. Sa famille avait une maison, à l'angle des rues Medvejy et Skateryn (rue de l'Ours et rue

³⁷³ - *Ibid.*, p. 302.

³⁷⁴ - *Ibid.*, p. 302.

³⁷⁵ - Henri Troyat, *La gouvernante française*, op. cit., p. 34.

³⁷⁶ - Henri Troyat, *La vie quotidienne en Russie au temps du dernier tsar*, op. cit., p. 8.

des Nappes), dans le quartier de l'Arbat^{*}. Bien que l'écrivain n'ait gardé qu' " un souvenir confus " des lieux où se déroula sa première enfance, son esprit et son cœur sont profondément marqués par les récits et les photos de sa famille. Son frère est allé récemment à Moscou et a pu, donc, revoir leur maison natale. Il conclut que " rien n'avait changé, ni la disposition des pièces, ni le dessin du parquet, ni les lustres pendant au plafond, ni la rampe de l'escalier "³⁷⁸. Mais partout sont installés des fonctionnaires. La maison des Tarassoff abrite actuellement des bureaux administratifs et une annexe du Ministère des Sports. Depuis son enfance Henri Troyat n'a pas revu sa maison. Il préfère encore la retrouver dans ses rêves. Mais il fait habiter les Danoff à Moscou. Michel Danoff achète un hôtel particulier. C'est une maison de trois étages, dans " un quartier de calme et d'élégance aérée ". La maison des Danoff est située au même endroit que celle des parents du romancier, " à l'angle des rues Skateryn et Médveïjy ". La vie " large et gaie " d'Igor Dimitrievitch Lébédév et de son épouse Hélène se déroule aussi " dans le quartier de l'Arbat "³⁷⁹. La maison des Béreznikoff, " cette imposante bâtisse blanche au péristyle de six colonnes "³⁸⁰ est située dans le même quartier, rue Grande-Nikitskaïa. Constantin Chevezoff révèle que ses parents possédaient " une grande et belle maison dans le quartier de l'Arbat "³⁸¹. C'est là où Constantin avait vu le jour et avait grandi. La rue de la vieille Arbat est actuellement l'une des rues les plus visitées de Moscou. Où est le secret de cette fascination ? Il réside dans son atmosphère. Cette rue existe depuis 1493³⁸². C'était, en ancienne Russie, une rue des marchands. L'Arbat, c'est à la fois le nom de la rue et de tout le quartier, aux rues et ruelles entrelacées. Ce quartier s'est développé à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle. Cette petite rue abrite les traits de la vieille Moscou avec ses petits squares et ses anciennes maisons, entourées de cours à l'ombre de la verdure. Le calme et le confort particuliers se marient bien avec la vente animée des objets d'art russes dans les boutiques des antiquaires, mais aussi sous la tente que les marchands installent au milieu de la rue. Les multiples descriptions de Moscou sont habilement insérées dans la narration. En évoquant la fête du couronnement de Nicolas II le 14 mai 1896 sur la Place Rouge, l'écrivain donne de nombreux détails sur les monuments architecturaux. Nous pouvons, ainsi, en les rassemblant reconstituer l'ensemble de cette place. Une foule compacte encombre l'endroit où aura lieu le couronnement et le sacre, d'un instant à l'autre. Le romancier situe Zagoulaïeff et son confrère Nicolas parmi les spectateurs. De leur position, face à la porte du Saint Sauveur, tous les deux découvrent la Place Rouge. Ils la décrivent alors :

³⁷⁷ - Henri Troyat, *Grimbosq*, op. cit., p. 112.

* - On retrouve deux orthographes du nom de ce quartier chez Henri Troyat : Arbat et Arbate.

³⁷⁸ - Henri Troyat, *Un si long chemin*, op. cit., p. 243.

³⁷⁹ - Henri Troyat, *Le bruit solitaire du cœur*, op. cit., p. 66.

³⁸⁰ - Henri Troyat, *Le Moscovite*, op. cit., p. 24.

³⁸¹ - Henri Troyat, *Votre très humble et très obéissant serviteur*, op. cit., p. 9.

³⁸² - Milova M., Revzine V., *Les promenades à travers Moscou*, Moscou, Moskovskii rabotchii, 1984, p. 283 (en russe).

*Dominée par la masse rouge du Kremlin, avec des oriflammes oranges ou tricolores, ses tours piqués de lampes, et ses coupes resplendissantes d'or et de soleil. A gauche, la place était fermée par la cathédrale Saint-Basile aux onze chapelles couronnées de dômes en forme d'ananas et d'oignons. A droite, l'accès de la place était marquée par les deux portes ibériennes, entre lesquelles se trouvait la chapelle de la Mère de Dieu, qui serait la première halte du tsar. Des grappes de spectateurs couvraient le monument en bronze de Minine et Pojarsky. Des bordures de têtes hérissaient les créneaux du Kremlin*³⁸³.

Zagoulaïeff et Nicolas, comme, d'ailleurs, les autres, s'impatientent de ne pas voir le tsar. “ De quart d'heure à quart d'heure, des carillons scandaient ” leur attente. Les curiosités de Moscou sont vues et appréciées par les personnages eux-mêmes. Tania Danoff insiste pour que sa sœur Nina fasse une promenade au parc Pétrovsky. L'argumentation de Tania est fort persuasive :

*On y rencontre les gens les plus élégants, les plus influents, les plus riches de Moscou. C'est le rendez-vous de toutes les jalousies. C'est le terrain de jeu de toutes les ambitions*³⁸⁴.

On observe que les images de deux villes russes, Moscou et Saint-Pétersbourg, apparaissent régulièrement chez Henri Troyat. Elles sont saisies par des personnages à des moments chronologiques différents. La plupart des voyageurs français du dernier tiers du XVIII^{ème} siècle portent plus d'attention à Saint-Pétersbourg. Ceci s'explique traditionnellement par le fait que la plupart des étrangers, y compris les Français, habitent à cette époque-là Saint-Pétersbourg, centre du pouvoir administratif et de la vie mondaine³⁸⁵. L'image de cette ville apparaît également chez Henri Troyat dans une proportion relativement égale à celle de Moscou. Les descriptions de Saint-Pétersbourg sont, comme celles de Moscou, instantanées, vues, donc, par des personnages à des moments bien déterminés. Les noyaux autour desquels s'organisent les descriptions de Moscou et de Saint-Pétersbourg sont fréquemment le Kremlin³⁸⁶ et la Perspective Nevsky³⁸⁷ avec leurs monuments respectifs. L'architecte français Grimbosq assiste de son côté à la naissance de Saint-Pétersbourg. La Perspective Nevsky, en 1721, n'est qu' “ une immense allée rectiligne, déserte, pavée en son milieu, et flanquée de quatre rangées de tilleuls ” qui se perd “ d'un côté dans la brume verdâtre de la campagne ” et aboutit, de l'autre côté, “ à un édifice sévère surmonté d'une haute flèche ”³⁸⁸ qui est l'Amirauté. Sophie Ozareff découvre Saint-Pétersbourg dès le premier soir de son arrivée en 1815, en se rendant en fiacre, par un temps pluvieux, vers son hôtel, situé sur la perspective Nevsky. La même avenue a déjà considérablement changé, ainsi qu'en atteste

³⁸³ - Henri Troyat, *Tant que la terre durera*, op. cit., p. 223.

³⁸⁴ - *Ibid.*, p. 395.

³⁸⁵ - Artiomova E., “ *L'aspect des villes russes pendant le dernier tiers du XVII^{ème} siècle d'après les notes des voyageurs français* ” dans *La Russie et la France des XVIII^e et XIX^e siècles*, Moscou, Nauka, 1995, p. 70 (en russe).

³⁸⁶ - Henri Troyat, *Le Moscovite*, op. cit., p. 23 ; *Le défi d'Olga*, op. cit., p.12 ; *Grimbosq*, op. cit., p. 110.

³⁸⁷ - Henri Troyat, *Le sac et la cendre*, op. cit., p. 268 ; *Grimbosq*, op. cit., p. 9, p. 57 ; *Les compagnons du coquelicot*, op. cit., p. 304.

³⁸⁸ - Henri Troyat, *Grimbosq*, op. cit., p. 9.

l'impression de la Française, qui “ entrevit un mélange de palais, de magasins et d'églises ”³⁸⁹. Le même ensemble architectural sert de décor à l'évocation des événements révolutionnaires de 1917 :

*Tout au bout de la perspective, derrière les branchages givrés du square, le bâtiment de l'Amirauté, à la façade jaune clair, barrées de piliers blancs, haussait vers le ciel sa flèche d'or pointue que terminait une girouette en forme de navire. A droite, sur la place du Palais, le palais d'Hiver, brun, renfrogné, surchargé d'ornements baroques et de statues, faisait face à la colonne d'Alexandre, en granit rose, constellée de neige et sommée d'un ange en bronze qui tenait une croix à la main. Et tout cela, colonne de granit, effigies d'airan, grilles de fer forgé, marches de marbre, flèches dorées, affirmait d'une manière péremptoire la suprématie de l'ordre et de la tradition sur les autres tendances humaines*³⁹⁰.

Le vocabulaire personnifiant (“ renfrogné”, “ d'une manière péremptoire ”), sert à souligner le moment précis et l'importance majeure des événements évoqués. Le narrateur réussit à transmettre, à la fois d'une manière brève et pittoresque, la perception du monde extérieur de ses personnages. Grimbosq est invité à la réception que Pierre le Grand offre dans son palais. Les regards des invités sont fixés sur la porte du palais, par où doit sortir le tsar. Grimbosq contemple cette scène avec curiosité. Il semble être désappointé (“ Grimbosq était déçu ”), par ce qu'il voit :

*Ce palais, en vérité, ressemblait plutôt à une maison de campagne hollandaise, avec son grand toit métallique, ses murs peints en jaune pâle et gris, ses bas-reliefs blanchâtres et ses fenêtres toutes pareilles, alignées sur deux étages*³⁹¹.

Il est notoire que Pierre le Grand n'accorde guère d'importance à sa demeure. Ce palais, qui est actuellement un musée, a été construit par l'architecte italien Trezzini en 1710-1714. La description ci-dessus semble correspondre à l'aspect qu'il a conservé. Ce palais est situé dans un beau jardin qui porte le nom de jardin d'Été. Il nous donne la vision :

*De vastes parterres réguliers, des arbres taillés en boule, des étangs aux bords nets, des statues plantées symétriquement, des murailles de feuillage alignées au cordeau, un mélange de verdure et de géométrie, de nature et d'intelligence*³⁹².

Le jardin d'Été rappelle Versailles à Grimbosq. Grimbosq est surpris de voir tant de constructions réalisées, par la volonté de l'empereur, au bout de dix-sept ans, sur un sol marécageux. L'île de Vassilievsky, qui est le cœur de Saint-Pétersbourg, est évoquée maintes fois. C'est dans cette île que Grimbosq doit, en principe, construire une église orthodoxe. Naturellement, les images de la forteresse et de la cathédrale Saint-Pierre-et-Saint-Paul* apparaissent dans le récit.

³⁸⁹ - Henri Troyat, *Les compagnons du coquelicot*, op. cit., p. 304.

³⁹⁰ - Henri Troyat, *Le sac et la cendre*, op. cit., p. 268.

³⁹¹ - Henri Troyat, *Grimbosq*, op. cit., p. 17.

³⁹² - *Ibid.*, p. 17.

* - Le 16 mai (le 27 mai selon le calendrier grégorien) 1703, jour de la pose de la première pierre de la forteresse Pierre-et-Paul, est considéré comme date de naissance de la ville elle-même.

L'architecte français les aperçoit, lors de sa promenade en bateau sur la Néva, en compagnie de Romachkine. Les descriptions, contenant les verbes d'action (s'avançait, dominait, recouvrait) ne troublent pas le déroulement du récit :

*Détachée de la terre ferme, une citadelle s'avançait au milieu du fleuve. Murs abrupts, bastions trapus et clocher entouré d'échafaudages*³⁹³.

Le Français voit la cathédrale, “ cette œuvre du grand Domenico Trezzini ”, en cours d'achèvement. Cela se comprend à quelques détails : “ clocher entouré d'échafaudages ”³⁹⁴, “ dans l'enceinte de la forteresse Saint-Pierre-et-Saint-Paul, Domenico Trezzini recouvrait de feuilles de cuivre doré le toit du haut clocher élevé sur l'ordre de l'empereur ”³⁹⁵. En regardant “ les dimensions grandioses ” de cette cathédrale ainsi que “ la richesse de son ornementation ”, “ un ange tenant une croix ” dominant “ cette construction vertigineuse ”, Grimbosq la juge “ lourd, pompeux et sans âme ”³⁹⁶. N'est-ce pas dû au fait qu'elle ait été érigée par l'italien Domenico Trézzini qui était éloigné de sa patrie si différente par son soleil, sa douceur de vivre et la beauté des monuments de la Renaissance italienne. La cathédrale Saint-Pierre-et-Saint-Paul est le lieu où la plupart des tsars russes sont inhumés. D'ailleurs, Henri Troyat rappelle également ce lieu à l'occasion du décès du grand-duc Vladimir, descendant d'un cousin germain du dernier tsar russe Nicolas II. La Russie accorde à cet héritier des tsars le droit d'être inhumé, comme la plupart de ses ancêtres, à Saint-Pétersbourg. “ Un tel honneur avait d'ailleurs été sollicité par lui dans ses dernières volontés ”³⁹⁷. Sophie Ozareff, comme son confrère, fait la découverte de la même ville en compagnie du guide. Les évocations des endroits visités sont à nouveau brèves :

*À l'angle d'une place, une statue surgit, comme indignée d'être surprise dans son repos. Un cavalier de bronze faisait cabrer son cheval sur la roche qui lui servait de socle et tendait le bras vers la Néva. C'était, dit Nicolas, le fameux Pierre le Grand de Falconet. Le palais de l'Amirauté dressait, tout à côté, ses énormes murs jaunes, sa tour à galerie et son aiguille d'or piquée dans un ciel de coton. Plus loin encore, cette masse grisâtre, dans la brume, méritait que Sophie lui accordât un regard déférent : le palais d'Hiver, résidence habituelle du tsar*³⁹⁸.

La description rendue dynamique par les verbes d'action (surgit, faisait cabrer, tendait le bras, dressait) ainsi que par les différents plans d'énumération n'interrompt pas le déroulement de l'action. Les propositions de cette représentation ont une construction syntaxique parallèle. En outre, les descriptions relatives à l'aspect des villes russes sont fréquemment accompagnées d'une

³⁹³ - Henri Troyat, *Grimbosq, op. cit.*, p. 9.

³⁹⁴ - *Ibid.*, p. 9.

³⁹⁵ - *Ibid.*, p. 163.

³⁹⁶ - *Ibid.*, pp. 163-164.

³⁹⁷ - Henri Troyat, *Le défi d'Olga, op. cit.*, p. 106.

³⁹⁸ - *Ibid.*, p. 303.

appréciation favorable. Remontant la perspective Nevsky au lendemain de sa venue, Sophie la compare à “ un livre d’art ”. L’abondance de canaux étroits, “ d’où montait une odeur de vase ”, lui rappellera Venise. Raspoutine arrive à Saint-Pétersbourg. Sa première impression est décrite avec un vocabulaire qui, en peu de mots, donne une appréciation fort positive :

Dès l’abord, il est impressionné par le grouillement énorme de Saint-Pétersbourg, la hauteur et la beauté des édifices, la splendeur des églises, le luxe des magasins et des équipages, la mine importante des passants, la profusion des uniformes et par cette notion diffuse de l’omnipotence impériale³⁹⁹.

C’est ainsi que Saint-Pétersbourg apparaît à Raspoutine, arrivant en 1913 du petit village sibérien de Pokrovskoïé, situé “ à mille lieues du pouvoir ”. Le romancier ne saurait manquer l’évocation de la ville de Saint-Pétersbourg à “ la saison la plus douce et la plus mystérieuse ” que l’on appelle les nuits blanches :

La ville baignait dans une clarté de printemps polaire, qui n’était ni le jour ni la nuit. Dans cette fausse aurore, les maisons perdaient leur épaisseur, les ombres n’appartenaient à personne, l’existence quotidienne était déviée⁴⁰⁰.

Les villes de province sont citées lorsque les personnages sont obligés d’y passer ou d’y vivre, comme les Ozareff en exil sibérien. Sophie Ozareff part de Saint-Pétersbourg vers la Sibérie lointaine pour rejoindre son mari en exil. Elle traverse de nombreuses villes de province en trois mois et demi, parcourant six mille verstes. Sont mentionnés les noms de plusieurs villes (Tomsk, Mariïnsk, Kansk, Irkoutsk, Tchita, Verkhné-Oudïnsk) et ceux de petites stations (Bérimoulskoïé, Podiélitchnaïa, Oûïar, Klioutchinsk, Borovskaïa). D’autres endroits se situent certainement sur la route longue et exténuante de Sophie Ozareff. Le narrateur évite de les nommer toutes et se consacre aux formalités et données du voyage typiquement russe. Ainsi allons-nous découvrir *la podorojnaïa*, ou feuille de route. La *podorojnaïa*, en ancienne Russie avant l’établissement des communications ferroviaires* était un document officiel, certifiant le droit du voyageur de se servir, pour circuler, d’un nombre déterminé de chevaux de poste. Sophie Ozareff possède la *podorojnaïa* de troisième catégorie, “ frappée d’un seul cachet ”, “ délivrée aux simples particuliers ”. Cette feuille oblige Sophie à attendre “ les troïkas fraîches ” au relais. Elle est souvent dépassée par d’autres voyageurs, ayant les *podorojnaïas* de classes supérieures, distribuées selon le caractère des sauf-conduits. Les détails concernant les feuilles de route plus privilégiées nous sont donnés. La *podorojnaïa* du courrier du cabinet impérial, portant trois cachets, est réservée aux personnes importantes et permet ainsi de réquisitionner la meilleure troïka et de prendre les chevaux en réserve. La *podorojnaïa* de deuxième catégorie, ou “ *podorojnaïa* officielle, marquée de deux cachets ”, est délivrée aux officiers de terre et de mer, et aux “ gros bonnets de l’administration ”.

³⁹⁹ - Henri Troyat, *Raspoutine*, op. cit., p. 20.

⁴⁰⁰ - Henri Troyat, *La barynia*, op. cit., p. 16.

“ La belle calèche noire et jaune ”, don de Michel Borissovitch Ozareff, a servi longtemps à Sophie Ozareff. Elle a dû l’abandonner, avec regret, dans la région de Tomsk. A partir de cet endroit elle commence à se servir de sa podorojnaïa pour rouler. Le narrateur consacre une grande page à la description de ce papier russe⁴⁰¹.

Seules quelques villes, que Sophie traverse, seront décrites d’une manière plus au moins détaillée. Cette contrée inconnue la frappe par la dispersion des villes, par la beauté des paysages sauvages, par les isbas misérables. En un sens, la ville de province de cette époque-là se différencie très peu du village. Les localités villageoises, que Sophie voit sur sa route, provoquent cette impression bien rendue dans la palole du narrateur :

*Sophie avait déjà vu mille fois ce même village : maisonnettes de rondins, noircies, déhanchées, palissades mangées par les orties, puits à bascule, petite église badigeonnée de blanc, coiffée d’un toit vert chou et surmontée d’une coupole métallique... Des cochons à tête de sangliers, maigres, jaunes, le poil hirsute, se vautraient dans un fossé. Une oie s’envolait, effarouchée. Un pope se retournait, barbu comme un prophète, étonné comme un enfant. Et, déjà, il n’y avait plus de village*⁴⁰².

Fréquentes également sont les villes de province ayant un aspect presque semblable. Ce qui s’étale devant Sophie “c’était une hauteur sablonneuse, avec quelques bicoques de bois cernant une maison rouge, surmontée d’un drapeau. Plus loin, se dressaient les bulbes en cuivre terni d’une église”⁴⁰³. Il s’agit, notamment, de la ville de Tchita qui est, pour elle, une “ terre promise ”, le lieu de la déportation de son mari.

La description de la ville d’Irkoutsk se rapproche de l’image précédente :

*La ville était petite, poussiéreuse, avec des rues étroites, en terre battue, des trottoirs de planches, des maisons de bois et un square planté de bouleaux et de mélèzes, où se réunissaient, chaque soir, les familles des fonctionnaires et des marchands*⁴⁰⁴.

La même remarque concerne l’église : “ au-dessus des maisonnettes blanches les bulbes dorés des églises brillaient comme des légumes d’un merveilleux potager ”. Les villes de province, décrites par Henri Troyat, sont monotones et attirantes à la fois. Les habitants savent y vivre. Ils se contentent de cette monotonie extérieure. Dans le jardin public d’Irkoutsk Sophie entend, avec surprise, un orchestre militaire jouer du Gluck “ avec beaucoup d’ardeur ”. L’aspect des villes russes est généralement présenté d’une manière rapide, mais vive et gaie. L’auteur s’efforce de rendre les sensations joviales et réjouissantes. Lorsque Grimbosq découvre Moscou pour la première fois, du haut d’une colline, aujourd’hui aplanie, il est fasciné en contemplant “ comme un

* - La voie transsibérienne ne couvrira la distance de Moscou jusqu’à Vladivostok qu’ en 1901.

⁴⁰¹ - Henri Troyat, *Les compagnons du coquelicot*, op. cit., pp. 236-238.

⁴⁰² - Henri Troyat, *La gloire des vaincus*, op. cit., p. 239.

⁴⁰³ - *Ibid.*, p. 344.

grouillement d'étincelles dorées, les coupoles d'églises ” de cette ville⁴⁰⁵. Le romancier recourt fréquemment, dans ses descriptions, à une palette de couleurs inspirées par celles des fruits. Le coloris des bulbes des églises russes lui rappelle “ les légumes d'un merveilleux potager ” et les lignes des dômes des chapelles évoquent les contours “ d'ananas et d'oignon ”. Le chef-d'œuvre de l'architecture russe du XVI^e siècle, la cathédrale Saint-Basile-le-Bienheureux, construite sous Ivan le Terrible, suscite un double sentiment chez Grimbosq. Cette cathédrale, en effet, dans sa conception ne correspond pas aux attentes ordinaires de cette époque. Il l'exprime dans une exclamation:

*Extraordinaire ! Je n'aurais jamais cru que la laideur pût être belle !*⁴⁰⁶.

Cette réplique suit une description brève, mais fort spectaculaire. C'est une énumération des objets et formes géométriques qui permettent au lecteur français de reconstruire mentalement cette image russe :

*Ce n'était pas une construction de pierre, mais un amoncellement hétéroclite de jouets, cylindres, demi-sphères, escaliers, arcades, croix, tours, chaînettes, lanternons, peinturlurés en rouge, en vert, en bleu, en or*⁴⁰⁷.

Le narrateur qualifie la forme de cette construction de “silhouette extravagante ”. Grimbosq ne peut s'empêcher de sourire “ avec une admiration inquiète ”. Ce monument russe le fait rêver. Il a envie comme un enfant “ de s'amuser avec ces cubes, avec ces boules ”. On relève ici les qualités exprimées par le romancier telles que “ la naïveté ”, “ la manière exagérée et puérile ” de se réjouir. Grimbosq illustre son contentement de la même façon. Le style original d'autres cathédrales de la vieille Moscovie, comme celles de l'Annonciation, de l'Assomption, de l'Archange, est également décrit d'un seul trait par le vocabulaire naïf qui est spontané, naturel et sans artifice : “ coupoles aux flancs renflés, clochers en forme d'oignons, flèches, toits pointus ”⁴⁰⁸. Ces cathédrales russes, remontant aux XV^e ou XVI^e siècles, sont, en effet, pittoresques. Ce sont des constructions, inspirées de vieilles traditions de l'architecture russe. Elles sont surmontées de cinq imposantes coupoles dorées comme celle de l'Assomption (1475-1479) et de l'Archange-Michel (1505-1506) ou de neuf coupoles dorées comme celle de l'Annonciation (1562-1564). Jusqu'au début du XX^e siècle, la cathédrale de l'Assomption demeura le principal lieu de culte de la Russie. S'y déroulaient non seulement les services divins solennels, mais aussi d'importantes cérémonies officielles, comme le mariage des tsars, les couronnements, l'intronisation des patriarches, la lecture des actes gouvernementaux importants. On y a proclamé, par exemple, le rattachement de l'Ukraine à la Russie en 1654. Pendant trois siècles, la cathédrale de l'Archange-Michel servit de nécropole aux princes de Moscou et aux tsars russes et ce, jusqu'à Pierre le Grand. Elle regroupe au total

⁴⁰⁴ - *Ibid.*, p. 295.

⁴⁰⁵ - Henri Troyat, *Grimbosq, op. cit.*, p. 107.

⁴⁰⁶ - Henri Troyat, *Grimbosq, op. cit.*, p. 110.

⁴⁰⁷ - *Ibid.*, p. 110.

quarante-six caveaux comportant cinquante-six dépouilles mortelles dont celles d' Ivan Kalita et de Dimitri Donskoï, premiers tsars de la dynastie Romanov⁴⁰⁹. Des siècles durant, la cathédrale de l'Archange-Michel fut particulièrement vénérée par les grands princes et les tsars russes. Ils s'y rendaient pour rendre hommage à leurs ancêtres lors des départs et des retours de guerre, et après le couronnement. Pierre le Grand a voulu, une année avant sa mort, que son épouse Catherine soit sacrée impératrice en la cathédrale de l'Archange-Michel, à Moscou. Le romancier insiste sur ce détail des traditions de la Cour de Russie⁴¹⁰. À maintes reprises, la cathédrale de l'Assomption apparaît à propos des cérémonies des couronnements : le 15 février 1730 celui d' Anna Ivanovna⁴¹¹, le 25 mai 1741 celui d' Elisabeth⁴¹², le 22 septembre 1762 celui de Catherine II⁴¹³, le 22 août 1826 celui de Nicolas I^{er}⁴¹⁴. Alexandre II, le tsar Libérateur, y sera également couronné, mais son couronnement et sa consécration à l'Église ont lieu plus tard, après sa proclamation en tant qu'empereur, à cause de la guerre de Crimée et des problèmes diplomatiques qui en découlent. Lorsqu'il se rend à Moscou pour cette cérémonie il visite trois importantes cathédrales russes :

*Le tsar et la tsarine se rendent successivement dans les cathédrales de l'Assomption, de l'Archange et de l'Annonciation pour s'incliner devant les reliques des saints moscovites, les images sacrées et les tombes des ancêtres*⁴¹⁵.

Le romancier insiste plutôt sur les aspects de la cérémonie que sur la description du lieu. “ Le bourdon ” de la cathédrale de l'Assomption donne le signal, le 14 mai 1896, du début des cérémonies du couronnement du dernier tsar Nicolas II. Nicolas Arapoff et Zagoulaïeff écoutent “ toutes les cloches de toutes les églises ”⁴¹⁶ du Kremlin, qui carillonnent “ à la volée ”. Les coupoles orthodoxes donnent un attrait particulier aux villes russes. Le narrateur décrit ainsi la ville de Pskov :

*La ville, étalée sur les deux rives du fleuve de la Vélikaïa et de la Pskova, avait un charme archaïque, avec ses églises aux coupoles multicolores et son Kremlin à l'enceinte fortifiée, qui dominait la ville*⁴¹⁷.

On retrouve toujours le ton personnel et bienveillant des personnages lorsqu'ils décrivent ce qu'ils voient. On note, en outre, que le romancier n'ose jamais critiquer ou blâmer les descriptions ainsi faites. Il ne porte pas de jugement. Malgré le caractère rapide de celles-ci, l'auteur prend soin du choix des détails descriptifs. Le détail est, en effet, d'une grande importance pour le romancier, qui le reconnaît volontiers:

⁴⁰⁸ - *Ibid.*, p. 111.

⁴⁰⁹ - Rodimtséva I., Romanenko A, Smirnova E., *Moscou. Le Kremlin et la place Rouge*, Moscou, Les Editions du Progrès, 1976, pp. 44-64 ; Pissarskaï L., Rodimtséva I., *Le Kremlin de Moscou*, Moscou, Moskovski rabotchi, 1971, pp. 14-28 (en russe).

⁴¹⁰ - Henri Troyat, *Terribles tsarines*, *op. cit.*, p. 12.

⁴¹¹ - *Ibid.*, p. 90.

⁴¹² - *Ibid.*, p. 169.

⁴¹³ - Henri Troyat, *Catherine la Grande*, *op. cit.*, p. 205.

⁴¹⁴ - Henri Troyat, *Nicolas I^{er}*, *op. cit.*, p. 78.

⁴¹⁵ - Henri Troyat, *Alexandre II. Le Tsar Libérateur*, *op. cit.*, p. 55.

⁴¹⁶ - Henri Troyat, *Tant que la terre durera*, *op. cit.*, p. 225.

*J'oublie l'ensemble de l'œuvre pour ne penser qu'au détail*⁴¹⁸.

Mais à côté de la présence réelle des villes, où vivent les personnages, on trouve une description à caractère sentimental, lorsque les héros en rêvent, éloignés par les circonstances. La vision affective, sensible et rêveuse, se manifeste lorsque les exilés russes se laissent aller à leur rêverie russe et se croient ainsi revenus vers leurs origines. Les souvenirs de Moscou affluent dans la tête d'Igor Dimitrievitch Lébédév “ dans une joyeuse incohérence ”. Traditionnellement, l'évocation d'une ville russe préférée est ramenée, dans des cas semblables, à l'énumération des endroits favoris, particulièrement chers aux personnages. Ces lieux peuvent être seulement indiqués ou acquérir quelque brève caractéristique particulière, comme cela ressort lorsqu'Igor Dimitrievitch se rappelle sa vie à Moscou :

*Pêle-mêle, il évoqua la maison de Moscou, dans le quartier de l'Arbat, la vie large et gaie avec Hélène, les spectacles de ballet du Bolchoï, le Théâtre d'art de Stanislavski, dont la salle était tendue de tissu gris, avec une mouette blanche sur le rideau de scène*⁴¹⁹.

Olga Kourganova, perdue dans “ des pensées sentimentales ”, revoit “ les bals étincelants du palais d'Hiver ” à Saint-Pétersbourg, “ les remparts du Kremlin ” de Moscou, “ les calèches groupées à l'entrée du théâtre Bolchoï ”⁴²⁰. Lors de la présentation de *Boris Godounoff* au théâtre du Châtelet, avec la participation de Chaliapine, Tania Danoff se rappelle le même opéra avec le même chanteur au Théâtre de Marie, à Saint-Pétersbourg⁴²¹. Ces trois exemples d'images de villes à jamais perdues reconstituent un pays irréel et sans frontières. Les exilés russes aiment retrouver le pays de leur naissance dans leurs rêves russes. Malgré un long séjour en France Constantin Chevezoff éprouve la nostalgie de son pays. Dans les moments de mélancolie, il pense à la Russie, à sa mère qui devient vieille. Son pays est avant tout sa ville natale, Saint-Pétersbourg. Cette ville est attirante, pour lui, en toute saison. Et Constantin Chevezoff, dans ses rêveries, imagine “ la neige précoce ”, les courses de traîneaux “ sur la Néva gelée ”, le ciel “ pâle ” de Saint-Pétersbourg “ durant les nuits blanches de juin ”⁴²². L'auteur nous situe adroitement dans les lieux de son imagination et de sa prédilection. Le voyage russe que le lecteur entreprend le transporte et le plonge dans la Russie telle que les personnages la voient et l'apprécient. Le lecteur est saisi par un enchantement merveilleux. Il suit l'itinéraire des personnages et découvre ainsi le monde russe du romancier, par l'intermédiaire des villes russes, avec leurs charmes, leurs mystères et leurs personnalités respectives.

III – Les circonstances particulières de la vie

⁴¹⁷ - Henri Troyat, *La barynia*, op. cit., pp. 56-57.

⁴¹⁸ - Henri Troyat, *Un si long chemin*, op. cit., p. 218.

⁴¹⁹ - Henri Troyat, *Le bruit solitaire du cœur*, op. cit., p. 66.

⁴²⁰ - Henri Troyat, *Le défi d'Olga*, op. cit., p. 12.

⁴²¹ - Henri Troyat, *Étrangers sur la terre*, op. cit., p. 543.

⁴²² - Henri Troyat, *Votre très humble et très obéissant serviteur*, op. cit., p. 131.

Dans le cadre de notre étude “ les circonstances ” sont des situations dans lesquelles les personnages ainsi que le narrateur peuvent entrer en tant qu’ observateurs ou participants. Entraînés dans un monde russe inconnu, force Français s’adonnent à l’observation curieuse de phénomènes russes qui leur semblent étranges. Dans la galerie des personnages, l’architecte Grimbosq, Sophie Ozareff, Thierry Gozelin, Jean Roussel, Odile, Elisabeth commencent à percevoir et quelquefois à assimiler la réalité slave par l’intermédiaire d’amis russes. Il s’agit là d’une manière de procéder que le romancier privilégie car elle lui permet de rendre compte du monde intérieur russe qu’il porte en lui.

A – Les traditions russes

Les traditions, à la fois manières de penser et de vivre héritées du passé, sont transmises de génération en génération. De fait, les traditions russes sont, incontestablement, chères au romancier. Leur évocation fréquente ramène le lecteur vers la Russie. Les coutumes russes sont annoncées fréquemment par différents points de repère linguistiques : “ selon l’usage russe ”, “ une vieille coutume russe veut que ”, “ comme il est d’usage en Russie ”, “ c’est une coutume russe ”, conformément au vieux rite orthodoxe ”. Le lecteur peut découvrir les usages russes, introduits directement dans le tissu de la description. Le narrateur accompagne ses descriptions de l’action des personnages par des remarques comme celle-ci : “ elle doit, donc, se plier à l’usage, comme n’importe quelle étrangère ”⁴²³. On observe aussi que les personnages affirment fréquemment que le peuple russe “ est engourdi par la tradition et la religion ”⁴²⁴ et que tout en Russie est profondément “ enraciné dans la tradition, la religion ”⁴²⁵.

A. 1 - La coutume d’offrir le pain et le sel

Il s’agit d’une ancienne tradition russe où le pain signifie la grâce et le sel symbolise l’amour. Ceux qui étudient les mœurs russes⁴²⁶ constatent que, même aujourd’hui, loin des capitales et des grandes villes, la coutume existe encore d’inviter, autant que possible, les voyageurs et les passants dans la maison, de les nourrir et de les héberger. Ceci se pratiquait, en Russie, au temps jadis et on ne demandait pas un copeck aux passants inconnus. Un proverbe russe évoque même cela: *хлеб-соль разбойника побеждает* (*khleb –sol’ pobejdaet razboïnika*), ce qui veut dire en français: “ le pain et le sel ont victoire sur les bandits ”. Ce trait de générosité avait cours chez les propriétaires fonciers ainsi que chez les paysans. L’emploi de cette coutume est très large. Le pain et le sel sont offerts en Russie tant aux jeunes mariés qu’aux invités d’honneur. Nous en observons, en particulier, l’évocation fréquente par Henri Troyat lors des mariages . Sophie Ozareff, assistant au mariage de Marie, la sœur de son époux, admire ce rite :

⁴²³ - Henri Troyat, *Jouri*, Paris, Éditions J’ai lu, 1997, p. 18.

⁴²⁴ - Henri Troyat, *Votre très humble et très obéissant serviteur*, *op. cit.*, p. 190.

⁴²⁵ - *Ibid.*, p. 168.

⁴²⁶ - Zabiline M., *Le peuple russe*, Rostov-sur le Don, Fénix, 1996, p. 511 (en russe).

*Dans le vestibule, une servante présenta aux jeunes mariés le pain noir et le sel sur un plateau d'argent*⁴²⁷.

Dans son for intérieur, elle semble regretter que son union avec Nicolas Ozareff ait été célébrée autrement. Klim se rappelle volontiers sa cérémonie de mariage avec Xénia. Cet aspect rituel y figure :

*C'est Vassili Péetrovitch qui, à six heures du soir, a accueilli les jeunes mariés, retour de l'église. Il les a bénis avec l'icône familiale, tandis que Julie leur offrait le pain et le sel de l'hospitalité*⁴²⁸.

Dans ces deux passages, les éléments descriptifs, concernant une coutume russe, s'intercalent en incisive. Cet acte rituel est respecté, en ancienne Russie, par les gens de toutes conditions sociales. Bien sûr, l'ampleur des cérémonies dont ce rite fait partie varie selon la hiérarchie sociale. Lors des fêtes du couronnement d'Alexandre II, à l'entrée du palais du Kremlin, le prince Serge Golitsine, grand maréchal, présente au tsar et à son épouse " sur un plat d'argent l'offrande traditionnelle du pain et du sel " ⁴²⁹. Le futur tsar Nicolas I^{er} et son épouse Alexandra Fedorovna sont accueillis, après la cérémonie religieuse de mariage, au palais Anitchkov, par l'empereur Alexandre et l'impératrice Élisabeth qui les accueillent " en leur offrant le pain et le sel de l'hospitalité " ⁴³⁰. Les parents accueillent leurs enfants au retour d'une longue séparation de la même manière. Cette tradition apparaît lorsque le romancier présente une scène qui relate la venue des parents de Nicolas Gogol dans la propriété familiale. Le père et la mère de Vassili Afanassiévitch reçoivent leur bru comme leur propre enfant, en l'attendant " sur le seuil avec le pain et le sel de l'hospitalité " ⁴³¹. En ancienne Russie, le pain et le sel sont déposés et rangés près de l'icône familiale ou sur un meuble dans le salon. C'est ainsi chez Tania et Michel Danoff :

*Le pain et le sel reposaient sur une tablette, près de la porte*⁴³².

On relève dans la langue russe quelques dérivés construits à partir de ces deux mots *хлеб* (*khleb*), ou pain, et *соль* (*sol'*), ou sel. Les substantifs *хлебосольство* (*khlebossilstvo*) désigne " hospitalité, cordialité dans l'accueil ". *Хлебосол* (*khlebossil*) au masculin, *хлебосолка* (*khlebossilka*) au féminin qualifient les personnes hospitalières et cordiales dans l'accueil. Les adjectifs *хлебосольный /-ая* (*khlebossilnii / aia*, masculin / féminin) signifient qu'une personne est hospitalière⁴³³. Cette ancienne tradition russe reste toujours vivante. Les familles russes offrent toujours aux jeunes mariés ainsi qu'à quelques invités d'honneur le pain et le sel sur un joli plateau posé sur un tissu brodé. Cette agréable coutume séculaire est également conservée dans les cérémonies russes officielles.

⁴²⁷ - Henri Troyat, *La barynia*, op. cit., p. 206.

⁴²⁸ - Henri Troyat, *Le cahier*, op. cit., p. 519.

⁴²⁹ - Henri Troyat, *Alexandre II. Le Tsar libérateur*, op. cit., p. 55.

⁴³⁰ - Henri Troyat, *Nicolas I^{er}*, op. cit., p. 27.

⁴³¹ - Henri Troyat, *Gogol*, Paris, Flammarion, 1971, p. 11.

⁴³² - Henri Troyat, *Tant que la terre durera*, op. cit., p. 312.

⁴³³ - *Le dictionnaire raisonné de la langue russe*, sous la rédaction de D. Ouchakov, tome IV, Moscou, Rousskié slovari, 1994, p.1151.

A. 2 – Deux prénoms russes

En Russie tout individu est désigné par deux prénoms, le sien et celui de son père, ainsi que par son nom. L'attribution du prénom du père constitue une tradition qui remonte aux temps très anciens où le père était le seul soutien de famille et son chef légitime. Incontestablement, la façon d'appeler les gens par leurs deux prénoms témoigne d'une attitude polie envers les personnes et inclut le désir de montrer l'estime que l'on a pour elles.

En russe, ce deuxième prénom est *отчество* (*ottchestvo*), ou *величание* (*vélitchanié*). Ce dernier a l'emploi livresque⁴³⁴. Le mot russe *величать* (*vélitchat'*) signifie “élever”, “exalter”, “glorifier”, “célébrer” et aussi “appeler quelqu'un par son deuxième prénom, ou patronyme”. Les patronymes russes sont d'une formation très ancienne. Les registres des ambassadeurs russes de l'an 945 contiennent quelques prénoms accompagnés de patronymes⁴³⁵.

Les *фамилии* (*phamilii*), ou les noms de famille sont introduits dans la vie quotidienne en Russie sur ordre de Pierre I^{er}⁴³⁶. Bien sûr, les noms de famille en tant qu'élément d'appellation sont apparus auparavant, mais ils s'appelaient *прозвища* (*prozvischtcha*), ou sobriquets et *прозвания* (*prozvaniya*), ou surnoms. Les groupes sociaux ont reçu leurs noms de famille à des époques différentes. Les *князья* (*kniazia*), ou les princes et *бояре* (*boyaré*), ou les boyards seront les premiers à les recevoir aux XIV^e-XV^e siècles. Les *дворяне* (*dvoriané*), ou les nobles auront leurs noms de famille aux XVI^e-XVIII^e siècles. Les marchands et les militaires en seront dotés aux XVII^e-XIX^e siècles.

De nos jours, on commence à ajouter le deuxième prénom (patronyme) lorsque l'homme devient tout à fait adulte, lorsqu'il acquiert du poids dans la société et se marie, et non pas à l'adolescence. Au XIX^e siècle, il n'en était pas de même car les conditions sociales étaient différentes. Ainsi, les *bartchouks*, les fils du barine, étaient appelés, dès leur plus tendre enfance, par leurs deux prénoms.

Les serfs passaient toute leur vie avec un seul nom. On en trouve l'illustration dans le roman d'I. Goncharov *Oblomov*, où l'on interdit au petit Iliia Ilitch d'utiliser deux prénoms, en lui rappelant constamment: “ Et à quoi servent Pétka, Zakharka, Vaska ”⁴³⁷ qui sont les prénoms traditionnels des serfs. Henri Troyat suit également cette particularité, notamment, dans *Les Héritiers de l'avenir* où le romancier aborde, parmi d'autres, le problème de l'abolition du servage en Russie. Comme toujours, “ quelle que soit la dimension du fait historique, c'est le fait humain ” qui l'intéresse. Parmi ces héros il y a un serf dont le nom est Klim. Il y a aussi son maître, un bartchouk qui s'appelle Vissarion Vassiliévitch ; Vissarion, le fils de Vassilii. Tous les deux ont grandi en même temps, à la campagne. Klim et son bartchouk sont du même âge. Klim est son compagnon de jeux. Leurs souvenirs d'enfance les rapprochent, mais la différence de leur condition sociale est telle qu'ils ne peuvent être deux amis. Cette différence sociale est fort évidente lors de leur conversation. Ils peuvent se tutoyer, mais, comme c'est de règle en ancienne Russie, Klim qui est le serf appelle son bartchouk d'une manière polie suivie de deux prénoms :

⁴³⁴ - *Ibid.*, tome I, p. 243.

⁴³⁵ - Souslova A.V., Soupéranskaïa A.V., *Des noms russes*, Léninegrad, Lenizdat, 1978, p. 153 (en russe).

⁴³⁶ - *Ibid.*, p. 157-158.

⁴³⁷ - Gontcharov I. A., *Oblomov*, Novossibirsk, Zapadno-sibirskoïé knijnoïé izdatelstvo, 1993 (en russe).

- *Alors, Klim?*
- *Alors, Vissarion Vassiliévitch ?*
- *Qu'est-ce que tu fabriques là ?*
- *Tu vois, du petit bois pour allumer les poêles.*⁴³⁸

Cet ancien usage des deux prénoms russes est évoqué à maintes reprises et dans les circonstances variées dans la structure des œuvres littéraires d'Henri Troyat. Un de ses romans est intitulé *Marie Karpovna*, du nom du principal personnage. Quel livre, celui-là ! En 188 pages, le romancier dessine avec une maîtrise extraordinaire le caractère impitoyable de cette femme qui fait plier tout le monde, qui n'a de cesse tant que les gens ne tombent pas à genoux devant elle, brisés, rompus. Le titre même de cet ouvrage oblige l'écrivain à donner une explication au lecteur dès le début. Le romancier le fait en bas de page:

*En Russie, toute personne de quelque qualité – homme ou femme – était désignée par deux prénoms, le sien et celui de son père. Ainsi Alexis Ivanovitch signifiait Alexis, fils d'Ivan, Marie Karpovna: Marie, fille de Karp, etc. Il était de bon ton, dans la conversation, de donner à son interlocuteur ses deux prénoms, à l'exclusion du nom de famille*⁴³⁹.

Le narrateur peut s'engager à commenter cette coutume russe :

*Elle doit donc se plier à l'usage, comme n'importe quelle étrangère*⁴⁴⁰.

Youri s'habitue mal à entendre Sonia appeler solennellement sa mère et son père, par leur double prénom: Marie Vassilievna, Alexandre Borissovitich. “ Mais, après tout, il y a une raison à ce comportement ”⁴⁴¹. En effet, Sonia ne fait pas partie de la famille. Youri est le fils de la famille et Sonia est la fille d'une domestique. La vieille coutume russe devient pour les Français un effort fatigant. Et, d'ailleurs, les personnages d'Henri Troyat ne cachent pas cet ennui :

*Cet exercice mnémotechnique quotidien devait être aussi épuisant, songea Jean Roussel, que celui qui eût consisté, en France, à retenir par cœur l'adresse et le numéro de téléphone de vos moindres relations*⁴⁴².

L'attitude des Français envers cet usage russe est variée. Ils réagissent en fonction de leur expérience personnelle ainsi que de l'émotion due aux circonstances. Le grand maître de ballet Marius Petipa, à qui la Russie a donné la possibilité “ d'exercer un métier qui demeura sa raison d'être ”, a pris l'habitude d'utiliser les deux prénoms. En Russie, ce chorégraphe éminent se plaît à être appelé aussi par deux prénoms comme un Russe, Marius Ivanovitch. Son père se prénommaient Jean-Antoine. Le prénom français Jean correspond au

⁴³⁸ - Henri Troyat, *Le cahier*, Paris, Éditions d'Omnibus, 1999, p. 494.

⁴³⁹ - Henri Troyat, *Marie Karpovna*, op. cit., p. 5 – 6.

⁴⁴⁰ - Henri Troyat, *Youri*, op. cit., p. 18.

⁴⁴¹ - *Ibid.*, p. 18.

prénom russe Ivan. Mais un jour, ce plaisir joyeux cède sa place à une humiliation amère. Marius Petipa est officiellement congédié du Théâtre impérial de Saint-Pétersbourg et le concierge confus, “ avec fermeté et déférence ”, lui interdit l’entrée des coulisses:

*Désolé, Marius Ivanovitch... Ce sont les ordres... Je n’ai pas le droit de vous laisser passer*⁴⁴³.

Le narrateur nous confie que cette formule russe abasourdit le chorégraphe et lui rappelle qu’ “ il était à l’étranger et qu’il devait se conformer aux traditions de son pays d’accueil ”⁴⁴⁴. L’évocation de deux traditions, russe et française, dans une seule phrase, rend plus vive l’émotion de la personne qui estimait que “ son pays n’était pas celui de sa naissance, mais celui de sa réussite et de ses amitiés ”⁴⁴⁵.

*Ravalant son humiliation, Marius Ivanovitch, alias Marius Petipa, tourna les talons, rentra chez lui et se coucha sans un soupir*⁴⁴⁶.

Un autre Français Jean Roussel entreprend son premier voyage en Russie avec le désir d’y rester un assez long temps afin de la connaître bien. La découverte déjà de ce secret russe lui donne à penser qu’ “ il serait, donc, à l’avenir, Ivan Gastonovitch ”⁴⁴⁷. Lorsqu’on l’appelle pour la première fois par “ cher Ivan Gastonovitch ”, il se sent “ russifié jusqu’à la moelle ”. L’évocation de cette tradition nationale de Russie ne fait pratiquement jamais l’objet de commentaires importants dans l’œuvre d’Henri Troyat. Elle précède ou suit les conversations des personnages.

A. 3 – Le mariage russe

À travers les œuvres d’Henri Troyat on reconstitue la cérémonie de mariage russe comme un ensemble de rites particuliers. L’ampleur et le luxe de cette cérémonie sont liés à la classe sociale de jeunes mariés et de leurs parents. Cependant, on observe, en ancienne Russie, quelques rites dont la pratique est obligatoire et immuable dans le déroulement du mariage. Il s’agit de la cérémonie religieuse et de la fête au sein de la famille. Ces deux aspects sont, d’ailleurs, évoquées lorsque le romancier se plaît à unir soit les jeunes gens des familles nobles comme Tania Arapoff et Michel Danoff, Marie Ozareff et Vladimir Karpovitch Sédoff, Julie et Constantin Chevezoff, soit Xénia et Klim, serfs tous les deux. Les deux étapes sont suivies de longs préparatifs. On accorde une attention particulière à l’habit des jeunes mariées. Le narrateur ne manque pas de fournir des détails sur la tenue des mariés dans la narration en insistant souvent sur la tenue féminine. On admire “ la robe blanche ” et “ le diadème qui retenait la voile ”⁴⁴⁸ de Tania Danoff et le frac noir, “ le col haut ”, de Michel. La splendeur de la robe de la mariée est, d’emblée, soulignée par les

⁴⁴² - Henri Troyat, *La vie quotidienne en Russie au temps du dernier tsar*, op. cit., p.22.

⁴⁴³ - Henri Troyat, *La ballerine de Saint-Pétersbourg*, op. cit., p. 121.

⁴⁴⁴ - *Ibid.*, p. 122.

⁴⁴⁵ - *Ibid.*, p.147.

⁴⁴⁶ - *Ibid.*, p. 122.

⁴⁴⁷ - Henri Troyat, *La vie quotidienne en Russie au temps du dernier tsar*, op. cit., p. 22.

⁴⁴⁸ - Henri Troyat, *Tant que la terre durera*, op. cit., p. 202.

exclamations des assistants : “ Voici la petite reine ! ”, “ Oh ! Son diadème, comme il brille ! ”⁴⁴⁹. Le narrateur met également en valeur la tenue d’une autre mariée Marie Ozareff :

*Elle était enveloppée de fourrures. Deux servantes portaient sa traîne. Le vent jouait avec son voile blanc*⁴⁵⁰.

Et Xénia est habillée “ en sarafane bleu et chemise brodée, tous les colliers de verre autour du cou ”⁴⁵¹. La paysanne a revêtu un sarafane, robe de couleur vive, à bretelles, découvrant, sur la poitrine une chemise brodée pour les jours fériés.

La cérémonie à l’église est précédée de la bénédiction nuptiale. Avant de partir à l’église, les parents bénissent les mariés avec une icône familiale. On retrouve ce rite chez Henri Troyat. Ainsi, les parents bénissent Tania avec la vieille icône apportée depuis leur maison d’Ekaterinodar. Nicolas Ozareff bénit sa sœur, car Michel Borissovitch refuse d’assister au mariage de sa fille. Le prêtre, le père Séraphin, vient bénir Xénia et Klim dans l’isba. On confie une icône familiale à un garçon de dix ans qui accompagne le couple des jeunes mariés à l’église. Ce détail est mentionné dans *Tant que la terre durera* et dans *La barynia*. A l’église même, le comportement des mariés obéit à des règles. Traditionnellement, le jour de mariage, le fiancé et la fiancée se voient pour la première fois à l’église. Le fiancé, accompagné de ses parents et de ses amis, y arrive avant sa fiancée. Il charge alors le garçon d’honneur avec un bouquet de fleurs blanches de la prévenir. Ce garçon d’honneur annonce que le fiancé est déjà à l’église. La fiancée y arrive, alors accompagnée de son parrain de noce et d’un garçon, portant une icône. La fiancée et son père entrent à l’église, se donnant le bras. Puis, la fiancée se met à gauche en attendant que le prêtre la place près du fiancé et commence ainsi la cérémonie de mariage. Le romancier s’amuse à transformer cet usage. Ainsi, Michel Danoff vient dans sa calèche prendre Tania à l’hôtel du Caucase.

*Et tous deux montèrent dans la calèche. Le petit garçon porteur de l’icône s’assit en face d’eux, sur la banquette*⁴⁵².

Leurs parents, les garçons d’honneur et les invités s’installent dans les voitures “ qui les attendaient en retrait de la porte ”.

*Et, sur un signe de Michel, le convoi s’ébranla, fendant la foule, dans la direction de l’église*⁴⁵³.

Selon l’usage, Marie ne voit pas son futur époux le jour de mariage. Elle le confie à Sophie :

*Pour obéir à la tradition, il ne m’a pas vue depuis hier*⁴⁵⁴.

⁴⁴⁹ - *Ibid.*, p.202.

⁴⁵⁰ - Henri Troyat, *La barynia*, *op. cit.*, p. 201.

⁴⁵¹ - Henri Troyat, *Le cahier*, *op. cit.*, p. 518.

⁴⁵² - Henri Troyat, *Tant que la terre durera*, *op. cit.*, p. 203.

⁴⁵³ - *Ibid.*, p. 203.

⁴⁵⁴ - Henri Troyat, *La barynia*, *op. cit.*, p. 200.

Le refus de Michel Borissovitch d'assister à la cérémonie de noces de sa fille Marie oblige Nicolas à le remplacer. Ainsi le frère de la fiancée la bénit avant d'aller à l'église. Un serviteur vient leur annoncer que le fiancé " Vladimir Karpovitch était parti à l'instant "»⁴⁵⁵. Nicolas aide Marie à monter dans un traîneau.

*Le petit Igor s'installa en face d'eux, l'icône sur les genoux*⁴⁵⁶.

Le romancier insiste sur le moment où le prêtre s'avance à la rencontre des mariés, qui sont rentrés dans l'église ainsi que leurs invités.

*Les portes de l'iconostase s'ouvrent à deux battants Le prêtre s'avance à la lisière du sol, gigantesque, étincelant d'or et de pierreries*⁴⁵⁷.

*La grande porte de l'iconostase s'ouvre à deux battants et, dans une nuée d'encens, apparaît le prêtre, barbe noire et chasuble d'or*⁴⁵⁸.

On y observe l'utilisation d'un vocabulaire identique. La solennité est soulignée par l'ouverture de l'iconostase et la beauté du vêtement du prêtre. Après les prières nuptiales et la pose des cierges, les mariés s'avancent vers l'autel. Le romancier sait habilement mentionner une superstition russe concernant, notamment, le comportement du nouveau couple devant l'autel. Il est notoire que celui des deux qui met le premier le pied sur le tapis est assuré de dominer la famille. A l'église les assistants suivent ce moment avec intérêt :

Des chuchotements parcoururent l'assemblée . Les dames pariaient pour l'un ou l'autre ⁴⁵⁹.

Ce n'est qu'une croyance populaire. Vladimir Karpovitch Sédoff sourit et cède volontairement le pas à Marie Ozareff. On apprendra plus tard, que Marie, qui passe la première sur le tapis, n'a aucune influence sur lui. Cette superstition est rappelée à propos de la cérémonie nuptiale de Julie et Costantin Chevezoff. Leur cérémonie fut " simple, digne et émouvante ", avec un prêtre. Lorsque les jeunes mariés s'approchent de l'officiant, Constantin prend soin " d'être le premier à poser le pied sur le carré du brocart étalé devant l'autel.

Selon une croyance ancestrale, celui des deux époux qui devance l'autre dans ce mouvement s'assure pour toujours l'autorité dans le ménage ⁴⁶⁰.

⁴⁵⁵ - *Ibid.*, p. 200.

⁴⁵⁶ - *Ibid.*, p.202.

⁴⁵⁷ - Henri Troyat, *Tant que la terre durera*, op. cit., p. 203.

⁴⁵⁸ - Henri Troyat, *La barynia*, op. cit., p. 202.

⁴⁵⁹ - *Ibid.*, p. 203.

⁴⁶⁰ - Henri Troyat, *Votre très humble et très obéissant serviteur*, op. cit., p. 65.

Ce mouvement est mis en parallèle d'une manière ironique avec " ce pas décisif pour l'avenir du couple ".

La langue russe possède un terme ancien particulier et très joli en russe, qui est toujours employé pour désigner la cérémonie religieuse, à savoir *венчание* (*ventchanié*). Ce terme provient du verbe *венчать* (*ventchat'*) et veut dire en français couronner. La couronne des mariés s'appelle en russe *венец* (*venets*). Les trois termes russes ont le même radical. En ancienne Russie, on utilisait une expression pour dire : marier la fille: *вести под венец* (*vesti pod venets*), ou mener la mariée sous la couronne. On observe cette expression notamment chez Pouchkine et Dostoïevski⁴⁶¹.

La cérémonie religieuse comprend les rites suivants⁴⁶² :

- l'échange des anneaux apportés de l'autel,
- le couronnement des fiancés,
- la marche autour de l'autel,
- la dégustation du vin d'une seule coupe.

Le romancier qui suit presque fidèlement les rites de la cérémonie religieuse nuptiale insiste tantôt sur un geste tantôt sur un autre. Il semble même avoir une prédilection envers le rite du couronnement en tant que moment le plus solennel de la cérémonie religieuse :

*Le prêtre leur donna deux cierges allumés et remit aux garçons d'honneur les deux couronnes d'orfèvrerie qu'ils auraient à tenir, en se relayant, au-dessus de la tête des futurs époux*⁴⁶³.

*Les garçons d'honneur élèvent les couronnes de perles qu'ils tiendront au-dessus de la tête des fiancés pendant toute la cérémonie*⁴⁶⁴.

Ce rite est le plus important, selon l'avis de l'évêque Vissarion⁴⁶⁵. La beauté des couronnes est toujours évoqué : " les couronnes de perles ", " les couronnes d'orfèvrerie ". Le prêtre, après les prières demandant à Dieu de bénir la vie conjugale, place les couronnes et entraîne les mariés à faire trois fois le tour du lutrin. Remarquons que les couronnes sont le symbole du pouvoir tsariste. L'évêque Vissarion précise qu'on les présente également au-dessus de la tête du jeune marié, pour signifier qu'il devient chef de la famille. L'église orthodoxe considère donc que la couronne symbolise une certaine similitude du pouvoir du marié avec le pouvoir tsariste. Le foyer est leur royaume. Les enfants, que Dieu leur offre, sont sous leur dépendance. Le romancier intervertit parfois la suite des rites orthodoxes. En réalité, l'échange des alliances précède le couronnement. Tandis que, chez Henri Troyat, le prêtre offre les anneaux après le couronnement. Ceci peut être dû à l'influence du catholicisme. Ces anneaux, symboles de l'union des fiancés, sont déposés sur l'autel avant de leur être présentés. Ceci signifie que ce mariage est béni par Dieu, lui-même. Le prêtre pose d'abord des questions " sacramentales " aux futurs époux : leur choix est-il sérieux et correct (" N'as-tu pas promis à un (e) de t'unir avec lui (elle) ? "). La scène de l'échange des anneaux est régulièrement reprise

⁴⁶¹ - *Le dictionnaire raisonné de la langue russe* (sous la rédaction de D. Ouchakov), Moscou, Rousskié slovni, 1994, Tome I^{er}, p. 246.

⁴⁶² - *Le dictionnaire raisonné de la langue russe* (sous la rédaction de D. Ouchakov), Moscou.

⁴⁶³ - Pankéev I.A., *Les coutumes et les traditions du peuple russe*, Moscou, Olma-Press, 1999, p. 261 (en russe).

⁴⁶⁴ - Henri Troyat, *La barynia*, op. cit., p. 205.

⁴⁶⁵ - Henri Troyat, *Tant que la terre durera*, op. cit., p. 204.

chez Henri Troyat : “ Le prêtre offre déjà les alliances ”, “ Le prêtre leur fit échanger leurs alliances ”. Après vient l’échange d’un baiser, le chant des versets religieux et le tour de l’autel, effectué trois fois. Cet avant-dernier rite de la cérémonie est décrit par le romancier :

*Conduits par le prêtre, qui tenait leurs mains unies sous son étole, Marie et Sédoff firent trois fois le tour du lutrin*⁴⁶⁶.

Les mariages, décrits par Henri Troyat, comportent rarement le rite traditionnel où le prêtre ordonne de boire du vin de la même coupe. Cet acte signifie que tout, désormais, devient, commun pour le mari et la femme : les joies ainsi que le malheur.

*Après que Vassia et Nathalie eurent trempé leurs lèvres dans la coupe de vin que leur présentait l’officiant, celui-ci les invita à faire par trois fois, comme le veut le rite, le tour de l’autel, afin de s’habituer à marcher du même pas dans la vie*⁴⁶⁷.

Traditionnellement toute la cérémonie religieuse s’accompagne de chants religieux interprétés par le chœur. Tania Danoff est émue lorsqu’elle entend ce chœur :

*Tout à coup, un chant monte, ample et sourd, comme une lame de fond. Les genoux de Tania se mettent à trembler*⁴⁶⁸.

Lors de la cérémonie du mariage de la famille Sedoff le chœur éclate “ en un chant d’allégresse : Issaïe, le prophète, jubile dans les cieux ! ”⁴⁶⁹.

Selon l’usage, les invités se ressemblent sous le porche pour assister à la sortie du nouveau couple :

*Après les congratulations d’usage, les invités voulurent se grouper sous le porche pour assister à la sortie du couple*⁴⁷⁰.

À la cérémonie religieuse succède un repas, qui est fréquemment copieux, dans l’une ou l’autre maison. Deux jours dure la fête du mariage de Xénia et de Klim. Elle commence au hameau de Provalovo, chez les parents de Xénia, et continue le lendemain à Znamenskoïé où les époux vont vivre. La table est prévue pour trente personnes dans la maison de Sédoff. Un repas de trois cents couverts est servi chez les Danoff. Un orchestre de quinze personnes anime le mariage merveilleux et fastueux de Tania et Michel.

Les repas de noces, tout en se différenciant par leur fastes, s’accompagnent d’un rite russe traditionnel. Il s’agit d’une façon particulière de souhaiter le bonheur au nouveau couple. Les jeunes mariés sont obligés

⁴⁶⁵ - Pankéev I., *Les coutumes et les traditions du peuple russe, op. cit.*, p. 261.

⁴⁶⁶ - Henri Troyat, *La barynia, op. cit.*, p. 204.

⁴⁶⁷ - Henri Troyat, *L’étage des bouffons*, Paris, Grasset, 2002, p. 142.

⁴⁶⁸ - Henri Troyat, *Tant que la terre durera, op. cit.*, p. 204.

⁴⁶⁹ - Henri Troyat, *La barynia, op. cit.*, p. 204.

⁴⁷⁰ - *Ibid.*, p. 204.

de s'embrasser lorsque les invités boivent à leur santé et bonheur. Ce rite est évoqué régulièrement par le romancier, tantôt en termes russes, tantôt en termes français. En particulier, ce rite est déjà mis en évidence lors du mariage des Danoff :

*Les assistants s'écrièrent en chœur : Gorko ! Gorko ! ce qui voulait dire que le vin paraîtrait amer tant que Michel et Tania ne se seraient pas embrassés en public*⁴⁷¹.

L'écrivain rappellera de nouveau ce rite, suivi d'une pareille explication, dans *La barynia* :

*Selon la coutume, on cria : Gorko ! ce qui voulait dire que le vin semblerait amer tant que les mariés ne se seraient pas embrassés en public*⁴⁷².

Dans les deux cas, cette exclamation fuse lorsqu'on sert le champagne : “ comme les laquais apportaient des flûtes de champagne ”, “ au dessert, il fit servir le champagne ”. Ce rite est observé lors du repas à Provalovo où les invités boivent “ de l'hydromel, du kwass et de la vodka ”. A chaque instant quelqu'un dit : “ Ce vin est amer ”. On retrouve les mêmes réflexions des invités :

*Il faudrait que les tourtereaux s'embrassent pour le sucrer un peu*⁴⁷³.

Et Klim et Xénia s'embrassent. Remarquons que les Russes s'attachent profondément aux rites du mariage. Le romancier est, probablement, guidé par le récit du mariage de ses parents qui a eu lieu à Armavir. Henri Troyat qualifie leur mariage de “ fastueux ” et évoque son déroulement⁴⁷⁴. Il révèle, notamment, que pour donner plus d'éclat à la fête, son père fit venir l'un des projecteurs qui avait servi au couronnement du tsar, à Moscou :

*Ce projecteur, fixé à la façade de la maison, était alimentée directement par la petite centrale des comptoirs*⁴⁷⁵.

On retrouve le même projecteur à la façade de la maison des Danoff. Sa lumière éblouissante dans les deux maisons, celles des Tarassoff et celle des Danoff est, d'ailleurs, identique. Ses parents lui racontent :

*Le soir venu, des flots de lumière éblouissante se déversèrent dans la rue, les chevaux prirent peur ; des montagnards au regard d'aigle invoquèrent la protection d'Allah ; quelques mendiants se jetèrent sur le sol, comme pour cueillir des gouttes d'or dans le creux de leurs mains*⁴⁷⁶.

⁴⁷¹ - Henri Troyat, *Tant que la terre durera*, op. cit., p. 205.

⁴⁷² - Henri Troyat, *La barynia*, op. cit., p. 207.

⁴⁷³ - Henri Troyat, *Le cahier*, op. cit., p. 518.

⁴⁷⁴ - Henri Troyat, “ *Les auteurs et leurs livres. Tant que la terre durera* ”, op. cit., p. 6.

⁴⁷⁵ - *Ibid.*, p. 6.

⁴⁷⁶ - *Ibid.*, p. 6.

Le narrateur ne manque pas de répéter qu' aux essais de cet appareil d'éclairage chez les Danoff, " des chevaux hennissaient ", " des mendiants feignaient de ramasser la lumière dans le creux de leurs mains, en disant : " C'est de l'or qui coule ! " ⁴⁷⁷. L'écrivain confie aussi qu'après la cérémonie religieuse de ses parents " les banquets et les soupers se succédèrent pendant cinq jours ". Les scènes de noces de ses personnages rassemblent à la fois les souvenirs qui lui ont été racontés et le produit de sa rêverie.

La durée de la période s'étendant entre les fiançailles et le mariage est variable ⁴⁷⁸. Plus elle est courte, meilleure elle est. Ce délai peut être prolongé en cas de la maladie ou de la mort des parents. Henri Troyat a évoqué le délai entre ces deux étapes. Pendant son bref séjour à Ekaterinodar Michel Danoff demande la main de Tania et repart à Armavir. De là il met Tania au courant de tous les détails de la préparation des fêtes de leur mariage. Les préparatifs finis, " deux wagons entiers avaient été loués par les Danoff pour loger les invités de la famille " ⁴⁷⁹ de Tania. Le romancier distingue nettement la présentation des jeunes mariés Julie et Constantin Chevezoff (" les présentations auront lieu dimanche prochain " ⁴⁸⁰) et leur cérémonie nuptiale (" la cérémonie nuptiale fut simple, digne et émouvante ") ⁴⁸¹. Le mariage de Léon et d'Agathe " fut retardé de deux mois à cause du deuil " ⁴⁸². La mère de Léon étant morte.

Actuellement, le mariage civil, est contracté devant l'autorité civile. Il se déroule dans ce qu'on appelle en Russie l'office de l'état civil et le palais des mariages. Il est souvent suivi par des cérémonies religieuses. Les cérémonies religieuses de mariage ont toujours eu lieu en Russie, mais elles ont diminué considérablement après la Révolution. On est, aujourd'hui, en présence de leur renaissance, en particulier, après la perestroïka. Même si la vraie cérémonie religieuse ne se déroule pas, les jeunes mariés entrent désormais dans une chapelle ou une église orthodoxe pour mettre quelques cierges en signe du respect divin. Cela remplace le bouquet de fleurs déposé à la statue de Lénine, ce qui se produit encore parfois. A Moscou les jeunes mariés déposent un bouquet sur la tombe du soldat inconnu dans le parc des Souvenirs au long du mur du Kremlin.

A. 4 – La vie familiale

1) Les cérémonies de table

A la fin des repas les convives s'approchent à tour de rôle de la maîtresse de maison pour la remercier de les avoir si bien traités. Cette coutume largement répandue est rappelée maintes fois Ainsi, la gouvernante Geneviève, une jeune Française, est éblouie en voyant à la fin du repas " tout le monde, même les enfants, défilent devant la maîtresse de maison et la remercier pour le déjeuner " ⁴⁸³. Cette coutume lui semble, d'ailleurs, " étrange ".

2) Les traditions de Pâques

La fête orthodoxe de Pâques est célébrée solennellement tant à l'église qu'en famille. Partout, les maîtresses de maison s'affairent pour organiser le festin pascal. Il faut, donc, décrire également les

⁴⁷⁷ - Henri Troyat, *Tant que la terre durera*, op. cit., p. 200.

⁴⁷⁸ - Pankéev I.A., *Les coutumes et les traditions du peuple russe*, op. cit., p. 212.

⁴⁷⁹ - Henri Troyat, *Tant que la terre durera*, op. cit., p. 194.

⁴⁸⁰ - Henri Troyat, *Votre très humble et obéissant serviteur*, op. cit., p. 60.

⁴⁸¹ - *Ibid.*, p. 65.

⁴⁸² - Henri Troyat, *Marie Karpovna*, op. cit., p. 184.

préparatifs de Pâques. Henri Troyat évoque les trois étapes pascales. La préparation et ses travaux de gastronomie artistique. Sa messe de minuit qui comprend souvent une nuit entière de veillée religieuse. Et, enfin, le repas “pantagruélique”. La description des solennités pascales comprend tout cet ensemble traditionnel ou bien un seul de ses éléments. Le total des détails descriptifs éparpillés permet de reconstituer l’image, plus au moins complexe, de cette fête orthodoxe.

*Les fêtes de Pâques passèrent avec leur messe de minuit, leurs friandises traditionnelles et leurs visites entre voisins*⁴⁸⁴.

Ce bref résumé du déroulement de la fête dans le village de Kachtanovka mérite d’être attribuée à toute famille russe en ancienne Russie.

Les préparatifs de Pâques sont qualifiés “travaux de gastronomie artistique”. Conformément à la tradition, on prépare *les koulitchs*, “ces succulentes brioches pascales”, *les paskhas* de fromage blanc sucré et les œufs coloriés. Pour teindre les coquilles, le cuisinier se sert de poudres diverses, qu’il délaye dans l’eau bouillante additionnée de vinaigre. Toutes les évocations de Pâques, chez Henri Troyat, comportent ces traditions culinaires. La quantité d’œufs achetés par une famille russe peut surprendre les étrangers qui se demandent “s’il y aurait assez de poules dans l’Empire pour subvenir aux besoins de toute la population”⁴⁸⁵. Le nombre impressionnant d’œufs pascaux sera nommé métaphoriquement “habituelle montagne d’œufs aux riches enlumines”⁴⁸⁶. Certains cuisiniers graissent les œufs déjà coloriés avec un bout de lard pour qu’ils deviennent “brillants comme des bijoux”. Cette métaphore expressive “joyau” est récurrente chez Henri Troyat⁴⁸⁷. Les œufs pascaux, on le sait, deviennent en Russie un véritable objet d’art. Le serviteur de Pastoukhoff prépare pour Grimbosq un œuf qui est “un semis de fleurs des champs sur fond vert”⁴⁸⁸. L’œuf que lui offre Pierre I^{er} est une merveille :

*L’œuf, peint en rouge vif, portait les initiales impériales en jaune d’or avec, d’un côté, les foudres de la guerre, de l’autre, la colombe de la paix*⁴⁸⁹.

L’ampleur des préparatifs et des fastes pascaux est en fonction des conditions d’existence. Les prisonniers politiques, en lointaine Sibérie, ont le droit à “un œuf colorié et une tranche de brioche rituelle”⁴⁹⁰ offerts de la part de l’administration. Les Russes, lors de la débâcle et de la pénurie de 1917, évoquent avec nostalgie les koulitchs et les paskas et doivent se contenter uniquement “d’une douzaine d’œufs barbouillés avec le jus de betterave”⁴⁹¹. On porte les koulitchs, les paskhas et les œufs coloriés à l’église pour qu’ils soient bénis.

⁴⁸³ - Henri Troyat, *La gouvernante française*, op. cit., p. 24.

⁴⁸⁴ - Henri Troyat, *La barynia*, op. cit., p. 149.

⁴⁸⁵ - Henri Troyat, *La vie quotidienne en Russie au temps du dernier tsar*, op. cit., p. 172.

⁴⁸⁶ - Henri Troyat, *Youri*, op. cit., p. 54.

⁴⁸⁷ - Henri Troyat, *Grimbosq*, op. cit., p. 128 ; *La vie quotidienne en Russie au temps du dernier tsar*, op. cit., p. 172

⁴⁸⁸ - Henri Troyat, *Grimbosq*, op. cit., p. 128.

⁴⁸⁹ - *Ibid.*, p. 128.

⁴⁹⁰ - Henri Troyat, *Les dames de Sibérie*, op. cit., p. 107.

⁴⁹¹ - Henri Troyat, *Youri*, op. cit., p. 54.

La messe pascale de minuit est un événement spectaculaire. Chacun dans la foule tient entre ses doigts un fin bâton de cire à la mèche allumée. “ Un lumignon par visage ”⁴⁹². Youri est fier d’atteindre l’âge de veiller et d’assister pour la première fois à cette cérémonie nocturne “ dans un sentiment d’extase ”. Au début de la cérémonie, il est impressionné de voir le clergé sortir “ en procession, avec bannières et icônes ” pour faire “ trois fois le tour de l’église, cherchant symboliquement le Christ qui n’est plus dans le tombeau ”⁴⁹³. Puis Youri observe le père Trophime, “ superbe dans sa chasuble d’or ” annoncer d’une voix claironnante : “ Christ est ressuscité ! ”. Aussitôt toute l’assistance répond : “ En vérité, il est ressuscité ! ”. Le garçon assiste à toute la cérémonie:

*Le chœur entonne un hymne de céleste allégresse. Les cloches sonnent au-dessus des têtes. On s’embrasse entre parents, entre amis, entre inconnus, entre maîtres et serviteurs, dans un clignotement mystérieux des cierges et l’odeur écœurante de l’encens*⁴⁹⁴.

Le garçon est fier également d’échanger “ le triple baiser pascal ” avec Sonia, qui a son âge. Un baiser pascal est une triple bise sur les joues. Suivant la tradition, les gens ne peuvent refuser ce triple baiser, baiser de paix. Ce rite, mentionné dans plusieurs romans, symbolise l’élan de foi, de joie et de fraternité qui secoue le peuple russe le jour de Pâques.

Selon la coutume, un énorme repas, un vrai “ souper pantagruélique ”, est servi en famille. Toute la nourriture, apportée la veille dans un panier à l’église, a été bénie. Le repas pascal traditionnel débute par une scène fort amusante puisque les convives choquent l’un contre l’autre les œufs colorés qu’ils choisissent dans le tas, afin de désigner par élimination “ le champion ”, à savoir celui dont la coquille aura résisté à tous les assauts⁴⁹⁵. On trouve même des recettes pour gagner ce concours pascal⁴⁹⁶. Ainsi, les spécialistes choisissent de préférence des œufs pointus du bout et les enferment étroitement entre leurs doigts pour diminuer le point d’impact.

La tradition prévoit les plats dont l’ensemble est si plaisant à l’œil :

*Un cochon de lait rôti trône au milieu de la table, entouré de koulitchs, de paskhas, de pyramides d’œufs aux couleurs vives et de flacons de vodka*⁴⁹⁷.

L’humour du narrateur transparaît, d’ailleurs, lorsqu’il estime qu’“ il est difficile de penser à Dieu en contemplant ce panorama alimentaire ”⁴⁹⁸. Jean Roussel, accompagnant Alexandre Vassiliévitch lors de ses visites pascales, est surpris de trouver le même menu dans chaque appartement russe. A la dixième visite, “ la répétition de ce menu ” l’accable.

⁴⁹² - Henri Troyat, *La vie quotidienne en Russie au temps du dernier tsar*, op. cit., p. 173.

⁴⁹³ - *Ibid.*, p. 37.

⁴⁹⁴ - *Ibid.*, p. 38.

⁴⁹⁵ - *Ibid.*, p. 38.

⁴⁹⁶ - Henri Troyat, *La vie quotidienne en Russie au temps du dernier tsar*, op. cit., p. 176

⁴⁹⁷ - Henri Troyat, *Youri*, op. cit., p. 36.

⁴⁹⁸ - *Ibid.*, p. 36.

Devant chaque buffet, il avait l'impression que les friandises pascales du buffet précédent, conduites par un cochon de lait au pied leste, l'avaient dépassé à la course et qu'ils les retrouvait inexorables, immuables, dans un décor différent et parmi d'autres visages. L'éternel porcelet l'observait fixement entre ses paupières dorées⁴⁹⁹.

Finalement, ce porcelet, avec un œuf de Pâques entre les dents, devient le symbole d'une fatalité :

Le porcelet fatidique l'attendait⁵⁰⁰

Les Russes semblent adorer ce rite pascal

Selon l'usage, les Russes font quelques visites de politesse ou reçoivent leurs amis et leurs proches voisins à l'occasion de cette grande fête chrétienne. Le jour de la Résurrection du Seigneur, des inconnus, en ancienne Russie, s'embrassaient dans la rue et échangeaient des œufs durs coloriés. Et la formule rituelle " *Christ est ressuscité ! – En vérité, il est ressuscité !* ", était cent fois répétée. Elle chantait dans les oreilles. Cette formule pascale traditionnelle apparaît dans de nombreuses descriptions d'Henri Troyat sur les Pâques orthodoxes. Ces simples mots, répétés chaque année depuis des siècles, ont un pouvoir apaisant sur les exilés, comme Nicolas Ozareff:

Il en était allégé, reconforté, comme si, après une longue marche à travers la forêt, il eût débouché dans une clairière⁵⁰¹.

3) La traditionnelle nounou

La nounou, ou la niania, fidèle et généreuse, est un personnage indispensable de l'économie domestique des familles aisées en ancienne Russie. Traditionnellement la niania est une paysanne jeune ou vieille, robuste, illettrée, superstitieuse et d'un dévouement infatigable. Elle s'use au service des enfants. C'est elle qui passe les nuits entières à leur chevet. Le romancier reconstitue le merveilleux portrait d'Arina Rodionovna, la niania de Pouchkine, qui est une image universelle de toutes les nianias russes :

Elle porte un fichu dont les extrémités sont nouées sur le front. Une dent branle dans sa bouche froissée. Elle est gaie. Elle sait des légendes saugrenues, des chansons anciennes, et des mots russes doux et sonores qu'on ne se lasse pas d'entendre répéter. Sa chambre est un réduit matelassé de nuit et de mystère, où passent et se rencontrent des magiciens aux barbes longues telles des routes de neige, des princesses aux tailles de guêpe et aux yeux tristes, des paladins aux bottes molles, aux sabres courbes et aux grands cols brodés, et des farfadets rapides comme des étincelles. Dès qu'elle parle, on comprend que l'essentiel est hors de la maison, hors de la ville, et que les grandes personnes perdent leur temps à gourmander les petits. Et on se laisse dériver dans

⁴⁹⁹ - Henri Troyat, *La vie quotidienne en Russie au temps du dernier tsar*, op. cit., p. 177.

⁵⁰⁰ - *Ibid.*, p. 178.

⁵⁰¹ - Henri Troyat, *Les dames de Sibérie*, op. cit., p. 108.

*un monde obscur, infiltré de sources vives, traversé par le vol des sorcières, et hérissé de châteaux aux fenêtres illuminées et aux abords jonchés d'ossements calcaires et de lances bleues*⁵⁰².

La réplique suivante atteste la vitalité de cette image :

*Elle a vécu, elle vit dans toutes les familles russes, cette Arina Rodionovna, cette nounou, cette niania, fidèle et affectueuse*⁵⁰³.

Les Russes aiment ce poème où Alexandre Pouchkine se souvient de sa niania qui veillait ses insomnies. Les enfants russes apprennent ces vers au lycée :

*Compagne de mes mauvais jours,
Ma douce, ma vieille amie,
A la fenêtre de ta chambre,
Tu guettes, comme une vigie,
Et les aiguilles ralentissent
Leur jeu entre tes mains ridées.
Tu regardes la porte vide,
La route noire, interminable,
Et la tristesse, les présages,
Les soucis serrent le cœur*⁵⁰⁴.

En se rappelant sa propre enfance “ douillette et préservée ” le romancier évoque également avec sympathie l’image de la nounou et ajoute, en particulier, que sa niania est l’incarnation de la Russie, de la langue russe, des traditions russes, des contes de fées, “ de la paresse à la lueur trembolante d’une veilleuse ”⁵⁰⁵. L’image de la niania est généralement liée au mystère et aux superstitions. Quand elle parle, “ c’est la Russie des profondeurs ancestrales qui murmure ”⁵⁰⁶. L’image de la niania s’associe toujours avec l’enfance. Ainsi, Armand de Croué se tourne, du fond de son âme, vers elle lorsqu’il se sent malheureux pendant les jours de la maladie de son père. Armand décide de passer la nuit dans un fauteuil, près du lit du malade. “ Une veilleuse à huile ” qui éclaire la chambre du malade lui rappelle les nuits de son enfance avec “ cette lumière insuffisante, ces grandes ombres aux murs, le silence de la maison ”⁵⁰⁷.

D’ailleurs, la lueur tremblante devient un détail récurrent lorsque l’image de la niania est introduite dans la narration. Comparons “ cette lumière insuffisante ”, “ la clarté tremblante du lumignon ” dont se rappelle Armand avec “ la lueur trembolante d’une veilleuse ” de l’enfance du romancier, avec “ la veilleuse en terre glaise ” d’Arina Rodionovna et “ la lueur tremblante d’une veilleuse ” qui accompagne l’enfance

⁵⁰² - Henri Troyat, *Pouchkine*, op. cit., p. 39.

⁵⁰³ - *Ibid.*, p. 39.

⁵⁰⁴ - La traduction est faite par Henri Troyat, voir *Pouchkine*, p. 310.

⁵⁰⁵ - Henri Troyat, *Un si long chemin*, op. cit., p. 16.

⁵⁰⁶ - Henri Troyat, *La gouvernante française*, op. cit., p. 6.

⁵⁰⁷ - Henri Troyat, *Le Moscovite*, op. cit., p. 62.

d'Hélène Zouboff. Armand de Croué revoit sa niania, “ penchée au-dessus de sa couche étroite ”. Il l’entend raconter “ les exploits de quelque chevalier ”. La mémoire de l’enfant peut confondre les noms et les visages. Pourtant quelques silhouettes inoubliables “ émergent de ce brouillard ”. C’est l’inévitable niania avec ses contes, ses superstitions, ses dictons populaires. Elle marque si profondément l’esprit et le cœur de l’enfant que celui-ci reconstitue avec précision ses traits, à travers les années.

Constantin Chevezoff revoit la “ face ronde et réjouie sous le kokochnik ” de sa niania Akoulina ainsi que “ son tablier rouge tendu sur son gros ventre ”⁵⁰⁸. Nicolas Ozareff retrouve la maison de son enfance avec émotion. Parmi les gens qu’il rencontre se trouve, en premier lieu, sa vieille niania Vassilissa, qui “ avait un visage blet, dont les rondeurs semblaient faites de pommes superposées : une pour le front, une pour le menton ”⁵⁰⁹. En l’appelant “ mon petit faucon ”, la niania palpe Nicolas, lui baise les mains, l’étreint, tout comme dans l’enfance. Le narrateur met en valeur “ une tache grisâtre sur le front ” de la niania de Boris Danoff. Cette tache s’est développée “ à force de se prosterner devant l’icône ”⁵¹⁰ pendant la terrible période qui suit la Révolution de 1917. “ Les douze verrues du visage de Vassilissa ” ainsi que sa voix sont très chères à Armand de Croué. “ Une force irréprouvable ” attire Alexis vers l’isba isolée, entourée d’un enclos où habite son ancienne niania Marfa qui continue de l’appeler “ mon coquelet ”. Alexis retrouve avec émotion l’odeur “ intacte ” des herbes de son enfance. La niania n’a désormais d’autre fonction que “ de cultiver, sur son lopin de terre, des herbes médicinales ”⁵¹¹. Comme d’habitude, on relève quelques traits sur l’aspect physique de la nounou : “ son corps adipeux, emmitoufflé de chiffons, vacillait sur ses chevilles molles ”⁵¹².

Nous observons que l’image de la niania russe est, en maintes occasions, associée à la pratique de la magie, aux secrets des tisanes. Lorsque les enfants des Ozareff grandissent, la niania Vassilissa reste en famille, en quelque sorte, “ l’intendante de la maison ”⁵¹³. Elle exerce la fonction “ d’une gratteuse de pieds ” pour Michel Borissovitchev, qui n’ose la révoquer au profit d’une autre, plus jeune. La vieille Vassilissa prépare également les tisanes de sa composition et les offre aux malades. Lorsque Geneviève se rappelle sa vie dans l’aimable famille Borissovitchev, elle se rémémore également Pulchérie, la nounou de leur fils, “ ronde et ratatinée ”, “ une figure de pomme blette et des mains déformées, rudes comme des outils ”⁵¹⁴. L’imagination aidant, Henri Troyat nous dit qu’il revoit nettement “ le visage ridé ” de sa vieille nounou. Il n’a pas oublié “ une tache grise sur le front à force de se prosterner devant les icônes ”. Cette même image, il l’a prêtée, nous venons de le voir, à Boris Danoff, ce qui démontre, s’il en est nécessaire à ce point de notre étude, combien le réel et l’imaginaire se fondent dans l’œuvre d’Henri Troyat. Malgré ses nombreux mérites, la niania est rarement admise à la table des maîtres. Si les invités des familles entendent fréquemment parler d’elle, ils ont rarement l’occasion de la voir. Les enfants grandissent, le rôle de la niania est alors terminé. Les enfants sont confiés aux gouverneurs et aux professeurs. La niania manifeste un certain regret à céder sa place au gouverneur ou à la gouvernante. La gouvernante française Geneviève semble sentir que Pulchérie la déteste. Incontestablement, une Française est une intruse pour la niania.

⁵⁰⁸ - Henri Troyat, *Votre très humble et très obéissant seigneur*, op. cit., p. 9.

⁵⁰⁹ - Henri Troyat, *Les compagnons du coquelicot*, op. cit., p. 322.

⁵¹⁰ - Henri Troyat, *Le sac et la cendre*, op. cit., p. 480.

⁵¹¹ - Henri Troyat, *Marie Karpovna*, op. cit., p. 59.

⁵¹² - *Ibid.*, p. 59.

⁵¹³ - Henri Troyat, *La barynia*, op. cit., pp. 35, 102, 145.

Les gouvernantes de Molière jouent un rôle important auprès de leur maître. Elles aiment la famille dans laquelle elles sont intégrées. Elles sont parfois insolentes. Mais c'est pour le bien. Il n'est pas question d'éducation des enfants. Dans *Tartuffe*⁵¹⁵, Dorine leurre pour détacher son maître Orgon de l'influence néfaste de Tartuffe qui le vole. Dans *Le Malade imaginaire*⁵¹⁶, Toinette, moins raffinée, moins parisienne veut guérir son maître Argan de ses maladies imaginaires dans lesquelles les médecins Diafoiris, père et fils, l'entretiennent dans un but lucratif. Elle se déguise en médecin et lui conseille des choses simples et naturelles. Toinette et Dorine incarnent le bon sens populaire.

Le service de la niania peut se renouveler dans la même famille. La niania se consacre alors avec reconnaissance à l'éducation des petits enfants. Elle leur transmet les mêmes superstitions et les mêmes dictons, les mêmes tendresses et les mêmes amours. Henri Troyat permet à Vassilissa d'élever Nathalie Ivanovna Béreznikoff dans son jeune âge. Plus tard, elle élèvera Catherine, la fille de Nathalie Ivanovna, et Armand de Croué. Elle a acquis une autorité plus importante par rapport à d'autres domestiques et elle continue de tutoyer Nathalie Ivanovna "avec une rude tendresse, comme trente ans auparavant"⁵¹⁷. Vassilissa vieillit avec le temps, mais reste toujours tendre et vive :

*Un corps de fillette et, par-dessus, une tête de pomme cuite au four*⁵¹⁸.

Avec l'âge, son ignorance, le manque d'instruction et de culture générale reste au même niveau. Elle maudit Napoléon qu'elle s'obstine, d'ailleurs, à appeler "Naponéon". Tandis que la gouvernante ou le gouverneur sont l'incarnation de la France, du français et du mode de vie français, la niania élève toujours les enfants dans les traditions de leur pays et dans la mélodie de la langue russe.

4) L'image des "gouverneurs"

Ce sujet revient assez régulièrement dans l'œuvre d'Henri Troyat*. Notamment, en évoquant la ville de Moscou à l'époque de Pouchkine, le romancier note :

*Chaque maison notable héberge un précepteur français, émigré, à perruque poudrée et à fines manières*⁵¹⁹.

Il ajoute qu'il est "malséant de ne pas avoir un Français à demeure". La demande en précepteurs étrangers est si pressante, qu'on les embauche "en plein vent à la porte de l'église catholique". Il est notoire que sept laquais de Paris, utilisés par le comte moscovite Chouvalov, désertent le domicile de leur bienfaiteur et "s'établissent instituteurs dans des maisons de haute volée"⁵²⁰. Les parents du petit Alexandre Pouchkine, conformément aux coutumes de l'époque, recrutent les professeurs étrangers "à tort et à travers". Leur

⁵¹⁴ - Henri Troyat, *La gouvernante française*, op. cit. p. 6.

⁵¹⁵ - Molière J.-B., *Tartuffe*, Bordeaux, Classiques Larousse, 1990.

⁵¹⁶ - Molière J.-B., *Le Malade imaginaire*, Bordeaux, Classiques Larousse, 1992.

⁵¹⁷ - Henri Troyat, *Le Moscovite*, op. cit., p. 17.

⁵¹⁸ - *Ibid.*, p. 17.

* - La littérature russe introduit largement les gouverneurs en tant que héros de l'œuvre littéraire. Ainsi, Alexandre Pouchkine a créé quelques images d'éducateurs venus de France. Il en parle notamment dans *Eugène Onéguine* et *Doubrovski*.

⁵¹⁹ - Henri Troyat, *Pouchkine*, op. cit., p. 14.

⁵²⁰ - *Ibid.*, p. 14.

qualité est si médiocre, qu'il convient de les remplacer. Le seul véritable précepteur de Pouchkine fut le comte de Monfort⁵²¹, émigré français, dont on connaît les talents de peintre et musicien. Le romancier évoque avec chaleur sa propre gouvernante, qui "était l'instruction, l'avenir, la discipline, le français, la France"⁵²². Il devrait, ajoute-t-il, dire : "la Suisse", la gouvernante étant d'origine suisse. Grâce aux récits de sa gouvernante, la France, après la Suisse, se présentent comme deux grands pays au rayonnement considérable.

Henri Troyat dresse une véritable galerie des portraits de gouvernantes, tant réelles qu'imaginaires. Un de ses romans est intitulé *La gouvernante française*. Il raconte la modeste histoire de Geneviève âgée de vingt-quatre ans, arrivée à Saint-Petersbourg peu avant la révolution d'Octobre de 1917 pour se consacrer à l'éducation des enfants de la famille Borissov. Ce sont des Russes de la haute société. Elle jouit d'un salaire important qui lui permet de faire les économies et d'en envoyer les trois quarts à sa mère qui vit seule à Paris.

Jean Roussel, en faisant la découverte de la Russie, connaîtra aussi une gouvernante française, originaire de Dijon, "la rondelette" Mlle Joze, "sous l'œil attendri" de laquelle toute la famille Sychkine parle "un français raffiné"⁵²³. Nous observons que les images des gouvernantes figurant dans les œuvres d'Henri Troyat semblent découler de souvenirs du pays de ses origines. Si le romancier insère parmi ses personnages celui de l'éducateur étranger dans une famille russe, ce sera naturellement une femme, venue souvent de Suisse. Mlle Hortense Boileau, la gouvernante suisse, apparaît dans *Le fils du satrape*. Elle est "une créature de poids", en qui les parents de Léon Tarassoff ont toute confiance. Dès sa plus tendre enfance, le garçon entend dire que "Paris était une ville dont l'importance et la beauté n'étaient surpassées que par Genève et Lausanne"⁵²⁴. Léon Tarassoff ne manque pas de se rappeler les "discours dithyrambiques" de Mlle Hortense Boileau sur le départ en France. Elle suivra, d'ailleurs, la famille Tarassoff dans sa retraite "éperdue".

Il arrive souvent que, pour des raisons financières, la gouvernante n'est pas conservée dans les familles russes en exil en France. Cela explique, sans doute, que les traces de Mlle Hortense Boileau se perdent après la venue des Tarassoff à Paris. On rencontre une gouvernante suisse, Mlle Fromont, qui partage la vie de la famille Danoff, au sein de laquelle elle apprend aux enfants le français et les bonnes manières. Incarnation de la discipline et de la raison, comme les autres gouvernantes, elle ne supporte pas les cas d'insubordination et de paresse enfantines. Serge Danoff déteste le regard "dur" de cette créature "hommasse". La haute taille, la masse énorme de Mlle Fromont font naître dans le cerveau de Serge Danoff mille phantasmes. Cette gouvernante, à la tombée de la nuit, se métamorphose dans l'imaginaire en "montagne en mouvement, une monstre marin ou un ballon pour expéditions lunaires"⁵²⁵. Les gouvernantes ne savent généralement pas le russe et ne s'expriment qu'en français. Mlle Hortense Boileau, malgré son long séjour en Russie, ne sait pas un mot de russe. La gouvernante Geneviève apprend tout de même un peu le russe en trois ans, mais elle ne s'en sert que dans ses rapports avec les domestiques. Outre l'apprentissage

⁵²¹ - *Ibid.*, p. 44.

⁵²² - Henri Troyat, *Un si long chemin*, op. cit., p. 16.

⁵²³ - Henri Troyat, *La vie quotidienne en Russie au temps du dernier tsar*, op. cit., p. 21.

⁵²⁴ - Henri Troyat, *Le fils du satrape*, op. cit., p. 12.

⁵²⁵ - Henri Troyat, *Tant que la terre durera*, op. cit., p. 661.

du français, les gouvernantes sont engagées pour éduquer les enfants. La gouvernante apprend le français aux enfants ainsi qu'à leurs parents.

Sans doute est-ce parce que tous les membres des familles russes nobles ont parlé tous plus au moins le français que le choix au moment de l'exil porte sur la France. Les Français sont frappés par la perfection avec laquelle les Russes nés et élevés en Russie au XIX^e siècle s'expriment en français.

*Mais il parle comme vous et moi*⁵²⁶,

s'exclament les dames françaises en entendant Nicolas Ozareff. Jean Roussel est émerveillé parce que les familles russes qu'il visite parlent "un français raffiné". Ce phénomène s'explique, car nous savons qu'en ancienne Russie, les familles de la noblesse prennent l'habitude d'engager des gouverneurs ou gouvernantes pour élever les enfants, jusqu'à l'âge de douze ou treize ans, avant de les envoyer ensuite dans les écoles-pensions. Ce système garantit, d'ailleurs, de bonnes connaissances des langues étrangères, du français en particulier, ouvrant la possibilité de continuer des études dans les universités européennes. Le français reçoit, en ancienne Russie, ses lettres de noblesse : il devient la langue de l'aristocratie. Aux XVIII^e et XIX^e siècles, le français est une langue de l'Europe.

Cette prédominance de la langue française n'était pas uniquement propre à la société russe éclairée. La langue française atteint au XVIII^e siècle à la renommée universelle. C'est à l'Académie de Berlin que revint l'honneur, si j'ose dire, de lancer en 1784 un concours sur le sujet suivant : Qu'est-ce qui a rendu la langue française universelle ? Pourquoi mérite-t-elle cette prérogative ? Est-il à présumer qu'elle la conserve ? Et Antoine Rivarol (1753-1801), écrivain et journaliste français, obtint le premier prix avec son Discours intitulé Sur l'universalité de la langue française. Il eut l'intelligence et un sens aigu de la diplomatie, il rechercha à avoir la domination de la langue française d'une manière impudique :

*Sûr, sociale, raisonnable, ce n'est plus la langue française, c'est la langue humaine. Et voilà pourquoi les Puissances l'ont appelée dans leurs Traités : elle y règne depuis les conférences de Nimègue, et désormais les intérêts des peuples et les volontés des Rois reposeront sur une base plus fixe : on ne semera plus la guerre dans les paroles de paix*⁵²⁷.

Ce fut une belle illusion que ne résista pas aux guerres de la révolution et de l'Empire français.

Toute la diversité et l'abondance des descriptions russes fascinantes sont orientées pour montrer l'originalité de la Russie ethnique, linguistique, culturelle et religieuse. On découvre dans le mélange de réalité et de fiction des œuvres d'Henri Troyat le mystère de ce pays gigantesque, contradictoire, et de ses habitants. On y découvre la profondeur de l'âme russe, qui est gaie, naïve, ouverte et généreuse. Ce tableau russe à plusieurs facettes se compose de mille touches éparses à travers toute l'œuvre d'Henri Troyat. L'évocation des coutumes et des mœurs russes occupe une place surprenante. Henri Troyat étonne ses

⁵²⁶ - Henri Troyat, *Les compagnons du coquelicot*, op. cit., p. 12.

⁵²⁷ - Rivarol A., *Discours sur l'universalité de la langue française*, Paris, Typographie de Firmin-Didot, 1934, p. 83.

lecteurs en s'intéressant aux petits détails de la vie des Russes comme la lutte pour la sauvegarde de la chaleur pendant l'hiver rigoureux :

Le vitrier venait poser les doubles carreaux. Entre les deux châssis, il étalait une couche d'ouate jaunâtre et placait deux verres à demi pleins d'esprit de sel pour fixer l'humidité de l'air ⁵²⁸.

Le lecteur est amené à croire que le romancier a une connaissance parfaite du pays de ses origines, puisqu'il est capable de rentrer dans de tels détails.

IV – Les paysages russes

Les paysages russes représentant la nature sont considérés dans notre recherche comme des images constituantes et fondatrices de “ la Russie intérieure ” du romancier. Les paysages jouent bien sûr un rôle accessoire dans l'œuvre du romancier. Mais ils acquièrent cependant une importance particulière, car ils sont les tableaux expressifs de la nature du pays des origines, ainsi que le moyen de nous faire partager ses sentiments et ses émotions. Sophie est heureuse de rejoindre la Russie qu'elle ne connaît pas, en compagnie de son mari. Aussi la neige russe lui cause-t-elle une surprise agréable. Son émotion est très sensiblement rendue par le vocabulaire expressif (s'émerveilla, une joie irraisonnée) :

Sophie regarda dehors et s'émerveilla : tout était blanc. Une joie irraisonnée envahit la jeune femme ⁵²⁹.

Un détail, “ la neige fraîchement tombée ”, peut créer, chez Henri Troyat, la tonalité lyrique. Ce détail est repris lorsqu'il relate le départ des Ozareff, en traîneau, à Kachtanovka, chez le père de Nicolas :

La campagne était enfarinée à perte de vue ⁵³⁰.

L'effet est accentué tant par l'emploi métaphorique des constructions verbales (était enfarinée, flottaient, venaient mourir) que par l'interaction du paysage et du personnage :

Des flocons légers flottaient dans l'espace et venaient mourir en gouttelettes fraîches sur les lèvres de Sophie ⁵³¹.

Le petit village de Kachtanovka semble être attirant pour Sophie en toute saison. L'hiver arrive avec “ ses routes effacées, son silence lugubre et son froid brillant ” ⁵³². Les rares randonnées en traîneau et la vie

⁵²⁸ - *Ibid.*, p. 305.

⁵²⁹ - Henri Troyat, *Les compagnons du coquelicot*, op. cit., p. 313.

⁵³⁰ - *Ibid.*, p. 316.

⁵³¹ - *Ibid.*, p. 316.

monotone donnent l'idée au narrateur de comparer la vie hivernale à Kachtanovka avec celle que l'on pourrait supporter dans "un désert de neige". Il précise également qu'il faut "être sur place pour comprendre le charme"⁵³³ de cet endroit. Sophie s'y plaît surtout pendant les premières journées d'été "chaudes, sèches, parfumées d'une odeur de foin"⁵³⁴. Par une série de touches les indices typiquement russes de la nature sont rendus :

*Derrière la corne d'un bois de bouleaux, apparut enfin une grande surface de terre labourée⁵³⁵,
A son approche, les oiseaux se taisaient. Puis, tout à coup, comme incapables de se contenir, un
loriot sifflait, une grive poussait son cri vif⁵³⁶.*

Les paysages russes décrits par Henri Troyat sont reliés à la vie de ses personnages et semblent refléter leur état d'âme. La route qui conduit Sophie Ozareff vers le lieu d'exil de son mari fait l'objet d'importantes descriptions paysagistes. "Le paysage est un état d'âme", dit Henri Amiel, écrivain suisse, auteur d'un *Journal intime* (1821 – 1881). Toute concentrée à l'idée de revoir son mari, Sophie n'a même "plus la force de s'intéresser au paysage". Ces tableaux de la nature sont variés. La route s'étire dans un décor "onduleux et désert" qui est le synonyme "d'un vallon transversal". Puis elle traverse "la vague sombre des forêts", "des prairies d'un vert tendre, désaltérant", le "pointillé multicolore des fleurs : renoncules jaunes, anémones violettes, myosotis d'un bleu délicat"⁵³⁷, les "murailles de sapins"⁵³⁸. Le chemin passe, à un moment donné, non loin des monts Sayan, qui forment la frontière avec la Mongolie. Sophie distingue même, dans le crépuscule du matin, "les cimes neigeuses" du Sayan. La beauté de la nature intacte de la Russie profonde est si merveilleuse qu'elle ne peut pas laisser indifférente Sophie Ozareff. Elle l'admire depuis sa calèche: "le paysage s'anime un peu"⁵³⁹. Sophie est peu à peu séduite par ce décor sauvage. Ce tableau, que la présence ou l'activité humaine n'a pas beaucoup marqué, est semblable à une toison de mouton :

*Les collines, recouvertes de pins et de bouleaux, moutonnaient à l'infini. De nombreuses rivières,
affluents de l'Obi, coupaient la route. On traversait les unes par des ponts de bois, qui pliaient au
passage, les autres au gué ; l'eau bouillonnait autour des roues et léchait le marchepied⁵⁴⁰.*

Le coucher du soleil, en été, rappelle au narrateur l'image d'"un flamboiement de cuivre et d'émeraude"⁵⁴¹. À mesure que Sophie se rapproche de la ville d'Irkoutsk, son émotion augmente. C'est là qu'elle doit connaître le lieu de détention de son mari. Elle y apprendra comment elle pourrait le rejoindre. Cette ville est annoncée par le changement progressif du paysage :

⁵³² - Henri Troyat, *La barynia*, op. cit., p. 94.

⁵³³ - *Ibid.*, p. 118.

⁵³⁴ - *Ibid.*, p. 118.

⁵³⁵ - *Ibid.*, p. 108.

⁵³⁶ - *Ibid.*, p. 136.

⁵³⁷ - Henri Troyat, *La gloire des vaincus*, op. cit., p. 239.

⁵³⁸ - *Ibid.*, p. 266.

⁵³⁹ - *Ibid.*, p. 241.

⁵⁴⁰ - *Ibid.*, p. 242.

⁵⁴¹ - *Ibid.*, p. 242.

*La taïga s'éclaircit, l'horizon se dégagea et Sophie se mit à compter les verstes qui la séparaient d'Irkoutsk*⁵⁴².

A Irkoutsk, Sophie reçoit tous les papiers nécessaires, lui permettant de continuer sa route jusqu' à Tchita, le lieu où Nicolas est exilé. Plongée dans ses longues et profondes réflexions, Sophie s'enthousiasme à la vue des endroits où, avant elle, Nicolas était passé. Cette pensée rend tous ces paysages particulièrement importants et significatifs. Le narrateur le confirme lorsqu'il précise que Sophie " ne s'éveilla de sa méditation qu'en apercevant, au bord de la route, la rivière Angara, largement étalée, avec ses îlots rocaillieux, ses noires forêts accrochées aux falaises et ses colonies d'hirondelles, volant et criant au-dessus d'une crique sablonneuse "⁵⁴³. Les images visuelles de la nature servent à transmettre l'inquiétude de Sophie, l'état pénible où elle se trouve dans l'attente de l'événement si longtemps attendu : la rencontre avec son mari. Le mouvement affectif acquiert son épanouissement sublime, inexplicable, lorsque la route atteint le lac Baïkal :

*Les torrents écumeux qui jaillissaient des ravines, les falaises escarpées, couronnées de bouleaux et de pins, le miroitement de l'eau crépusculaire, les gros nuages suspendus à l'horizon, tout cela conférait au paysage un caractère de sauvagerie, de solitude et de mystère*⁵⁴⁴.

On constate que la description des paysages se développe surtout aux moments où la personne est en proie à des émotions, à des impulsions vives. Ce mouvement et cette agitation de l'âme du personnage sont en somme dépeints au fond même de la nature. C'est la relation classique qui s'établit entre l'homme et la nature. Le montagnard n'est pas semblable à l'homme des plaines.

Le romancier est en admiration devant la campagne russe, en été. Certes, il arrive à l'auteur de recourir aux remarques du narrateur pour démontrer cet enchantement magique. Le paysage que voit Alexis, le fils de Marie Karpovna, est annoncé en utilisant ce procédé :

*En cette saison, la campagne, aux environs de Toula, apaisait les regards par sa majestueuse monotonie*⁵⁴⁵.

La description qui vient après atteste cet émerveillement :

La calèche traversait une vaste plaine cultivée, aux ondulations modestes, sous un ciel bleu, légèrement pommelée de blanc. À de larges intervalles, des bouquets de bouleaux aux feuillages

⁵⁴² - *Ibid.*, p. 267.

⁵⁴³ - *Ibid.*, p. 316.

⁵⁴⁴ - *Ibid.*, p. 317.

⁵⁴⁵ - Henri Troyat, *Marie Karpovna, op. cit.*, p. 10.

*frissonnants ponctuaient la ligne sage de l'horizon. Au bruit des roues, des nuées d'alouettes se levaient avec des cris aigus hors des champs de seigle encore vert*⁵⁴⁶.

Le caractère solennel provient de l'étendue immense ("une vaste pleine", "à de larges intervalles"), de la simplicité du décor ("ondulations modestes", "la ligne sage de l'horizon") et des couleurs apaisantes ("un ciel bleu, légèrement pommelé de blanc", le "seigle encore vert"). Le vocabulaire personnifié ("les feuillages frissonnants") accentue également l'expressivité de la description. Les paysages peuvent constituer une unité plus au moins indépendante. Ils sont par ailleurs fréquemment insérés par une combinaison, une accumulation de mots dans la narration des actes des personnages. Les environs de Tchita, le lieu d'exil de Nicolas Ozareff, charment les regards par "un paysage de prairies fleuries, de jeunes forêts, de montagnes vaporeuses"⁵⁴⁷. La vie des Russes, il faut le souligner, n'est pas concevable sans cette image de la campagne russe.

Combien d'enfants russes grandissent, comme Michel et Grégoire Raspoutine, "dans les champs, aidant tant bien que mal aux travaux de la ferme"⁵⁴⁸. Et ils sont heureux dans cette campagne, "avec ses espaces illimités"⁵⁴⁹. Une telle joie est partagée par la mère de Constantin Chevezoff, qui manifeste sa gratitude lorsque l'impératrice offre à son fils une terre "du côté de Novgorod" :

Je ne disais rien, mais je souffrais de n'avoir pas un coin bien à nous, à la campagne, avec des champs, des bêtes, des paysans ! soupira ma mère. C'est cela la vraie vie russe...⁵⁵⁰

Cette femme russe est enfin comblée "d'être enracinée dans la terre russe".

Toute la diversité des tableaux de la nature russe comporte cependant quelques éléments récurrents dont les œuvres d'Henri Troyat s'inspirent. On relève parmi ces éléments de vastes espaces infinis, prairies, champs à perte de vue et forêts. La route qui conduit Sophie vers son mari est ainsi jalonnée. Rentrée à Kachtanovka, elle ne se lasse pas d'admirer, de nouveau, la beauté de la campagne :

*Des champs de blé, de seigle, de maïs, couraient à droite et à gauche, tachetés de légers boqueteaux*⁵⁵¹.

Sophie, à son retour du pays des bagnes sibériens, retrouve avec un certain plaisir les lieux où elle a été heureuse jadis :

*Des bouleaux dansèrent devant ses yeux ; une rivière brilla dans une dépression de terrain*⁵⁵².

⁵⁴⁶ - *Ibid.*, p. 10.

⁵⁴⁷ - Henri Troyat, *Les dames de Sibérie*, *op. cit.*, p. 137.

⁵⁴⁸ - Henri Troyat, *Raspoutine*, *op. cit.*, p. 6.

⁵⁴⁹ - *Ibid.*, p. 6.

⁵⁵⁰ - Henri Troyat, *Votre très humble et très obéissant serviteur*, *op. cit.*, p. 200.

⁵⁵¹ - Henri Troyat, *Sophie ou la fin du combat*, *op. cit.*, p. 106.

⁵⁵² - *Ibid.*, p. 107.

Incontestablement, le bouleau, cet arbre des régions froides et tempérées, à écorce blanche et à petites feuilles, est associé au paysage russe. Sophie Ozareff, rentrée à Kachtanovka, assiste au réveil du printemps et elle aperçoit, notamment, “ les bourgeons des châtaigniers, des bouleaux, des trembles, des groseillers ”⁵⁵³ se gonfler de sève “ sur les branches humides ”. Les bouleaux apparaissent sur la route de Michel Danoff :

*De place en place, au bord de la route, surgissaient des bicoques toiturées de chaume, ou quelques maigres bouleaux aux troncs d'argent, cerclés d'écailles noires*⁵⁵⁴.

Les bouleaux bordent la route que suit Zagoulaïeff :

*Les bouleaux de parc tordaient leurs branches dans le tourbillon*⁵⁵⁵.

“ Un petit bois de bouleaux ”⁵⁵⁶ est un lieu de prédilection pour les randonnées à cheval d'Armand et de Nathalie Ivanovna. Le boqueteau de bouleaux est le refuge paisible où Alexis se retire pour échapper à la présence autoritaire de Marie Karpovna :

*La clairière était bordée de bouleaux aux troncs robustes, d'un blanc argenté, cerclés de noir. Alexis s'allongea sur le dos, les mains sous la nuque, dans l'ombre pâle et vivante des arbres. Au-dessus de lui, bougeait, dans une superposition aérienne, un univers branchu et feuillu, aux transparences vertes, allant de l'émeraude au mordoré. Par les trous de ce manteau palpitant rayonnait le ciel*⁵⁵⁷.

Alexis se réjouit de ce repos sur l'herbe “ après une chevauchée ”. Personne ne gâche son plaisir. Les couleurs du tableau sont riches en nuances délicates : “ blanc argenté ”, “ allant de l'émeraude au mordoré ”. Les éléments de la nature sont présentés en des termes utilisés normalement pour décrire l'être humain, ce qui rend ce passage plus animé : “ un univers branchu et feuillu ” bougeait, “ l'ombre pâle et vivante des arbres ”, “ ce manteau palpitant ”. Les bouleaux figurent en bonne place sur les tableaux russes qu'on rencontre dans les familles russes, résidant en France. C'est ainsi que chez Alexandre Kozlov, un grand tableau est accroché au mur. Il représente un paysage russe :

*Cette steppe, ces maisonnettes de bois, ces familles de bouleaux argentés*⁵⁵⁸.

⁵⁵³ - *Ibid.*, p. 202.

⁵⁵⁴ - Henri Troyat, *Le sac et la cendre*, op. cit., p. 35.

⁵⁵⁵ - *Ibid.*, p. 263.

⁵⁵⁶ - Henri Troyat, *Les désordres secrets*, op. cit., p. 143.

⁵⁵⁷ - Henri Troyat, *Marie Karpovna*, op. cit., p. 88.

⁵⁵⁸ - Henri Troyat, *La malandre*, op. cit., p. 176.

Le paysage hivernal est cher au cœur du romancier et à celui de ses personnages. La neige entretient l'homme " dans une sensation agréable d'irréalité "559. Cette magie de l'hiver russe est bien expliqué par Klim qui, en France, rêve " aux hivers russes, épais, absolus et purs " :

*Même les saisons, ici, ont bizarrement honte de dire ce qu'elles sont. Peut-on parler d'un hiver, alors qu'une petite neige de rien de tout descend du ciel et fond en touchant la chaussée ? ... Quand les gens parlent, l'hiver, en Russie, de la vapeur leur sort de la bouche. Les naseaux des chevaux soufflent violemment une haleine de perle. La barbe des cochers se solidifie en buisson de gel. Les clochettes tintent, au rythme du trot, sur les routes blanches, interminables*⁵⁶⁰.

Le vent qui rase le sol en soulevant la neige entraîne l'imagination vers l'irréel. On donne à cette neige poudreuse un nom *poziomka*. La neige nivèle tout et la *poziomka* transforme l'endroit en une contrée de rêve. La tempête de neige, renforcée par ce vent, à ras de terre, met en danger ceux qui sont en route. Le romancier désignera, dans l'hiver russe, la tempête de neige par la métaphore imagée : " danse folle des flocons "561. Pris dans la tempête, Michel Danoff manque de se perdre en plaine, lorsqu'il passe, de Moscou à Ekaterinodar, par Tsaritsine, pour inspecter les comptoirs Danoff:

*Michel recula, se tourna, pour voir la plaine. Rien. Rien. Il lui semblait que les flocons de neige montaient de la terre vers le ciel et se divisaient en bulles de lait, en croix de Malte lumineuses*⁵⁶².

Le vocabulaire russe est très riche en termes variés pour désigner ce que les Français appellent d'un simple mot " neige ". Le romancier a recours à un vocabulaire expressif et à des constructions imagées pour décrire la beauté de l'hiver russe. Michel Danoff, pour sa part, résiste difficilement à " la fascination monotone du paysage " :

*Dans la steppe, seul un mince sillage bleuâtre rappelait le trajet des hommes. Michel goûta un plaisir enfantin à constater qu'il n'avait pas abîmé la neige. Une si belle neige ! Par endroits, elle était polie et mate comme une dalle. Et, ailleurs, elle se gonflait en mousse savonneuse, s'éparpillait en poussière de diamants*⁵⁶³.

La splendeur de la neige russe est constamment souligné par Henri Troyat: " la neige est comme couverte d'une poussière de diamants "564, " la neige éblouissante "565, " la neige pâle, lumineuse "566, " des paillettes brillantes flottaient dans l'air et, derrière leur miroitement infini, les lointaines partaient en

⁵⁵⁹ - Henri Troyat, *Catherine la Grande*, op. cit., p. 26.

⁵⁶⁰ - Henri Troyat, *L'éléphant blanc*, op. cit., p. 959.

⁵⁶¹ - *Ibid.*, p. 201.

⁵⁶² - Henri Troyat, *Tant que la terre durera*, op. cit., p. 696.

⁵⁶³ - *Ibid.*, p. 691.

⁵⁶⁴ - Henri Troyat, *Jouri*, op. cit., p. 20.

⁵⁶⁵ - Henri Troyat, *Le sac et la cendre*, op. cit., p. 215.

⁵⁶⁶ - Henri Troyat, *Tant que la terre durera*, op. cit., p. 565.

fumée⁵⁶⁷. Lorsque Sophie découvre la neige pour la première fois à Saint-Petersbourg, elle s'émerveille, nous l'avons vu, car " tout était blanc " ⁵⁶⁸. La jeune Française contemple ce spectacle hivernal où " les flocons de neige tourbillonnaient dans l'air calme " ⁵⁶⁹. Le romancier fait traverser par Nicolas Ozareff, en plein hiver, l'Oural, cette frontière entre l'Europe et l'Asie. Le héros contemple la montagne sur sa route vers le baignon :

Des forêts, bleues et noires, dentellées de neige, couvraient à perte de vue, les pentes de l'Oural ⁵⁷⁰.

La contemplation du paysage hivernal peut susciter des réflexions philosophiques. La neige, qui apparaît " indifférente, conciliante " tombant " sur les chapeaux des passants, sur le front des statues, sur les toits des palais " est associée à l'image de la Révolution d'Octobre menaçant la Russie :

Il fallait que cette révolution fût comme cette neige légère, qu'elle humiliât les tours, nivelât les escaliers, unifiât les visages, recouvrit hommes et choses d'une égale bénédiction ⁵⁷¹.

Les paysages russes constituent également le fonds de la rêverie des exilés russes. On dirait que ces tableaux russes irréels masquent le paysage français qu'ils ont sous les yeux. Igor Dimitrievitch Lébédév ressent une profonde satisfaction en rêvant à " la steppe, la neige, les bouleaux " ⁵⁷², à " une grande étendue de neige " ⁵⁷³. On observe l'énumération des éléments récurrents de la nature chère au cœur russe. Klim, en France, se surprend à penser que la Russie lui manque. Il n'est pas chez lui ici et " l'appel de la Russie monte dans ses veines comme une fanfare " ⁵⁷⁴. " La steppe, une petite neige douce qui tourbillonne dans l'air du soir " ⁵⁷⁵ frappent son esprit. Il arrive même à sentir " le goût vide des flocons fondant sur la bouche ".

Les paysages russes d'Henri Troyat se composent de mille touches éparses à travers tous ses livres. Ils impressionnent le lecteur par leur douce pénétration dans tous les éléments, tous les aspects particuliers qui définissent l'univers où vit l'homme. Ce souci du détail est permanent chez le romancier et on commence à sentir l'odeur des fleurs et des herbes et à entendre le chant des oiseaux. Le lecteur entre dans le sous-bois qui souffle " une haleine fraîche et amère de fougères piétinées, de mousse humide, d'écorce pourrissante " ⁵⁷⁶. Il se promène dans le champ parfumé " d'une odeur de foin " . Les tableaux de la nature, expressifs et abondants en métaphores et en épithètes, captivent et attirent l'attention par leur infini séduisant et leur éternité.

L'immense Russie offre des paysages d'une infinie variété. Cette variété se manifeste dans le relief. On y trouve des vallées où des fleuves découlent leurs longues méandres pendant des milliers de kilomètres.

⁵⁶⁷ - Henri Troyat, *Les désordres secrets*, op. cit., p. 53.

⁵⁶⁸ - Henri Troyat, *Les compagnons du coquelicot*, op. cit., p. 313.

⁵⁶⁹ - *Ibid.*, p. 313.

⁵⁷⁰ - Henri Troyat, *La gloire des vaincus*, op. cit., p. 218.

⁵⁷¹ - Henri Troyat, *Le sac et la cendre*, op. cit., p. 269.

⁵⁷² - Henri Troyat, *Le bruit solitaire du cœur*, op. cit., p. 75.

⁵⁷³ - *Ibid.*, p. 55.

⁵⁷⁴ - Henri Troyat, *L'éléphant blanc*, op. cit., p. 1052.

⁵⁷⁵ - *Ibid.*, p. 1052.

⁵⁷⁶ - Henri Troyat, *Marie Karpovna*, op. cit., p. 88.

A trois milles kilomètres de son embouchure dans l'Océan Glacial Arctique, l'Ob est déjà large de plusieurs centaines de mètres à Novossibirsk. La variété climatique entraîne la variété des végétations, depuis la toundra et ses lichens, à travers la taïga et les steppes désertiques, jusqu'aux rivages quasi méditerranéens de la mer Noire. Tout ceci ne pouvait que frapper l'imagination des poètes et des écrivains russes et français.

V - Les parallèles descriptifs

Nous définissons les parallèles en littérature comme “ un rapprochement de deux choses ou individus pour en montrer les ressemblances et différences ”⁵⁷⁷. Henri Troyat a un recours fréquent à cette méthode de description parallèle selon laquelle à un seul phénomène correspondent deux perceptions qui peuvent être opposées ou semblables. Une pareille rencontre, où s'affrontent les affinités et les divergences, n'est possible que si l'on possède un biculturalisme exceptionnel. Henri Troyat est un des ceux qui savent le mieux discerner et expliquer ce qui se passe dans le cœur des gens, dotés “ d'une étrange puissance de dédoublement ”. En pénétrant plus profondément “ dans le tissu ” du pays étranger, les Russes ainsi que les Français commencent à comparer certaines particularités de la vie de deux pays. En conséquence ils arrivent à avoir pleine conscience des différences. Le même phénomène peut être vu autrement par les représentants des deux pays. Ainsi, la bataille de Borodino est connue en France sous le nom de bataille de la Moskova⁵⁷⁸. L'appellation russe est plus précise, car ce nom et celui du village qui est le point central de la bataille. Les Français insistent uniquement sur le nom du fleuve russe. Les maréchaux de Napoléon voulaient, comme les Russes, que soit donné à la bataille le nom du village le plus proche, ce qui était l'usage de l'époque. Napoléon refusa. Le nom de la Moskova devait indiquer à l'opinion française que la grande armée approchait de Moscou.

V. 1 – La superposition de deux perceptions, tant russe que française

La rencontre d'un nouvel univers culturel, dans notre cas, russe ou français, s'effectue de préférence au sein d'un espace géographiquement concret. Les recommandations, les instructions des témoins ainsi que la connaissance personnelle jouent naturellement un rôle décisif dans la compréhension, le rapprochement et l'assimilation d'un espace inconnu. “ L'enseignement ” d'un nouveau pays est réussi s'il s'opère par l'intermédiaire d'un être, imprégné de sa culture. La part de la sincérité y est importante. Mihkaïl Zouboff offre spontanément “ sa sympathie, ses conseils et son hospitalité ” à Jean Roussel. Leurs innombrables visites, randonnées et discussions en commun permettent de pénétrer dans un milieu russe et de comprendre les mille aspects de la vie quotidienne en Russie tsariste. La magie de ce pays et de ses habitants est si captivante pour Roussel, qu'au bout de trois mois de son séjour là-bas, il épouse une Russe.

⁵⁷⁷ - Gardes-Tamine J., Hubert M.-C., *Dictionnaire de critique littéraire*, Paris, Armand Colin, 1993, p.140.

⁵⁷⁸ - Henri Troyat, *Les désordres secrets*, op. cit., p. 24.

*À dater de ce jour, la vie quotidienne en Russie n'eut plus de secret pour lui*⁵⁷⁹.

Désormais, Hélène Zouboff est une personne qui met Jean Roussel en relation avec les mœurs russes. Les mariages mixtes ou les amitiés franco-russes, tout en préservant les racines et les origines, sont une source d'émerveillement et d'engouement biculturel. Le rôle dévolu au médiateur semble être décisif dans la compréhension d'un nouvel espace culturel. Il arrive à préparer les voies de l'assimilation et même, en cas de nécessité, à aplanir les difficultés. Son intervention est destinée à concilier ou à réconcilier deux univers. Remarquons qu'Henri Troyat utilise largement ce modèle. Grimbosq regrette énormément l'absence de Romachkine pendant son voyage à Moscou car " sans lui, tout devenait plus difficile et plus dangereux "⁵⁸⁰. " Ce courtisan adroit " sert " de médiateur " entre la Russie et la France et, en particulier, " entre l'empereur et lui ". Sophie Ozareff ne se sent pas étrangère en Russie grâce à son mari qui devient " son intercesseur auprès de la réalité russe ". La mort de Nicolas Ozareff est une pénible épreuve morale. Elle provoque " la rupture de contact avec la Russie "⁵⁸¹. Élisabeth⁵⁸² semble dépaycée dans la famille de Boris Danoff. Elle pénètre en Russie dès le seuil de l'appartement. L'imprégnation d'une culture du pays d'accueil aboutit à un sentiment difficilement explicable. Cet état d'âme est celui de Boris Danoff, " produit hybride de deux civilisations ", lequel en tire le constat suivant :

*Si, un jour, il me fallait renoncer à la Russie pour la France, ou à la France pour la Russie, je ne survivrais pas au débat*⁵⁸³.

Des parallèles variés concernent tantôt l'impression générale, provoquée par un pays d'accueil, tantôt les particularités multiples de la vie à l'étranger. Le lecteur des œuvres d'Henri Troyat pourra ainsi dresser l'inventaire de variations du comportement et des coutumes.

1) Le parallèle " la Russie et la France "

La Russie apparaît immense, gigantesque aux personnages des romans :

*Tout y est vaste : les horizons et les âmes*⁵⁸⁴.

Nicolas Ozareff donne cette explication lorsqu'il veut ramener Sophie en Russie pour la première fois. Ayant fait la découverte de la Russie, Sophie se rend compte, sur place, de cette réalité. Comme le constate le narrateur " la France lui paraissait si petite "⁵⁸⁵. Rentrant plus tard en France après une longue période de vie en Russie, Sophie Ozareff évoquera la même sensation. Assise dans le compartiment du train, elle se plaît, visiblement, à retourner " au spectacle de son pays ". Et elle note de nouveau :

⁵⁷⁹ - Henri Troyat, *La vie quotidienne en Russie au temps du dernier tsar*, op. cit., p. 241.

⁵⁸⁰ - Henri Troyat, *Grimbosq*, op. cit., p. 108.

⁵⁸¹ - Henri Troyat, *Sophie ou la fin du combat*, op. cit., p. 220.

⁵⁸² - Henri Troyat, *La rencontre*, op. cit., p. 305.

⁵⁸³ - Henri Troyat, *Étrangers sur la terre*, op. cit., p. 325.

⁵⁸⁴ - Henri Troyat, *Les compagnons du coquelicot*, op. cit., p. 226.

⁵⁸⁵ - *Ibid.*, p. 320.

Comme tout était petit en France, après les immenses espaces russes⁵⁸⁶.

Le narrateur développe cette opposition petit / immense par l'utilisation des termes de sens rapproché (minuscule, grand) et par les comparaisons (grandes comme des mouchoirs de poche) :

Les champs minuscules, peignés, ratissés ; les barrières dressées entre les propriétés grandes comme des mouchoirs de poche⁵⁸⁷.

Le narrateur *du Fils du satrape* souligne cette opposition d'échelle entre ces deux pays. Léon Tarassoff, dans son récit, se souvient de réflexion de sa mère :

En France tout était petit à l'image du pays : minuscule et mignon, alors qu'en Russie, terre de la démesure, les bêtes et les gens avaient des tailles importantes⁵⁸⁸.

Parmi les choses qui différencient la France et la Russie, notamment, dans les années soixante du XIX^e siècle, on observe l'ambiance particulière, qui émane des gens eux-mêmes. Le narrateur souligne " un air d'aisance, d'impertinence " de Paris, inconcevable à Moscou ou à Saint-Pétersbourg.

Dans la rue, dans les cafés, dans les magasins, dans l'omnibus, il (Léon Tolstoï) retrouvait une impression de légèreté, de vanité et d'élégance. Même les gens du peuple, ici, semblaient heureux de vivre⁵⁸⁹.

Les rapports mêmes de comparaison s'établissent à l'échelle des peuples, constituant ces deux pays.

2) Le parallèle " le peuple russe / le peuple français "

La confrontation des Russes et des Français dans le même milieu suscite, incontestablement, la naissance de réflexions sur la différence entre ces deux peuples. Constantin Chevezoff arrive à Paris en 1789. Qu'y a-t-il de plus différent, à cette époque, entre la Russie, pays de tradition, et la France, terre de subversion ? Au bout de quelques mois de vie en France Constantin Chevezoff est amené à penser :

En Russie, pour autant que j'ai pu en juger lors de mon long séjour là-bas, les gens n'ont pas le sang qui ne s'échauffe qu'en cas de maladie ; ici, même les gens bien portants ont la fièvre. L'état normal du Français, c'est l'exaltation à propos de tout et de rien. Avouez qu'il est difficile de faire de la bonne politique avec une nation qui bouillonne comme soupe au lait⁵⁹⁰.

⁵⁸⁶ - Henri Troyat, *Sophie ou la fin du combat*, op. cit., p. 229.

⁵⁸⁷ - *Ibid.*, p. 229.

⁵⁸⁸ - Henri Troyat, *Le fils du satrape*, op. cit., p. 46.

⁵⁸⁹ - Henri Troyat, *Tolstoï*, op. cit., p. 200.

⁵⁹⁰ - Henri Troyat, *Votre très humble et très obéissant serviteur*, op. cit., p. 85

Ce personnage remarque la liberté de manières et d'expression des Français, "leur esprit critique toujours en éveil". Après "le bouillonnement de Paris", Constantin Chevezoff, secrétaire à la chancellerie de l'impératrice Catherine II, est émerveillé de retrouver "la discipline rigide, le calme glacé" de Saint-Pétersbourg. De nouveau, le romancier, en comparant les Russes et les Français, recourt à l'antithèse. Il réunit les termes opposés par le sens : "le bouillonnement – le calme glacé". Convoqué en Russie, Constantin Chevezoff confirmera qu' "en France, on avait envie de bouger, de crier ; en Russie, de rester à sa place et de se taire"⁵⁹¹. L'antithèse a lieu également lorsque le romancier donne à Nicolas Ozareff l'occasion de s'exprimer sur ce point. Ce lieutenant fera la constatation suivante dans une conversation avec son ami russe à Paris, au mois de mars 1814:

*Ils ont plus de culture et moins de cœur, plus d'intelligence et moins de sentiment. Chez nous, c'est l'instinct qui commande tout, chez eux, c'est la raison !*⁵⁹²

Le père de cet officier russe, qui prétend lui aussi bien connaître les Français, affirme à son tour :

*Chez nous, tout est simple, chacun porte son âme sur sa figure. Chez vous, il faut arracher dix masques avant de trouver la peau*⁵⁹³.

Les parallèles descriptifs deviennent expressifs grâce à l'emploi de figures d'insistance. On observe, chez Henri Troyat, plusieurs parallélismes, consistant à reprendre dans un second énoncé certains éléments du premier. Les deux passages ci-dessus comprennent constructions récurrentes comme "chez nous – chez eux", "chez nous – chez vous" et tours représentatifs "c'est ... qui". Le parallélisme peut également être accentué par le même balancement des phrases .

Certains traits du caractère russe, comme la piété et la résignation, sont compréhensibles à un interlocuteur étranger seulement par référence aux régimes politiques si différents. La spontanéité et la simplicité des gens en Russie sont naturelles et se manifestent partout. Le tsar russe Alexandre II visite la Russie. A Kostroma, alors que l'empereur descend en barque le long de la Volga, la foule, "massée sur les berges, avait chanté des cantiques, et des centaines de pauvres gens étaient entrés dans l'eau jusqu'au ventre pour le voir de plus près". Joukovski, témoin de cette scène émouvante, commence, inconsciemment, à comparer à ce qu'il a vu à l'étranger, y compris en France. Il se rend compte que nulle part en Europe, "il n'avait constaté cette soumission d'une nation entière à son souverain, à sa tradition, à son Église"⁵⁹⁴. Joukovski avance une interprétation qui tient au fait que "les Allemands, les Anglais, les Français avaient un gouvernement, alors que les Russes avaient un envoyé de Dieu à la tête de leur patrie"⁵⁹⁵.

Le parallèle touche également le comportement des Français et celui des Russes. Les soldats et officiers russes, au début du XIX^e siècle sont surpris de la liberté avec laquelle les Français exprimaient leur

⁵⁹¹ - *Ibid.*, p. 168.

⁵⁹² - Henri Troyat, *Les compagnons du coquelicot*, op. cit., p. 44.

⁵⁹³ - *Ibid.*, p.342.

⁵⁹⁴ - Henri Troyat, *Les chant des insensés*, op. cit., p. 201.

⁵⁹⁵ - *Ibid.*, p. 201.

point de vue, notamment, sur Napoléon. Le narrateur souligne cette différence du comportement dans le passage suivant :

*On eût dit que, dans ce pays, le moindre citoyen avait en lui les capacités d'un ministre. La politique était une affaire de tous. Evidemment, une pareille discussion eût été inconcevable en Russie. L'omnipotence du tsar excluait toute tentation de critiquer ses actes ou de prévoir ses décisions. On ne pouvait être russe sans vénérer son souverain, alors qu'on pouvait être français et souhaiter de changer de gouvernement, voire de régime*⁵⁹⁶.

Nicolas Ozareff, ayant des amis français, est fréquemment invité chez eux. Il se forme à partir de là une idée de la “ mentalité française ”. Il essaye plus tard de la présenter à Sophie :

*Chez nous, les gens en apparence les plus dissemblables ont en commun des principes qui ne se discutent pas. Quand je pense à mon pays, je vois une seule Russie, nettement dessinée ; quand je pense au vôtre, je vois trente-six France qui se disputent. Je ne sais pas laquelle est la vraie. Toutes, probablement. Mais, pour un Russe, il est difficile de s'y retrouver. Ainsi vous, Madame, je suis persuadé que vous ne partagez pas les opinions de la plupart de vos compatriotes, alors que, si vous nous interrogez, moi et mes camarades de régiment, sur les grands problèmes, nous vous répondrions tous de la même façon*⁵⁹⁷.

Cet officier ne serait pas russe s'il pensait différemment. Nicolas Ozareff examine les grands problèmes métaphysiques et existentiels en termes de bien et de mal.

3) Le parallèle “ l' église orthodoxe / l' église catholique ”

La visite de l' église catholique provoque chez un garçon russe toute une gamme de sentiments: étonnement, regret , émotion. La description de l' intérieur ainsi que le déroulement de la cérémonie religieuse sont présentés à travers le regard d' un garçon russe Aliocha. Cette analyse est annoncée par la construction verbale: “ il eut l' impression ”. Les distinctions concernent le comportement tant des pratiquants que du prêtre, les chants du chœur ainsi que la langue utilisée pour les prières. Toutes ces distinctions entre offices catholique et orthodoxe sont renforcées par l' emploi du vocabulaire de l' opposition comme “ être debout / être assis ”, “ la musique sage et un peu mécanique / l' ample vague des voix humaines qui déferlait ”, “ la cérémonie paisible / se sentir secoué ”⁵⁹⁸. Aliocha a tout fait, par exemple, de découvrir qu' à l' église catholique au lieu d' être debout, “ les gens étaient confortablement assis, comme au spectacle ”. Le prêtre catholique parle le latin et le chœur est remplacé “ par un harmonium à la sonorité caverneuse ”. Aliocha note également que les Français font le signe de la croix en portant la main au front, à la poitrine, puis à l' épaule gauche et l' épaule droite. Les Russes terminent leur geste de l' épaule droite à l' épaule

⁵⁹⁶ - Henri Troyat, *Les compagnons du coquelicot*, op. cit., p. 31.

⁵⁹⁷ - *Ibid.*, p. 114.

gauche. Lors de la messe de rite catholique Aliocha a voulu, pour se signer, prendre l'exemple de ses voisins. Ce garçon qui se prétend sincèrement chrétien, mais sans soumission aveugle aux rites, finit, à la fin de la cérémonie, par se dire qu' " il est agréable de croire avec tout un peuple, tout un pays " et non pas avec " un petit groupe d'émigrés nostalgiques " comme dans l'église de la rue Daru.

4) La vie quotidienne

Les gens, pénétrant dans les milieux différents, s'efforcent de saisir les mille aspects de la vie quotidienne. Le narrateur se transforme en observateur curieux, sensible et attentif de l'espace dans lequel il se meut. Il semble très différent de son monde habituel. Les voyageurs russes, descendant à l'hôtel parisien Meurice⁵⁹⁹ en 1856, sont surpris de ne pas y trouver " de ces bons poêles de faïence, dont un domestique serf entretient le feu ". Le samovar " fumant à toute heure " est absent. On n'y découvre pas non plus " de doubles fenêtres comme en Russie ". Ce dernier détail frappe aussi un Français, en voyage en Russie, qui voit le vitrier " retirer les doubles châssis des fenêtres " la veille des Pâques. Ces distinctions entre les deux pays sont parfois le sujet d'une lettre, qui est adressée dans son pays d'origine. La comparaison de la Russie et de la France apparaît fréquemment dans la correspondance des Russes à l'occasion de leur venue à Paris. Ces lettres sont abondamment citées dans les biographies d'Henri Troyat.

Paris, mœurs et coutumes françaises sont aussi l'objet des *Lettres Persanes* de Montesquieu. Deux Persans, Usbek et Rica, visitent la France, de 1712 à 1720. Ils échangent des lettres, écrivent à divers amis pour leur faire part de leurs impressions et reçoivent des nouvelles de Perse. La lettre XXIV⁶⁰⁰, qui traduit les premières impressions de Rica à Paris, offre une vue d'ensemble sur les principaux thèmes de l'ouvrage : satire légère des mœurs et habitudes parisiennes, satire hardie du système politique et de la religion. Cette célèbre phrase est de cette lettre : " Paris est aussi grand qu'Ispahan " ⁶⁰¹. La couleur orientale et européenne se confrontent dans cet ouvrage. Dans ses *Lettres Persanes*, Montesquieu est à la fois bel esprit, moraliste et penseur. L'impératrice Catherine II, attachée à la France sur le plan intellectuel, est admiratrice de Montesquieu. Elle favorise à la traduction et au succès des *Lettres Persanes* en Russie. Le Prince Cantemir Antioche Dmitrievitch (1708 – 1744), diplomate russe en France, lié d'amitié avec Montesquieu, traduit cet ouvrage en russe⁶⁰².

Supportant patiemment les choses et le mode de vie des gens en Russie à l'époque du communisme, Alexandre Kozlov essaye de les décrire à Françoise Eygletière. Elle connaît ce pays lointain seulement à travers ses récits. Il remarque :

Matériellement, l'existence y est plus étouffante, plus grise, plus dure qu'en France. Mais alors qu'en France on s'enlise dans le confort, en Russie soviétique les restrictions et les contraintes de toutes sortes excitent en chacun le goût de la difficulté ⁶⁰³.

⁵⁹⁸ - Henri Troyat, *Aliocha*, op. cit., p. 97-98.

⁵⁹⁹ - Henri Troyat, *Tolstoï*, op. cit., p. 199.

⁶⁰⁰ - Lagarde A., Michard L., *XVIII^e siècle. Les grands auteurs français du programme. Anthologie et histoire littéraire*, Paris, Bordas, 1985, p. 80.

⁶⁰¹ - *Ibid.*, p. 80.

⁶⁰² - Vedenina L. G., *La France et la Russie : Dialogue de deux cultures*, op. cit., p. 35.

⁶⁰³ - Henri Troyat, *La malandre*, op. cit., p. 234.

Ici, les gens ont donc envie de se battre, d'imposer leurs vues, de prendre des risques. L'idée que se font des Français des Russes, à l'époque de la perestroïka, conduit à représenter les Russes, dans la rue, comme "sympathiques et pitoyables à la fois"⁶⁰⁴.

Les particularités se révèlent également dans l'ordonnance des repas. Les familles russes résidant en France continuent à s'en tenir jalousement à leurs habitudes russes. Et elles se plaisent à en parler aux convives. Lorsqu'Odile est invitée pour la première fois par son fiancé russe dans sa maison, elle la trouve profondément marquée par ses origines. Et le chef de famille accentue cette ambiance russe en lui adressant ces paroles :

- *Désirez-vous un petit verre de vodka avant de vous mettre à table? demanda Michel. C'est une coutume de chez nous. Les Français, eux, préfèrent l'apéritif... J'ai aussi de l'apéritif...*
- *Je prendrai de la vodka, dit Odile*⁶⁰⁵.

Les multiples parallèles réunissent en deux plans alternés deux conceptions. Ils concernent tant la culture et la langue, incarnation de cette culture, que l'observation des gens et les éléments de leur vie quotidienne. Dans cet exercice le romancier a fréquemment recours à l'énumération lorsqu'un seul mot est insuffisant pour traduire une idée.

V. 2 – Les parallèles comme rapprochement intérieur des origines par-dessus les frontières

Henri Troyat se révèle constamment, à travers ses œuvres et ses personnages, en tant qu'écrivain français "nourri de lointains souvenirs russes". Les parallèles, confrontant deux réalités, si différentes par "leurs origines, leurs traditions, leur langue, leurs croyances, leur climat", sont destinés à montrer la "double richesse" de ceux qui savent les dégager et apprécier. Cette chance exceptionnelle que certains possèdent de pouvoir se dédoubler les ramène naturellement vers leurs origines. Ce passage d'un monde à l'autre est, d'ailleurs, marqué par des moyens lexicaux comme : "ils ont – nous en avons ; chez nous – ici ; en France – en Russie ; "cette différence entre vous et les petits Français de votre âge", se souvenir.

Le fonds des origines apparaît lorsque les Russes commencent à juger les événements français. La nouvelle de l'emprisonnement de Louis XVI provoque une réaction typiquement russe. Elle est, d'ailleurs, possible uniquement en Russie de ce temps-là :

*La France avait mis son roi sous les verrous. Pour un Russe comme moi, cet emprisonnement tenait du sacrilège. C'était comme si une bande de moujiks avinés eût craché sur une icône*⁶⁰⁶.

Aliocha Krapivine semble mal à l'aise dans l'appartement de son ami français, où il y a "un domestique et où les murs sont décorés de grands tableaux sombres"⁶⁰⁷. Il a l'impression de pénétrer dans un

⁶⁰⁴ - Henri Troyat, *Le défi d'Olga*, op. cit., p. 122.

⁶⁰⁵ - Henri Troyat, *Étrangers sur la terre*, op. cit., p. 625.

⁶⁰⁶ - Henri Troyat, *Votre très humble et très obéissant serviteur*, op. cit., p. 144.

⁶⁰⁷ - Henri Troyat, *Aliocha*, op. cit., p. 32.

musée “ où la richesse et la beauté avaient tué la vie ”. Tout à coup ce décor fastueux et ce domestique lui rappellent quelque chose de lointain et de familier tout à la fois, à savoir “ l’appartement de ses parents, en Russie ”⁶⁰⁸.

L’acquisition d’un nouvel espace est d’autant plus enrichissante, qu’elle s’appuie sur une ancienne expérience humaine. C’est la conjonction de deux visions. Le regard de l’étranger permet de distinguer des indices caractéristiques de l’esprit russe et les symboles russes de l’ancienne Russie. Celle-ci reste la Russie éternelle.

Les parallèles aboutissent à la distinction des valeurs concernant tant la culture et la langue que le comportement et l’âme de deux peuples. Le fait de confronter des personnes d’origines différentes face à une même situation permet au romancier de dégager des réactions différentes. Elles correspondent aux tempéraments français et russe.

* * *

Le retour vers ses origines russes pénètre en profondeur les œuvres d’Henri Troyat. La lecture conduit à retrouver les sujets russes qui reviennent assez fréquemment et qui renvoient au même référent. Leur présentation peut être une simple mention, comme “ L’amiral changea d’itinéraire et, après avoir contourné l’île *Vassilievsky* par la grande *Néva*, la contourna, de l’autre côté, par la *Petite* ”⁶⁰⁹. Elle est aussi la description détaillée, dont le volume englobe une phrase, une unité superphrastique ou tout un alinéa. La variété des parallèles engage à découvrir la divergence et la convergence des deux mondes, familiers aux personnages, à les rapprocher intérieurement des origines “ par-dessus les frontières ”. La passion du romancier, partagée par ses personnages, aboutit à un merveilleux spectacle russe, fait de la description pittoresque des villes et des paysages. Le lecteur se laisse charmer par la beauté des coupoles orthodoxes, des champs russes, des rivières russes, des forêts russes. La profondeur russe, la partie la plus intérieure et la plus inaccessible, est là, avec ses traditions et le secret de l’âme russe, gaie, naïve, religieuse, généreuse et chaleureuse.

Grâce aux livres d’Henri Troyat une immersion fascinante se produit dans l’ambiance russe, depuis les effets superficiels (la vision des villes) jusqu’ au fond des choses russes (la maison russe, les traditions russes, le caractère russe, l’office orthodoxe). Ce monde russe, si éloigné de l’univers français, est rendu plus compréhensible et, donc, plus réel, grâce aux parallèles descriptifs. Ils sont rendus possibles grâce au don, qui est rare, de se dédoubler et d’avoir deux comportements différents. Le romancier, possédant cet état, se plaît à pourvoir ses personnages de ces qualités riches et avantageuses. L’écrivain ne met jamais en valeur son avis et s’écarte de ce qu’il évoque ou décrit. L’analyse des interviews d’Henri Troyat ainsi que celle de ses livres nous autorise à affirmer que l’univers franco-russe de ses personnages est un peu le monde du romancier, intimement mêlé, d’une manière invraisemblable, à son imagination.

Nous sommes en contact direct avec le narrateur et les personnages. Les descriptions russes du romancier sont strictement focalisées. Le même endroit peut être vu par plusieurs personnages qui nous le

⁶⁰⁸ - *Ibid.*, p. 32.

⁶⁰⁹ - Henri Troyat, *Grimbosq*, *op. cit.*, p. 61.

présentent sur des angles différents. Le romancier a recours également au narrateur pour transmettre ce regard. C'est le cas de toutes les images russes dans l'œuvre d'Henri Troyat. Cette technique littéraire permet merveilleusement au romancier de ne pas se prononcer, de rester autant que possible objectif.

La Russie intérieure d'Henri Troyat transparaît dans toutes ses descriptions. Il n'est jamais allé en Russie, et pourtant, toute son œuvre contient des descriptions pressées, détaillées, émouvantes de tant de paysages. Il est à l'aise en Crimée et en Sibérie, à Moscou et à Saint-Pétersbourg. C'est là, il me semble, un véritable exploit. Les descriptions de la vie, des coutumes, de la foi orthodoxe sont le fruit des conversations de ses parents, des amis, de leurs récits fidèlement retranscrits. Ils ne sont pas titulaires des lieux. Mais la passion interne de l'auteur, l'amour de son pays qui est resté si vivant dans son cœur conduisent à une étonnante et prodigieuse symbiose.

TROISIÈME PARTIE

LE BILINGUISME ET LE BICULTURALISME AU NIVEAU INTERTEXTUEL

Nous essayerons de démontrer comment le bilinguisme et le biculturalisme de l'écrivain se manifestent dans la structure de ses œuvres romanesques. Ses personnages, le narrateur ou la personne que l'auteur désigne pour raconter les événements, se voient dotés des mêmes valeurs spirituelles que le romancier.

En Russie, le phénomène du bilinguisme est étudié tant par les linguistes que par les psychologues. Dans la compréhension linguistique, le bilinguisme représente l'emploi de deux langues par le même individu :

*Chaque langue est choisie conformément à la situation communicative concrète. L'interaction de ces deux systèmes linguistiques dans la mentalité du bilingue, qui est un tout unique, devient le problème psychologique essentiel*⁶¹⁰.

L'analyse des ouvrages, édités en Russie, permet de constater que cette définition de V. Iartseva soit à la base de nombreuses recherches théoriques⁶¹¹. Nous observons de nombreuses typologies du bilinguisme, basées sur différents aspects de ce phénomène. Les neuf critères suivants⁶¹² sont fréquemment dégagés. Le caractère des composants (1) du bilinguisme permet de distinguer le bilinguisme homogène ou hétérogène. Le degré de la maîtrise du bilinguisme (2) conduit à différencier le bilinguisme productif, le bilinguisme reproductif et le réceptif. Le bilingue " productif " est, donc, capable de créer facilement des ouvrages en deux langues. Le degré de liaison du bilinguisme dans le mental (3) se manifeste dans les termes tels que " immédiat, ou direct " et " médiat, ou indirect ". En effet, la maîtrise de la deuxième langue amène à la

⁶¹⁰ - Iartseva V.N., *Dictionnaire linguistique encyclopédique*, Moscou, Sovietskaïa entsiclopédiïa, 1990 (en russe).

⁶¹¹ - Bezdidko A.V., *Le russe en France*, Thèse de candidat Naouk ès lettres, Moscou, 1979 (en russe); Véréchtchagine E.M., *La caractéristique psychologique et méthodologique du bilinguisme*, Moscou, Éditions de MGU, 1969 (en russe); Léontiev A.A., " *Les mots étrangers dans le russe* " dans *Questions de la culture de la parole*, 1966, N 7 (en russe); Piadousova G.I., *L'emprunt comme processus de l'interaction de deux systèmes linguistiques*, Thèse de candidat Naouk ès lettres, Léninegrad, 1971 (en russe).

formation, dans la conscience du bilingue, de nouveaux moyens linguistiques. On voit, donc, apparaître chez ce bilingue un nouveau système “ des savoirs de la parole ”. Ce système entre en contact, incontestablement, avec ce que l’individu a acquis lors de l’apprentissage de sa langue maternelle. En fonction du degré de la diffusion du bilinguisme (4) on dégage celui qui est utilisé par tout le groupement social, par une fraction ou par un individu (ou quelques individus). Ainsi, le bilinguisme de masse peut être bilatéral et unilatéral (5). Le cas du bilinguisme bilatéral prévoit que chaque individu pratique la langue des autres, et inversement. La méthode de la diffusion du bilinguisme (6) fait distinguer le bilinguisme volontaire et celui qui est imposé (lors de la conquête des territoires étrangers). En tenant compte du facteur temporel (7), on parle, en particulier, du bilinguisme des enfants et des adultes. Les types tels que le bilinguisme étudié spécialement ou assimilé spontanément (8) sont délimités d’après le moyen de l’apprentissage de la deuxième langue. Il y a également le bilinguisme oral et écrit ou même bivalent (9) d’après la forme de son existence.

L’académicien Henri Troyat rédige ses œuvres en sa deuxième langue, devenue, par la force des circonstances (changement du milieu linguistique), sa langue essentielle. Le français devient inévitablement sa première langue. Les actions intentionnelles et prématurées (venue dans un autre pays) placent la langue maternelle d’Henri Troyat en interaction avec la langue de son pays d’accueil. Traditionnellement, les lexicologues considèrent cette situation de l’action réciproque des deux langues comme conséquence de la parution des emprunts. Sans y renoncer, nous admettons que le romancier, bilingue et biculturel à la fois, se révèle comme un artiste habile et virtuose au niveau intertextuel en mélangeant le français et le russe et en abolissant dans son imagination les frontières entre deux mondes. Le phénomène de l’intertextualité concerne les consciences plurilingues ainsi que les mondes aux différentes mentalités.

Dans notre recherche, les termes “ *bilinguisme* ”, “ *biculturalisme* ” et “ *intertextualité* ” sont intimement liés. En introduisant mots russes ou bribes de la littérature russe dans le tissu de sa narration, Henri Troyat enrichit ses œuvres au niveau intertextuel. Le terme “ *intertextualité* ”, utilisé pour la première fois par Julia Kristeva⁶¹³, signifie que “ tout texte se construit comme mosaïque de citations, tout texte est absorption et transformation d’un autre texte. À la place de la notion d’intersubjectivité s’installe celle d’intertextualité”⁶¹⁴. On retrouve cette définition dans les ouvrages sur l’analyse textuelle, édités en France⁶¹⁵. Selon Julia Kristeva,

*Le langage poétique apparaît comme un dialogue de textes : toute séquence se fait par rapport à une autre provenant d’un autre corpus de sorte que toute séquence est doublement orientée : vers l’acte de la réminiscence (l’évocation d’une autre écriture) et vers l’acte de la sommation (la transformation de cette écriture). Le livre renvoie à d’autres livres et par les modes de sommation (l’application en termes mathématiques) donne à ces livres une nouvelle façon d’être, élaborant ainsi sa propre signification*⁶¹⁶.

⁶¹²- Mikhaïlov M.M., “ *Des variétés du bilinguisme* ” dans *Le bilinguisme et la grammaire comparativiste*, Tchéboksary, Éditions Universitaires, 1987 (en russe).

⁶¹³- Kristeva J., “ *Recherches pour une sémanalyse. Extraits* ”, dans *Le mot, le dialogue et le roman*, Paris, Éditions du Seuil, 1969.

⁶¹⁴- *Ibid.*, p. 85.

⁶¹⁵- Jeandillou J.-F., *L’analyse textuelle*, op. cit., p. 130.

⁶¹⁶- *Ibid.*, p. 120.

Julia Kristeva effectue une recherche de la théorie de Mikhaïl Bakhtine. Ce dernier considère le texte littéraire comme un dialogue de l'auteur non seulement avec le lecteur, mais aussi avec toute la culture contemporaine ainsi que précédente⁶¹⁷. M. Bakhtine emploie le terme " dialogue " pour désigner la propriété qu'ont certains énoncés " de n'être pas attachés à une seule, mais à diverses sources d'énonciation ". Gérard Genette définit, lui, l'intertextualité comme " relation de coprésence entre deux ou plusieurs textes " et le plus généralement, comme " présence d'un texte dans un autre " ⁶¹⁸. Gérard Genette reconnaît que la forme la plus explicite et la plus littérale de l'intertextualité " c'est la pratique traditionnelle de la citation ". De nos jours, la notion d'intertextualité change et évolue. Les chercheurs de l'école linguistique de Saint-Petersbourg considèrent, notamment, que le texte littéraire porte l'empreinte de ce " dialogue " (terminologie bakhtinienne) sous forme d'allusions, de citations, de réminiscences et même d'unités lexicales étrangères contrastant stylistiquement avec le texte d'accueil⁶¹⁹.

Dans le cadre de notre recherche, l'intertextualité se manifeste comme une donnée du bilinguisme et biculturalisme. Il s'agit là d'un phénomène littéraire franco-russe, lorsque l'écrivain pense et écrit en français, en utilisant plus au moins fréquemment le vocabulaire russe, directement ou implicitement. Le romancier réussit même à faire partager à ses personnages ses goûts littéraires biculturels. Ses héros sont, donc, capables de réciter les poésies russes, de lire un livre en russe ou de chanter une chanson russe. Volontairement, ces passages sont introduits dans la narration française en graphie latine, mais avec cet indice de l'auteur que le personnage ou le narrateur les prononcent en russe. Il n'est pas possible de présenter les citations en caractères cyrilliques, parce que les œuvres d'Henri Troyat sont lues, en premier lieu, par un public français. Le lecteur franco-russe, maîtrisant à la perfection ces deux langues, le français et le russe, est rare. Des exemples vont en être donnés dans cette partie de notre étude.

I – La représentation du bilinguisme de l'écrivain dans ses œuvres

I.1 – La pratique de l'emploi du vocabulaire français dans les œuvres de la littérature russe

La littérature russe du XIX^e siècle fournit des exemples extrêmement riches de l'utilisation des mots étrangers, en particulier, d'origine française. L'emploi du vocabulaire français est fréquent dans les œuvres littéraires de plusieurs écrivains russes. Nous pouvons citer des écrivains très connus comme Ivan Tourguéniev, Léon Tolstoï, Alexandre Pouchkine, Fedor Dostoïevski, Anton Tchekhov. La seconde moitié du XVIII^e siècle et la première moitié du XIX^e siècle constituent la période essentielle pendant laquelle se renforce l'influence de la langue française dans l'élite intellectuelle de la société russe. Deux grands noms de l'histoire de la Russie ont contribué d'une manière considérable à ce développement. Il s'agit de deux impératrices russes : l'impératrice Élisabeth (1741-1762) et l'impératrice Catherine II la Grande (1762-1796).

⁶¹⁷ - Bakhtine M.M., *Esthétique et Théorie du Roman*, Paris, Gallimard, 1978.

⁶¹⁸ - Genette G., *Palimpsestes. La littérature au second degré*, Paris, Éditions de Seuil, 1982, p. 8.

⁶¹⁹ - Arnold I.V., *Les liaisons intertextuelles dans le texte littéraire*, dans *Sémantique. Stylistique. Intertextualité, Saint-Petersbourg*, Éditions Universitaires, 1999 (en russe); Arnold I.V., *Les problèmes de dialogisme, d'intertextualité et d'herméneutique dans L'interprétation du texte littéraire*, Moscou, Obrasovanié, 1995 (en russe).

La mère d'Élisabeth avait espéré marier sa fille à un prince français. La jeune Élisabeth en a gardé un vif penchant pour la France et son règne fut une période d'influence française. À son exemple, la cour et la haute société russes adoptèrent la mode française. Chaque famille russe noble eut son précepteur français, la langue française devint la langue de toute la société cultivée. Un grand nombre de Français de toutes conditions sont venus à cette époque chercher fortune en Russie. " Il pleut des Français en Russie, comme des insectes dans les pays chauds ", constatait avec philosophie un diplomate en poste en Russie.

Les écrivains russes, qui introduisent le vocabulaire français dans leurs œuvres, parlent la langue française à la perfection. Dans une lettre de 1831, Pouchkine écrit :

*Je vous parlerai la langue de l'Europe, elle m'est plus familière que la nôtre*⁶²⁰.

Pouchkine écrivait à sa future femme Nathalie Gontcharov des lettres en français " dans un style respectueux et fleuri " ⁶²¹. Les camarades du lycée avaient surnommé Pouchkine " le Français ". Ses premiers vers furent écrits, notamment, en français. Le poème célèbre *Eugène Onéguine*⁶²² comprend plus de 50 mots et locutions d'origine étrangère, de préférence française. Les chercheurs russes⁶²³ travaillant sur l'œuvre de Pouchkine reconnaissent, en particulier, que le poète russe recourt au vocabulaire français dès qu'il lui faut s'exprimer dans l'abstraction ou lorsqu'il s'agit de décrire le raffinement des relations de la noblesse de son époque. Henri Troyat rappelle que ce poète russe, maîtrisant merveilleusement le français, " avait la nostalgie de l'Occident, souhaitait se rendre en France, en Italie, en Angleterre, en Espagne, évoquait ces pays dans certaines de ses œuvres, mais le despotisme de Nicolas I^{er} l'obligea à demeurer sur la terre russe " ⁶²⁴.

La langue française est aussi très familière à Léon Tolstoï qui, ainsi qu'il le révèle, à cinq ans, savait l'alphabet français aussi bien que l'alphabet russe. Et plus tard, " il devait lui arriver souvent de penser directement en français " ⁶²⁵. Son roman *La Guerre et La Paix* débute par un paragraphe en français retraçant une conversation d'Anna Pavlovna Cherer, très proche de l'impératrice Maria Fedorovna, avec le très important comte Basile. Les invités d'Anna Pavlovna s'expriment volontiers en français. Nombre de personnages russes rédigent des lettres en français. Ainsi font Julie Kouraguina et Maria Bolkonskaïa. Les généraux et les maréchaux étrangers s'expriment en français pour traduire l'authenticité historique de l'époque. L'utilisation du français dans les romans de Tolstoï constitue un phénomène extraordinaire. Des pages entières sont rédigées en français. Le vocabulaire français occupe 2,5% de tout le roman *La Guerre et la Paix*⁶²⁶. Plusieurs romans russes écrits en cyrillique (*La Guerre et La Paix*, *Anna Karénine*, *Eugène Onéguine*, *La fille du capitaine* et d'autres encore) contiennent des mots, des phrases complètes et même des paragraphes écrits en français. De tels emplois ne sont compréhensibles qu'aux bilingues russes. C'est pourquoi le texte littéraire russe comporte la traduction en russe ou l'explication des mots et des phrases français.

⁶²⁰ - Henri Troyat, *Pouchkine*, op. cit., p. 44.

⁶²¹ - *Ibid.*, p. 793.

⁶²² - Pouchkine A.S., *Evguénii Onéguine*, dans *Œuvres de Pouchkine en 3 volumes*, Moscou, Khoudojestvennaïa litératoura, 1986.

⁶²³ - Vinogradov V.V., *Style de Pouchkine*, Moscou, Goslitizdat, 1941 (en russe).

⁶²⁴ - Henri Troyat, *Sainte Russie*, op. cit., p. 67.

⁶²⁵ - Henri Troyat, *Tolstoï*, op. cit., p. 24.

Toute la richesse des mots français intercalés dans les textes littéraires russes permet de regrouper tout le vocabulaire français en quelques ensembles majeurs qui sont les suivants :

- les formules de politesse : ma chérie, pardon, bonjour, bonsoir ;
- les noms des rues, des villes, des revues, des journaux, les titres ;
- les interjections comme tiens, voilà ;
- les proverbes, les dictons ;
- plus rarement les longues conversations.

Dans les œuvres de Dostoïevski (*l'Idiot*, *Crime et châtime*nt, *Les pauvres gens*, *Le village Stépantchikovo*, *Le Double*) on trouve de nombreux emplois des mots français déformés. Ce sont des mots français transformés par des terminaisons russes. Ils reçoivent ainsi des nuances ironiques compréhensibles pour les lecteurs russes. Frapper et фрапировать (frapirovat'), comtesse et контесса (kontessa), prouesse et пруюсы (prouessy), mauvais et мовешки (movetchki), vieille fille et вьелфилки (veilfilki), monstrueux et монструозно (monstrouozno).

L'emploi de mots français et de locutions françaises dans les œuvres littéraires russes a duré près d'un siècle. Ce phénomène a vivement intéressé les lexicographes russes. Ils ont rédigé plus tard *le Dictionnaire des locutions et des mots étrangers utilisés dans la langue russe sans traduction*⁶²⁷. L'analyse de cet ouvrage scientifique qui contient de nombreux exemples intéressants tirés de préférence des œuvres littéraires démontre manifestement l'emploi prédominant des mots d'origine française. Mais on observe que très peu de mots français ont enrichi le vocabulaire russe littéraire et sont devenus des emprunts assimilés aux systèmes phonétique et grammatical du russe. La plupart des mots français des œuvres russes ont un emploi occasionnel et sont considérés par les chercheurs russes comme “иностранные вкрапления” (inostrannyé vkraplénia), ou “éléments intercalés étrangers”⁶²⁸. Seule certitude, la langue française dans les œuvres russes est un indice du bilinguisme russo-français de la noblesse russe ou une marque des milieux russes cultivés.

I.2 – Les réflexions d'Henri Troyat sur les langues de son esprit et de son cœur

Le style d'Henri Troyat est influencé par sa langue maternelle. L'écrivain estime en effet dans *Un si long chemin* qu'il est possible que la connaissance du russe ait marqué son style en français⁶²⁹. La langue russe s'insère, par petites touches, dans la description ou les dialogues pour y jouer un rôle stylistique. La langue russe est intimement liée à son être profond à tel point qu'à la question “Vous-même, aujourd'hui, rêvez-vous en français ?”, Henri Troyat répond :

⁶²⁶ - Maïmeskoul E.A., *Le français dans la prose de Tolstoï*, Thèse de candidat Naouk ès lettres, Kiev, 1981, p. 5.

⁶²⁷ - Babkine A. M., Chendetsov V.V., *Dictionnaire des locutions et des mots étrangers utilisés dans la langue russe sans traduction*, Saint-Petersbourg, Éditions Kvotam, (en 3 volumes), 1980.

⁶²⁸ - Pravda – Listrova Y.T., *Les mots étrangers dans le discours littéraire russe du XIX^e siècle*, Thèse de Doctorat, Moscou, 1983 (en russe).

⁶²⁹ - Henri Troyat, *Un si long chemin*, op. cit., p. 75.

*Oui, bien sûr. Pourtant, j'ai l'impression que si quelqu'un durant mon sommeil, me donnait un grand coup sur la tête, je crierais : "Aie!" avec l'accent russe*⁶³⁰.

Henri Troyat possède ce rare privilège de rêver à la fois dans sa langue maternelle et en français. Le romancier compare souvent le russe au français. Il constate que " les mots russes sont plus proches de l'objet. " Le romancier déclare, en particulier :

*Lorsque je prononce certains mots russes, l'objet s'installe brusquement dans mon cerveau, avec une sorte de violence joyeuse. Le russe est une langue primitive, juteuse, sonore comme une suite d'onomatopées, alors que le français est poli par des siècles d'usage. Le français est aussi une langue plus abstraite, de sorte que, pour rendre avec vigueur une impression en français, je ne puis me contenter du mot banal, comme je le ferais en russe, mais je dois souvent accoler à ce mot banal une épithète qui le renforce*⁶³¹.

Henri Troyat illustre cet aspect phonétique qui rapproche les mots russes de l'objet qu'ils désignent par un exemple cité dans *Sainte Russie* :

*Si je dis " nuage" en russe, un nuage entre dans mon cerveau. Je vois ce nuage. J'en suis plein. Pourtant, je n'ai pas eu à réfléchir pour me le représenter. Les mots français, en revanche, moins jeunes, moins robustes, se sont peu à peu détachés du monde sensoriel. L'écrivain qui les emploie leur rend toute leur vigueur par la place qu'il leur assigne dans sa phrase, ou par le qualificatif, dont, soudain, il les éclaire*⁶³².

Ayant décidé de citer d'abondants extraits des poèmes et des poésies de Pouchkine dans son livre, Henri Troyat a dû se résoudre à les traduire en vers libres. Les difficultés de la traduction renvoient aux traits particuliers des deux langues, ce qui est très bien expliqué par Henri Troyat :

*Le russe est une langue tonique. Sa mélodie est fondée sur le martèlement des syllabes fortes. Autre difficulté : le vocabulaire russe est plus riche, plus savoureux, plus primitif, je vous l'ai déjà dit, que le vocabulaire français. Un beau texte français perd moins, je crois, à être traduit en russe qu'un beau texte russe à être traduit en français. N'est-ce pas l'usage de cette langue foisonnante, voluptueuse, qui a marqué la pensée des écrivains russes ? Le poète russe est merveilleusement servi par son dictionnaire. Il est un maître magicien. Le philosophe russe, au contraire, éprouve de la peine à couler sa démonstration dans une forme concise*⁶³³.

⁶³⁰ - *Ibid.*, p. 39.

⁶³¹ - *Ibid.*, pp. 75-76.

⁶³² - *Ibid.*, p. 71.

⁶³³ - *Ibid.*, p. 114.

Plusieurs lexicologues russes⁶³⁴ affirment que les procédés dérivatifs ne jouent pas un rôle identique en russe et en français. Nous découvrons la confirmation de cette tendance linguistique chez Henri Troyat lorsqu'il parle de ces deux belles langues :

*Par le seul jeu des préfixes et des suffixes, une même racine engendre de nombreuses combinaisons aux nuances variées. Il suffit de changer la terminaison d'un mot pour lui adjoindre une idée de lourdeur, de légèreté, de vulgarité, de dignité, de puissance, de joie, de malice. Le style en français, a donc, peut-être, plus d'importance qu'en russe*⁶³⁵.

Les personnages bilingues d'Henri Troyat se rallient bien sûr à l'avis du romancier dans leur analyse du français et du russe. Boris Danoff explique à une jeune fille française Odile dans *Étrangers sur la terre* :

*La langue russe est plus riche que la langue française. Plus riche et moins précise. L'abondance même du vocabulaire le rend impropre à l'expression des idées abstraites. Le poète russe sera à l'aise dans la merveilleuse, l'inextricable forêt des mots. Le philosophe russe éprouvera du mal à couler sa pensée dans une forme concise et sûre... Les mots russes sont proches de la réalité... Ils collent à l'objet. Ils évoquent aussitôt l'image. Les mots français, moins jeunes, moins robustes, se sont peu à peu détachés du monde des sensations immédiates. Je dis " nuage ", en russe, et, instantanément, dans mon esprit pénètre un gros nuage blanc et bouclé*⁶³⁶.

Odile désire apprendre quelques mots russes usuels. Boris en est ravi et passionné à un tel point qu'il oublie parfois de traduire certains mots russes. Ils ne sont pas compris par le lecteur français.

- Recommencez ! Non, pas darovo, mais déréro...

- Déréro !

- Bon. Et maintenant : niébo. Qu'est-ce que c'est que : niébo ? Le ciel.

L'accent tonique se place sur la première syllabe.

Elle prononça lentement :

Niébo, niébo, c'est joli... Niébo, déréro...⁶³⁷

La langue russe rapprochait Boris d'Odile d'une manière inexorable.

Un des personnages du roman *Les Eygletière*, Alexandre Kozlov, d'origine russe, professeur de russe à l'École des langues orientales, affirme à l'une de ses élèves :

⁶³⁴ - Gak V.G., *Lexicologie comparée*, Moscou, Mejdounarodniy otnochénia, 1977, p. 74 (en russe) .

⁶³⁵ - Henri Troyat, *Sainte Russie*, op. cit., pp. 70-71.

⁶³⁶ - Henri Troyat, *Étrangers sur la terre*, op. cit., pp. 349-350.

⁶³⁷ - *Ibid.*, p. 350.

*Le français est une langue aux nuances phonétiques légères, le russe, lui, est plus accusé, plus martelé*⁶³⁸.

Les Français ne pratiquant pas le russe considèrent les caractères cyrilliques comme “ mystérieux ”, mais une fois plongés dans l’océan des mots russes, ils en sont captivés. Tel est l’avis, en particulier, de l’architecte français Etienne Grimbosq. Il quitte Paris et vient en Russie car Pierre le Grand l’a chargé d’édifier à Saint-Petersbourg le palais de son chambellan. Dans la perspective de son futur travail, Grimbosq pria Swinton de lui apprendre le russe.

*Dès les premières leçons, cette langue qu’il avait naguère jugée rebutante, le séduisit. Rien ne le préparait, semblait-il, à assimiler une prononciation aussi rocailleuse, ni une grammaire aussi compliquée*⁶³⁹.

La connaissance du russe permet à Henri Troyat de pénétrer les œuvres des écrivains russes dans leur texte original et d’accéder à un grand nombre de documents inaccessibles à des chercheurs français. Les circonstances, ses études, sa vie l’ont fait écrire dans la langue française. L’écrivain estime qu’il pourrait écrire une lettre en russe, mais il aurait les plus grandes difficultés à écrire un livre. Il pense qu’il faudrait, pour y parvenir, aller vivre en Russie pendant une assez longue période pour s’immerger “ dans le bain de la langue russe ”, se forger “ un vocabulaire propre, un rythme propre au russe, refaire l’apprentissage de l’écrivain russe ”⁶⁴⁰.

Henri Troyat évoque qu’il a eu le plaisir de manifester la connaissance de sa langue maternelle lors de la réception des académiciens russes par l’Institut de France. L’interprète, engagé du côté français, n’avait qu’une piètre connaissance du russe. Devant son échec, Henri Troyat fut prié par ses confrères de le remplacer au pied levé. Il le fit de son mieux et les invités parurent satisfaits de son intervention. Il se le rappelle dans *Un si long chemin* :

*Tout en traduisant en français l’allocution d’un académicien russe, je me surpris à songer que, si mes parents n’avaient pas fui la Russie en 1920, si j’étais demeuré la-bàs, si j’y avais fait une carrière d’écrivain, je serais de l’autre côté de la table*⁶⁴¹.

La traduction de ses œuvres en russe satisfait le romancier. Henri Troyat en témoigne en ces termes :

J’ai éprouvé, en les lisant dans ma langue maternelle, une impression de contentement irraisonné, de mystérieux accord avec quelque chose de profondément enfoui en moi. Comme si, tout en

⁶³⁸ - Henri Troyat, *Les Eygletière*, op. cit., p. 149.

⁶³⁹ - Henri Troyat, *Grimbosq*, op. cit., pp. 126-127.

⁶⁴⁰ - Henri Troyat, *Un si long chemin*, op. cit., p. 76.

⁶⁴¹ - *Ibid.*, p. 237.

*restant un écrivain français, je me révélais à moi-même comme un écrivain russe. Comme si c'était moi et non le traducteur qui avait tracé directement ces phrases en russe sur le papier*⁶⁴².

Les impropriétés de termes et quelques maladresses d'expression peuvent irriter l'auteur, c'est ce que pense Henri Troyat. Il se rappelle que dans l'une de ses nouvelles, il parle d'un petit garçon lisant avec passion *Tintin*. Ignorant ce qu'était *Tintin* et enclin à imaginer que " la jeunesse bourgeoise de France était naturellement dépravée ", le traducteur soviétique écrivit que son potache, enfoncé dans son fauteuil, " lisait un journal de cinéma plein de photographies d'actrices à demi dénudées "⁶⁴³.

La connaissance de sa langue maternelle a permis à Henri Troyat de faire la véritable découverte de la riche littérature russe. Il a, donc, pu apprécier certaines nuances stylistiques dont les lecteurs des traductions les plus parfaites ne se doutent pas. Le lecteur bilingue peut également se délecter en lisant des phrases ou des passages russes insérés dans les textes français littéraires.

I.3 – Les russismes dans les œuvres d'Henri Troyat

Traditionnellement les linguistes⁶⁴⁴ reconnaissent que l'inventaire des mots russes employés dans la langue française est assez stable et est constitué par environ 50 ou 60 mots. L'apport russe est essentiellement folklorique. Il se réfère à des coutumes, à des objets qui ne sont jamais sortis de leur frontière. Leur nom seul nous est parvenu à travers des romans historiques ou des récits de voyage. On trouve aussi des mots qui ont accompagné le succès du roman et du ballet russes. Cette tendance est confirmée par l'analyse du vocabulaire russe dans les œuvres d'Henri Troyat. Les emprunts russes traditionnels (*sterlet, boyard, pope, steppe, cosaque, isba, babouchka, samovar, troïka, télègue, tarentass, verste, moujik, tsar, tsarévitch*) sont maintes fois renouvelés. Mais les romans abondent aussi en emprunts, en mots et expressions russes ayant un emploi irrégulier et occasionnel. La phrase suivante le confirme de façon exemplaire :

*Il se recoucha et souffla la bougie. Sa joue s'appuya sur la **doumka**, petit oreiller que Vassilissa lui avait cousu jadis et qu'il emportait toujours dans ses bagages*⁶⁴⁵.

Le mot russe *doumka* s'emploie dans la langue russe en style parlé. Il correspond peut-être au terme familier français " polochon ".

A – La typologie des russismes

On distingue divers types de russismes en fonction de la prédominance de tel ou tel critère. On définit ainsi des groupes thématiques dans l'emploi des russismes.

⁶⁴² - *Ibid.*, p. 222.

⁶⁴³ - *Ibid.*, p. 222.

⁶⁴⁴ - Guiraud P., *Les mots étrangers*, Paris, Presses Universitaires, 1971.

⁶⁴⁵ - Henri Troyat, *La barynia*, *op. cit.*, p. 231.

Les groupes thématiques des russismes d'Henri Troyat

En confrontant les russismes aux éléments de la réalité russe nous dégagons, à travers l'œuvre d'Henri Troyat, plusieurs groupes thématiques de vocabulaire. On répertorie plusieurs champs lexicaux dans lesquels interviennent de façon privilégiée des russismes* :

1. Les russismes de la nourriture : bitki, blinis, bortch, kacha, koutia, kwass, klioukva, kalatchi, kissel, koulibiak, koulitch, malossol, oukha, paska, pelméni, pirojki, pirogui, saïki, sbiten, solianka, stchi, vatrouchka, zakouski.

En appréciant la cuisine russe, Henri Troyat la trouve “ savoureuse ” et il constate qu'elle est “ la plus conservatrice d'Europe ”⁶⁴⁶. En parlant de la cuisine de l'époque d'Ivan le Terrible l'écrivain dit:

*La cuisine russe est très variée et très pesante ; elle est relevée par le goût de l'ail, de l'oignon et de l'huile de chènevis. A la table des grands, on sert des rôtis, des poulets au citron, du stchi (potage national aux choux), des pâtés (pirog au riz, au poisson), des pirojki aux œufs, des blini à la crème, de la kacha (grau de sarrasin et de millet), du kissel (jus de canneberge épaissi par de la fécule de pomme de terre et sucré), des entremets au gingembre et au miel... Les jours maigres voient le triomphe des esturgeons, des brochets, des saumons, des beignets de poisson, du caviar enfin. Comme boisson, du kwass, du vin de Hongrie, de l'hydromel et de la vodka*⁶⁴⁷.

Au bas de la même page Henri Troyat fait remarquer :

*La plupart des plats en usage au XVI^e siècle en Russie sont encore en honneur dans ce pays*⁶⁴⁸.

Il est vrai que la cuisine russe d'aujourd'hui tend à garder les anciens plats, tout en introduisant des plats européens, en particulier, français. Peut-être les cuisinières russes se posent-elles une question sur l'origine française de la salade Olivier. En vérité, ce même plat, avec quelques différences, porte en France le nom de “ salade russe ”. Celle-ci est une invention française. Un cuisinier français Olivier a préféré rester à Moscou en octobre 1812 plutôt que de suivre la grande armée de Napoléon dans sa retraite. Il avait ouvert un restaurant et créé un plat recherché.

Côtelette, crème brûlée, café glacé sont des plats qu'on comprend différemment en Russie et en France. Même le champagne s'ajoute bien à cette liste. Dans la version russe, ce n'est qu'un mousseux demi-sec. Cette foison de mots s'explique par l'histoire. Pierre le Grand a été le premier à ramener avec lui de France un cuisinier français. L'habitude de “ manger français ” s'est généralisée en Russie au XIX^{ème} siècle.

Pour des raisons de mode “ la langue des aristocrates ” donnait des noms français à des plats tout à fait différents. D'où cette nécessité, aujourd'hui, de consulter le dictionnaire avant de commander ou servir des

* - Nous présenterons, en annexes, *L'inventaire des russismes d'Henri Troyat*, accompagné des commentaires de leur signification.

⁶⁴⁶ - Henri Troyat, *Ivan le Terrible*, op. cit., p.33.

⁶⁴⁷ - *Ibid.*, p. 33.

⁶⁴⁸ - *Ibid.*, p. 33.

plats “ franco-russes ”. De nombreux plats russes portent des noms français. Mais ils ne correspondent pas du tout à ce que l'on s'attendait à recevoir en les ayant commandés.

Quel Français voyageant autrefois en URSS n'a rêvé d'une simple salade verte ? Pourtant il y avait bien de la salade au menu, tous les jours, et ceci de Moscou à Vladivostok. Hélas ! Le Français avait du mal à admettre qu'un hachis de choux et de carottes à la mayonnaise ou à la crème fraîche fût de la salade... Il n'était pas au bout de ses peines : sous le nom de compote, on lui servait des fruits au sirop ; s'il commandait une côtelette, il recevait une boulette. La crème brûlée se présente en glace dans la version russe. Il faut faire attention aux nombreux “ mots-pièges ” dont le sens se différencie dans le français et le russe :

Une côtelette – côte de mouton ou de porc en français, correspond à отбивная (otbivnaïa) russe. La kotléta russe (котлета) n'est qu'elle qu'une croquette de viande hachée.

Une vinaigrette – c'est une sauce faite d'huile et de vinaigre, salée, poivrée et le plus souvent aromatisée. Elle sert à assaisonner la salade et les crudités. Il ne faut pas confondre avec le mot russe винегрет (vinegret), qui est une salade de légumes avec huile.

Un café glacé – c'est un café refroidi avec de la glace artificielle en France et simplement un café froid en Russie.

2. *Les russismes “ le costume russe national des paysans ”* : sarafane, kokochnik, onoutchi, lapti.

3. *Les russismes “ les différentes classes de la société et d'appareil administratif de l'ancienne Russie ”* : tchinovnik, barine, barynia, bartchouk, barschina, koulak, mir, Zemski Sobor, zemstvo.

4. *Les russismes “ les anciennes mesures russes ”* : déciatine, poud, sajème, verste, archine.

5. *Les russismes “ les légendes et superstitions russes ”* : léchy, polévik, vodianoï, roussalki, viédmy, baba-Yaga, domovoï, dvorovoï, bannik, konuchelnik.

6. *Les russismes de l'église orthodoxe* : pope, popadia, diacone, starets, arkhiepiscop. Henri Troyat consacre à l'église tout un chapitre, intitulé *L'église orthodoxe* dans *La vie quotidienne en Russie au temps du dernier tsar*. Il y traite, notamment, de la hiérarchie dans le clergé monastique et des rites orthodoxes en utilisant nombreux termes russes.

7. *Les russismes de surnoms des gens* : Kossolapy Sachka (Sacha le maladroit), beznojka (femme cul-de-jatte), gorbouchka (la bossue), novy (le nouveau). Henri Troyat affirme que l'impératrice russe Alexandra Fedorovna est appelée, derrière son dos, “ *Nemka* , l'Allemande ”⁶⁴⁹. Les mots russes apparaissent pour qualifier les souverains, selon la vieille coutume russe. On raconte que des soldats en permission n'hésitaient pas à monter sur les patins du traîneau d'Élisabeth Petrovna pour lui glisser un compliment à l'oreille. Ils appelaient leur impératrice entre eux “ *matouchka* ”, petite mère. Elle le savait, d'ailleurs, et “ en est fière comme d'un titre supplémentaire de noblesse ”⁶⁵⁰. Henri Troyat nous apprend que Raspoutine appelait respectivement l'Empereur Nicolas II et l'impératrice Alexandra Fedorovna “ *batiouchka* ” et “ *matouchka* ” (petit père et petite mère).

⁶⁴⁹ - Henri Troyat, *Terribles tsarines*, op. cit., p. 160.

⁶⁵⁰ - *Ibid.*, p.136.

*Par ce comportement rustique, il accentue tout ce qui s'oppose, lui, le représentant des masses russes, aux courtisans frelatés qui grenouillent autour du trône*⁶⁵¹.

8. *Les russismes de noms d'animaux* : Les vaches sont appelées *Ryjaïa, Romachka et Poustychka*. Le texte français⁶⁵², comportant ces noms russes, ne contient aucun commentaire. Le lecteur russe ou bilingue comprend que ces mots russes se réfèrent successivement à ceux de “rousse”, “marguerite” et “ténine”.

9. *Les russismes de noms des journaux et de revues* : *Sovremennik* (Le Contemporain), *Rousskoïe Slovo* (La Parole russe), *Zemlia et Volia* (Terre et Liberté) ; *de noms de rues* : *Millionnaïa* (des Millionnaires), *Tverskaïa* (de Tver) ; *de noms de théâtre* : *Maly Théâtre* (Petit Théâtre) ; *de noms de paquebots* : *Dobry* (Le bon), *Gorki* (amer) ; *de noms de salons* : *Granovitaïa palata* (salon à facettes dont les murs rappellent l'intérieur d'une grenade).

10. *Les russismes de toponymes* : les noms des villages connus *Tsarskoïe Selo*, ou peu connus *Niemetskaïa Sloboda*, le faubourg des Allemands, *Galerny Ostrov*, le quartier de Saint-Pétersbourg⁶⁵³. Parfois le romancier a recours à l'explication de certains toponymes. Henri Troyat renseigne le lecteur, à propos de *Niemetskaïa Sloboda*:

*Les habitants de Moscou avaient surnommé niemtsy les premiers occupants allemands de la localité. Niemets étant dérivé de niemoï, le muet, celui qui ne parle pas la langue du pays*⁶⁵⁴.

11. *Les russismes de coutumes russes* : par exemple, pour désigner “les excès de la cour”. Les convives, à l'exemple du tsar Pierre le Grand, perdent toute retenue lors des festins. “Ces fêtes s'appellent “les batailles avec *Ivachka Khmelnitzki*”⁶⁵⁵. On y trouve un jeu de mots : *khmelnoï*, en russe, veut dire *ivre*. Henri Troyat rappelle un ancien usage qui consistait à convoquer au palais toutes les jeunes filles à marier du pays pour désigner, lors de la cérémonie du *smotriny* (le regard), celle qui partagera la couche du souverain⁶⁵⁶.

Le lecteur fidèle de l'œuvre d'Henri Troyat peut, paraît-il, construire progressivement, au cours de ses lectures, cette compétence linguistique minimale du russe. Cependant, il faut le bien reconnaître, les enjeux du romancier sont autres. L'emploi du russe est propice à faire renaître le monde de l'enfance et son environnement émotionnel.

Le vocabulaire d'origine russe est, visiblement, un aspect du discours littéraire. Son apparition est conditionnée par le bilinguisme du romancier et de ses personnages imaginaires ainsi que par l'espace russe du déroulement des actions. Ce sont là deux facteurs extralinguistiques.

B – L'aspect structurel des russismes

⁶⁵¹ - Henri Troyat, *Raspoutine*, op. cit., p. 41.

⁶⁵² - Henri Troyat, *Le cahier*, op. cit., p. 512-513.

⁶⁵³ - Henri Troyat, *Cent un coups de canons*, op. cit., p. 872.

⁶⁵⁴ - Henri Troyat, *Pierre le Grand*, op. cit., p. 47.

⁶⁵⁵ - *Ibid.*, p. 65.

⁶⁵⁶ - Henri Troyat, *Ivan le Terrible*, op. cit., p. 9.

Notre tâche, ici, est de dégager les structures préférées des russismes présents dans l'œuvre d' Henri Troyat. La structure est définie classiquement par les chercheurs-linguistes comme “ un agencement interne des unités qui forment un système linguistique ”⁶⁵⁷. De préférence, le romancier utilise cet élément structurel qui est un mot, “ formé de l'union d'un signifiant et d'un signifié ”⁶⁵⁸. Les exemples ci-dessus le démontrent clairement. Un seul mot russe ne trouble pas d'une manière excessive l'attention du lecteur francophone. De plus, le romancier n'abuse pas de l'emploi des russismes. D'autres structures comme la combinaison de mots ou la rédaction d'une phrase complète sont beaucoup plus rares. On les trouve principalement dans l'essai de voyage, intitulé *La vie quotidienne en Russie au temps du dernier tsar*. Les combinaisons de mots apparaissent lorsque le romancier évoque le titres des revues ou journaux russes (*Mir Isskoustva*, ou Le Monde de l' Art ; *Novy Pout'*, ou La Voie Nouvelle). On rencontre également cette structure linguistique lors de l'interprétation de certaines traditions russes comme, par exemple, celle de boire le thé “ v

prikouskou ”⁶⁵⁹ :

Les paysans, les ouvriers, les petits marchands ne mettaient pas de sucre dans leur thé, mais en glissaient un morceau dans leur bouche et le ménageaient, par d'habiles mouvements de langue, pendant le passage de l'infusion chaude dans leur gosier ⁶⁶⁰.

L'intérêt particulier de Jean Roussel aux dictons populaires aboutit à l'insertion d'une autre forme structurelle, d'ailleurs, peu répandue, qui est la proposition ou le proverbe. Leur nombre ne dépasse même pas une dizaine. La plupart de ces formules insérées sont bâties autour de rimes ou de consonnances amusantes. Certaines illustrent le fatalisme du paysan russe, sa lenteur, “ sa puissante paresse ” : “ *Pospéchich, lioudī nasméchich !* (Si tu te dépêches, tu feras rire les gens !), *Tiché iédech, dalchié boudéch !* (Va lentement, tu iras plus loin !)”⁶⁶¹. D'autres proverbes russes se réfèrent à la misère de la campagne : “ *Stchi da kacha, pisha nacha* (La soupe aux choux et le gruau, voilà notre nourriture). Toutes ces propositions sont retranscrites en alphabet latin dans le texte d'Henri Troyat.

C - Les russismes implicites

Les œuvres d'Henri Troyat renferment une autre pratique particulière du renvoi au russe. Toutes ces unités thématiques et structurelles peuvent être intercalées implicitement dans le texte français. Dans ce cas-là, elles ne sont pas formellement exprimées. Henri Troyat éprouve fréquemment le besoin naturel de s'exprimer dans sa langue maternelle. Pour ne pas détourner l'attention de son lecteur par le vocabulaire russe, l'écrivain a recours à cette forme d'allusion russe. C'est une façon d'éveiller l'idée de cette langue sans en faire expressément mention. Donc, le russe est souvent sous-entendu lorsque l'écrivain décrit l'ambiance russe des émigrés russes en France. “ Maman, papa, je suis deuxième en français ”. Cette phrase

⁶⁵⁷ - *Le Petit Robert*, op. cit., p. 1869.

⁶⁵⁸ - Blanchard S., Korach D., Pencrec'h J., *Vocabulaire*, Paris, Editions Nathan, 1995, p. 120.

⁶⁵⁹ - Henri Troyat, *La vie quotidienne en Russie au temps du dernier tsar*, op. cit., p. 25.

⁶⁶⁰ - *Ibid.*, p. 25.

semble brûler les lèvres d'Alexis parce que cela lui arrive pour la première fois. Le narrateur hâte d'insérer une remarque concernant l'expression linguistique de cette nouvelle :

*Il dirait cela en russe, bien sûr*⁶⁶².

La discussion se déroule en russe lorsque Mme Voïevodoff présente à Nikita et Léon Tarassoff son roman manuscrit. On relève, en particulier, le commentaire du narrateur à ce propos :

*Elle se mit à nous lire, en russe*⁶⁶³.

Les situations qui favorisent l'éclat de la langue russe sont, au sein des œuvres d'Henri Troyat, assez stables. C'est avant tout le foyer familial, le lieu où les Russes retrouvent leur Russie "hors du temps". Mme Baranova arrive dans son appartement, accompagnée de son élève française. Le fait qu'elle est chez elle nous explique qu'elle donne ses ordres en russe à Véra, la dame russe qui s'occupe de la maison :

*Mme Baranova cria quelque chose en russe à l'autre femme, qui accourut, fureta dans la chambre et apporta une grande boîte en carton*⁶⁶⁴.

Boris Danoff a envie "de parler russe" dans les moments de nostalgie, comme le jour où l'on saisit les meubles de la famille. Les Russes se plaisent à parler leur langue maternelle dans les lieux de leurs rendez-vous préférés. L'inévitable église orthodoxe dans la rue Daru réapparaît, où "dans tous les coins chante la langue russe"⁶⁶⁵. Dans le hall du théâtre du Châtelet, les Russes "conversaient en russe"⁶⁶⁶. A ce moment-là, Boris Danoff est fier d'être Russe "à cause de Chaliapine, Moussorgsky, Pouchkine". Et le narrateur ajoute cette réplique :

*Il avait envie de parler russe*⁶⁶⁷.

Igor Dimitrievitch Lébédév refuse de se laisser examiner par un médecin français. Ceci est dû, visiblement, au fait que "l'obligation de parler français" lui paraît "au-dessus de ses forces"⁶⁶⁸.

Nikita Voïevodoff déclare cependant à Léon Tarassoff que "lorsqu'il avait quelque chose d'important à exprimer, c'étaient des mots français qui lui venaient naturellement aux lèvres"⁶⁶⁹. Il "en allait de même" pour Léon Tarassoff. Au début du XIX^{ème} siècle, la coutume établie est, que les Russes de la noblesse

⁶⁶¹ - *Ibid.*, p. 219.

⁶⁶² - Henri Troyat, *Aliocha*, *op. cit.*, p. 8.

⁶⁶³ - Henri Troyat, *Le fils du satrape*, *op. cit.*, p. 55.

⁶⁶⁴ - Henri Troyat, *À demain, Sylvie*, *op. cit.*, p. 14.

⁶⁶⁵ - Henri Troyat, *L'éléphant blanc*, *op. cit.*, p. 1003.

⁶⁶⁶ - Henri Troyat, *Étrangers sur la terre*, *op. cit.*, p. 541.

⁶⁶⁷ - *Ibid.*, p. 542.

⁶⁶⁸ - Henri Troyat, *Le bruit solitaire du cœur*, *op. cit.*, p. 15.

⁶⁶⁹ - Henri Troyat, *Le fils du satrape*, *op. cit.*, p. 42.

rédigent les lettres, dans les cas les plus solennels non en russe, mais en français. Cette tradition est évoquée également chez Henri Troyat :

*Parmi la haute société russe, l'usage était de rédiger en français les lettres les plus importantes et en russe les billets d'un tour plus familier*⁶⁷⁰.

Ainsi, les lettres, intercalées dans la narration du romancier, sont suivies des commentaires sur le code linguistique de leur rédaction. Nicolas Ozareff écrit une lettre à son père en russe. Le narrateur nous le confirme clairement :

*Pour prouver à son père qu'il n'avait pas perdu le sens national en s'éprenant d'une Française, Nicolas opta pour le russe*⁶⁷¹.

Nicolas est fier de montrer sa lettre à son ami proche Roznikoff qui ne manque pas non plus de relever l'emploi de l'écriture cyrillique :

*Ah ! dit Roznikoff, c'est en russe... Tu as préféré ?...*⁶⁷².

Michel Borissovitch répond à son fils en russe. Il l'annonce dès la première phrase de sa lettre :

*Tu m'écris en russe, c'est donc en russe que je te répondrai*⁶⁷³.

Le retour à l'emploi du russe, chez Henri Troyat, s'effectue dans les conversations et les lettres intimes (famille, amis). Son usage, de préférence emblématique, est destiné à représenter les racines profondes russes. La terre de naissance et la langue de ce pays sont si profondément et solidement fixées, même, dans l'esprit et le cœur des personnages imaginaires du romancier.

D – L' introduction des russismes dans la narration

L'entrée des mots russes dans la structure de l'œuvre littéraire française présente un intérêt manifeste du point de vue de leur graphie ainsi que de leur translitération assimilée. Dans les œuvres d'Henri Troyat les russismes sont présentés en graphie française, comme nous avons pu le constater dans les citations des chapitres précédents.

Il y a un cas heureux de l'emploi des sigles en cyrillique, qui n'est pas propre aux œuvres d'Henri Troyat. En décrivant la cérémonie de Pâques qui est l'une des plus belles fêtes de la liturgie orthodoxe, l'auteur introduit dans la description le sigle *XB* en cyrillique avec l'explication en bas de la page "initiales

⁶⁷⁰ - Henri Troyat, *Les compagnons du coquelicot*, op. cit., p. 207.

⁶⁷¹ - *Ibid.*, p. 207.

⁶⁷² - *Ibid.*, p. 210.

⁶⁷³ - *Ibid.*, p. 262.

russes de Christ et de Ressuscité ” (Христос воскрес, ou Christos voskres). Nous rencontrons deux circonstances suivantes :

*Dans les maisons apparaissaient les œufs colorés et les gâteaux rituels : le paskha et le koulitch, ornés de lettres **X B**, initiales russes de “ Christ ” et de “ Réssuscité ”⁶⁷⁴, Le feu d’artifice ! Des pluies de joyaux retombaient sur les coupôles, des roues de braise viraient au sommet des tours des lettres ardentes palpitaient au fronton des palais : **X B**. Sous cette avalanche de lumière, le Kremlin tremblait de tous ses dômes...⁶⁷⁵.*

L’effet stylistique de l’emploi d’un sigle russe est significatif. Ce résultat expressif se trouve en corrélation directe avec le degré de contraste. Les russismes, introduits dans le texte français avec la graphie cyrillique, ont un degré du contraste plus important. Si le mot russe apparaît dans l’orthographe latine, l’attention du lecteur français est attirée par un autre fait du contraste, mais qui ne correspond pas à l’effet recherché. Le mot semble curieux bien qu’il soit présenté dans la graphie habituelle pour un Français. Les mots russes ayant un emploi occasionnel ne sont compréhensibles qu’aux bilingues, c’est pourquoi leur apparition dans le texte français est accompagnée de commentaires supplémentaires, de traduction en français ou d’explication en notes. Les russismes sont mis en italiques ou entre guillemets. L’explication du vocabulaire russe se situe en général lors de la première apparition dans l’œuvre. Elle est abandonnée dans les suivantes. Des modifications typographiques sont utilisées généralement pour mettre en évidence la présence du vocabulaire russe.

Dans le roman *Tant que la terre durera* le mot russe *zemlianka* reçoit une explication en utilisant l’image de la taupinière :

*Akim partageait avec quatre officiers de son régiment une taupinière creusée dans la neige. C’était la plus coquette **zemlianka** de la région*⁶⁷⁶.

Le mot russe *zemlianka* désigne l’abri souterrain que les soldats de la première guerre mondiale, la guerre des tranchées, construisaient pour se reposer ou dormir. On les appelait en français des sapes. Henri Troyat le décrit d’une manière imagée en l’identifiant à la taupinière. Ainsi, par la suite le mot *zemlianka* semble plus compréhensible au lecteur et son explication est omise :

*Après la chaleur, la lumière, l’odeur humaine de la **zemlianka**, Akim tomba dans l’espace noir et glacé de la nuit*⁶⁷⁷.

L’une des chansons populaires russes recevra plus tard le nom *Zemlianka*. Et elle reste toujours aimée des anciens combattants russes :

⁶⁷⁴ - Henri Troyat, *La vie quotidienne en Russie au temps du dernier tsar*, op. cit., p. 84.

⁶⁷⁵ - *Ibid.*, p. 175.

⁶⁷⁶ - Henri Troyat, *Tant que la terre durera*, op. cit., p. 562.

⁶⁷⁷ - *Ibid.*, p. 563.

*Пой, гармоника, вьюге назло,
Заплутавшее счастье зови.
Мне в холодной землянке тепло
От моей негасимой любви.*

*Chante, harmonica, malgré la tempête de neige,
Appelle le bonheur égaré.
J'ai chaud dans la zemlianka froide,
De mon amour qui ne s'éteint pas.*

Le vocabulaire russe est sujet à la translittération en caractères latins qui reproduit l'orthographe russe correcte. L'écrivain effectue assez rarement la transcription littérale. Il rend seulement la sonorité des mots russes par les lettres latines. Nous l'avons vu dans tous les exemples précédents.

*Nou, dievki, poïti ! (Et bien, les filles, chantez !)*⁶⁷⁸.

L'impératrice Anna Ivanovna profitait du moindre moment de loisir pour se permettre une sieste. Après avoir signé les documents qu'on lui avait présentés, elle demandait gaiement aux demoiselles d'honneur d'entonner en chœur quelque rengaine populaire. L'impératrice dit *poïti* et pas *poïte*. Or, *poïte* est l'orthographe correcte de l'impératif du verbe russe *петь* (*piet'*), chanter. L'auteur connaît le code oral russe : la lettre " o " se prononce rarement à la française. Avant l'accent tonique, elle se prononce " a " comme âme. Henri Troyat indique la même particularité de prononciation dans l'exemple suivant, tiré de *la Rencontre* : " Est-ce que nous partons, Boris ? " ⁶⁷⁹. M. Danoff, d'origine russe, prononce le prénom russe de son fils à la manière de son pays d'origine. L'auteur fait dire son narrateur : " Il prononçait *Baris* ". Le prénom *Baris* est mis en italique dans le texte. En russe, nous le répétons, les voyelles non-accentuées (postonique comme e dans " poïte " et prétonique comme a dans Boris) subissent la réduction qualitative qui amène le changement des caractéristiques articulatoires et acoustiques des sons. Les deux cas de la transcription orale sont relevés dans des répliques dialogiques. La retranscription des mots russes en alphabet latin amène, donc, parfois à une certaine liberté. Elle entraîne une variété d'orthographe pour un même vocable. Ce procédé déconcerte singulièrement le lecteur.

Nous avons également remarqué deux formes du mot russe *коченик* : *kakochnik* et *kokochnik*⁶⁸⁰. La première forme de *коченик* n'est qu'une variante du code oral de *kokochnik*. Il y a aussi divergence dans l'orthographe du mot *пуд* : *poud* et *poude*⁶⁸¹. La transcription des noms de famille reproduit tantôt la prononciation : ils se terminent alors en -off, -eff, tantôt leur écriture se terminant en -ov, -ev. En russe parlé, les consonnes sonores, comme v, deviennent sourdes (f). Cette règle est très appliquée avec Danoff,

⁶⁷⁸ - Henri Troyat, *Terribles tsarines*, op. cit., p. 100.

⁶⁷⁹ - Henri Troyat, *La rencontre*, op. cit., p. 302.

⁶⁸⁰ - Henri Troyat, *Le cahier*, op. cit., p. 519 ; *La vie quotidienne en Russie au temps du dernier tsar*, op. cit., p. 205.

Kisiakoff, Baranoff (*Tant que la terre durera*), Béreznikoff (*Le Moscovite*), Ozareff, Tchernycheff, Béliaïeff (*La Lumière des justes*), Voïevodoff (*Le fils du satrape*). Cependant les écritures Kozlov (*Les Eygletière*), Samoïlov (*Jouri*), Lébédév (*Le bruit solitaire du cœur*) et quelques autres correspondent au russe écrit. Il arrive que l'orthographe de certains noms d'écrivains russes émigrés change d'un livre à l'autre. On trouve à la fois Remizoff (*Le fils du satrape*) et Remizov (*Le défi d'Olga ; Un si long chemin*). Un autre écrivain russe Шмелёв a successivement trois écritures : *Chmeleff*, *Chmeliiov* et *Chmelov*.

Les linguistes russes⁶⁸² estiment que les noms en -off, -eff correspondent à des formes archaïques. Cette caractéristique concerne également les toponymes, les noms des villes. Voici quelques noms de villes dont la fin s'écrit différemment : Rostoff (*Tant que la terre durera*) et Kharkov (*Jouri, Le fils du satrape*).

D'ailleurs, la divergence de l'écriture du nom des villes russes s'explique par un fait historique. Elle se manifeste dans l'emploi des formes archaïques ou contemporaines. Il y a, en effet, presque quarante ans de décalage entre la parution de *Tant que la terre durera*, d'une part, et *Youri* et *Le fils du satrape*, d'autre part.

L'écriture des substantifs russes peut également varier au pluriel. Cette catégorie grammaticale se réalise, en russe, par les terminaisons -и (-i) ou -ы (-y). Le texte littéraire français révèle plusieurs formes. Ainsi, rencontre-t-on une forme dérivée directement du pluriel russe: zakouski, bliny (blini), bitki, pirojki, pelméni. A côté de cela, il y a d'autres formes où le pluriel est rendu deux fois ; par les moyens de la langue-source, le russe, (-i, -y) et de la langue d'accueil, le français (-s): ainsi en est-il vatrouchkis, blinis. Certaines phrases comportent ces deux marques du pluriel :

*Ma mère, du temps qu'elle était encore vaillante, s'ingéniait à nous préparer nos plats préférés : blinis, bortch, bœuf Stroganoff, pirojki, koulibiak, bitki à la crème*⁶⁸³.

Ceci est très rare chez Henri Troyat. Les deux formes du pluriel des mots russes (zakouski et zakouskis) sont admises dans la langue française, malgré les recommandations de la Commission du Ministère de l'Éducation Nationale de France⁶⁸⁴. Cette commission demande en effet d'unifier le pluriel des emprunts. La forme utilisée par l'usage français est considérée comme forme du singulier, même si elle est une forme du pluriel dans la langue-source. Le panneau présentant le menu de la boutique russe située rue Daru, en face de l'église orthodoxe à Paris, conserve deux formes du pluriel : " blinis, pirojkis et différents zakouski " (données de 1999, mars).

Henri Troyat se révèle un fin connaisseur du russe lorsqu'il utilise les constructions russes orales. Il les introduit dans la bouche de ses personnages russes au moment, où ils se trouvent hors de l'ambiance officielle. Le vocabulaire russe est utilisé dans le discours des personnes, totalement ou presque totalement bilingues. Ce sont les Russes résidant en France. Le russe sert à créer l'ambiance russe ainsi qu'à montrer leur attachement profond à leur pays d'origine. Le russe est également introduit dans le discours des Français essayant d'apprendre cette langue ou seulement quelques mots.

⁶⁸¹ - Henri Troyat, *Le cahier*, op. cit., p. 565 ; *Pierre le Grand*, op. cit., p. 30 ; *La vie quotidienne en Russie au temps du dernier tsar*, op. cit., p. 90.

⁶⁸² - Gak V., *Théorie et pratique de la traduction*, Moscou, Interdialect, 1997, pp. 432-434.

⁶⁸³ - Henri Troyat, *Un si long chemin*, op. cit., p. 166.

Le nombre d'occurrences du vocabulaire russe est incontestablement lié au genre romanesque. Alors que dans les romans courts ou cycles romanesques et les biographies les russismes sont clairsemés, ils sont d'un emploi plus fréquent dans l'essai de voyage *La vie quotidienne en Russie au temps du dernier tsar*.

L'auteur fait un voyage imaginaire avec Jean Roussel, fils d'une famille aisée de négociants parisiens en tissu, qui a terminé brillamment ses études de droit et de comptabilité. En pénétrant dans des milieux variés et en observant la vie russe sous tous ses aspects, Henri Troyat s'est efforcé de capter les mille particularités de la vie quotidienne dans l'empire russe qu'il porte en lui. Le chapitre XIII de cet essai *Les paysans* où Henri Troyat décrit la vie à la campagne russe avec ses fêtes, ses chants, ses costumes, avec le folklore russe contient, à lui seul, plus de cent emplois de russismes. Les dictons russes y figurent également: *V Toulou s samovarom nié iezdéiout* (on ne va pas à Toula avec son samovar)⁶⁸⁵. La ville Toula est connue pour ses harmonicas ainsi que par ses magnifiques samovars.

La plupart des termes russes servent à désigner les réalités locales relatives à la cuisine, aux théâtres, aux restaurants et autres établissements ainsi qu'aux rites russes. Les biographies d'Henri Troyat abondent en noms propres désignant les journaux et les revues, et ceci concerne également l'essai de voyage.

L'analyse des moyens d'introduction des russismes permet de dégager un trait intéressant des ouvrages d'Henri Troyat. Le romancier, qui est parfaitement bilingue, s'interdit de recourir fréquemment aux mots russes en cyrillique dans ses œuvres, rédigées en français et adressées, avant tout, au lecteur francophone. Ceci pourrait troubler tant la compréhension de ses textes que le déroulement de la narration. Sans user de l'emploi abusif des mots russes, l'auteur nous révèle, cependant, inconsciemment la profondeur de son bilinguisme.

E – Les diverses fonctions des russismes dans la structure des ouvrages littéraires

Le romancier s'amuse à souligner le dédoublement linguistique de ses personnages qui provient en quelque sorte de sa propre expérience. Notre stratégie est, ici, de montrer les raisons de la perte de l'unité linguistique, qui sont variées, ainsi que les valeurs qui en découlent. Les mots de notre vie quotidienne, répétés mille fois, sont concrets et semblent être porteurs d'un seul sens. Mais au sein de l'œuvre artistique d'un grand écrivain, les mêmes mots procèdent, semble-t-il, de la conception individuelle de l'auteur. Les vocables révèlent leurs rapports associatifs et leur capacité d'emplois figurés. Visiblement, les nuances courantes de leur sens s'accompagnent d'effets esthétiques. Ces derniers sont qualifiés dans les recherches russes d'"un accroissement particulier de sens"⁶⁸⁶. Les habituels mots-choses ou mots-personnes se transforment en un détail artistique servant à exprimer les traits nationaux ou individuels du milieu des personnages. La proportion des fonctions stylistiques et nominatives des russismes se modifie selon le genre de l'ouvrage littéraire.

⁶⁸⁴ - " *Les rectifications de l'orthographe : Texte officiel* ", dans *Le français dans le monde*, № 289, p. 78.

⁶⁸⁵ - Henri Troyat, *La vie quotidienne en Russie au temps du dernier tsar*, op. cit., p. 213.

⁶⁸⁶ - Arnold I.V., *Stylistique de l'anglais contemporain*, Léningrad, Prosvéchtchénié, 1981 (en russe).

Les termes de l'administration russe sont utilisés de préférence dans *La vie quotidienne en Russie au temps du dernier tsar*. On reconnaît traditionnellement⁶⁸⁷ que l'emploi abondant des mots étrangers s'explique autant par l'aspiration de l'auteur à exprimer ses idées avec le maximum de précision que par son désir d'orner et d'embellir son écriture. Notre recherche fait apparaître que la personnalité du romancier ainsi que les particularités thématiques de ses œuvres laissent leur empreinte sur le choix et l'emploi des mots russes. Dans les années soixante Henri Troyat souhaitait vouloir " éviter la couleur locale à bon marché " :

Ne pas écrire " isba " pour maison et " isvostchik " pour cocher, répudier " le knout ", le " petit père " et " le barine ", et laisser le " moujik " n'être qu'un paysan...⁶⁸⁸.

Le romancier n'abuse point en effet du vocabulaire russe. Tous les mots russes, relevés chez Henri Troyat, possèdent un faible degré d'emploi. De même la signification de ces russismes est rarement détaillée. Bien sûr, les isbas apparaissent fréquemment sur la route de Nicolas Ozareff et de ses confrères exilés, mais les images de telles constructions sont rares. Le passage ci-dessous évoque une isba des villages sibériens prospères, qui sont uniques en ancienne Russie :

Les isbas étaient grandes et propres, avec des fenêtres à doubles carreaux, des toits en voliges, des perrons couverts à ornements de bois découpé et colorié. A l'intérieur, de vraies chambres, aux planchers rabotés, cirés, et aux meubles de gros bois peint à l'huile⁶⁸⁹.

Les isbas traditionnelles sont, donc, des " maisonnettes de rondins, noircies, déhanchées⁶⁹⁰ .

Parmi les fonctions des mots russes, signalons tout d'abord les plus traditionnelles. Les russismes apparaissent généralement pour désigner les réalités locales, propres à la culture russe, et difficilement traduisibles. L'introduction de mots et expressions russes dans le discours du narrateur contribue à traduire l'esprit russe, le mode de vie russe de l'époque décrite. Les petits plats froids que l'on sert en Russie au début du repas, avant le plat principal, sont nommés traditionnellement chez Henri Troyat par le mot russe *zakouski* et non par le mot français " hors-d'œuvre ". Ce fait souligne, en effet, l'originalité de la cuisine russe, où les *zakouski* sont un " abondant prologue au repas proprement dit "⁶⁹¹ et " dont la variété aiguise l'appétit "⁶⁹². Les Russes font le plaisir d'offrir aux invités français les *zakouski* russes :

Des cornichons malossol, des cèpes marinés, des harengs marinés accomodés selon une recette familiale⁶⁹³.

⁶⁸⁷ - Pravda – Listrova Y.T., *Les mots étrangers dans le discours littéraire russe du XIX^e siècle*, Thèse de Doctorat, Moscou, 1983, p.12 (en russe) ; *Choix et Utilisation des mots étrangers dans le discours littéraire russe du XIX^e siècle*, Voronège, Éditions Universitaires, 1986, p.105 (en russe).

⁶⁸⁸ - Henri Troyat, *Sainte Russie*, *op. cit.*, p. 21.

⁶⁸⁹ - Henri Troyat, *Les dames de Sibérie*, *op. cit.*, pp. 242-243.

⁶⁹⁰ - Henri Troyat, *La gloire des vaincus*, *op. cit.*, p. 239.

⁶⁹¹ - Henri Troyat, *Un si long chemin*, *op. cit.*, p. 23.

⁶⁹² - Henri Troyat, *Youri*, *op. cit.*, p. 39.

⁶⁹³ - Henri Troyat, *Aliocha*, *op. cit.*, p. 49.

Un autre mot russe *blinis* a la même destinée. Cette spécialité russe désigne notamment une crêpe, faite de pâte liquide composée de lait, de farine, d'œufs. La description d'un repas russe, chez Henri Troyat, implique systématiquement l'introduction de ce russisme *blinis* et non pas de son homologue français.

Le vocabulaire russe, employé dans le discours direct par les personnages, favorise la création de l'ambiance russe ainsi que la description d'une situation de vie fréquente ; celle des Russes en exil. Le vocabulaire russe est utilisé dans les scènes reproduisant les cours de russe. Alexandre Kozlov, professeur de russe, vivant en France, donne des leçons de russe. Les russismes *stol* (la table), *lakeï* (le laquais), *tchaïka* (la mouette)⁶⁹⁴ y apparaissent opportunément.

L'utilisation du russe est souvent liée à la fonction expressive qui sert à traduire une certaine émotion envers la réalité. Les russismes sont fréquents dans *les Conversations* d'Henri Troyat avec Maurice Chavardès lorsque l'écrivain évoque les moments les plus importants de sa vie. Le jour où il reçoit le prix Goncourt après avoir donné de nombreuses poignées de mains, il retourne à la maison où ses parents l'attendent avec " un visage de solennité heureuse " : " *Zakouski*, toasts, projets d'avenir... " ⁶⁹⁵. Le soir après la cérémonie de son élection à l'Académie Française il est allé dans la maison de ses parents :

*Sur la table il y avait des **zakouski** russes pour fêter cette distinction française* ⁶⁹⁶.

Les mots russes usuels acquièrent chez Henri Troyat une connotation stylistique. Par l'emploi fréquent du mot *samovar* l'auteur souligne l'importance de cet objet, ornement de la cuisine russe dans la vie quotidienne du peuple. Le samovar est l'incarnation de la cordialité du foyer domestique, de l'atmosphère d'intimité, du bien-être, de l'entretien amical et sincère. Le samovar devient un détail important de la tradition russe culturelle. En ancienne Russie, le samovar existait dans les familles de couches différentes. Il était dans la cour des tsars ou dans les isbas des paysans. C'était le signe de l'hospitalité russe ainsi que de l'aisance matérielle. Plusieurs écrivains et poètes russes, décrivant le mode de vie russe, s'arrêtent au cérémonial du thé (Pouchkine, Blok). Le samovar figure sur une jolie toile *Marchande buvant du thé*⁶⁹⁷ du peintre russe Boris Koustodiev. Sur le fond d'un paysage de ville de province, qui pourrait être n'importe laquelle des vieilles villes russes – se dresse, telle une statue païenne, une marchande imposante prenant le thé. L'importance du samovar manifeste, d'ailleurs, dans les deux passages suivants d'Henri Troyat:

*Dans toutes les provinces, le **samovar** était l'âme de la maison, le symbole de la détente et du bien-être* ⁶⁹⁸, *L'apparition du **samovar** sur la table bouleversa ces hommes qui, depuis longtemps, avaient oublié les douceurs de la vie familiale* ⁶⁹⁹.

⁶⁹⁴ - Henri Troyat, *Les Eygletière*, op. cit.

⁶⁹⁵ - Henri Troyat, *Un si long chemin*, op. cit., p. 72.

⁶⁹⁶ - *Ibid.*, p. 165.

⁶⁹⁷ - Huile sur toile 99x80, 1918, le Musée Russe de Saint-Pétersbourg.

⁶⁹⁸ - Henri Troyat, *La vie quotidienne en Russie au temps du dernier tsar*, op. cit., p.24.

⁶⁹⁹ - Henri Troyat, *Sophie ou la fin du combat*, op. cit., p. 45.

Les gens se pardonnaient devant le samovar, sans se dire un mot, comme le faisaient le vieux et malade Igor Dimitrievitch Lébédév et sa femme de ménage Zénaïde Antonovna dans *Le bruit solitaire du coeur* :

*Et ils se réconciliaient, sans un mot, devant le **samovar***⁷⁰⁰.

Michel Borissovitich, le beau-père de Sophie, est plus heureux devant le samovar :

*Sophie l'invita à prendre du thé. A la vue du **samovar**, il s'épanouit complètement*⁷⁰¹.

Le samovar est présent, en ancienne Russie, dans les auberges où les gens passent la nuit au relais :

*Un samovar bouillait en permanence sur une grande table, au milieu de la salle*⁷⁰², *Vingt personnes devaient assiéger le **samovar***⁷⁰³.

En parlant fréquemment de l'importance de la cérémonie du thé devant le samovar, Henri Troyat remarque, en outre, que le mot *pourboire* français correspond à l'expression russe *на чай*, (*natchai*), pour le thé. La tradition de prendre du thé est bien vivante en Russie d'aujourd'hui. On observe une comparaison fort amusante où l'image de la cérémonie du thé est évoquée pour désigner " l'interrègne le plus extravagant de l'Histoire " :

*On offre l'empire de Russie comme une tasse de thé à l'un, à l'autre, et personne n'en veut*⁷⁰⁴.

Le passé de la Russie a connu cette période étrange dont les personnages d'Henri Troyat se souviennent. Le tsar Alexandre I^{er} est mort en 1825 à Taganrog. Constantin Pavlovitch, son frère aîné, repousse la couronne sans bouger de Varsovie. Nicolaï Pavlovitch, le frère cadet d'Alexandre I^{er}, après avoir proclamé son frère empereur, se demande s'il pourra faire revenir la troupe sur son serment. Incontestablement, une pareille comparaison peut venir à l'esprit d'un héros d'origine russe.

L'emploi, à plusieurs reprises, du mot *moujik* dans différents contextes correspond à l'image du moujik russe de l'ancienne Russie. Il s'agit d'un homme grossier, négligemment vêtu, illettré, mais qui n'est pas dépourvu, en même temps, d'un charme slave :

*Le **moujik** et l'alphabet ne sont pas faits pour vivre ensemble*⁷⁰⁵.

⁷⁰⁰ - *Op. cit.*, p. 161.

⁷⁰¹ - Henri Troyat, *La gloire des vaincus*, *op. cit.*, p. 203.

⁷⁰² - Henri Troyat, *Les compagnons du coquelicot*, *op. cit.*, p. 312.

⁷⁰³ - Henri Troyat, *La gloire des vaincus*, *op. cit.*, p. 321.

⁷⁰⁴ - *Ibid.*, p. 7.

⁷⁰⁵ - Henri Troyat, *La barynia*, *op. cit.*, p. 45.

Les mots russes sont utiles au lecteur pour qu'il prenne progressivement ses marques dans un milieu qui lui est étranger. Dans les œuvres d'Henri Troyat le vocabulaire russe, avec sa connotation de culture nationale bien marquée, contribue à créer la Russie que l'écrivain aime profondément tout au long de sa vie.

Henri Troyat se révèle un artiste habile et virtuose au niveau de l'écriture en mélangeant le français et le russe et en abolissant dans son imagination les frontières entre deux mondes, le français et le russe.

I. 4 – La langue de l'exil

Les émigrés russes de la première vague croient qu'ils ont mission de garder les valeurs et les traditions de la culture russe. Ils considèrent notamment leur nouvel environnement comme une condition temporaire de leur existence. Ils veulent, bien sûr, que leurs enfants restent Russes et craignent, par-dessus tout, qu'ils perdent leur nationalité. Les aspects linguistiques, en particulier, jouent un rôle important dans la conscience nationale. La préoccupation constante et inlassable de la défense de la langue russe dans un univers étranger, depuis les décennies, permet, d'ailleurs, aux Russes, parfois devenus citoyens français, de sauvegarder cette langue et de la transmettre de génération en génération. Mais, malgré ces énormes efforts conscients, l'environnement francophone marque immédiatement la langue des émigrés russes. Dans leur conversation, des mots français se mêlent aux mots russes. Ce phénomène donnera à Akim l'idée de le nommer "langue de l'exil". Il se surprend, lui-même, à insérer des mots français lorsqu'il parle avec Tania Danoff. Il entend également les conversations franco-russes des enfants des Danoff. Tous lui semblent parler le même langage :

*Déjà, ils forgent la langue de l'exil. Un peu de vocabulaire russe, un peu d'argot parisien*⁷⁰⁶.

Le russe et le français peuvent entrer en concurrence dans la conscience des Russes, résidant en France. Les repères linguistiques du changement des deux langues sont nombreux dans les textes d'Henri Troyat. Mme Baranova interrompt la conversation française avec son élève Sylvie pour crier "quelque chose en russe" à la femme qui s'occupe de son appartement. Cette dernière, qui ressemble comme une sœur à Mme Baranova, bredouille également "des excuses en russe"⁷⁰⁷. Madame Baranova, pendant des leçons de chorégraphie aux jeunes filles françaises, compte d'une voix claironnante, tantôt en russe, tantôt en français : "I raz, i dva, i tri, i tchetyri... Et une, et deux, et trois, et quatre..."⁷⁰⁸. Elle complimente également ses élèves, tantôt en russe, tantôt en français : *Khorochko ! C'est bien, Sylvie...*⁷⁰⁹. Dans la conversation en français avec les parents de Sylvie Mme Baranova leur déclare :

*C'est une de mes meilleures élèves. Je l'appelle en russe **Ogoniok**, la petite flamme*⁷¹⁰.

⁷⁰⁶ - Henri Troyat, *Étrangers sur la terre*, op. cit., p. 281.

⁷⁰⁷ - Henri Troyat, *À demain, Sylvie*, op. cit., pp. 10, 14.

⁷⁰⁸ - *Ibid.*, pp. 6, 160.

⁷⁰⁹ - *Ibid.*, pp. 6, 146.

⁷¹⁰ - *Ibid.*, p. 91.

Olga Kourganova passe facilement d'une langue à une autre. Le narrateur constate que " pour exprimer ses sentiments profonds, et surtout pour écrire, elle préférerait le russe "711. Elle se plaît à écouter " l'accent de la langue maternelle, parlée non plus par un émigré, mais par quelqu'un du cru ", le " bavardage en russe " et " le bourdonnement de la langue russe "712. De nombreux personnages d'Henri Troyat sont " à l'aise " dans ces deux langues, le russe et le français. D'ailleurs, le romancier se rappelle les soirées familiales où la conversation, en français et en russe, " courait comme feu de brindilles "713. Le passage aisé d'une langue à l'autre témoigne de l'adaptation des émigrés russes toujours entre deux langues, entre deux mondes.

Le russe de l'exil ne subit pas l'évolution de la langue. L'action de la trilogie de *Tant que la terre durera* se termine tout au début de la deuxième guerre mondiale. Les dernières scènes du *Défi d'Olga* nous situent en 1992 et la langue est restée la même.

Le russe des émigrés russes, résidant en France de plusieurs générations, a fait l'objet d'une étude de N. Goloubéva-Monatkina. Les émigrés russes y sont appelés : Russes, Russes résidant en France, Français d'origine russe714. N. Goloubéva-Monatkina constate que presque tous les représentants de la troisième génération, qu'elle a contactés, se sentent Français. Mais ils soulignent avec fierté qu'ils portent en eux les éléments de la culture russe. L'existence de la langue russe, à la fois, dans une collectivité, relativement réduite, et dans un milieu francophone, conditionne son statut particulier. N. Goloubéva-Monatkina étudie le russe de France face à la langue russe contemporaine de Russie. Elle constate, notamment, qu'il y a, actuellement, trois grandes différences entre le russe, pratiqué en France, et le russe de Russie715. Premièrement, en France, il n'y a qu'une variété de la langue russe qui correspond à peu près à la langue littéraire de Russie. Les autres variétés de russe (le langage populaire, les patois et les jargons) y sont absents. Deuxièmement, le russe parlé, qui représente le discours délibéré dans les conditions non-officielles, est remplacé par le français ou par le russo-français, qui est le mélange de ces deux langues. En outre, le russe de France, même à notre époque, garde les éléments de la norme littéraire de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècles, disparus dans le russe contemporain de Russie. La troisième différence concerne le fait que le russe, qu'on parle en France, subit l'influence considérable du système linguistique français. Cette dernière tendance touche tant la prononciation que les particularités grammaticales et lexicales.

Les Russes de France assimilent les particularités phonétiques françaises716. Ils prennent l'habitude de ne pas assourdir les consonnes sonores à la position finale (frantsou[z] au lieu de frantsou[s], français). Ils n'observent pas la réduction des voyelles non-accentuées (bi[o]graphia au lieu de bi[a]grapia; biographie). Ils peuvent confondre les consonnes dures et les consonnes douces (tserko[v] au lieu de tserko[v'] , église) et ne pas prononcer le son russe affriqué [x] ([карakter] au lieu de [xарakter], caractère). Les Russes de France ont la tendance à grasseyer même le [r] russe. Sur le plan grammatical717, les Russes de France imitent

⁷¹¹ - Henri Troyat, *Le défi d'Olga*, op. cit., p. 6.

⁷¹² - *Ibid.*, pp. 136, 137, 150.

⁷¹³ - Henri Troyat, *Un si long chemin*, op. cit., p. 166.

⁷¹⁴ - Goloubéva-Monatkina N.I., " *Les Notes sur les traditions russes linguistiques en France* " dans *Rousskaï slovesnost*, № 4, 1993, p. 75 (en russe).

⁷¹⁵ - *Ibid.*, p. 76.

⁷¹⁶ - Goloubéva-Monatkina N. I., " *Sur les particularités du russe des descendants de la première émigration russe en France* " dans *Le russe à l'étranger*, №2, 1993, p. 102 (en russe).

⁷¹⁷ - *Ibid.*, pp. 102-103.

fréquemment les constructions françaises. Par exemple, ils ne font pas la différence entre *prendre* dans les locutions “prendre une tasse de café” et “prendre l’ascenseur”, alors qu’un seul verbe français correspond à deux mots russes différents (выпить, выпит’, ou boire ; et садиться в, садит’ся в, ou s’asseoir dans).

Les Russes de France font des fautes concernant le genre du substantif et le cas des mots. Sont communs les désaccords du sujet et du prédicat. Les impropriétés grammaticales peuvent concerner la catégorie de l’aspect verbal. De telles particularités lexicales⁷¹⁸ sont extrêmement intéressantes et variées. On s’aperçoit que cette langue existe depuis une longue période dans une communauté linguistique isolée et subit une action de l’environnement étranger.

Les compatriotes russes en France emploient nombre de vocables archaïques (bibliothéca, bibliothèque au lieu de knihnii chcaff, armoire à livres). Le volume de leur vocabulaire ainsi que l’inventaire des termes d’appréciation est, de fait, plus restreint. Les mots français peuvent recevoir les désinences russes et ne sont compréhensibles qu’aux bilingues. Le mot français “bébé” donne naissance à un autre vocable “бебешка”, ou “бэбэчка”. Le mot “poubelle” conduit à “пубелька”, ou “пубеллка”. L’insuffisance du vocabulaire russe des émigrés se complète, surtout au bout d’un certain temps, par le biais de termes français. La recherche, effectuée par N. Goloubéva-Monatkina, permet de conclure⁷¹⁹ que le russe des vieux émigrés commence à mourir avec la disparition de la deuxième génération, dont les enfants restent encore bilingues avec la dominante de la langue de tel ou tel pays et dont les petits-fils sont pratiquement unilingues.

Même s’ils parlent le russe, cette langue n’est qu’une langue étrangère apprise.

Les personnages russes d’Henri Troyat sont dans les mesures fort différentes, préoccupés de garder la langue de leur origine loin de la Russie. Leur conscience russe risque de se diluer avec la perte de la langue russe. Sans se concentrer sur les particularités linguistiques concrètes de la langue des émigrés, le romancier réfléchit de préférence au mélange des deux aspects, russe et français, dans la langue de l’exil.

Le statut dramatique de l’émigré, la complexité des destins personnels, les changements brusques survenus dans leur pays abandonné après 1917 marquent profondément l’attitude des exilés envers leur langue maternelle. Evidemment, l’hérédité et la culture sont deux parts importantes dans la formation de leur conscience linguistique. Mais cette importance évolue considérablement avec “le facteur temps”. L’affection portée au russe entraîne souvent le refus du français. Les émigrés russes, venus en France à un âge supérieur à trente ou quarante ans, sont plus attachés à leur langue maternelle. Ils répugnent à assimiler le français. Ils espèrent retourner en Russie et veulent sauvegarder la pureté de leur langue russe ainsi que celle de leurs enfants. Le destin de plusieurs personnages d’Henri Troyat en est un exemple émouvant.

Depuis quarante-huit ans qu’Igor Dimitriévitch Lébédév⁷²⁰ habite la France, il ne quitte pas les milieux de l’émigration russe. Venu en France à l’âge de quarante-cinq ans, il est un représentant de la première vague de l’émigration russe. Bien qu’il soit bilingue, l’obligation de parler français à une employée lui semble au-dessus de ses forces. De même, il refuse de se laisser examiner par un médecin français. Ses fils l’ont abonné à deux journaux : *Le Figaro* et *La Pensée russe*. Igor Dimitrievitch y porte une attention différente. Un seul bref commentaire concerne son intérêt pour le journal français : “ Il n’en survolait jamais

⁷¹⁸ - *Ibid.*, pp. 103-105.

⁷¹⁹ - Goloubéva-Monatkina N.I., “ *Sur le russe des vieux émigrés* ” dans *Roussistika aujourd’hui*, № 1-2, 1998, p. 89 (en russe).

⁷²⁰ - Henri Troyat, *Le Bruit solitaire du cœur*, op. cit.

que les titres ⁷²¹. Tandis qu'il lit *La Pensée russe*, entièrement rédigée en russe, de la première à la dernière page. Les raisons de ce choix sont données. Igor Dimitrievitch constate avec satisfaction que " la vie de la planète y était analysée et commentée selon son cœur ". Il ne se trouve pas seul, " abandonné de tous, dans un monde inexorablement français ⁷²². La lecture de ce journal russe le plonge fréquemment dans une méditation russe, où il se revoit rentrer dans le pays de ses origines. Les Danoff⁷²³ et les Krapivine⁷²⁴ dont la venue en France coïncide chronologiquement avec celle de Lébédév, fréquentent également la colonie russe et sont dépaysés à Paris.

Le russe est, donc, une langue de famille. Les enfants parlent le russe avec les parents et ceux-ci, d'ailleurs, redoutent que cela cesse. La jeune génération devient totalement bilingue au bout d'un certain temps de vie en France. Les parents s'expriment toujours avec un fort accent russe lorsqu'ils parlent le français. La maîtrise du français s'acquiert progressivement et on observe que le russe devient la langue secondaire des enfants. Il arrive même que les descendants de la première génération en raison des mariages mixtes s'éloignent de la langue russe. Ce fut, d'ailleurs, le cas de Boris Danoff que nous retrouvons dans *La Rencontre*. Le narrateur a du mal à démêler en lui les apports de son pays d'origine et ceux de son pays d'adoption :

Ayant rarement l'occasion de parler russe, il cherchait ses mots pour les adapter à une pensée qu'il concevait, par habitude, en français ⁷²⁵.

Le milieu des émigrés russes connaît aussi le problème de l'équilibre linguistique franco-russe. Olga Kourganova se surprend à rêver en deux langues à la fois. L'harmonie franco-russe d'Alexandre Kozlov, né en France de parents russes, est troublée après son voyage dans son pays d'origine. Il est impressionné par tant d'aspects, y compris par la beauté et la musique de la langue russe. La langue de l'exil des personnages d'Henri Troyat se manifeste différemment dans leur conscience. Celle-ci éprouve de l'hostilité de la langue d'adoption, mais évolue jusqu'au mariage heureux du français et du russe. Le romancier ne cesse pas d'évoquer dans son œuvre l'expérience du bilinguisme de ses personnages. Traditionnellement, le russe reste la marque de l'ambiance russe. Pour conclure, citons les paroles de P. Kovalevski, émigré russe en Amérique, qui garde tout au long de sa vie " le sentiment de patrie " :

Le visage national de l'émigré se perd avec la perte de la langue. La langue, comme le soleil, soutient, cultive et anime la conscience nationale ⁷²⁶.

II – La manifestation du biculturalisme des personnages

⁷²¹ - *Ibid.*, p. 22.

⁷²² - *Ibid.*, p. 22.

⁷²³ - Henri Troyat, *Étrangers sur la terre*, *op. cit.*

⁷²⁴ - Henri Troyat, *Aliocha*, *op. cit.*

⁷²⁵ - Henri Troyat, *La rencontre*, *op. cit.*, p. 308.

⁷²⁶ - Goloubéva-Monatkina N.I., " *L'émigration russe sur la langue russe* " dans *Rousskoïé zaroubejié*, № 3, 1994, p. 77.

Le biculturalisme des œuvres d'Henri Troyat symbolise le mariage des deux littératures, russe et française. La richesse biculturelle de ses personnages est également illustrée par l'admiration et l'émerveillement qu'ils éprouvent devant les toiles des peintres russes ou français, et leur émotion lors qu'ils écoutent la musique russe ou française

II.1 – “ Le vagabondage littéraire ” des personnages dans les ouvrages romanesques

L'expérience d'Henri Troyat, “ Russe francisé ” ou “ écrivain français nourri de lointains souvenirs russes ”⁷²⁷ est profondément imprégnée par l'influence conjuguée de la littérature tant russe que française.

Les héros du romancier partagent, d'ailleurs, ses goûts et ses préférences littéraires. Leurs bibliothèques respectives sont remplies de livres russes et français comme celle de l'écrivain. Les personnages d'Henri Troyat n'existent pas dans la réalité. Ils sont imaginaires, mais ils ont des fondements dans une réalité que le romancier connaît bien. On peut imaginer la liberté créatrice de l'écrivain dans le choix de la représentation

des endroits où ses héros sont placés et agissent. A l'insu de l'auteur, si l'on peut dire, ses personnages peuvent évoluer, plus au moins longtemps, dans les bibliothèques personnelles ou familiales, dans les salons et partout où sont regroupés des livres. Les cycles romanesques ainsi que les romans courts ne contiennent pas de descriptions, qu'elles soient mêmes brèves de tels lieux. Seuls certains détails descriptifs sont intercalés dans le tissu narratif. Le passage où est décrit l'intérieur de l'appartement d'Alexandre Kozlov contient les renseignements sur sa collection de livres :

*Des livres français et russes s'empilaient sur les rayons, par terre, sur les rebords des deux fenêtres et jusque sous le sommier*⁷²⁸.

Et Henri Troyat de rapporter le sujet de conversation d'Alexandre Kozlov avec ses trois élèves à propos de la littérature russe :

Ceux-ci lui ont demandé quel était son auteur préféré parmi les grands Russes, il répondit sans hésiter :

- Gogol.

- Pourquoi ?

*- Parce que nul mieux que lui ne nous donne la sensation du mystère qui entoure l'objet en apparence le plus usuel, l'être en apparence le plus banal ! Sa vision caricaturale du monde nous apprend à douter de tout !*⁷²⁹

⁷²⁷ - Henri Troyat, Extrait du “ message ” adressé aux étudiants de français de Sibérie enregistré lors de notre rencontre à Paris le 16 juin 2000.

⁷²⁸ - Henri Troyat, *Les Eygletière*, op. cit., p. 114.

⁷²⁹ - *Ibid.*, p. 117.

Armand de Croué trouve dans la lecture le réconfort et le soulagement apportés à son chagrin et sa douleur :

De retour rue Grande-Nikitskaïa, Armand passa par la bibliothèque et reprit, pour se consoler, “ La Nouvelle Héloïse ”, à laquelle s’attachait le souvenir de Nathalie Ivanovna. Puis, lassé de tant de larmes et de tant de serments, il sauta dans “ L’Homme aux quarante écus ”. Tout en lisant, il songeait à l’étrange destinée des émigrés royalistes en Russie⁷³⁰.

La lecture permet aux personnages d’Henri Troyat de s’évader de la réalité cruelle. Napoléon est aux portes de la ville de Moscou. Les habitants, pris de panique, désertent dans la confusion la plus totale. La famille Béreznikoff abandonne la maison pour aller “ se terrer en province ”. Dans cette situation dramatique, Armand cherche à retrouver dans la lecture l’apaisement et l’évasion :

Assis dans sa chambre, le livre ouvert sur ses genoux, Armand laissait son regard errer sur des lignes imprimées, mais son esprit était loin des aventures agricoles, financières et sentimentales de l’homme aux quarante écus. Sa propre vie lui tenait lieu de conte philisophique⁷³¹.

En effet, la lecture d’un livre russe ou français est à considérer non seulement comme une recherche intellectuelle, c’est aussi un moment propice à la rêverie. Dans le roman *Tant que la terre durera*, le jeune Volodia veut initier Tania à la lecture des chefs-d’œuvre de la littérature russe, mais la jeune fille romantique oublie le texte pour rêver à son amour naissant :

Avant-hier, il avait prêté à Tania “ Les Récits d’un chasseur ” de Tourguéniev. Et elle avait rêvé en caressant ces pages où les yeux du jeune homme s’étaient posés avant les siens, et qui lui restituaient sa présence⁷³².

Après la lecture de ce livre de Tourguéniev Tania veut que Volodia lui en prête un autre, n’importe lequel, à condition que ce soit un ouvrage qu’il aime. Elle avoue, d’ailleurs, qu’elle a les mêmes goûts et, par son aveu, Tania veut exprimer son affection pour le jeune homme. Volodia est décidé à lui prêter *le Démon* de Lermontoff.

Que direz-vous du “ Démon ” de Lermontoff ?⁷³³

Il quitta le salon et monta dans sa chambre. Sur la table de nuit, il avisa un livre : “ le Démon ” de Lermontoff. Il avait promis de le prêter à Tania. Il le lui donnerait pour Noël⁷³⁴.

⁷³⁰ - Henri Troyat, *Le Moscovite*, op. cit., p. 11.

⁷³¹ - *Ibid.*, p. 49.

⁷³² - Henri Troyat, *Tant que la terre durera*, op. cit., p. 97.

⁷³³ - *Ibid.*, p. 100.

⁷³⁴ - *Ibid.*, p. 104.

L'écrivain décrit l'état d'âme de ses personnages lorsque ces derniers sont dans leurs bibliothèques au milieu des livres. Olga Kourganova, veuve âgée de quatre-vingts ans, vit à Paris, enfermée dans ses souvenirs de la Russie qu'elle a quittée encore enfant. Au déclin de sa vie cette dame a connu la gloire tardive de l'écrivain. Olga Kourganova retrouve le plaisir dans sa bibliothèque lorsque la sensation de fatigue physique ou morale se fait sentir, ce qu'Henri Troyat décrit en ces termes :

Lasse de balancer, à longueur de journée entre trop d'hypothèses contradictoires, elle rangea les livres dans la bibliothèque, les russes accolés fraternellement aux français, se recoucha, éteignit la lampe de chevet et décida que désormais, quoi qu'il advînt, elle opposerait un mutisme farouche aux journalistes qui lui demanderaient son avis sur les dernières convulsions de la Russie⁷³⁵.

Il est fréquent, dans les œuvres d'Henri Troyat, qu'un livre, un petit volume constitue le trait d'union avec les souvenirs heureux du passé et les incertitudes de l'avenir, entre les moments si précieux du bonheur et les périodes douloureuses de la vie humaine. Geneviève, jeune Française, engagée comme gouvernante dans une famille russe de la haute société, est pressée de quitter la Russie lors des bouleversements de la révolution bolchévique de 1917. Elle emporte dans ses bagages " le petit volume de Pouchkine " que son ami lui avait offert et " qui ne quittera plus sa table de chevet "⁷³⁶. Le gigantesque incendie de 1812 a démoli Moscou et n'a laissé que des ruines. La grande maison de bois des Béreznikoff n'est plus bientôt qu' " un brasier ronflant ". Affolé, Armand se précipite dans la chambre de son père pour emporter quelque chose :

Chaque fois qu'il jetait son dévolu sur un objet, le choix lui paraissait grotesque... Et la bibliothèque ? Tous ces livres précieux ! Armand ouvrit une porte, traversa un voile de fumée, découvrit les sages rangées de reliures promises à la destruction. Un volume, au hasard. Au souvenir. Pourquoi ? Il n'en savait rien⁷³⁷.

La bibliothèque est un lieu privilégié de rencontre. C'est l'endroit où se déroule la première conversation de deux adolescents, Aliocha Krapivine, fils d'émigrés russes, et Thierry Gozelin, garçon français maladif, d'une rare intelligence :

Salut, mon vieux ! Je suis content que tu aies pu venir ! Cette seule phrase réconcilia Alexis avec le cadre solennel où vivait son ami. Celui-ci l'entraîna dans sa chambre. Une bibliothèque bourrée de livres entourait son lit-divan⁷³⁸.

Une amitié intense unit ces deux garçons. *Vigny, Hugo, Tolstoï et Dostoïevski* sont leurs idoles. Thierry Gozelin a fait partager à Aliocha ses exaltations littéraires, il lui a révélé sa chance d'appartenir à

⁷³⁵ - Henri Troyat, *Le défi d'Olga*, op. cit., p. 93.

⁷³⁶ - Henri Troyat, *La gouvernante française*, op. cit., pp. 174-175.

⁷³⁷ - Henri Troyat, *Le Moscovite*, op. cit., p. 96.

⁷³⁸ - Henri Troyat, *Aliocha*, op. cit., p. 32.

deux cultures. Au début, en écoutant sa mère réciter les vers de *Pouchkine*, Aliocha se sentait “ bizarrement menacé dans son indépendance ”.

C'était comme si elle eût voulu le forcer à manger un dessert qu'il n'aimait pas, sous prétexte que chacun, dans son entourage, s'en régala. Qu'avait-il faire d'un Pouchkine, d'un Lermontov, d'un Tolstoï, quand il avait à sa disposition toute la littérature de France ? Il n'allait pas lâcher la proie française pour l'ombre russe ! Quand à se proclamer inspiré et nourri par deux patries à la fois, c'était un leurre. On ne pouvait être l'homme que d'une seule terre, d'un seul héritage. Et, pour lui, cet héritage s'appelait Molière, Racine, La Fontaine, Balzac, Hugo...⁷³⁹.

Henri Troyat confesse qu'il éprouve du plaisir à faire évoluer son personnage “ à partir d'un farouche reniement de la Russie vers une sorte de double amour englobant le pays natal et le pays d'accueil ”⁷⁴⁰. La scène finale du roman *Aliocha* a pour cadre la chambre de ses parents qui possédaient une petite collection de livres russes, qu'ils lisaient et relisaient s'ils avaient “ du souci, un accès de tristesse ” :

Saisi d'une inspiration subite, Alexis se rendit dans la chambre de ses parents. Il y avait là quelques livres russes sur des rayons de bois blanc. Les titres se côtoyaient, en caractères cyrilliques. Il s'arrêta devant “ La Guerre et la Paix ”. Trois forts volumes à la reliure de toile grise. Il prit le premier tome et retourna dans la salle à manger⁷⁴¹.

Henri Troyat présente rarement la bibliothèque d'une manière explicite en tant que salle où sont rassemblés des livres. Mais, en revanche, ses personnages se réunissent et tiennent des conversations animées sur la littérature en général ou sur un livre lu récemment. Il arrive même que les amateurs de littérature aillent écouter les exposés littéraires. Le professeur de russe de l'École des Langues Orientales présente la littérature russe devant le public français “ dans la salle poussiéreuse et vétuste ”. Son sujet est *Art sans frontières*. Le narrateur nous confie :

En une demi-heure, il avait si bien analysé “ le Dit de l'armée d'Igor ” que cette époque du XII^e siècle apparaissait soudain, dans la violence de ses péripéties et la couleur de ses métaphores, comme un chef-d'œuvre universel comparable à “ l'Iliade ” ou à “ l'Odyssée ”⁷⁴².

L'orateur précédent a parlé, en particulier, de *la Chanson de Roland*.

Les personnages d'Henri Troyat ont de nombreuses discussions sur la littérature russe. Les noms d'écrivains célèbres comme *Léon Tolstoï, Nicolai Gogol, Fédor Dostoïevski, Ivan Tourguéniev, Anton*

⁷³⁹ - *Ibid.*, p. 27.

⁷⁴⁰ - Brincourt A., “ *Henri Troyat. La promesse d'Aliocha* ”, dans *Langue française, terre d'accueil*, Paris, Éditions du Rocher, pp. 141-142.

⁷⁴¹ - Henri Troyat, *Aliocha*, *op. cit.*, p. 121.

⁷⁴² - Henri Troyat, *Les Eygletière*, *op. cit.*, pp. 113-114.

Tchékhov passèrent le fil de leurs conversations⁷⁴³. L'attachement à la littérature russe se manifeste pendant les cours, suivis par Boris Danoff, à l'Académie d'études commerciales pratiques à Moscou :

*Les professeurs occupèrent leurs heures de cours à déclamer des vers “ d'Eugène Onéguine ” et “ du Prisonnier du Caucase ”*⁷⁴⁴.

Henri Troyat a ressuscité le personnage de *Vassilii Joukovski*, poète très célèbre en Russie, mais presque inconnu hors des frontières de son pays. Il l'a présenté en romancier, et non en biographe dans *Le Chant des insensés*. L'écrivain note, en particulier, dans la préface :

*Joukovski fut, toute sa vie durant, au centre du monde littéraire russe, aidant ses plus éminents confrères, de Pouchkine à Gogol, dans leurs démêlés avec la censure*⁷⁴⁵.

Ce livre abonde également en titres d'œuvres russes⁷⁴⁶. Les personnages russes discutent fréquemment de littérature russe lors du repas familial ou avec leurs amis français. Nous retrouvons les noms de *Dostoïevski* et de *Tolstoï* dans le journal intime de Boris Danoff⁷⁴⁷. Sa mère lui avait offert *La Guerre et la Paix* de Tolstoï pour ses seize ans. Boris tenait à ce livre précieux, “ dans une vieille édition illustrée ”. Il le lisait chaque soir, après le dîner. Et plus tard, il en parlera à son amie française. Boris Danoff lui récitera également le poème de *Lermontoff*⁷⁴⁸ montrant la beauté de sa langue maternelle. Henri Troyat évoque ce fait sans citer le nom de ce poème ni même son titre.

Certaines œuvres russes sont mentionnées indirectement, lorsqu'elles ont fait l'objet d'une adaptation musicale. C'est, notamment, le cas d'*Eugène Onéguine*, de *la Dame de pique*, de *Boris Gogounoff*⁷⁴⁹. Ces ouvrages de Pouchkine sont célèbres à la fois comme opéras de Tchaïkovski et de Moussorgski. *Le Bal masqué* de Lermontoff est, à son tour, mis en scène par Meyerhold⁷⁵⁰. Les acteurs russes en exil font le projet de réaliser les mises en scènes des ouvrages russes. Et c'est ainsi qu'Henri Troyat évoque *Anna Karénine* de Tolstoï⁷⁵¹ et *les Bas-Fonds* de Gorki⁷⁵². *Le Chevalier avare* est apprécié par d'autres personnages d'Henri Troyat. Prychkine récite ce poème spontanément.⁷⁵³ Il se plaît à le faire lors du repas chez Arapoff, dans le jardin, où il est invité. Prychkine récite également les poèmes de Joukovski dans *Tant que la terre durera*.

Le romancier dote ses héros de qualités extraordinaires. Ils sont souvent, comme leur auteur lui-même, biculturels. Dans leurs bibliothèques imaginaires sont rassemblées harmonieusement deux cultures, deux littératures, la russe et la française. La phrase, que le narrateur utilise à propos de l'exemple si

⁷⁴³ - Henri Troyat, *Aliocha*, pp. 20, 102 ; *Le défi d'Olga*, p. 138 ; *Le fils du satrape*, pp. 32, 33 ; *Étrangers sur la terre*, pp. 90, 278, 341, 344, 407, 541.

⁷⁴⁴ - Henri Troyat, *Étrangers sur la terre*, op. cit., p. 81.

⁷⁴⁵ - Henri Troyat, *Le chant des insensés*, op. cit., p. 9.

⁷⁴⁶ - *Ibid.*, pp. 26, 77, 106, 112, 116, 118, 179, 195, 262.

⁷⁴⁷ - Henri Troyat, *Étrangers sur la terre*, op. cit., p. 341.

⁷⁴⁸ - *Ibid.*, p. 350.

⁷⁴⁹ - Henri Troyat, *Tant que la terre durera*, op. cit., p. 735.

⁷⁵⁰ - Henri Troyat, *Le sac et la cendre*, op. cit., p. 307.

⁷⁵¹ - Henri Troyat, *Étrangers sur la terre*, op. cit., p. 31.

⁷⁵² - *Ibid.*, p. 278.

⁷⁵³ - Henri Troyat, *Tant que la terre durera*, op. cit., p. 283.

éblouissant d'Olga Kourganova, semble concerner nombre de créatures franco-russes du romancier, dont l'existence est " amphibie, mi-russe mi-française " :

*Dans sa tête, Balzac et Tolstoï marchaient bras dessus, bras dessous, Tchekhov et Flaubert avaient des discussions passionnées à propos d'un adjectif, Pouchkine et Victor Hugo se récitaient mutuellement leurs derniers poèmes*⁷⁵⁴.

Nombreux sont ceux qui ne renonceront pas, tout au long de leur vie, ni à l'une ni à l'autre de ces deux cultures, la russe et la française. En un sens, les héros d'Henri Troyat sont des fous de littérature. Ils connaissent non seulement les noms d'écrivains russes et français, mais ils en citent même les extraits des œuvres (voir le chapitre suivant). " Le vagabondage littéraire " et la comparaison entre la littérature russe et la littérature française font l'objet d'une conversation entre deux personnes d'origine différentes, Boris Danoff et Odile. Boris Danoff le rapporte dans son journal intime. Les écrivains russes " tournent et retournent, sans se lasser, " les thèmes éternels comme " Dieu, l'âme, la mort, le bien, le mal, l'amour " :

*D'où une impression de monotonie grandiose, géniale. Les écrivains français, en revanche, sont moins obsédés par la métaphysique. Quant ils l'abordent, c'est avec le désir d'émettre une théorie nouvelle sur un vieux sujet. Ils s'amuse intellectuellement à faire jouer toutes les facettes du problème. Ce qui, pour les Russes, est un bloc énorme et uni, devient pour eux un assemblage de parcelles miroitantes. Ils analysent. Ils divisent. Ils démontrent. Ils jonglent avec les pièces détachées. Si un Russe se perd dans les méandres de la déduction, il remplace la logique par le sentiment, l'intelligence par l'élan du cœur. Un Français, lui, ne renonce jamais à la logique, à l'intelligence*⁷⁵⁵.

Cette opinion de Boris Danoff est très proche de celle de son auteur, Henri Troyat, qui l'exprime en évoquant son travail sur Pouchkine dans *Un si long chemin*⁷⁵⁶.

Le cœur et l'esprit des personnages d'Henri Troyat balancent entre deux mondes littéraires, le russe et le français. Leurs penchants et leurs passions pour les livres sont partagés, comme les penchants et les passions littéraires de l'académicien Henri Troyat. Le lecteur éprouve un enchantement extraordinaire en découvrant les bibliothèques imaginaires du romancier. " Le vagabondage littéraire " que le lecteur entreprend le transporte et le plonge avec les personnages dans le rêve et la méditation. Le lecteur, même à travers les péripéties du récit, devine que la recherche de l'identité de l'auteur anime les héros de la fiction. Il n'y aura de paix intérieure ni pour lui, ni pour eux que dans la fusion enrichissante de ces deux cultures en un seul idéal d'ouverture et de fraternité. Le lecteur potentiel doué du biculturalisme peut apprécier la richesse du monde spirituel des héros d'Henri Troyat et percevoir leur communauté d'esprit.

II. 2 – Les citations littéraires russes

⁷⁵⁴ - Henri Troyat, *Le défi d'Olga*, op. cit., p. 138.

⁷⁵⁵ - Henri Troyat, *Étrangers sur la terre*, op. cit., pp. 343-344.

L'œuvre d'Henri Troyat frappe par l'extraordinaire abondance de citations et réminiscences russes.

Il construit souvent son texte comme une mosaïque de citations tirées des poètes, légendes et chansons populaires russes. La citation constitue " la présence d'un texte dans un autre " ⁷⁵⁷. Selon le philologue russe M. Bakhtine, elle représente " un mot étranger " ⁷⁵⁸. On signale la démarcation entre " texte cité " et " texte d'accueil " grâce, notamment, aux guillemets et changements de caractères. Dans *Le Petit Robert* la citation est " un passage cité d'un auteur, d'un personnage célèbre " ⁷⁵⁹. Elle est définie strictement comme un passage emprunté à un auteur ⁷⁶⁰. Les citations sont, d'une part, autonomes parce qu'elles appartiennent à la plume d'un autre auteur, mais d'autre part, elles perdent leur autonomie, une fois entrées dans le texte d'accueil. La dimension des citations conditionne aussi leur indépendance. Les citations lyriques, au sein de l'œuvre de prose, signifient l'arrêt, la pause dans la narration. Elles sont un repos bref dans le développement et le mouvement en avant.

L'utilisation des citations correspond à divers enjeux. La fréquence de leur apparition varie en fonction du genre littéraire du texte. Henri Troyat recourt à l'emploi fréquent et abondant des morceaux littéraires dans les biographies des auteurs russes. Les citations deviennent, dans ce cas, " un procédé de style qui permet de mettre en valeur l'opinion et de susciter l'adhésion du lecteur à l'analyse que l'on présente " ⁷⁶¹.

Selon T. Silman, les citations lyriques jouent en prose le même rôle que la poésie dans la vie du poète ⁷⁶². Elles désignent le moment d'une grande émotion ou d'une concentration de l'âme.

La typologie des citations, au sein de l'ouvrage littéraire, est variée. La citation peut être rétrospective ou prospective ⁷⁶³. La citation prospective se révèle, en particulier, dans les épigraphes en tête d'un livre, d'un chapitre pour en indiquer l'esprit. Cet emploi ne se rencontre pas chez Henri Troyat. Les citations rétrospectives que nous avons observées représentent le volume d'une proposition ou de plusieurs propositions. Ainsi, Nathalie Piegay-Gros ⁷⁶⁴, en s'appuyant sur les recherches classiques des linguistes français, développe la théorie de la citation. Elle propose, en particulier, les quatre fonctions essentielles suivantes ⁷⁶⁵ :

- la fonction de vérification lorsque la citation fonctionne comme un argument, en apportant la preuve de ce qui est dit et vise à produire un effet de vérité ;
- la fonction d'exemplarité lorsque la citation " prétend valoir pour la totalité dont elle est détachée " ;
 - la fonction d'ornementation qui vise un simple effet esthétique ;
- la fonction de caractérisation, " permettant d'écrire et de donner à lire la

⁷⁵⁶ - Henri Troyat, *Un si long chemin*, op. cit., p. 115.

⁷⁵⁷ - Lotman J.M., *La structure du texte littéraire*, op. cit.

⁷⁵⁸ - Bakhtine M. M., *Esthétique de l'œuvre littéraire*, Moscou, Khoudojestvénnaïa litératoura, 1986 (en russe).

⁷⁵⁹ - Op. cit., p. 319.

⁷⁶⁰ - Piegay-Gros N., *Enjeux de la citation dans les œuvres d'Aragon*, Thèse pour le Nouveau Doctorat. Littérature française, novembre, 1994, Paris 7 – Denis Diderot, p. 29. Les études sur les citations dans les textes littéraires : Kositskaïa E.A., *La citation dans la structure du texte poétique*, Thèse de candidat Naouk ès lettres, Tver, 1998 (en russe) ; Pronine A.A., *La citation dans le livre d'I.A. Bounine " La vie d'Arseniev "*, Thèse de candidat Naouk ès lettres, Petrosavodsk, 1997 (en russe).

⁷⁶¹ - Silman T.I., *Notices sur la poésie lyrique*, Léninegrad, Sovietskii pissatel, 1977 (en russe).

⁷⁶² - *Ibid.*

⁷⁶³ - Galpérine I.R., *Le texte comme objet de la recherche linguistique*, op. cit.

⁷⁶⁴ - Piegay-Gros N., *Enjeux de la citation dans les œuvres d'Aragon*, op. cit.

⁷⁶⁵ - *Ibid.*, pp. 157-173.

lecture, mais aussi le rapport à soi (et en particulier à sa mémoire) ”.

D’ailleurs, cette dernière citation est un moyen efficace pour caractériser le personnage, “ sur le plan sociologique, idéologique et psychologique ”. Elle intervient largement dans les œuvres romanesques d’Henri Troyat et contribue, par la voie indirecte, au portrait de ses héros. Ce que le personnage cite, ainsi que la manière dont il le fait reflètent son savoir et sa culture. Le nombre de citations russes contribue à restituer “ la Russie intérieure ” qui paraît semblable à celle du romancier. Les passages littéraires, sertis, enchâssés dans le texte, sont comparables à la fois “ aux incrustations qui embellissent une pièce de bois ou de métal ”⁷⁶⁶. Les citations russes, donc, sont le luxe d’un discours qui reflète les origines des personnages et leur biculturalisme foncier.

A – Les citations des poètes russes

Les citations de poésie russe chez Henri Troyat répondent à cette analyse. Après la procédure de saisie des meubles, car la famille ne peut pas payer ses dettes, Boris Danoff se sentait humilié, vaincu dans sa vie française. Visiblement, il en souffre. À ce moment, où il est si malheureux, le jeune homme russe a, subitement, envie de réciter un poème russe. Le narrateur nous confie que Boris Danoff souhaite “ parler russe ” “ pour narguer cette animosité médiocre ”. Il se plaît à se remémorer quelques vers de Pouchkine :

*Les nuages courent et tournent
Une lune invisible éclaire,
Les flocons de neige volante...*⁷⁶⁷

L’écrivain ne dit pas le titre du poème. Il n’évoque que son auteur. Le lecteur russe repère facilement ces beaux vers. Il s’agit du poème de Pouchkine *Les démons* (*Бесы, Biéssy*), écrit en 1830. L’ensemble du poème comporte cinquante-six vers. Le romancier la connaît parfaitement. Il raconte son contenu dans

Pouchkine :

*En traîneau, dans la plaine, fouetté par des tourbillons de neige, Pouchkine se croit assailli par une horde de démons*⁷⁶⁸.

Dans le roman *Marie Karpovna* nous retrouvons une citation de *Pouchkine*. Le peintre serf Kouzma est obligé de peindre des fleurs selon le désir de Marie Karpovna. Dessiner sous la contrainte est un supplice pour lui. Il aimerait peindre ce qu’il voit de sa fenêtre : un joli paysage :

*Un coin de jardin. La pelouse en pente, trois bouleaux et, au fond, les sapins noirs, avec le ciel par-dessus. Un paysage tout simple. Presque banal. Mais il y a là-dedans un calme, une résignation, une tristesse. C’est toute la Russie*⁷⁶⁹.

⁷⁶⁶ - *Ibid.*, p. 170.

⁷⁶⁷ - Henri Troyat, *Étrangers sur la terre*, op. cit., p. 408.

Il peindrait manifestement cette pelouse russe avec toute son âme. Et Kouzma cite à ce propos les vers de Pouchkine que Simon Pétrovitch Arbouzov lui a appris.

*J'aime la pente sablonneuse,
Les deux sorbiers devant l'isba,
Quelques nuages gris au ciel...⁷⁷⁰*

Ces vers traduisent bien l'état d'âme de Kouzma. En bas de la page Henri Troyat porte l'indication : “ vers écrits par Pouchkine à Boldino ”. Aucune référence n'est donnée au titre de la poésie. Les connaisseurs du poète russe savent qu'à Boldino (1830) Pouchkine a écrit les VIII^{ème} et IX^{ème} chapitres d'*Eugène Onéguine*, plusieurs scènes *du Chevalier avare*, *Mozart et Salieri*, *Le Festin pendant la Peste*, *Don Juan* et une trentaine de poésies. Le passage cité par Henri Troyat est un extrait d'*Eugène Onéguine* où Pouchkine décrit le voyage de son héros à travers la Russie. Le chapitre d'où proviennent ces vers est moins connu, car il a été édité à part. L'auteur l'avait omis au dernier moment.

Henri Troyat évoque régulièrement Pouchkine dans ses œuvres. Igor Dimitrievitch Lébédév se met également à réciter Pouchkine à haute voix, pour se préparer au sommeil :

C'est l'hiver, le moujik se réjouit...⁷⁷¹.

Et il s'irrite à ne pouvoir rappeler toute cette poésie. La femme défunte de Lébédév connaissait tout Pouchkine par cœur.

On observe que dans l'utilisation des citations de la littérature russe c'est à Pouchkine qu'Henri Troyat recourt en premier dans ses œuvres. Il considère, en effet, que la littérature russe est née avec Pouchkine :

Il est, en Russie, à l'origine de toutes les œuvres et de toutes les carrières. S'il est possible d'étudier la littérature française, anglaise, allemande, sans se référer constamment à un même écrivain pour expliquer les travaux de ceux qui lui ont succédé, il est impossible de parler des grands hommes de la littérature russe sans évoquer celui à qui ils doivent tout. Certes, il existait un embryon de littérature, en Russie, avant Pouchkine, mais la littérature russe est née avec lui⁷⁷².

Henri Troyat déclare, en particulier, qu'on retrouve “ l'âme véritable de la nation russe ” dans les œuvres de Pouchkine. Ce fait peut expliquer l'abondance de citations de ce poète russe dans ses ouvrages. L'écrivain raconte dans *Sainte Russie* un détail amusant et curieux. Lorsque les Français étudient le russe, leurs professeurs lisent devant les élèves des extraits des œuvres de Pouchkine, contenus dans la plupart des

⁷⁶⁸ - Henri Troyat, *Pouchkine*, op. cit., p. 536.

⁷⁶⁹ - Henri Troyat, *Marie Karpovna*, op. cit., p. 77.

⁷⁷⁰ - *Ibid.*, p. 78.

⁷⁷¹ - Henri Troyat, *Le bruit solitaire du cœur*, op. cit., p. 150.

manuels de russe à l'usage des Français. Alexandre Kozlov, professeur de russe à l'École des Langues Orientales utilise, donc, les textes de Pouchkine. Un jour il a choisi le poème *Le Prophète*. Avant d'en commencer la lecture, il a donné l'explication de ce poème, bien connu des lecteurs russes:

Je ne vous dicterai donc pas “ Le Prophète ”. Mais je vais essayer de vous l'expliquer. C'est l'un des plus beaux poèmes de Pouchkine. Il l'a écrit en 1826, alors qu'il était encore exilé dans sa propriété de Mikhaïlovskoïé. L'empereur Nicolas I^{er}, qui venait de monter sur le trône, le fit chercher dans sa retraite⁷⁷³.

Puis, le poème survient, après deux pages d'explication. L'auteur ne cite que deux petits fragments comptant 13 vers au total :

*Tourmenté de soif spirituelle,
Je me traînais dans un sombre désert,
Lorsqu'un séraphin à six ailes
M'apparut à la croisée des chemins.
De ses doigts légers comme un songe
Il effleura mes prunelles,
Et mes prunelles s'ouvrirent lucides
Comme celles d'un aigle effrayé
Il toucha aussi mes oreilles,
Et elles s'emplirent de tintements et de bruits...
Et j'entendis le frémissement du ciel,
Et le vol vertigineux des anges,
Et la vie des monstres sous-marins...⁷⁷⁴.*

Le poème *Prophète* (*Пророк*, *Prorok*) comprend 34 vers au total.

Les fragments de l'*Ode à la liberté*, écrite par Pouchkine en 1817, apparaissent dans *La Lumière des justes*. Un groupe d'aristocrates et de militaires généreux critique le régime autocratique en Russie de 1819.

Ils pensent à une constitution libérale. Lors de leurs réunions ils “ déclament d'une voix vibrante ” :

*C'est la Loi et non pas nature,
Tyrans, qui vous a couronnés !
Vous êtes au-dessus du peuple,
La Loi est au-dessus de vous !⁷⁷⁵*

⁷⁷² - Henri Troyat, *Pouchkine*, op. cit., p. 796.

⁷⁷³ - Henri Troyat, *Les Eygletière*, op. cit., p. 277.

⁷⁷⁴ - *Ibid.*, p. 279.

⁷⁷⁵ - Henri Troyat, *La barynia*, op. cit., p. 28.

Henri Troyat ajoute à ce propos que “ depuis plus d’un an, ce poème du jeune Pouchkine circulait en copie manuscrite dans la ville ”⁷⁷⁶. Après l’insurrection de 1825 de nombreux décembristes sont mis en prison. Nicolas Ozareff est dans un cachot de la forteresse, Saint-Pierre-et-Saint-Paul. Pour se consoler, il déclame parfois *L’Ode à la liberté* :

*Favoris d’un destin volage,
Tyrans du monde, frissonnez !
Et vous, écoutez-moi, courage,
Debout, esclaves prosternés !...⁷⁷⁷*

Nicolas Ozareff “ tenta même de la traduire en français, avec l’idée qu’un jour, peut-être, il la réciterait à Sophie, son épouse ”. Le narrateur souligne la difficulté de traduire les vers de Pouchkine. Il affirme, notamment que la poésie de Pouchkine, “ si exacte, si musicale, ne se laissait pas transposer dans une autre langue... C’était aussi exécration en français que c’était beau en russe ”⁷⁷⁸.

Les femmes des décembristes rejoignent leurs maris en exil en Sibérie à six mille verstes de Saint-Petersbourg. Le poète Pouchkine avait fait parvenir son poème *En Sibérie* par l’intermédiaire de la princesse Volkonsky, secrètement jusqu’à là-bas. Les décembristes l’avaient transformé en chanson de route. Les fragments de ce poème apparaissent dans *Les Dames de Sibérie*⁷⁷⁹. La première ligne de ce poème “ *Au fond des mines sibériennes* ” est reprise par trois fois⁷⁸⁰.

Le romancier n’oublie pas d’insérer “ *la célèbre lettre de Tatiana à Eugène Onéguine* ” que tous les élèves russes apprennent à l’école à l’âge de quatorze ou quinze ans. Tatiana et Nina récitent cette lettre par cœur “ d’une voix tremblante ”:

*Je vous écris, en faut-il plus ?
Que pourrais-je encore vous dire ?
Je sais qu’il vous serait facile
De me punir par le mépris.
Mais si vous éprouvez un peu
De pitié pour mon triste sort,
Vous ne m’abandonnez pas⁷⁸¹.*

Ce sont les premiers sept vers de la lettre. Remarquons que les vers 31-34 de *la Lettre de Tatiana à Onéguine* sont repris par les autres personnages de *Tant que la terre durera*. Volodia Bourine chante “ d’une voix juste et pure de ténor ” :

⁷⁷⁶ - *Ibid.*, p. 28.

⁷⁷⁷ - Henri Troyat, *La gloire des vaincus*, op. cit., p. 188

⁷⁷⁸ - *Ibid.*, p. 188.

⁷⁷⁹ - Henri Troyat, *Les dames de Sibérie*, op. cit., pp. 9, 10, 56, 127.

⁷⁸⁰ - *Ibid.*, pp. 7, 56, 127.

⁷⁸¹ - Henri Troyat, *Tant que la terre durera*, op. cit., p. 177.

*Un autre ? Non. Personne au monde
Ne saurait prétendre à mon cœur.
C'est une décision suprême,
C'est le vœu du ciel : je suis tienne*⁷⁸².

La réplique qui suit montre, d'ailleurs, à quel point l'image de Tatiana de Pouchkine est chère aux lecteurs russes. Svetlana, une des personnages de *Tant que la terre durera*, répète qu'elle aime beaucoup Eugène Onéguine. Et elle croit " que toutes les jeunes filles russes portent dans leur cœur l'image de Tatiana " ⁷⁸³. Le commentaire vient aussitôt : " Ce n'est pas seulement beau, c'est vrai " ⁷⁸⁴. C'est la Tatiana d'Henri Troyat qui s'exprime, car elle aime Michel Danoff et Michel deviendra son mari. Rappelons que la passion ingénue de la Tatiana de Pouchkine avait été repoussée par Eugène Onéguine.

Les citations des autres poètes russes s'insèrent beaucoup plus rarement dans le tissu de la narration. Mais il s'agit, en général, de vers très connus du lecteur russe. Françoise (*Les Eygletière*) reçoit la carte postale de son professeur de russe. Cette carte rédigée en russe n'est qu'une poésie de Lermontov. La jeune fille s'échine sur la traduction et lit avec passion :

*La tristesse, l'ennui et personne à qui serrer la main,
Dans les minutes d'abattement et de chagrin*⁷⁸⁵.

Ces deux vers du poème d'amour *Tristesse* sont récités également lors des soirées familiales, chez les Arapoff⁷⁸⁶. Le fragment d'une autre poésie de Lermontov est mis sur les lèvres de Tatiana, romantique et rêveuse :

*Que ne suis-je l'oiseau, le corbeau de la steppe ?
Qui vient de survoler mon front ?
Que ne puis-je planer comme lui dans les airs ?
Et n'aimer que la liberté ?
Occident, Occident, je volerais vers toi...* ⁷⁸⁷.

Henri Troyat ne précise pas le nom du poème, mais le lecteur russe identifie aisément *Le Désir* de Lermontoff. Les anthologies russes conservent les deux noms donnés à cette poésie : *Désir* ou *Que ne suis-je l'oiseau, le corbeau de la steppe...*⁷⁸⁸).

Un fragment d'une poésie de Lomonossoff, moins familier, est brièvement cité:

La bouche des sages proclame :

⁷⁸² - *Ibid.*, p. 735.

⁷⁸³ - *Ibid.*, p. 735.

⁷⁸⁴ - *Ibid.*, p. 117.

⁷⁸⁵ - Henri Troyat, *Les Eygletière*, op. cit., p.98.

⁷⁸⁶ - Henri Troyat, *Tant que la terre durera*, op. cit., p. 283.

⁷⁸⁷ - *Ibid.*, p. 68.

*Il est, là-bas mille mondes divers,
Il est, là-bas, mille soleils de flammes,
Il est, là-bas, des peuples et des siècles...⁷⁸⁹.*

Ce passage poétique est cité par Nikita, le paysan serf, qui apprend des vers et ne sait rien de ce poète. Et sa barynia Sophie, d'origine française, lui explique la valeur de Lomonossoff, homme de génie, pour la littérature russe. Le lecteur est heureux d'apprendre, comment Lomonossoff, le fils d'un pêcheur illettré des bords de la mer Blanche, a fini " gentilhomme, respecté de tous, couvert d'honneurs par l'impératrice ", " après de longues études, de terribles luttes et de nombreux travaux "⁷⁹⁰. Sans rougir de ses modestes origines Lomonossoff s'est poussé " dans le monde des lettres, des arts et des sciences ". Nikita est ému de le découvrir :

Cet homme, qui, au siècle dernier, fut le premier grand poète russe, qui fonda la chimie et la physique russes, qui fixa les règles de la grammaire russe, qui donna son essor au théâtre russe, à l'histoire russe, qui organisa l'Université de Moscou "⁷⁹¹.

Visiblement, les personnages du romancier ont leurs préférences en matière de poètes et de poésies et ils se tournent vers eux plus au moins régulièrement. Il y a même des œuvres que les personnages récitent par cœur. Ces vers peuvent chasser la nostalgie, produire une détente ou exprimer l'attitude envers ce qui se passe autour des héros littéraires.

B – Les citations des chansons russes

Admirateur des chansons et romances de son pays d'origine, Henri Troyat en introduit des couplets entiers dans ses œuvres littéraires ou, pour le moins, mentionne, le nom des airs russes. Maxime Gorki a écrit :

La chanson russe est l'âme russe. La plus grande sagesse est dans la simplicité du mot. Les proverbes et les chansons sont toujours courts, mais l'esprit et les sentiments qui y sont mis, suffiront pour des livres entiers⁷⁹².

Beaucoup d'écrivains et poètes russes admirent les chansons de leur pays qui célèbrent les meilleurs traits du caractère et de l'âme russe⁷⁹³. Pouchkine recueille des chansons populaires et les insère dans ses œuvres comme épigraphes ou citations. La chanson russe très populaire *Ne fais pas de bruit, mère chèneaie verte* est chantée deux fois par les personnages de Pouchkine (*La fille du capitaine, Doubrovski*) lors de

⁷⁸⁸ - Lermontov M.Y., *Les œuvres choisies*, Moscou, Khoudojestvénaïa litératoura, 1983 (en russe).

⁷⁸⁹ - Henri Troyat, *La barynia*, op. cit., p. 217.

⁷⁹⁰ - *Ibid.*, , p. 290.

⁷⁹¹ - *Ibid.*, , pp. 291 –292.

⁷⁹² - Gorki A. M., *Œuvres choisies littéraires et critiques. Articles, rapports, discours, lettres*. Volume V^e, Moscou, Éditions de Detguise, 1954, p. 442.

scène de paysans révoltés. Il s'agit d'un chant où le brigand courageux refuse fièrement de dénoncer au tsar ses camades. Ce dernier lui inflige la punition. Cette chanson est mise dans la bouche des "pougatschevtsy" (insurrection de Pougatschev). Elle est le symbole de leur amour pour la liberté. Et au nom de cette liberté ils vont mourir. L'introduction de cette chanson sert, notamment, à montrer l'attitude du peuple russe envers les paysans révoltés. Les chansons, insérées dans les œuvres de Pouchkine, lui permettent de reconstituer le répertoire des différentes couches sociales de la société contemporaine⁷⁹⁴. À l'époque de Pouchkine, la noblesse ne chante pas les chansons populaires. Les personnages nobles du poète préfèrent regarder les jeux du peuple ou écouter ses chants populaires. Le narrateur de la nouvelle *Le coup* se plaint, que "les chansons des babas, des paysannes, l'ennuyaient"⁷⁹⁵.

Pouchkine évoque maintes fois les chants des paysans dans *Eugène Onéguine* (chapitre II, strophe XXXV ; chapitre IV, strophes XI et XXXIX ; chapitre V, strophe VIII ; chapitre VII, strophe XV). Les chansons populaires sont fréquemment chantées par les cochers dans les poésies de Pouchkine : *La route d'hiver*, *La maisonnette à Kolomna*, *Dans le champ pur brille la neige d'un éclat argenté*⁷⁹⁶. La noblesse russe aime chanter des airs de théâtre (*Eugène Onéguine*, chapitre II, strophe XII) et Grinev chante une romance d'amour lorsqu'il veut se déclarer à Macha (*La fille du capitaine*).

Les personnages d'Henri Troyat vivent également parmi les chansons qui sont nombreuses en ancienne Russie. Les chansons russes sont abondamment citées dans les trois volumes de *Tant que la terre durera*. Elles apparaissent vingt-quatre fois dans le premier volume *Tant que la terre durera*⁷⁹⁷; trente et une fois dans *Le sac et la cendre*⁷⁹⁸ et neuf fois dans *Les Étrangers sur la terre*⁷⁹⁹.

Les types de chansons russes insérées dans les œuvres d'Henri Troyat sont variés. On y retrouve des airs lyriques. Michel et Tania Danoff se plaisent à se retrouver au restaurant moscovite, parmi leurs amis, et à écouter "un chant sourd et ample" qui "s'éleva lentement" :

*Mon foyer brille dans la brume,
Les étincelles s'éteignent en plein vol...⁸⁰⁰.*

Il s'agit de la poésie de Polonskiï *Mon foyer* mise en musique à la fin du XIX^e siècle. Cet air fait encore partie de nos jours du répertoire des soirées musicales des chanteurs russes. Il est repris dans *Étrangers sur la terre*. Le narrateur ne nous révèle pas son nom, il nous dit seulement que c'est "une mélodie, très ancienne, que Tania aimait particulièrement" :

Mon foyer s'éteint dans le vent,

⁷⁹³ - *Chansons populaires russes*, Moscou, Éditions de Mouzyka, 1980, 280 p.

⁷⁹⁴ - Akimova T., "Pouchkine sur les chansons populaires lyriques" dans *Outchenyé zapiski. Tome XXXIII^{ème}. Série des lettres*, Saratov, Knijnoïé izdatelstvo, 1953, p. 21 (en russe).

⁷⁹⁵ - Pouchkine A.S., *Le coup*, dans *Les œuvres de Pouchkine en trois volumes*, tome III^e, Moscou, Khoudojestvennaïa littérature, 1987, p. 54.

⁷⁹⁶ - *Ibid.*, tome I^{er}, pp. 387, 136, 525.

⁷⁹⁷ - Henri Troyat, *Tant que la terre durera*, *op. cit.*, pp. 88, 137, 180, 323, 332, 361, 370, 436, 446, 463, 493, 562, 563, 578, 594, 611, 621, 636, 657, 708, 747.

⁷⁹⁸ - Henri Troyat, *Le sac et la cendre*, *op. cit.*, pp. 26, 27, 28, 33, 96, 141, 223, 224, 232, 297, 316, 320, 337, 339, 360, 419, 423, 480, 515, 540, 596, 597, 615, 616, 618, 639, 721, 726, 747, 749, 750.

⁷⁹⁹ - Henri Troyat, *Étrangers sur la terre*, *op. cit.*, pp. 23, 56, 61, 72, 516, 610, 614, 616.

Une autre chanson russe, celle des *Douze brigands* est citée dans *Tant que la terre durera*. En décrivant la soirée, le narrateur nous confie, en particulier, que “ sur l’estrade de l’orchestre, un chanteur massif, à la voix de basse, profonde, sépulcrale, avait remplacé le ténor. Accompagné par le bourdonnement métallique d’une guitare, il entonna la complainte de *Koudéyar* ” :

*Il y avait une fois douze brigands,
Et leur chef, Koudéyar, l’ataman.
Ces forbans répandirent l’épouvante,
Le sang des chrétiens coula à flots⁸⁰².*

En Russie cet air est connu généralement sous le nom *Koudéyar, ataman*. Compte tenu du caractère de cet air, Chaliapine le chantait dans le milieu restreint des gens qu’il connaissait bien. L’ambiance régnant dans le restaurant où dînent ses amis est tout à fait intime et amicale. Le nom *des Douze Brigands* est évoqué, en particulier, dans *Le bruit solitaire du cœur*. Igor Dimitrivritch Lébédév, “ envahi d’une nostalgie que rien ne pouvait assouvir ”, se rappelle les soirées familiales en Russie où “ Chaliapine, qui était un familier du couple, avait accepté de venir chanter à la maison, après le spectacle ”. Plus tard Igor Dimitrivritch revoit cette scène et éprouve “ une gaieté rétrospective ”⁸⁰³. En France Igor Dimitrivritch aime écouter les disques de Fedor Chaliapine. La chanson *Stenka Razine*, chantée par Chaliapine, est devenue populaire en Russie à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle. En écoutant les airs russes, Lébédév se laisse aller à la rêverie. Il ressent “ un besoin viscéral de revivre sa jeunesse avec Hélène ”⁸⁰⁴, son épouse. Henri Troyat rapporte que ses parents lui ont si souvent décrit leur vie à Moscou que “ par moments ” il pouvait se demander s’il ne les avait pas accompagnés “ aux dîners en ville ”⁸⁰⁵. L’imagination aidant, l’écrivain revoit aussi nettement Chaliapine que “ la salle immense du restaurant Strelnia ”.

Les chansons sont insérées dans le texte là où l’écrivain parle de la vie des Russes en Russie. Les soirées familiales se déroulent avec les chants. Toute la famille d’Arapoff est heureuse lorsque le père chante :

*Par habitude, les chevaux connaissent
Le logis de ma bien-aimée.
Ils font sauter la neige épaisse,
Le cocher chante des chansons...⁸⁰⁶.*

⁸⁰⁰ - Henri Troyat, *Tant que la terre durera*, op. cit., p. 322.

⁸⁰¹ - Henri Troyat, *Étrangers sur la terre*, op. cit., p. 56.

⁸⁰² - Henri Troyat, *Le sac et la cendre*, op. cit., pp. 726-727.

⁸⁰³ - Henri Troyat, *Le bruit solitaire du cœur*, op. cit., p. 75.

⁸⁰⁴ - *Ibid.*, p. 75.

⁸⁰⁵ - Henri Troyat, *Un si long chemin*, op. cit., p. 18.

⁸⁰⁶ - Henri Troyat, *Tant que la terre durera*, op. cit., p. 180.

En écoutant son père chanter la même rengaine depuis vingt ans, Tania dit qu'elle n'a jamais été aussi triste. Elle est triste parce qu'elle va partir demain avec son mari et ses enfants. Et ce soir elle se délecte à écouter les chansons russes :

*Tout ce qui plut,
Tout ce qui fut,
Depuis longtemps a passé,
Depuis longtemps a coulé...⁸⁰⁷.*

Lorsque Constantin Kirilovitch Arapoff achève une chanson, sa fille en demande une autre :

La neige couvre la Russie...⁸⁰⁸.

“ Entraînée par la musique ”, la famille finit de soutenir en chœur ce refrain.

Une chanson russe gaie du genre burlesque apparaît dans *Le Sac et la cendre* :

*Un joyeux marchand
S'en allait à la foire,
Un joyeux marchand
Un fameux gaillard⁸⁰⁹.*

Cette chanson est toujours aimée du peuple russe. Les personnages d'Henri Troyat, comme les Russes d'aujourd'hui, se plaisent à écouter les chansons comme *Les deux guitares*, *Les Yeux noirs*, *Les Bateliers de la Volga*⁸¹⁰. La romance russe célèbre chantée par les tziganes est reprise dans *Le défi d'Olga*. Olga en chantonnant les paroles des *Yeux noirs*, “ dodelinait de la tête en mesure ”⁸¹¹. La complainte des *Bateliers de la Volga* est évoquée dans *La vie quotidienne en Russie au temps du dernier tsar*⁸¹² et dans *Tolstoï*⁸¹³. Jean Roussel, lors de son voyage à travers la Russie, était très impatient de voir les fameux bateliers de la Volga, les burlaki, “ dont on disait la misère si grande et les chants si beaux! ”. Les burlaki ont disparu et le peuple russe chante toujours leur chanson. Nous apprenons le rude métier des “ burlaki ” :

Ils étaient attelés aux sangles et appuyaient, de tout leur poids, sur la bâton placé à la hauteur de leur ceinture. Le navire étant de médiocre importance, un rang de burlaki suffisait à le tirer. Si le chargement avait été plus considérable, il eût fallu, sans doute, ajouter un second rang. Les hommes se suivaient en file indienne. Une mélodie sourde et rudement scandée accompagnait leur effort⁸¹⁴.

⁸⁰⁷ - Henri Troyat, *Le sac et la cendre*, op. cit., p. 749.

⁸⁰⁸ - *Ibid.*, p. 750.

⁸⁰⁹ - *Ibid.*, p. 27.

⁸¹⁰ - Henri Troyat, *Étrangers sur la terre*, op. cit., pp. 56, 57.

⁸¹¹ - Henri Troyat, *Le défi d'Olga*, op. cit. p. 73.

⁸¹² - Henri Troyat, *La vie quotidienne en Russie au temps du dernier tsar*, op. cit., p. 235.

⁸¹³ - Henri Troyat, *Tolstoï*, op. cit., p. 270.

⁸¹⁴ - Henri Troyat, *La vie quotidienne en Russie au temps du dernier tsar*, op. cit., p. 235.

Un des personnages d'Henri Troyat dit que de belles chansons tziganes aident à comprendre le caractère russe, mélancolique et gai à la fois :

*Un vrai Russe est prêt à dépenser sans compter pour entendre de belles chansons tziganes. Elles exaltent tour à tour sa mélancolie et sa gaieté. Elles le font sortir de lui-même. Un homme, qui ne sait pas, de temps à autre, sortir de lui-même, est aussi à plaindre qu'un prisonnier dans un cachot*⁸¹⁵.

Les personnages chantent les refrains patriotiques. Ils entonnent L'Hymne de l'Empire russe, *Dieu protège le tsar*, ou *l'Internationale*⁸¹⁶, selon leur choix politique.

*Dieu protège le tsar,
Règne pour notre gloire,
Règne pour terrifier l'ennemi,
O notre tsar orthodoxe*⁸¹⁷.

C'est l'Hymne de l'ancienne Russie dont la consécration officielle a eu lieu le vingt-cinq décembre 1833 au Palais d'Hiver à Saint-Petersbourg⁸¹⁸. Ses paroles appartiennent au poète russe Vassilii Joukovski qui a affirmé :

*Je ressentis le besoin de composer un Hymne majestueux, fort, sensible, compréhensible de tous, ayant l'empreinte nationale, bon pour l'église, bon pour l'armée et le peuple, du savant à l'ignorant*⁸¹⁹.

Alexandre Lvov a composé sa musique. Ce compositeur occupa le poste de Directeur du Chœur de la Cour et fut membre-correspondant de l'Académie des Sciences de l'Institut de Musique de Florence. L'Hymne est le chant national destiné à unir et inspirer toute la nation. Son aspect solennel assure et renforce la conscience nationale. Traditionnellement l'Hymne était chanté pendant les cérémonies officielles, aux bals et pendant les fêtes après les toasts portés à la santé de l'Empereur. Il avait sa place à l'opéra de théâtre. Le chant de l'Hymne accompagnait l'apparition du tsar dans sa loge. Le rideau se levait et toute la troupe artistique chantait *Dieu, protège le tsar*. Les cris de " Hourrah " répondaient aux saluts du monarque. Ce rite était repris lorsque le tsar quittait sa loge après le spectacle. Avant l'apparition officielle de l'Hymne russe d'autres chants ont glorifié les tsars et tsarines russes. Par exemple, la première moitié du XVIII^e siècle a connu *Préobrajenskiï marche de Pierre le Grand* dont l'auteur est inconnu⁸²⁰. Elle fut composée à l'époque de la guerre de la Russie contre la Turquie, en l'honneur des soldats du général Souvorov. Un autre chant national *Retentis, Tonnerre de la victoire* (paroles de Derjavine, musique de Kozlovski) est apparu en 1791.

⁸¹⁵ - *Ibid.*, p. 47.

⁸¹⁶ - Henri Troyat, *Étrangers sur la terre*, op. cit., pp. 61, 611, 616.

⁸¹⁷ - Henri Troyat, *Tant que la terre durera*, op. cit., p. 861.

⁸¹⁸ - Soboléva N.A., Artamonov V.A., *Les symboles de la Russie*, Moscou, Panorama, 1993, pp.170, 193 (en russe).

⁸¹⁹ - *Ibid.*

⁸²⁰ - *Ibid.*

Il portait, d'ailleurs, un autre nom *Catherine, glorifie-toi !* Ce chant n'a jamais été considéré comme Hymne russe. Le premier hymne russe a été *La Prière des Russes* dont les paroles ont été écrites par Joukovski. Sa mélodie a été empruntée à l'hymne anglais *God save the King*. Le tsar Nicolas I^{er}, lassé d'écouter la musique anglaise, a chargé " Lvov d'écrire un véritable Hymne Russe. Ce fut *Dieu, protège le tsar*.

On place les chansons de soldats dans les scènes militaires. L'une d'elles devient la marche d'un régiment :

*Soldats, soldats, mes petits compères,
Où sont donc vos femmes ?
Des canons chargés jusqu'à la gueule,
Voilà ce que sont nos femmes*⁸²¹.

On découvre les chansons de paysans. Les femmes, de préférence, aiment travailler dans les champs, en chantant. Le romancier, en décrivant les paysannes russes " à fichus de couleur " circulant " dans cette masse végétale ", insère les chansons. Des paysannes " se baissaient et se relevaient " en chantant :

*Je pleure et je pleurerai,
Mais jamais je n'oublierai...*⁸²²

L'enjeu stylistique de l'emploi des chansons, au sein des œuvres d' Henri Troyat, est multiple. Liés au contenu thématique, les rappels d'œuvres musicales permettent de peindre le milieu des personnages, leur état d'âme, le secret des pensées, des sentiments et du rêve. C'est l'un des éléments privilégiés de la vie intérieure. C'est, donc, un moyen de saisir l'âme russe et l'esprit russe. Les rêveries des Russes en exil sont fréquemment accompagnées dans leurs descriptions par des airs et chansons russes.

II. 3 – Les réminiscences russes

Traditionnellement la réminiscence est définie comme " évocation d'une autre écriture"⁸²³ ou " pensée, expression, motif qui provient d'autrui, et, qui, logé dans la mémoire, est employé par nous comme s'il était le nôtre "⁸²⁴. Les réminiscences des textes des prédécesseurs poétiques ouvrent au romancier la possibilité de dialoguer avec eux. V. Chklovski affirme, d'ailleurs, que " la sensation de souvenir des anciens faits de l'œuvre poétique entre presque toujours dans le système de l'ouvrage artistique "⁸²⁵. Les renvois fréquents à la littérature russe semblent très significatifs chez Henri Troyat. Plus au moins inconsciemment, l'écrivain s'adresse à ses sources d'inspiration. Le romancier, discret, présente des réminiscences russes à

⁸²¹ - Henri Troyat, *Tant que la terre durera*, op. cit., p. 857.

⁸²² - *Ibid.*, p. 137.

⁸²³ - Kristéva J., " *Le mot, le dialogue et le roman* ", op. cit., p. 120.

⁸²⁴ - *Dictionnaire de la langue française. Tome V^e*, (sous la rédaction de Littré E.), Chicago, 1991, p. 5401 ; Denissova I.A., " *Citations et reminiscences pouchkiniennes dans " L'histoire ordinaire " de I.A. Gontcharov* " dans *Philologiticheskié naouki*, N° 2, 1990, pp. 26-35 (en russe) ; Golovatchéva A.G., " *Les réminiscences littéraires et théâtrales dans la pièce d'A.P. Tchekhov " La Mouette* " dans *Questions de la littérature*, N° 6, 1990, pp. 15-20 (en russe).

⁸²⁵ - Chklovski V.B., *Œuvres choisies en deux volumes*, Tome I^{er} " *Les nouvelles sur la prose. Réflexions et analyses* ", Moscou, 1983, Khoudojestvennaïa littérature, p. 240.

travers le narrateur ou ses personnages. Il s'avère que la compétence intellectuelle du lecteur soit déterminante pour comprendre la conception et le dessein du romancier. Dans le cadre de notre recherche, nous dégagerons, notamment, trois éléments récurrents. Ils appartiennent à la littérature du pays des origines d'Henri Troyat. Ces trois images participent à la reconstitution de " la Russie intérieure " du romancier.

A – L'image d'une clochette

Il arrive que la lecture de certaines phrases d'Henri Troyat incluses dans la description des paysages d'hiver renvoie à la thématique des poésies de Pouchkine. Il est notoire que le poète russe aime évoquer, en particulier, l'image des clochettes. Plusieurs de ses poésies le prouvent. Il y a, notamment, le tintement des clochettes dans *la Route d'hiver* :

Колокольчик однозвучный утомительно гремит ...
(*Kolokoltchik* odnozvoutchny outomitelno grémit) ou
La clochette à un son fatigué retentit...)¹,

dans *Les Démons* :

Кони снова понеслися,
Колокольчик динь-динь-динь...
(*Koni snova poneslissia,*
Kolokoltchik din-din-din) ou
(*Les chevaux sont patris de nouveau,*
La clochette din-din-din...)¹,

et dans la poésie, adressée *À I.I. Pouchtchine* :

Когда мой двор уединенный,
Печальным снегом занесенный,
Твой колокольчик огласил...
(*Kogda moï dvor ouédinennyï,*
Petchalnym snégom zanesennyï,
Твоï kolokoltchik oglassyl) ou
(*Lorsque dans ma cour solitaire*
Tapissée d'une neige triste,
Ta clochette sonna gaiement)⁸²⁶.

¹ traduit par l'auteur de la Thèse

⁸²⁶ - Henri Troyat, *Pouchkine, op. cit.*, p. 322.

On observe, maintes fois, le retour de l'image *d'une clochette* dans les œuvres d'Henri Troyat. Il s'agit, tant chez Pouchkine que chez Henri Troyat, d'une petite cloche, suspendue de préférence à la douga (terme russe), l'arc de limonière, ou au harnais du cheval. Beaucoup de familles russes partent de Moscou, abandonnant leurs maisons lorsque les troupes napoléoniennes approchent. Au long de leurs routes, la vue s'étend sur des espaces blancs :

Les plaines blanches volaient de part et d'autre du traîneau joyeux. Parfois un hameau bondissait à la rencontre de l'attelage, avec ses isbas écrasées sous des capuches de neige, ses moujiks ahuris, ses palissades noires et son étang vitrifié. Et, de nouveau, c'était le désert, la liberté, le rêve, le tintement des clochettes folles, les têtes des chevaux oscillant entre ciel et terre, dans la brume, la glace et le soleil⁸²⁷.

La description d'un autre paysage hivernal s'accompagne également de l'introduction de cette image de clochette :

La campagne était enfarinée à perte de vue. Dans cette blancheur, se balançaient trois crinières noires. Les clochettes tintaient au milieu d'un silence sidéral. Des flocons légers flottaient dans l'espace et venaient mourir en gouttelettes fraîches sur les lèvres de Sophie...⁸²⁸.

La scène du départ des Ozareff de la propriété paternelle, retournant chez eux à Saint-Pétersbourg, contient également la musique d'une clochette. Sophie et Nicolas montent dans le convoi. Les chevaux excités agissent leur tête. Le narrateur n'oublie pas d'ajouter :

Des clochettes tintaient⁸²⁹.

Bientôt, le dernier chariot disparaît au tournant du chemin. Par quoi l'imagination du narrateur est-elle frappée? Par le même élément descriptif. Il va le dire :

Le son des clochettes s'atténuait⁸³⁰.

Henri Troyat appelle les promenades en traîneau à travers les parcs, en plein hiver, "promenades russes". Les plus beaux équipages se donnent rendez-vous dans les allées. Des troïkas cherchent à se doubler "dans le tintement allègre des clochettes"⁸³¹. Les Zouboff louent plusieurs troïkas "pour se rendre, en joyeuse compagnie", dans un restaurant des environs de Moscou. Leur invité français Jean Roussel se plaît à regarder "trois chevaux, avec leurs harnais d'argent et leurs parures de clochettes"⁸³². Au

⁸²⁷ - Henri Troyat, *Les désordres secrets*, op. cit., p. 120.

⁸²⁸ - Henri Troyat, *Les compagnons du coquelicot*, op. cit., p. 316.

⁸²⁹ - *Ibid.*, p. 376.

⁸³⁰ - *Ibid.*, p. 376.

⁸³¹ - Henri Troyat, *La vie quotidienne en Russie au temps du dernier tsar*, op. cit., p. 31.

⁸³² - *Ibid.*, p. 32.

déclin de sa vie, malade, Igor Dimitriévitch Lébédév se souvient de son passé russe. Et il y a, en particulier, la place, dans ses rêveries, aux folles randonnées en traîneau hors de la ville, la nuit, pour rejoindre quelques amis dans un restaurant des environs. Le narrateur l'insère, habilement et avec souplesse, dans la description :

*La troïka volait à travers des dentelles de froid. Le tintement des clochettes ponctuait la chanson que le cocher braillait pour amuser la compagnie*⁸³³.

Lorsque Lébédév n'a pas sommeil, il revoit son voyage en traîneau vers Astrakhan :

*En rase campagne, les chevaux prenaient de la vitesse. Leurs clochettes tintaient dans un vide astral*⁸³⁴.

La Russie, que les Tolstoï voient lors de leur voyage, apparaît avec le souvenir “ des grandes routes, dans le tintement *des clochettes*, le grincement des essieux et l'odeur du drap mangé par les mites ”⁸³⁵.

Les réminiscences abondantes de ce motif *d'une clochette* témoignent, visiblement, de l'unité de la pensée de l'auteur. Ce procédé permet d'obtenir l'impression de relief, de volume dans l'œuvre artistique et suggère à la fois l'indépendance intellectuelle du lecteur par rapport à l'auteur de l'ouvrage.

B – L'air et le parfum de la Russie

Les conversations du romancier avec Maurice Chavardès contiennent cette allusion à l'importance de la sensation ou de la perception d'un objet ou d'un fait. En un sens plus large, le pays et ses habitants sont caractérisés par la palette des odeurs pénétrantes. L'écrivain raconte qu'il s'imprégnait d'une culture française tant par ses amitiés et ses lectures que par l'air qu'il respirait⁸³⁶. Le fait d'attribuer une odeur, un parfum à son personnage est également décisif pour son créateur. Ce fut le cas lors de son étude de Dostoïevski. Les recherches sur Dostoïevski étaient pratiquement terminées et, cependant, Henri Troyat hésitait à commencer sa biographie. On décèle l'explication de cette hésitation de l'écrivain dans ses propres paroles :

*Et, tout à coup, je sentis son odeur. Une odeur aigrette de vieillard. Je reçus un choc*⁸³⁷.

Le romancier cite le même commentaire (“ Je sentis son odeur ”) dans *Sainte Russie*⁸³⁸. De nombreux personnages d'Henri Troyat, d'origine russe ou française, partagent l'avis du romancier et trouvent que pays et lieux divers n'ont pas les mêmes odeurs. Armand de Croué adore la Russie où il fut élevé.

⁸³³ - Henri Troyat, *Le bruit solitaire du cœur*, op. cit., p. 66.

⁸³⁴ - *Ibid.*, p. 179.

⁸³⁵ - Henri Troyat, *Tolstoï*, op. cit., p. 47.

⁸³⁶ - Henri Troyat, *Un si long chemin*, op. cit., p. 38.

⁸³⁷ - *Ibid.*, p. 78.

⁸³⁸ - Henri Troyat, *Sainte Russie*, op. cit., p. 132.

*Sa vraie terre était la terre russe, dont il avait humé les parfums depuis son plus jeune âge*⁸³⁹.

Alexandre Kozlov, venant dans le pays d'origine de ses parents, éprouve plus qu'un élan d'enthousiasme. Il nomme son sentiment de " coup de foudre " et le décrit en ces termes dans une lettre, adressée à son amie française Françoise :

*Dès que j'ai touché cette terre, dès que j'ai respiré cet air, dès que j'ai entendu dans mes oreilles les sons de la langue russe, j'ai compris que la France était perdue pour moi*⁸⁴⁰.

De nouveau, l'image du pays est liée, entre autres, à son parfum. Dès l'arrivée de Nikita Voïevodoff en France, ce nouveau pays emplit " forcément " sa tête " avec son vocabulaire, avec ses bouquins, avec ses paysages ". Et il précise le même détail concernant les odeurs:

*C'est tout ça qu'on avale avec l'air qu'on respire*⁸⁴¹.

Jean-Marc Eygletière est heureux d'être rentré chez lui après son voyage en Amérique. Il est saisi d'" une ivresse agréable ", en marchant dans les rues, sans but " flairant l'odeur de Paris ". Venue d'un autre monde, Nina se sent dépaysée à Paris. Elle juge l'air parisien différent et particulier, ce dont sa conversation avec Akim rend compte :

*- Tu ne te sens pas bien ? demanda-t-il.
- ... Le bruit, l'odeur... Je ne suis pas habituée...*⁸⁴²

Les grands écrivains russes, comme Tourguéniev, ressentent " un plaisir physique à humer l'air de la patrie "⁸⁴³. Le poète russe Joukovski, pour retrouver l'inspiration, pense interrompre son séjour à l'étranger et retourner également en Russie. On observe de nouveau le retour de la même remarque : " afin de respirer l'air du pays natal "⁸⁴⁴. Dans la biographie *Catherine la Grande* Henri Troyat relève un détail curieux concernant Diderot. À soixante ans, après de longues hésitations, Denis Diderot, " le vieux philosophe casanier et frileux, qui n'a jamais encore voyagé, si ce n'est pour se rendre de Paris à Montmorency, chez Mme d'Epinaï, s'est décidé à partir pour la lointaine Russie "⁸⁴⁵. Il se met en route, au mois de mai de 1773, espérant arriver à destination avant le début de l'hiver. Mais il neige sur Saint-Petersbourg, lorsque l'équipage de Diderot franchit la barrière. Il est, visiblement, affolé. Et, au lieu d'accepter l'hospitalité du comte Narychkine, son compagnon de route, Denis Diderot veut courir directement chez Falconet. Le

⁸³⁹ - Henri Troyat, *Les désordres secrets*, op. cit., p. 75.

⁸⁴⁰ - Henri Troyat, *La malandre*, op. cit., p. 235.

⁸⁴¹ - Henri Troyat, *Le fils du satrape*, op. cit., p. 42.

⁸⁴² - *Ibid.*, p. 196.

⁸⁴³ - Henri Troyat, *Tourguéniev*, op. cit., p. 171.

⁸⁴⁴ - Henri Troyat, *Le chant des insensés*, op. cit., p. 296.

⁸⁴⁵ - Henri Troyat, *Catherine la Grande*, op. cit., p. 274.

philosophe a besoin de réconfort. Il pense “ retrouver du moins ”, auprès du sculpteur français, “ *l'air de la France* ”⁸⁴⁶.

Léon Tolstoï, venu en France en 1857, est étonné, car il ne trouve rien de commun entre le despotisme français et le despotisme russe, bien que Napoléon III se prétende empereur. Certes, on disait qu'il y avait eu beaucoup de gens emprisonnés et exilés après le coup d'État du 2 décembre 1851. L'écrivain russe découvre à Paris “ *un air d'aisance, d'impertinence, inconcevable à Moscou ou à Saint-Pétersbourg* ” :

*Sur les bords de la Seine on respirait mieux, on avait envie de redresser la taille, de dire de bons mots, de défier le pouvoir, de se conduire en coq*⁸⁴⁷.

Le célèbre chorégraphe français Marius Petipa, après sa “ brutale destitution ” au théâtre de Saint-Pétersbourg, souhaite retourner en France et y passer quelques mois “ pour se retremper dans ses souvenirs et oublier les désordres russes ”. Le narrateur souligne le bien-fondé de cette décision de Petipa, en insistant sur le détail suivant :

*Dès qu' il aurait remis les pieds en France, il serait repris par son passé, oublierait ses amis russes, moi y compris, et ne songerait plus qu'à respirer à pleins poumons l'air du pays natal*⁸⁴⁸.

Les émigrés russes, bien installés en France, regrettent la neige, le soleil de février, qui leur manquent dans ce pays d'accueil. Ceci les fait souffrir un peu. Bien sûr, s'ils vont à la montagne, ils y retrouvent, en apparence, la même forêt, la même neige. Mais il s'avère que “ cette neige ne sent pas, elle n'a pas la même odeur ”⁸⁴⁹. Cette neige française, de toute évidence, n'a pas “ *le parfum sec de l'hiver* ”⁸⁵⁰ russe.

Incontestablement, les maisons familiales possèdent une odeur particulière. Tania Danoff rendant visite chez ses parents la veille de son départ à l'étranger constate :

*Rien n'a changé, ni la place des meubles, ni l'odeur de la maison*⁸⁵¹.

La dernière soirée de Danoff en Russie est une nuit de folie. Tout le monde fait tant de bruit que les enfants sont énervés et ne peuvent pas dormir. La nounou et la gouvernante ne savent plus comment les maintenir en place. Ceci semble ne pas inquiéter Constantin Kirillovitch. Au contraire, il préfère dire aux enfants :

*Qu'ils écoutent toutes les rumeurs de la maison, qu'ils regardent tous les meubles, qu'ils reniflent toutes les odeurs, qu'ils palpent tous les objets, parce que plus jamais, plus jamais, ils ne connaîtront cela*⁸⁵².

⁸⁴⁶ - *Ibid.*, p. 275.

⁸⁴⁷ - Henri Troyat, *Tolstoï, op. cit.*, p. 200.

⁸⁴⁸ - Henri Troyat, *La ballerine de Saint-Pétersbourg, op. cit.*, pp. 131-132.

⁸⁴⁹ - Kovalenko J., “ *L'amour et le crime d'Olga Arbéline* ” dans *Novyé Izvestia*, 21 février 1998, p. 6 (en russe).

⁸⁵⁰ - Henri Troyat, *Les désordres secrets, op. cit.*, p. 121.

⁸⁵¹ - Henri Troyat, *Tant que la terre durera, op. cit.*, p. 744.

Constantin Kirillovitch souhaite que tous soient émus et que tout “ cela soit gravé ”. Nous comprenons beaucoup mieux la réaction de Michel Danoff lorsque ses meubles sont retirés, par exploit d’huissier, de leur appartement parisien. Il essaye, évidemment, de calmer son épouse en s’exprimant de la manière suivante :

*Nos meubles, à nous, sont en Russie ! Ceux-ci n’ont pas d’âme. Ils ne nous appartiennent pas. Ils nous servent à nous coucher, à nous asseoir, à manger, c’est tout !*⁸⁵³.

Tania et Michel Danoff ne sont pas seuls à penser ainsi. Après une longue absence, Jean-Marc Eygletière rentre dans son appartement avec inquiétude. Ce sentiment passe rapidement dès qu’il ressent le parfum familial de sa maison :

*Ce parfum, ce silence lourd, c’était agréable comme le souvenir d’un médicament très sucré qu’il absorbait dans son enfance*⁸⁵⁴.

La maison natale, malgré les distractions de la capitale, manque à Alexis, le fils de Marie Karpovna. Celui-ci se plaît à revenir à Gorbatovo, le domaine de sa mère. Il trouve plaisir à respirer avec ivresse toutes les odeurs de la maison : “ *le parfum sucré, entêtant* ” des pièces, “ *une odeur de papier moisi* ” de la bibliothèque, “ *l’odeur du jardin assoupi* ”⁸⁵⁵. Chacune lui rappelle un émerveillement d’autrefois. Quelques parfums sont chers aux gens et contribuent à créer l’ambiance de leur vie. Ludmilla, la ballerine de l’École impériale de danse de Saint-Pétersbourg, choisit de continuer sa carrière dans l’autre patrie du ballet : la France. Et, parmi tous les bouleversements de l’histoire russe et de sa vie personnelle, elle a heureusement son “ *air nourricier* ”.

*Celui sans lequel elle mourrait d’inanition*⁸⁵⁶.

Ludmilla nous dévoile son odeur de prédilection tant en France qu’en Russie:

*La pièce sent, comme autrefois à Saint-Pétersbourg, la cire, la colophane, la sueur des jeunes peaux échauffées*⁸⁵⁷.

Sophie Ozareff perçoit la Russie, son pays d’accueil, à travers de nombreuses odeurs. Elle suit fidèlement son mari, déporté en Sibérie. Cette dame française s’attache profondément à tous les forçats, compagnons d’infortune de son mari. Son esprit est très impressionné par l’odeur de la prison :

⁸⁵² - *Ibid.*, p. 749.

⁸⁵³ - Henri Troyat, *Étrangers sur la terre*, op. cit., p. 382.

⁸⁵⁴ - Henri Troyat, *La faim des lionceaux*, op. cit., p. 14.

⁸⁵⁵ - Henri Troyat, *Marie Karpovna*, op. cit., pp. 14.-, 81, 106.

⁸⁵⁶ - Henri Troyat, *La ballerine de Saint-Pétersbourg*, op. cit., p. 188.

⁸⁵⁷ - *Ibid.*, pp. 188-189.

*Leur odeur, l'odeur de la pauvreté, de la prison, l'odeur du peuple russe... Reconnaissable entre mille !*⁸⁵⁸.

Le narrateur évoque également les différentes odeurs saisonnières de l'exil sibérien : *un air* printanier “parfumé de neige et de mousse”⁸⁵⁹, “l'odeur de la terre craquelée”⁸⁶⁰ de l'été avancé. Même en France, Sophie identifie facilement l'odeur de la cuisine russe. Lors de sa venue au Consulat de Russie à Paris, elle respire “une odeur de plat russe venue de quelque lointaine cuisine : un hachis de viande parfumé au fenouil et noyé de crème, sans doute”⁸⁶¹. Ce parfum si familier lui brouille les idées. Le narrateur, en héritier de Proust, souligne l'importance de l'odeur dans la création des souvenirs. À son retour en France, Sophie reconnaît facilement les meubles de son enfance et de sa jeunesse : “un fauteuil, un guéridon, une commode en marqueterie, une tapisserie cachant la porte”. Elle constate que l'odeur même de sa maison française s'était “miraculeusement” conservée.

*Une odeur subtile, où se mélangeait les effluves de l'étoffe moisie, de la cire, de la peinture sèche, du bois vermoulu. Les narines ouvertes, l'esprit tendu, Sophie reculait à travers les années*⁸⁶².

En respirant cet air, elle se replonge dans ses souvenirs familiaux et se retrouve entre ses parents.
Après son retour, Sophie s'habitue peu à peu à l'air parisien.

Un souffle d'air tiède entra par la fenêtre, portant un parfum si capiteux, que Sophie demanda :
- Qu'est-ce que ça sent ?

*- Nous sommes à deux pas du jardin des Plantes, dit Louise. Dès qu'il fait chaud, l'air embaume !*⁸⁶³

Nous avons remarqué que le romancier introduit très fréquemment dans ses descriptions cet élément, nommé “odeur”, “parfum”. On dégage même une odeur récurrente, celle de l'encens dans l'église orthodoxe. Les visiteurs des églises orthodoxes se laissent engourdir “par le parfum oriental de l'encens”⁸⁶⁴. “Une odeur forte de cire et d'encens”⁸⁶⁵ annonce l'entrée du saint lieu. Le narrateur caractérise ce parfum de l'encens pour le rendre plus perceptible au lecteur : “le lourd parfum d'encens”⁸⁶⁶, “le parfum sucré de l'encens”⁸⁶⁷, “le parfum de l'encens qui s'épaississait dans la nef”, “cette odeur douceâtre, orientale”, “l'autel entouré de nuages d'encens”⁸⁶⁸, “la légère odeur d'encens, ... ce parfum, à peine perceptible”⁸⁶⁹. En se retrouvant après la messe orthodoxe à l'air libre, Jean Roussel est étourdi tant par la clarté du soleil que

⁸⁵⁸ - Henri Troyat, *Sophie ou la fin du combat*, op. cit., p. 12.

⁸⁵⁹ - *Ibid.*, p. 203.

⁸⁶⁰ - *Ibid.*, p. 119.

⁸⁶¹ - *Ibid.*, p. 363.

⁸⁶² - *Ibid.*, p. 232.

⁸⁶³ - *Ibid.*, pp. 282-283.

⁸⁶⁴ - Henri Troyat, *Étrangers sur la terre*, op. cit., p. 29.

⁸⁶⁵ - Henri Troyat, *Tant que la terre durera*, op. cit., p. 707.

⁸⁶⁶ - Henri Troyat, *Le chant des insensés*, op. cit., p. 254.

⁸⁶⁷ - Henri Troyat, *Aliocha*, op. cit., p. 29.

⁸⁶⁸ - Henri Troyat, *La vie quotidienne en Russie au temps du dernier tsar*, op. cit., p. 84.

⁸⁶⁹ - Henri Troyat, *La gloire des vaincus*, op. cit., p. 124.

“ par le frais *parfum* de neige ”⁸⁷⁰. Ce parfum de l’encens fait retourner les gens, au fond de l’âme, vers leur Russie. Le poète Joukovski, assistant à la cérémonie orthodoxe en Allemagne, “ baignant dans *cette odeur* sucrée ”, a l’impression “ d’être en Russie ”⁸⁷¹. Le pope vient visiter le prisonnier Nicolas Ozareff après son interrogatoire. Cette visite apporte à Nicolas un appui moral nécessaire. L’odeur d’encens, dont la soutane du pope était imprégnée, le bouleverse “ comme un rappel de son enfance ”⁸⁷².

Le narrateur du *Fils du satrape* révèle maintes fois que les événements importants de l’enfance acquièrent, pour Léon Tarassoff, ces nuances parfumées. Le héros a gardé le souvenir des odeurs du voyage : “ *l’odeur* âcre de la fumée ”⁸⁷³ lors de l’incendie du wagon de train de Moscou à Kharkov, “ *l’odeur* de rance et de vernis ”⁸⁷⁴ de la cabine du navire les conduisant en Crimée, “ *une odeur* de charbon qui prenait à la gorge ”⁸⁷⁵ du bateau Rizeye à Novorossiisk. De même “ *l’odeur* d’une page imprimée ”, ainsi que “ *l’odeur* de transpiration ” des commissaires-priseurs, venus chez les Tarassoff pour enlever les meubles de leur appartement parisien sont entrées dans la mémoire du jeune homme.

Les personnes, leurs bureaux portent également ce trait qui les distingue, et, par conséquent, acquiert une connotation stylistique dans l’œuvre d’Henri Troyat. Grimbosq connaît le bureau de Pierre le Grand où il fut quelquefois reçu. Après sa mort, la nouvelle impératrice Catherine I^{re} convoque Grimbosq à l’audience. Nous constatons que le changement d’empereurs est lié, pour Grimbosq, à de multiples détails, y compris à la modification des odeurs du cabinet de travail. Le narrateur l’exprime, d’ailleurs, clairement :

Et l’odeur de la pièce avait changé. Elle ne sentait plus le tabac grossier, mais le parfum, la pommade ⁸⁷⁶.

Les serfs, en ancienne Russie, ont leur odeur particulière, “ *l’odeur* de graisse ”⁸⁷⁷ qu’on respire “ avec tristesse mêlée de répulsion ”.

Incontestablement, la Russie, pour Henri Troyat, a ses parfums. En parlant du *Boris Godounov* de Pouchkine, le romancier estime que: “ la Russie des XVI^e et XVII^e siècles est mieux établie dans *Boris Godounov* que dans n’importe quel ouvrage d’érudit ”.

Elle y est avec sa masse, son parfum, son âme secrète. Elle y est avec son poids de chair et de sang. Avec sa voix. Avec sa langue ⁸⁷⁸.

L’analyse des extraits où figurent les termes *parfum*, *odeur*, *air* suggère l’idée d’un rapprochement de l’œuvre d’Henri Troyat avec celle du poète russe Alexandre Pouchkine. On note, en effet, un élément, inspiré par l’influence plus au moins inconsciente de *Rousslan et Loudmila* (1817-1820) de Pouchkine.

⁸⁷⁰ - *Ibid.*, p. 85.

⁸⁷¹ - Henri Troyat, *Le chant des insensés*, *op. cit.*, p. 254.

⁸⁷² - Henri Troyat, *La gloire des vaincus*, *op. cit.*, p. 124.

⁸⁷³ - Henri Troyat, *Le fils du satrape*, *op. cit.*, p. 84.

⁸⁷⁴ - *Ibid.*, p. 101.

⁸⁷⁵ - *Ibid.*, p. 114.

⁸⁷⁶ - Henri Troyat, *Grimbosq*, *op. cit.*, p. 244.

⁸⁷⁷ - Henri Troyat, *Tolstoï*, *op. cit.*, p. 35.

⁸⁷⁸ - Henri Troyat, *Pouchkine*, *op. cit.*, p. 366.

Rousslan et Loudmila est un long poème, divisé en six chants, avec envoi, prologue et épilogue. Ce prince et cette princesse ont, bien entendu, un destin légendaire. La vingt-neuvième ligne du premier chant de ce poème contient le motif qui paraît donner le souffle créateur à Henri Troyat :

*Il y a l'esprit russe là-bas... Il y a **une odeur** russe là-bas !*⁸⁷⁹.

Cette phrase est apprise par les Russes dès leur enfance, elle vient constamment à notre esprit lors du retour de ce motif de l'odeur chez Henri Troyat. Le parallèle entre le style de Pouchkine et l'écriture de Henri Troyat nous semble inévitablement tracé. Cette réminiscence pouchkinienne est utilisée tant dans le discours du narrateur que dans celui des personnages. Polyfonctionnelle, elle sert à caractériser les gens, la profondeur de leurs émotions, leur environnement. Une pareille superposition de différents sens fait naître un effet artistique et élargit infiniment le cadre de l'œuvre d'Henri Troyat. De cette réminiscence permanente des odeurs et parfums, parsemés à travers les œuvres d'Henri Troyat, naît une image irremplaçable de la Russie, vue par les personnages ou le narrateur.

C – Le motif *du Chevalier de bronze* de Pouchkine

Dans ce poème de 1833 figure, et c'est remarquable, un seul être humain. C'est le petit fonctionnaire Eugène. Les autres héros du poème sont la statue en bronze de Pierre le Grand et la Néva. Ce fleuve vient de déborder sur ses quais. Il inonde les rues de Saint-Pétersbourg. La fiancée d'Eugène meurt pendant l'inondation. Il devient fou. Il considère la statue d'airain comme responsable de son malheur. Henri Troyat mentionne *Le Chevalier de bronze* dans son roman *Marie Karpovna* dont l'héroïne incarne une femme qui règne en despote non seulement sur ses nombreux serfs, mais aussi sur ses deux fils: Léon, le soumis, et Alexis, le rebelle. Alexis prête un jour le livre de Pouchkine au serf Kouzma. Ayant lu *Le Chevalier de bronze*, Kouzma commence à penser que " chacun de nous a un cavalier de bronze dans sa vie ". Alexis est surpris par cette réflexion du serf. Visiblement, il n'avait pas songé à faire un pareil rapprochement. Alexis, vivant à Saint-Pétersbourg, pensait rarement à sa mère. Arrivé à Gorbatovo, la propriété maternelle, il se rend, peu à peu, à cette triste évidence et le narrateur de nous confier que :

*Oui, oui, sa mère était cette statue d'airain que tout homme faible sent dressé derrière son dos*⁸⁸⁰.

Cette réminiscence de Pouchkine favorise l'approfondissement de la pensée de l'auteur. Même si le lecteur de *Marie Karpovna* ne connaît pas le poème de Pouchkine, il peut deviner le sens profond de la réplique d'Alexis. Le bref résumé de ce poème de Pouchkine, introduit dans la narration de *Marie Karpovna*, facilite la compréhension des réflexions des personnages. Alexis, en recommençant la lecture du *Chevalier de bronze*, " se replongea dans l'aventure du misérable Eugène qui assiste à la crue de la Néva, en 1824. Ayant perdu sa fiancée dans l'inondation, l'humble héros du poème maudit la statue de Pierre le Grand, qui,

⁸⁷⁹ - Pouchkine A.S., *Rousslan et Loudmila*, dans *Les œuvres de Pouchkine en trois volumes*, volume I^{er}, Moscou, Khoudojestvennaï litératoura, 1985, p. 654 (en russe).

par défi aux éléments, a bâti sa capitale au bord de l'estuaire. Et dans sa folie, il croit voir le cavalier de bronze " s'animant et le poursuivant d'un galop lourd à travers la ville "881. Le sujet de la transformation du caractère, selon l'influence des circonstances, rejoint chez Henri Troyat la pensée pouchkinienne sur le pouvoir néfaste que les circonstances ont sur l'homme. Ni Alexis, ni Kouzma n'évitent le sort " du misérable Eugène " de Pouchkine. Marie Karpovna obsède Alexis.

Elle le guidait, comme s'il fût retombé en enfance. Il était temps de fuir la campagne. Rompre avec la famille, le passé 882.

Modeste fonctionnaire à Saint-Petersbourg, Alexis veut obtenir de sa mère une donation. Marie Karpovna, recourant à un odieux chantage, pose ses conditions : qu'il se réinstalle auprès d'elle et épouse la terne Agathe qui leur est toute dévouée. Alexis refuse avec indignation ce marché diabolique. Alexis ne reste pas abattu par " son chevalier de bronze ".

D – Les images dérivées de contes russes

Les œuvres d'Henri Troyat, nourries de réminiscences de contes et de légendes russes, renvoient au monde russe de l'enfance de l'écrivain et développent ainsi une valeur stylistique dans les romans parce qu'elles contribuent à comprendre l'âme et l'esprit russe. Les descriptions contiennent le conte que tous les enfants russes aiment : *L'Oiseau de feu* :

*Le soleil se couchait, lorsque les deux amis revinrent à Schlüsselbourg. Débordant une barre de nuages bas, aux effilochures grises, de larges rayons de cuivre s'épalaient en éventail. L'oiseau de feu des anciennes légendes russes planait au-dessus du lac. Des plumes d'or, tombées de ses ailes, brillaient au creux des vagues courtes et pressées. Dans cet incendie triomphal, la vieille forteresse vibrait, rutilait. Dieu la désignait clairement pour être le lieu d'un miracle*883.

L'image de l'oiseau de feu s'emploie comme métaphore pour montrer la beauté du coucher de soleil. Cette légende tant aimée dès l'enfance figure dans la description du travail des femmes russes en exil.

Le soir, la mère d'Alexis s'assoit devant l'ouvrage de tapisserie qui " au point de croix, représentait l'oiseau de feu de la légende russe, sur un fond noir "884.

*Le rideau décoré d'un oiseau de feu en tissu multicolore divise le salon en deux*885.

880 - Henri Troyat, *Marie Karpovna*, op. cit., p. 85.

881 - *Ibid.*, p. 82.

882 - *Ibid.*, p. 85.

883 - Henri Troyat, *Prisonnier N° I*, op. cit., pp. 198-199.

884 - Henri Troyat, *Aliocha*, op. cit., p. 80.

885 - Henri Troyat, *Tchékhov*, op. cit., p. 32.

Nous nous trouvons alors dans l'endroit où la compagnie Tchékhov aime se produire. Le conte russe *L'Oiseau de feu* a inspiré le compositeur russe naturalisé français Igor Stravinski (1882 – 1971) qui a créé la musique du ballet portant le même nom. Ce spectacle de gala, dans une chorégraphie de Fokine, est décrit dans *La Ballerine de Saint-Petersbourg*.

Des fragments de contes russes sont parfois cités par les personnages. La vieille nounou Vassilissa raconte les légendes, assise auprès du lit d'Armand, lorsqu'il est enfant. Le jeune Armand, malade et fatigué, aime écouter les contes. Et il le dit à sa nounou : “ Te rappelles-tu le conte du tsar Féodor Vassiliévitch, de la belle Hélène, de l'archer miraculeux... ?⁸⁸⁶.

Autrefois vivait le tsar Vassili Féodorovitch. Ce tsar avait deux passions : sa fille, Hélène, belle comme le jour, et son arc dont il tirait comme personne. Lorsque la jeune princesse Hélène fut en âge d'être mariée, le tsar Vassili Féodorovitch décréta que seul le plus habile au tir à l'arc serait digne d'être son gendre. Et alors...⁸⁸⁷.

Les enfants russes, exilés, habitant la France, continuent à aimer la Russie “ comme on aime les contes de son enfance ”⁸⁸⁸

Traditionnellement, l'apparition de réminiscences de ce type suit ou précède les fragments évoquant l'enfance russe des personnages. En se rappelant l'enfance d'Alexis dans *Marie Karpovna*, le narrateur y insère ses soirées avec sa vieille niania Marfa qui raconte au garçon “ les derniers exploits du *domovoï*, lutin velu du foyer qui gîte près du poêle, ou de *la roussalka*, ondine perverse qui hante les abords de l'étang ”⁸⁸⁹.

Le jeune français, Armand élevé par une famille russe noble, comme la plupart des enfants russes, est entouré de la niania. Vassilissa qui veille sur lui.

*Elle connaissait toutes les légendes populaires, mais encore elle prétendait être en relation avec les esprits malins qui hantent les greniers, les écuries, les forêts, les rivières. **Le domovoï, le liéchy, le vodianoï, les roussalki**, et même **la baba-yaga**, vieille au nez crochu, logeant dans une *isba* mobile, montée sur des pattes de poule, étaient ses compagnons de route dans la vie de tous les jours⁸⁹⁰.*

La nounou russe avait déposé dans l'esprit de ce garçon d'origine française le trésor des superstitions et légendes russes :

*À son insu, **la baba-yaga, Ivanouchka Douratchok, Ivan Tsarévitch, le Poulain bossu** vivaient en bonne intelligence avec *Candide, Gil Blas* et la princesse de Clèves. Son père ne pouvait comprendre cela. Il était tout d'une pièce⁸⁹¹.*

⁸⁸⁶ - *Ibid.*, p. 93.

⁸⁸⁷ - Henri Troyat, *Les désordres secrets*, op. cit., p. 35.

⁸⁸⁸ - Henri Troyat, *Étrangers sur la terre*, op. cit., p. 487.

⁸⁸⁹ - Henri Troyat, *Marie Karpovna*, op. cit., p. 83.

⁸⁹⁰ - Henri Troyat, *Les désordres secrets*, op. cit., pp. 62-63.

⁸⁹¹ - *Ibid.*, p. 63.

La morale du conte russe célèbre *Le Poisson d'or* est évoquée dans *Le chant des insensés*. Joukovski demande à Pouchkine d'accepter le poste de gentilhomme de Chambre que le tsar Nicolas I^{er} lui offre.

Pouchkine veut refuser, mais Joukovski insiste en disant :

Où est ton malheur, je t'en prie, Alexandre ? Tu as une belle et bonne femme, de beaux enfants, l'admiration de milliers de lecteurs... Souviens-toi de ton conte " du Poisson d'or " : celui qui demande trop au Ciel finit par le lasser et par tout perdre⁸⁹².

Le vrai nom de ce conte est *Le Pêcheur et le Poisson*, écrit par le poète en 1833. Le vieil homme, pêchant à la ligne, rejette le poisson dans la mer. Pour le remercier de sa gentillesse le poisson enchanté est prêt à accomplir toutes les prières du vieillard en offrant successivement à sa femme la cuve neuve à lessive (korito), l'isba et en la faisant noble et même tsarine. Mais quand cette femme exprime le désir d'être reine de la mer, le poisson d'or refuse catégoriquement d'exaucer ce souhait. En un instant la vieille capricieuse perd tout.

Le rapprochement des contes russes s'effectue tant dans le rappel des allusions ou motifs que dans l'utilisation des procédés linguistiques. Certains éléments syntaxiques des contes russes sont employés dans la structure littéraire de l'œuvre du romancier. Les soldats russes blessés et épuisés sur les champs de bataille, rêvent au lieu de leur naissance :

Cet univers idéal qui se situait à des milliers verstes de Moscou, par delà les terres et les mers, comme il est dit dans les vieilles légendes⁸⁹³.

La construction syntaxique " *par delà les terres et les mers* " nous suggère le renvoi à des repères linguistiques qui présentent dans les contes russes. Les réminiscences de ce type chez Henri Troyat constituent un phénomène fréquent dont l'enjeu essentiel est de créer l'esprit et l'atmosphère russes.

La fonction essentielle de l'introduction des citations et réminiscences⁸⁹⁴ est de créer le dialogue entre le texte cité et l'auteur qui le cite, le dialogue entre les époques et les cultures. Au terme de ce chapitre il convient de souligner la présence permanente, l'omniprésence de l'âme russe, de la culture russe. Ces citations et réminiscences russes apparaissent dès l'instant où l'émotion remplace la simple narration descriptive. Les citations de Pouchkine surgissent dès que les événements atteignent une importante dimension, comme la saisie du mobilier des Danoff. Par ailleurs, l'auteur n'a pas oublié les rêveries de son enfance insouciantes. Les adorables contes populaires pour enfants bercent les soirées du jeune Armand qui aime écouter la vieille nounou Vassilissa.

Les innombrables citations et références russes démontrent le biculturalisme de l'auteur, écrivant dans une langue française parfaite, dans un style souple et précis, élégant et riche, une épopée russe s'étendant sur les siècles de l'histoire russe et sur les longues années de sa vie presque séculaire. Ce mélange

⁸⁹² - Henri Troyat, *Le chant des insensés*, op. cit., p. 106.

⁸⁹³ - Henri Troyat, *Le sac et la cendre*, op. cit., p. 188.

russe et français constitue un exemple unique, exceptionnel dans notre riche littérature des temps modernes où parfois tout semble éphémère. Ici, le biculturalisme s'inscrit dans la durée.

II. 4 – Les citations et réminiscences françaises

Les héros d'Henri Troyat tentent avec insistance de mettre en évidence leur attachement fidèle à la littérature française. Les noms des écrivains et poètes respectifs nous renseignent sur les centres d'intérêts culturels des personnages du romancier. Ceci est, d'ailleurs, rarement le fait de leur profession. Parmi ses personnages, nous rencontrons très peu d'écrivains ou artistes de théâtre, dont les destins sont, par définition, inséparables de l'art et, donc, de la production littéraire dont ils héritent inconsciemment. Ainsi, les comédiens, venus de France, jouent au théâtre français à Moscou à l'époque napoléonienne. Dans la ville meurtrie où le gigantesque incendie n'a laissé que des ruines, Armand de Croué découvre, auprès de cette troupe de comédiens français une nouvelle vie où la fantaisie se mêle à l'horreur et la misère à l'amour. Armand se plaît à assister aux répétitions de ce théâtre français. Il a envie, à ce moment-là, de se rapprocher de la France. À force de suivre le déroulement des pièces, Armand arrive à savoir presque par cœur les textes *du Jeu de l'Amour et du Hasard* de Marivaux et *de l'Amant, auteur et valet* de Céron⁸⁹⁵. Il se retrouve un jour dans le trou du souffleur pour envoyer des répliques.

Très tard dans la soirée, dans les moments de détente après les spectacles, les amis réclament leurs chansons préférées. Pauline n'ose pas le leur refuser. Elle chante la romance du *Chevalier qui volait aux combats*⁸⁹⁶. En écoutant cette voix, "voilée, fragile, mais si mélodieuse", Armand de Croué a l'impression de quitter la terre. Cette romance française fait naître en lui le désir de se rappeler les vieux contes russes des roussalkis. D'autres chansons telle que *la Belle de Scio* et *la Sentinelle appuyée sur sa lance*⁸⁹⁷ entraînent le public vers un autre monde, où les gens étaient plus heureux. Et ces strophes d'*Atala* publiée en 1801 font, visiblement, une allusion transparente à la situation dure des exilés :

*Heureux qui n'a point vu l'étranger dans ses fêtes,
Qui, ne connaissant point les secours dédaigneux,
A toujours respiré, même au sein des tempêtes,
L'air que respiraient ses aïeux*⁸⁹⁸.

Ce passage chanté⁸⁹⁹ transmet les doutes et les souffrances de l'exil, donc, de plusieurs personnages français en Russie en 1812.

⁸⁹⁴ - Arnold I. V., *Problèmes du dialogisme, d'intertextualité et d'herméneutique*, op. cit.

⁸⁹⁵ - Henri Troyat, *Le Moscovite*, op. cit., pp. 152, 153, 155, 160, 177, 188, 214.

⁸⁹⁶ - *Ibid.*, p. 143.

⁸⁹⁷ - *Ibid.*, p. 144.

⁸⁹⁸ - *Ibid.*, p. 147.

⁸⁹⁹ - Le texte de François Chateaubriand est légèrement modifié :
*Heureux ceux qui n'ont point vu la fumée des fêtes de l'étranger,
Et qui ne se sont assis qu'aux festins de leurs pères !*

La nomenclature des citations françaises est aussi variée que celle des fragments russes: couplets de chansons ou passages de poésie et de prose. Leur quantité est cependant plus restreinte par rapport aux passages russes. Ce phénomène n'est-il pas dû au fait que la culture française, étant considérée comme faisant partie de l'héritage culturel du lecteur français, lui est plus familière et plus naturelle. Au contraire, les noms des écrivains et poètes français figurent plus abondamment. Nous le faisons apparaître dans les annexes de notre recherche.

Les citations françaises sont, comme les passages russes liées aux circonstances extérieures. Elles sont bien placées, intégrées dans l'action. Ces passages littéraires sont attachés à la situation momentanée et fugitive et n'ont pas, en règle générale, d'importance tant pour le déroulement des événements précédents que pour les faits qui suivent. Un des personnages du romancier attribue à la poésie " une démarche " très subtile. Ainsi Gilbert, l'élève de Jean-Marc Eygletière, estime que " les mots de tous les jours, assemblés d'une certaine façon ", lui procurent " une jouissance profonde ", " un miracle ". Le langage poétique exprime un sentiment déjà existant, tout en créant un nouveau. Les vers de Verlaine

*O bruit doux de la pluie
Par terre et sur les toits !⁹⁰⁰*

ont une connotation personnelle pour Gilbert. Et il l'exprime, d'ailleurs, clairement:

Tu en as pour la vie à rêver là-dessus !⁹⁰¹.

La passion pour la poésie rapproche l'élève et son répétiteur et le romancier y consacra des pages entières. La chambre du garçon, où se donnent les leçons, rappelle " le corps de la bibliothèque " :

Trois murs sur quatre étaient couverts de livres⁹⁰².

Les citations sont la manifestation des goûts littéraires des personnages, de leurs sentiments et émotions. Gilbert est obligé de rédiger un devoir sur Boileau qu'il trouve assommant. Il s'agit notamment de la rédaction sur le thème suivant: " Après avoir lu l'épître de Boileau sur l'utilité des ennemis, dites si vous partagez les opinions de l'auteur ? Pourquoi, selon vous, Racine ne s'est-il pas rendu aux arguments de Boileau ? " Le sentiment de Gilbert envers Boileau se manifeste brutalement dans sa réplique : " Je hais Boileau. C'est un imbécile sentencieux. Il a empoisonné l'esprit des Français pour des siècles "⁹⁰³. Jean-Marc essaye, au contraire, de mettre en valeur ce poète français, en remarquant, en particulier, que Boileau " a le mérite d'avoir mis l'art de son temps en formules ". Le monde poétique de Rimbaud est plus proche de Gilbert qui cite volontiers le passage des *Illuminations* :

Chateaubriand F., *Atala, René*, Paris, Garnier-Flammarion, 1980, p. 98.

⁹⁰⁰ - Henri Troyat, *La malandre, op. cit.*, p. 116.

⁹⁰¹ - *Ibid.*, p. 116.

⁹⁰² - *Ibid.*, p. 52.

*Je me souviens des heures d'argent et de soleil vers les fleuves, la main de la campagne sur mon épaule, et de nos caresses debout dans les plaines poivrées ...*⁹⁰⁴

Gilbert apprécie, chez Rimbaud, l'astuce et l'acharnement qui aboutissent à cette possibilité de " mieux sentir " et de " mieux dire ". Le garçon recherche à trouver la filiation secrète entre Rimbaud et Lautréamont. Son avis se fonde sur la critique d'André Breton qui considère " que toute la poésie surréaliste est sortie de Lautréamont " ⁹⁰⁵. Bien sûr, les noms littéraires et les citations créent la possibilité d'imaginer les intérêts culturels de la période décrite. Mais, si leur rôle se cantonne à cela, leur multiplicité serait à peine justifiée. Les œuvres d'Henri Troyat sont des textes littéraires où chaque phrase et chaque mot sont, avec soin, mesurés. Ces réminiscences littéraires et les citations deviennent un détail permettant de caractériser le milieu et l'époque. L'action du roman-fleuve *les Eygletière* se déroule à notre époque, en plein cœur de Paris. Nous sommes conduits à imaginer que Gilbert incarne le type de la jeune génération. Le romancier réussit à passer cette caractéristique par les mots introduits dans la bouche de Jean-Marc :

*Gilbert était incapable de citer deux dates, n'avait pas lu la moitié des pièces de Molière, avouait que La Fontaine l'ennuyait à mourir, n'était pas très sûr de la situation de Pascal face au jansénisme, et pataugeait dans la querelle des Anciens et des Modernes. En général, sa culture paraissait avoir été conduite cahin-caha, au hasard des lectures*⁹⁰⁶.

Les associations régulières de la littérature française, comme celles de la littérature russe, contribuent à dégager le problème si important de la finalité de l'art et de la voie de l'écrivain dans l'art contemporain.

Ce principe d'une abondante et large association entre lui et les autres écrivains affranchit l'auteur de l'obligation de fournir son avis direct sur tel ou tel personnage de son imagination. Cette action associative crée l'impression que même les romans courts d'Henri Troyat (*Aliocha*, par exemple) sont de grands romans, écrits d'une manière brève et concise. Les réminiscences ainsi que les citations sont appelées à engendrer implicitement un effet de volume.

III – L'onomastique romanesque

Toute œuvre littéraire, indépendamment de sa forme et de son genre, manifeste une vision du monde, celle du romancier avec ses goûts et sa fantaisie de création. Le choix du nom des personnages est rarement dénué d'importance et de sens. Le choix des noms des héros obéit à deux principes⁹⁰⁷. Les noms doivent, d'une part, entrer d'une manière organique dans le système onomastique de la langue et, d'autre part, aider à la résolution des enjeux stylistiques que le romancier pose devant tel ou tel personnage. Le nom romanesque ne laisse pas indifférent Henri Troyat. L'écrivain nous confirme qu'il les invente et les adopte,

⁹⁰³ - *Ibid.*, 53.

⁹⁰⁴ - *Ibid.*, p. 53.

⁹⁰⁵ - *Ibid.*, p. 54.

⁹⁰⁶ - *Ibid.*, p. 55.

⁹⁰⁷ - Chtchétnine L.M., *Les mots, les noms, les choses*, Rostov, Éditions Universitaires, 1966, p. 119 (en russe).

“ après en avoir essayé vingt autres ”⁹⁰⁸. Or, Amélie Mazalaigue, son héroïne imaginaire *des Semailles et les Moissons*, vivait réellement, quelque part, en Corrèze. Henri Troyat garde précieusement la lettre et le cadeau, qu’elle lui fit en se découvrant dans un roman : “ un cadre contenant un décor de fleurs séchées ”. Amélie Mazalaigue est pour le romancier “ le témoignage d’une rencontre entre la fiction et la vie ”⁹⁰⁹.

Henri Troyat s’intéresse à l’onomastique des noms propres russes. Il recourt, dans ce cas, à l’emploi du vocabulaire russe, relatif aux noms propres. Henri Troyat nous confirme que Gorki n’est qu’un pseudonyme pour lequel est connu l’écrivain soviétique. Son vrai nom est Pechkov qui “ évoquait dans son esprit une idée d’abaissement, d’humilité ”, le mot *pechka* signifie pion. Or, cet écrivain était, dans la cohue des hommes, tout le contraire d’un pion. Il se rappela que son père, à cause de sa “ langue pointue ”, avait été surnommé “ l’amer ”, en russe *gorki* (горький). En nous indiquant ce détail et, visiblement, en le justifiant,

Henri Troyat nous dit :

*N’était-ce pas un merveilleux pseudonyme pour un jeune écrivain révolté contre la société ?*⁹¹⁰.

De même Henri Troyat fait allusion à l’origine probable du patronyme de Raspoutine (*raspoutstvo*, la débauche). Celui-ci n’a dû qu’à sa réputation de voyance d’être introduit à la cour impériale.

L’écrivain a manifesté formellement son intérêt pour l’utilisation des appellations dans *Sainte Russie* et dans la biographie *Gogol*. S’intéressant particulièrement à Gogol, Henri Troyat précise que chacun des personnages *des Âmes mortes* porte “ un nom qui le symbolise et le coiffe tel un chapeau de carnaval ”⁹¹¹. Il

trouve que

*Les noms mêmes des protagonistes avaient été choisis par l’auteur pour indiquer plaisamment leur nature. Ainsi, en russe, le nom de Manilov, le mielleux, évoque l’idée d’une invite aimable, d’un appel galant. Le nom de Nozdrev, qui a le nez en l’air et la lippe dédaigneuse, est tiré du mot russe **nozdrja**, qui signifie : narine. Le nom de Sobakévitch, au caractère de chien, dérive du mot russe **sobaka**, qui veut dire précisément : chien. Le nom de Korobotchka, cette pauvre idiote, fermée à toutes les suggestions, reproduit simplement le mot russe **korobotchka** : petite boîte. Quant à Pliouchkine, le ladre monstrueux, son nom vient du mot russe **pliouchka**, que l’on veut traduire par galette et, en effet, à la réflexion, Pliouchkine était autant galette qu’homme. De même Korobotchka n’était qu’une petite boîte habillée en femme, et Nozdrev une narine gigantesque, perchée sur une paire de jambes, et Sobakévitch, un chien vigoureux, au poil hirsute et aux mouvements maladroits. Cette description singulière des êtres et des choses enfonçait le lecteur dans un univers comparable à celui des glaces déformantes*⁹¹².

⁹⁰⁸ - Henri Troyat, *Un si long chemin*, op. cit., p. 221.

⁹⁰⁹ - *Ibid.*, p. 221.

⁹¹⁰ - Henri Troyat, *Gorki*, op. cit., p. 72.

⁹¹¹ - Henri Troyat, *Gogol*, op. cit., p. 359.

⁹¹² - Henri Troyat, *Sainte Russie*, op. cit., p. 100.

Henri Troyat reproduira plus tard cette explication brillante presque textuellement sur l'importance sonore des noms propres dans la biographie *Gogol*⁹¹³. En traitant de la comédie de Gogol, *Le Révizor*, Henri Troyat explique les noms grotesques des personnages :

*Leurs noms sont, à eux seuls, en russe, des masques grotesques posés sur des visages : Zemlianka (M. La Fraise), Liapkine-Tiapkine (M. Patatras), Khlopov (M. La Claque), etc*⁹¹⁴.

Troyat s'exprime ainsi sur le rôle de Révizor :

*Le seul nom de Khléstakov évoque, pour un lecteur russe, une idée du rapidité et de légèreté, le son de l'air fondu, le sifflement d'un fouet à la lanière mince*⁹¹⁵.

Henri Troyat donne une indication : le verbe *khlestat*, en russe, signifie fouetter, cingler. Allant plus loin, Henri Troyat explique le nom Triapitchkine : chiffonnier. Le romancier n'oublie pas de dire que dans *les Veillées du hameau* " chaque nom propre était une plaisanterie "⁹¹⁶. Il établit également le rapport entre bachmatchkine nom et Bachmatchkine personnage (*Le Manteau*) :

*Ce nom ridicule (bachmak, en russe veut dire savate) est à lui seul un symbole, puisque tout le monde " marche " sur Akaky Akakiévitch*⁹¹⁷.

Dans les œuvres d'Henri Troyat, les noms propres des personnages russes ne peuvent pas être considérés comme dépourvus de sens. Au contraire, ils sont chargés de sens. Le chercheur espagnol Ignacio Malaxecheverria⁹¹⁸ affirme déjà que maints personnages des cycles romanesques d'Henri Troyat reçoivent des noms expressifs, malicieusement choisis. Dans cette recherche il convient d'étudier les noms propres de *Tant que la terre durera* et ceux de *La Lumière des justes*. Dans *Tant que la terre durera* un fabricant de chocolat porte le doux nom d'Abrikossov (abricotier) et l'acteur Pravdine (pravda - la vérité) est un menteur fieffé. De plus, il est l'auteur présumé de calomnies invérifiables. Nous sentons l'humour intelligent d'Henri Troyat quand il donne le nom de Khoudenko à un petit homme débile :

*Le petit Vladimir Khoudenko, blond et menu comme une fillette*⁹¹⁹.

Le sens de l'adjectif russe *khoudoi* (débile) et de la terminaison ukrainienne de l'appellation (-enko) se complètent avec humour. Un garçon " sage et mollason " porte le nom sonore Melnikoff, qui est un appel également pacifique et rustique. *Le melnik*, en russe, signifie meunier. Troubatchoff, " sorte de colosse au

⁹¹³ - *Op. cit.*, p. 359.

⁹¹⁴ - *Ibid.*, p. 184.

⁹¹⁵ - *Ibid.*, p. 111.

⁹¹⁶ - *Ibid.*, p. 111.

⁹¹⁷ - *Ibid.*, p. 398.

⁹¹⁸ - Malaxecheverria I., " Troyat y los apellidos rusos intencionados " dans *Filologia Moderna*, Madrid, novembre 1974 - février 1975, № 52-53, p. 183.

⁹¹⁹ - Henri Troyat, *Tant que la terre durera*, *op. cit.*

visage cuit et aux moustaches cirées ” porte un nom sonore qui est parfaitement d’accord avec son aspect physique. *Troubka*, en russe, signifie trompette, clairon. Le sergent major Néliepoff n’a pas de chance, car son nom renvoie sans aucune ambiguïté à l’adjectif russe *néliepyï* (insensé, idiot, imbécile).

Il est intéressant d’observer que le nom du protagoniste dans *La Lumière des justes*, Ozareff, est issu de *ozarit* (éclairer, illuminer). Dans *La Gloire des vaincus* les Décembristes sont enfermés dans la forteresse Pierre-et--Paul de Saint-Pétersbourg et attendent d’être exécutés ou envoyés en exil. A la tête de la forteresse se trouve le général d’infanterie Soukine. Cette appellation ne semble pas extrêmement aimable (*souka* - chienne, *soukin syn* – fils de chienne). Un gardien se nomme Zmeïkine (*zmeïa* - serpent) bien qu’il n’ait apparemment rien d’un reptile, et qu’il soit bienveillant avec les prisonniers. Beaucoup de noms propres, utilisés par Henri Troyat, sont expliqués par Malaxecheverria qui constate que l’humour de Troyat est, pour lui, perceptible dans les appellations qu’il construit. Mais le caractère fermé et impénétrable des noms des personnages russes d’Henri Troyat devient clair pour le lecteur totalement bilingue. Ce lecteur peut, nous semble-t-il, effectuer le même parcours analytique que le romancier bilingue et biculturel. L’analyse de Malaxecheverria sous-entend, à notre avis, une autre conclusion plus intéressante. Les noms propres aussi construits sont motivés par le fait qu’ils “ épinglent un trait de caractère ou un trait physique des personnes ”⁹²⁰. Nous partageons l’avis de Marc Wilmet qui considère que la tentation pousse l’écrivain “à jouer sur les deux tableaux du nom propre et du nom commun ”⁹²¹. L’illustration suivante est suffisamment éclairante. Dans *Le bruit solitaire du coeur* où l’auteur relate la fin douce et mélancolique de son père, le vieil émigré russe s’appelle Lébédév issu du mot *lébed*, le cygne, “ grand oiseau palmipède remarquable par la blancheur de son plumage ”. Il évoque la légende du chant du cygne, le chant merveilleux du cygne mourant. Le lecteur des œuvres d’Henri Troyat ayant quelque connaissance de la langue pourra apprécier les noms expressifs que l’écrivain utilise pour ses personnages russes. Incontestablement, Henri Troyat travaille ses noms d’une manière spécifique. C’est sans doute dans ce traitement à la fois ordinaire et ludique du nom que se situe, à notre avis, le rapprochement d’Henri Troyat avec Nicolaï Vassiliévitch Gogol. Le choix d’une onomastique s’accompagne d’une rêverie sur le signifiant. Le nom propre, issu de l’imagination, devient un outil et permet de voir le monde de l’écrivain.

Henri Troyat dote ses personnages russes de noms de familles neutres comme Krapivine, Pietoukine, Kostyleff, Tarkhanoff et autres. N’est-ce pas afin que la sémantique du radical du nom propre ne cristallise pas l’attention du lecteur ?

Le romancier introduit largement les diminutifs des prénoms : Katinka de Catherine, Pétrouchka de Pierre⁹²², Aliocha d’Alexis⁹²³, Kostia de Constantin, Stioipa de Stépan⁹²⁴. À côté des deux prénoms russes officiels (voir chapitre II.2 de notre Deuxième Partie), nombreux sont les diminutifs, utilisés dans les conversations privées ou familiales. Les personnages du romancier le relèvent parfois. La mère d’Aliocha se

⁹²⁰ - Wilmet M., “ *Sobriquets et pseudonymes* ”, dans *Le texte et le nom*, Montréal, Éditions de Martine Léonard, Elisabeth Nardout-Lafarge, 1996, p. 62. Les études sur la valeur des noms propres : “ *Les structures symboliques dans le Théâtre de Shakespeare* ”, Paris, Les belles lettres, 1983 ; Seassau C., *Émile Zola, le réalisme symbolique* ”, Paris, Carté, 1989 ; Baudelle I., “ *Poétique des noms des personnages* ” dans *Le Personnage romanesque, Cahiers de narratologie*, N° 6, avril 1994, Université de Nice-Sophia-Antipolis ; Mikhailov V.N., *Les noms propres comme catégorie stylistique dans la littérature russe*, Loutsk, Éditions de l’Université pédagogique, 1965 (en russe).

⁹²¹ - *Ibid.*, p. 62.

⁹²² - Henri Troyat, *Pierre le Grand*, *op. cit.*, p. 52, p. 288.

⁹²³ - Henri Troyat, *Aliocha*, *op. cit.*, p. 43.

⁹²⁴ - Henri Troyat, *Le cahier*, *op. cit.*, p. 541.

rend compte de l'embarras de l'ami de son fils. Elle lui conseille de dire : " Alexis, si vous préférez... C'est la même chose en plus gentil... "925. L'écrivain emploie de semblables commentaires en notes de bas de page. Nous constatons que les diminutifs ne sont pas utilisés par le narrateur. Au contraire, ils se rencontrent dans les dialogues entre les gens qui se connaissent bien car il faut marquer, avec netteté, le degré d'une certaine familiarité.

Le lecteur biculturel fait discerner que l'anthroponymie d'Henri Troyat est étroitement liée au système réel des prénoms, tel qu'il était pratiqué en ancienne Russie. Il reflète, en particulier, la différenciation sociale des classes. Lorsque nous comparons les prénoms des nobles et ceux des domestiques, les prénoms russes des hommes de noblesse⁹²⁶ sont Alexandre, Andréi, Dimitrii, Boris, Igor, Mikhaïl, Nicolai, Pavel, Sergéi... Les prénoms des femmes sont Anna, Nathalie, Véra, Elena, Ekaterina, Olga, Maria, Sonia, Sophie... L'inventaire des prénoms des domestiques n'est pas, du tout, le même : Vaska, Gavril, Kouzma, Tikhon, Karp, Douniacha, Arinka, Marfa... Comparons l'onomastique d'Henri Troyat selon ce critère. Les Danoff, dont le chef de famille est un éminent homme d'affaires, s'appellent Michel, Tania, Boris, Serge. Le serf de Marie Karpovna, la riche propriétaire de vastes étendues de terres, s'appelle Kouzma. La niania des enfants de Marie Karpovna est Marfa. Les prénoms des Béreznikoff, famille riche et noble, sont Paul Arkadiévitch, Nathalie Ivanovna et Catherine. L'ami des Béreznikoff est Pastoukhoff qui a reçu le prénom Boris. Leurs domestiques fidèles sont Karp et Marfa. Citons encore quelques prénoms des personnages principaux d'Henri Troyat, ayant des racines russes nobles, tels que Olga Kourganova, Alexandre Kozlov, Igor Dimitriévitch Lébédev et son épouse Hélène, Alexandre Vassiliévitch Zouboff, important marchand de tissus moscovites, son épouse Tatiana Serguéïvna et sa fille Hélène.

Les prénoms des personnages d'Henri Troyat sont empruntés à l'onomastique réelle du pays de ses origines. Noms et prénoms sont choisis après une longue réflexion du romancier et entrent, évidemment, en interaction avec le système de tous les moyens expressifs de l'ouvrage littéraire. Le choix des noms propres constitue dans les œuvres d'Henri Troyat un domaine où son expérience française et russe se fondent.

* * *

Pour conclure cette partie de notre recherche, nous affirmons que c'est bien le sentiment de ce brassage culturel et linguistique que nous ressentons devant les œuvres d'Henri Troyat. La contribution artistique du romancier se définit surtout par son rôle de médiateur entre ces deux cultures et ces deux langues. Les œuvres, écrites en français, acquièrent une caractéristique plurielle et abondante, qui provient des insertions tant des russismes de connotation culturelle fort prononcée que des passages poétiques ou des réminiscences russes. L'attitude d'Henri Troyat envers l'univers culturel russe se laisse déceler clairement par le biais de ses personnages. Des fragments poétiques russes qui naissent ou surviennent au plus profond de lui-même réapparaissent régulièrement et témoignent de ce retour éternel du romancier vers les origines russes " par-dessus les frontières ". Qu'il évoque ses sentiments ou qu'il s'ingénie à analyser le mouvement émotionnel de ses personnages imaginaires, le romancier a toujours besoin de ce passé russe. La Russie

⁹²⁵ - Henri Troyat, *Aliocha*, op. cit., p. 43.

⁹²⁶ - Zinine S., *L'anthroponymie de la " Guerre et la Paix " de L. Tolstoï* dans *La Langue russe*, №4, 1978, p. 76 (en russe).

intérieure de l'écrivain devient celle de ses héros. C'est un choix majeur " entre deux séductions rivales ", russe et française. Et le lecteur francophone se façonne peu à peu, sa propre Russie, avec une bouffée d'air russe, avec des choix littéraires russes.

Les personnages de son œuvre essayent de trouver les points communs entre deux littératures. La gouvernante française, Geneviève, veut identifier l'auteur de la fable qu'elle apprécie. Maxime Fedorovitch vient à son aide, en précisant notamment qu'il s'agit de Krylov. Craignant que Geneviève puisse ne pas le connaître, Maxime Fédorovitch compare le fabuliste russe avec grand fabuliste français: " Krylov, notre La Fontaine russe "⁹²⁷. Les anciens monuments de la littérature française sont aussi mentionnés en utilisant ce principe de comparaison. Les origines de la littérature russe et française sont présentées lors de la conférence du cercle intitulé *Art sans frontières. Le Dit de l'armée d'Igor et la Chanson de Roland* apparaissent comme les chefs-d'œuvre mondiaux. Les auteurs russes et français, à qui le romancier consacre ses merveilleuses biographies, figurent également parmi les plus aimés des personnages d'Henri Troyat. Cette constatation découle de la liste des noms des écrivains et poètes cités dans les annexes de notre thèse.

Notre recherche permet de relever que les noms des écrivains et poètes français sont mentionnés plus fréquemment par rapport à leurs homologues russes. En revanche, les citations russes seront plus régulières et plus abondantes dans l'œuvre du romancier. Les personnages d'Henri Troyat estiment que " la distinction " entre les deux cultures riches, la russe et la française, n'est pas " aussi tranchée "⁹²⁸. Dans cette passion biculturelle exaltante, ils se plaisent à citer André Chénier⁹²⁹, poète français du XVIII^e siècle, à qui le poète russe Alexandre Pouchkine consacra, en 1825, son brillant poème, intitulé *André Chénier*⁹³⁰. À maintes reprises les personnages sont, comme par miracle, entraînés vers les écrivains et poètes russes et français.

Cette partie de notre recherche permet de considérer que les œuvres d'Henri Troyat sont enrichies par les nombreuses conversations littéraires des personnages. Fréquemment ils citent les noms des poètes et écrivains russes et français que l'écrivain lui-même étudie dans ses œuvres particularisées. Parmi les représentants de la littérature russe ce sont Gogol, Tolstoï, Pouchkine, Lermontov, Dostoïevski, Tchekhov, Tourguéniev, Remizov, Chmelev, Bounine, Zénaïde Hippus⁹³¹. Ils passionnent autant l'écrivain que ses personnages. Leur émerveillement pour les écrivains et poètes français tels que Victor Hugo, Racine, Balzac, Stendhal, Flaubert, Verlaine⁹³² rapprochent les goûts littéraires des héros de ceux de leur créateur, mais nul ne pourrait s'en étonner.

⁹²⁷ - Henri Troyat, *La gouvernante française*, op. cit., p. 27.

⁹²⁸ - Henri Troyat, *La barynia*, op. cit., p. 297.

⁹²⁹ - Henri Troyat, *Les feux du matin*, op. cit., p. 84.

⁹³⁰ - Henri Troyat, *Le chant des insensés*, op. cit., p. 40.

⁹³¹ - Henri Troyat, *Un si long chemin*, op. cit., pp. 46, 73, 112, 113, 118.

⁹³² - *Ibid.*, pp. 38, 47, 216. **CONCLUSION**

L'académicien Henri Troyat est " un phénomène rare et unique " au sein de la littérature contemporaine française. Nous le savons depuis longtemps : il existe un miracle Troyat.

De " L'Araignée " à " Tant que la terre durera ", de " la Tendre et violente Élisabeth ", dans " les Semailles et les moissons ", à la merveilleuse Sophie de " la Lumière des Justes ", de " Dostoïevski " et " Tolstoï " à ce génial et énigmatique mythomane de " Gogol ", M. Henri Troyat a, plus que personne,

*un don éclatant : celui d'insuffler à ses personnages – qu'ils sortent de l'histoire ou de la fiction – la vérité et la vie*⁹³².

L'extrême diversité de ses dons s'ajoute à la fécondité du romancier. Un rythme semblable confère au romancier ce qu'il semble attribuer à son personnage, l'écrivain Armand Boisier :

*Au lieu de les écraser, l'âge et les honneurs leur donnaient des ailes. Lui-même ne faisait-il pas partie de ces prolifiques forçats de la création littéraire ?*⁹³²

Henri Troyat a un immense public qui ne s'y est pas trompé et qui a fait de lui l'un des plus grands romanciers contemporains. Cet attrait général a pour cause, en particulier, le vaste et riche univers romanesque du romancier, inspiré tantôt par son imagination française, tantôt par sa rêverie russe. Les deux cultures, les deux littératures ont formé l'esprit et le cœur d'Henri Troyat. Avec l'air de Paris et le lycée, les camarades et les livres, c'est toute la langue française qui submerge le jeune Léon Tarassoff. Après les cours au lycée, il retournait en Russie. Dans la famille de ses parents on parlait russe, on lisait la littérature russe. Les projets et les rêves paternels de retour échouaient, mais le garçon se nourrissait des souvenirs de sa famille et de la lecture des grands écrivains russes. Le jeune Léon Tarassoff vivait “ la moitié du jour à Paris et la moitié du jour à Moscou ”⁹³². “ La richesse du romancier sera aussi d'habiter sans heurts dans deux pays ”⁹³² à la fois. Il superpose “ le mirage russe ” et la réalité française. L'incroyable puissance et lisibilité de l'écrivain sont liées au mariage heureux de ces deux cultures, de ces deux mentalités, de ces deux âmes russes et françaises dans son œuvre. Deux patries, le pays de ses origines et son pays d'accueil, “ la terre réelle ” et “ la terre rêvée ”, attirent constamment Henri Troyat, doté d'un grand talent de conteur. Il ne sépare pas ces deux cultures. Au contraire, le romancier tâche d'apparenter “ ces deux fleuves ” en “ une seule coulée, puissante et large ”.

*Dans sa tête, Balzac et Tolstoï marchaient bras dessus, bras dessous, Tchekhov et Flaubert avaient des discussions passionnées à propos d'un adjectif, Pouchkine et Victor Hugo se récitaient mutuellement leurs derniers poèmes... Tout au long de sa vie, le fleuve russe et le fleuve français avaient ainsi marié leurs eaux tumultueuses*⁹³².

Ce dialogue passionnant de rapprochement entre la Russie et la France, ces deux pays si différents, sert harmonieusement les préférences studieuses du professeur russe que je suis enseignant la langue française au milieu de la Sibérie.

Alternant romans et biographies d'inspiration russe ou française, Henri Troyat poursuit une œuvre immense à l'écart de toute mode littéraire. De ce point de vue, il est un écrivain à part dans le monde littéraire français contemporain. Le romancier écrit comme il sent et comme il lui plaît. Il dit, d'ailleurs, à plusieurs reprises⁹³², qu'il n'y a rien de plus monstrueux que de vouloir imposer à tout prix une tutelle technique. L'académicien écrit ce qu'il a dans son cœur. Et le cœur du romancier ainsi que son esprit acceptent le balancement continu et perpétuel d'un pays à l'autre. De son propre avis, l'écrivain sent en lui le besoin de créer

des personnages et de raconter des histoires, beaucoup plus que le besoin de surprendre le public par des techniques nouvelles. Le romancier est, donc, en dehors des modes et des coteries, et sa seule assurance, c'est son lecteur fidèle qui, grâce à son talent, a envie de le suivre d'une œuvre à l'autre. Ses ouvrages, mélangeant des traits évidemment français et des lignes éminemment russes, apportent ainsi quelque chose qui leur est spécifique. Même ceux de ses romans, dans lesquels il n'y a plus rien qui soit russe, semblent receler secrètement la pensée de l'auteur sur ses origines*.

Une des vertus du romancier est de se renouveler⁹³² régulièrement et de garder sa manière et son style. Henri Troyat nous offre des centaines de personnages, appartenant à des époques et à des milieux différents. L'horizon de la Russie occupe toujours une place prépondérante. Et pourtant le romancier l'a quittée alors qu'il était encore tout enfant. Les Danoff, Olga Kourganova, Igor Dimitriévitch Lébédév, Armand de Croué, Sophie de Champlitte sont, comme leur auteur, partagés entre la Russie et la France, ce qui est pour eux une réalité enrichissante.

La dialectique de l'écrivain bilingue et biculturel contribue incontestablement à la forme de composition particulière des œuvres d'Henri Troyat, à son style. Ses œuvres laissent entrer " la lumière " de ses origines russes. Les nombreux ouvrages du romancier, écrits en français, sont russes par la sensibilité, par l'esprit. Le lecteur ressent la passion, l'amour du romancier pour la Russie, pays de ses origines. L'écrivain réussit à transmettre ce sentiment aux personnages nés de son imagination. Ses œuvres d'inspiration russe sont une immersion joyeuse et passionnée dans le passé russe, dans l'âme russe, dans la vie russe. Les frontières figurent sur les cartes, mais elles ne sont pas tracées dans l'esprit et le cœur du romancier.

Le grand don du romancier " pour le détail des choses " ⁹³² entourant les personnages est frappant. Le rassemblement des éléments russes en un seul ensemble permet au lecteur des œuvres d'Henri Troyat de construire sa Russie. Le lecteur peut avoir l'illusion de voir ce pays, à travers les livres du romancier, avec ses yeux. De nombreuses descriptions fascinantes contribuent à la vision de cette contrée mystérieuse. La récurrence et la reprise de certains lieux (la maison, la vie en famille, l'église orthodoxe, le restaurant, le cimetière) et d'images russes (la littérature russe, les rites, les traditions et les fêtes) au sein de la narration du romancier, permet de les rapprocher, de les mettre plus près du lecteur français, à tout le moins par la pensée. Cette accumulation de sujets russes, servie par les potentialités intellectuelles du lecteur, qui les réunit en un seul tableau, crée l'esprit russe. Le lecteur est attiré tant par le décor magnifique des églises orthodoxes que par la beauté des paysages infinis. La Russie, avec ses coupes dorées et ses forêts de bouleaux, éloignée géographiquement de la France, devient très présente dans l'œuvre du romancier. En remarquant les contrastes séculaires de la Russie, on comprendra plus facilement les contradictions de l'âme du peuple russe. Le lecteur respire la Russie, l'air et les parfums de ce pays. Le parfum " sec de l'hiver russe " et l'odeur printanière " parfumée de neige et de mousse ", le parfum oriental de l'encens des églises orthodoxes et l'odeur " de la terre craquelée " de l'été avancé ainsi que les odeurs agréables des maisons russes placent le lecteur sans doute dans l'atmosphère russe. Il s'amuse également à entendre " les sons rocailleux " de cette langue, à saisir sa grammaire difficile et à dresser les listes du vocabulaire russe. Son oreille se grise avec volupté de la musique de la langue russe. Enfin, le lecteur semble ouvrir la bouche et goûter cette cuisine russe si savoureuse. La perception de cette saveur est due à l'utilisation fréquente du vocabulaire sensoriel, concernant les modalités différentes de la

sensation (le bortsch russe, “ rouge, fumant, parfumé ”⁹³² ; “ succulentes brioches paskhales ”⁹³² ; des pirojkis, “ légers, moelleux ”⁹³²). L’exotisme provient de ces plats russes savoureux semblant, pour les Français, étranges. L’univers russe d’Henri Troyat est coloré et expressif, de plus, il est sensoriel, émanant des sens. On découvre l’âme et le cœur russes. L’âme russe, à travers les œuvres du romancier, est captivante, mystérieuse et pénétrée de sentiments religieux, résignée et spontanée, généreuse et hospitalière, ouverte et, en même temps, repliée. Elle est parfois même folle, allant aux extrêmes. Elle est illimitée et vaste comme les paysages russes. La Russie vient à vous, elle vous baigne. C’est “ comme une imprégnation magique ”⁹³² indépendante de la volonté et de la raison. Les livres d’Henri Troyat font rêver et donnent envie aux gens de découvrir sur place la Russie magique. Il arrive qu’on commence à partager la sympathie du romancier pour les êtres de son invention, ainsi qu’en témoigne Émile Henriot :

*Bien que je n’aime pas du tout les envahisseurs, vous m’avez fait aimer votre fantassin de la garde impériale russe Nicolas Ozareff. Il me semble que j’étais aussi avec vous, en pensée du moins*⁹³².

La spécificité de la description, chez Henri Troyat, découle des modalités de son organisation et des éléments privilégiés qui la constituent. Les œuvres du romancier nous initient, grâce à leur tendance comparative, à la représentation des phénomènes franco-russes, par la conjonction fréquente de deux visions. Ceci aide, visiblement, à répondre à la question intéressante constamment les Français : “ comment est l’âme par-dessus les frontières ? ”. La superposition de deux visions, russe et française, sur le même référent est destinée à rapprocher intérieurement les origines “ par-dessus les frontières ”. Ce référent peut concerner l’image globale du pays et de ses habitants. Il peut également toucher à la culture, aux traditions, aux rites de la Russie ou de la France. Le romancier aime rechercher amplement, parmi ses personnages, les médiateurs qui s’entremettent pour faciliter un accord entre deux univers si variés, le russe et le français. Nicolas Ozareff sert d’arbitre à Sophie pour assimiler l’ambiance russe. Boris Danoff facilite l’immersion d’Elisabeth dans le milieu russe de sa famille. Armand de Croué s’efforce d’initier Catherine et Nathalie Ivanovna au milieu français. Le rôle des parallèles descriptifs, chez Henri Troyat, est conditionné par la nécessité de rapprocher la Russie et la France, leurs langues, leurs cultures, leurs religions, leurs traditions, enfin, leurs cœurs et leurs esprits.

Une autre propriété particulière de l’écrivain c’est le don d’animer ses personnages sans jamais les juger, sans prendre parti pour ou contre eux. De son propre avis, si le romancier intervient, “ pour commenter l’action, pour absoudre ou condamner ses héros ”⁹³², il rompt “ le charme ” du récit. L’absence de l’auteur n’efface pas cet effet “ d’envoûtement ” qu’il souhaite produire dans l’esprit de son public. Quel merveilleux conteur ! Le romancier fait croire à ses lecteurs ce qu’il décrit comme si l’on y assistait à la scène, comme si cela se déroulait devant nous. Subitement, le lecteur se trouve seul en face des protagonistes :

*Quelqu’un toussote à côté de lui, le tire par la manche et lui souffle ses impressions personnelles sur le sujet*⁹³².

Les œuvres du romancier séduisent par ce fait, “ que tout est si simple et si naturellement enchaîné que le romancier semble n’y avoir point de part, ni pour mener, ni pour conclure, encore moins pour moraliser ”⁹³². Tout en acceptant cette loi de l’effacement comme une nécessité absolue, Henri Troyat réussit habilement à transmettre ses attraits et ses préférences à ses personnages. L’âme russe dans les œuvres d’Henri Troyat c’est celle du romancier. On le ressent à travers ses récits et ceci découle, nous l’espérons de toute la recherche que nous avons effectuée.

Nous voyons, dans les œuvres d’Henri Troyat, la rencontre et l’interaction de deux mondes : le monde réel et celui du rêve. Le romancier nous dit simplement comment il définit ses personnages. Il fait un large appel à son imagination, en présentant ses héros dans “ un mélange heureux de fiction et de réalité où l’on a peine à séparer le vrai du faux ”. Les événements qu’Henri Troyat a vécus, les souvenirs de sa famille ainsi que ses rêves, il les prête aux êtres qu’il imagine. Le lecteur découvre, chez Henri Troyat, le monde disparu de la jeunesse de l’écrivain et “ le paradis perdu ” de ses parents. Toute notre recherche a mis en évidence combien capital a été l’entourage, la famille, l’éducation ainsi que les changements dramatiques de la vie d’Henri Troyat. Ce que nous apprenons de la vie de l’écrivain devient fréquemment valable pour ses propres personnages bien qu’au premier abord il n’y ait rien de commun entre le créateur et ses héros. La coexistence harmonieuse de deux mondes, russe et français, rapproche et unit leurs destins.

En émaillant ses textes de russismes et de citations russes, le romancier franchit la frontière. Par là, ses œuvres atteignent une certaine ampleur. Elles entraînent le lecteur, doué d’une certaine compétence, dans une coopération intellectuelle avec l’écrivain biculturel. De nombreuses œuvres d’Henri Troyat sont la preuve que le romancier souhaite un rapprochement entre la Russie, “ ce grand pays ”, et la France.

Tout en admirant *La Guerre et la Paix* de Tolstoï, Henri Troyat compare son auteur avec le peintre :

*On dirait un peintre qui, pour couvrir, une grande surface, utiliserait un pinceau de miniaturiste avec trois poils au bout. Le nez sur la toile, il juxtapose, avec un acharnement de myope, des touches infinitésimales, il les efface, les accuse, les gratte, les reprend et, quand il a fini, de cette myriade de points colorés naît, avec le recul, une fresque*⁹³².

Cette œuvre gigantesque de Tolstoï, comparée à une fresque, fait penser aussitôt à la fresque magistrale de 115 mètres de long sur 12 mètres de haut, commandée par le tsar Nicolas II. Elle fut restaurée en 1962. Elle est déployée actuellement en entier dans un musée circulaire, construit il y a 25 ans sur une colline située à l’ouest de Moscou. Ce musée se trouve à l’endroit où le feld-maréchal Koutousoff réunit ses généraux pour leur annoncer, malgré leur opposition, qu’il ne défendrait pas Moscou. Le romancier se révèle, d’ailleurs, un vrai maître de la fresque, présentant un tableau russe multicolore à plusieurs facettes et aspects. Notre analyse effectuée conforte “ cet aveu ” d’Henri Troyat :

*Il y a toujours un Léon Tarassoff qui dort, tendrement pelotonné, au centre de moi-même*⁹³².

La Russie que le romancier porte “ enfouie au plus secret ” de sa mémoire n’en sort que plus épanouie.

Avec la prose souple d'Henri Troyat nous vivons dans l'atmosphère et le mouvement russes, qui nous rapprochent de la Russie, ce pays si éloigné et si captivant. Le lecteur assidu d'Henri Troyat, ayant terminé la lecture d'un nouveau roman d'inspiration russe, éprouve incontestablement ce sentiment étrange et merveilleux d'avoir pénétré chaque fois un peu plus profondément en Russie, lointaine et mystérieuse, tout en restant dans son milieu réel français. Les personnages tant imaginaires que réels du romancier, aux époques historiques différentes, éprouvent " un tel élan d'enthousiasme "932 envers la Russie et les Russes qu'ils en sont définitivement marqués. Sophie de Champlitte (*La Lumière des justes*), Armand de Croué (*Le Moscovite*), Geneviève (*La gouvernante française*), Marius Petipa (*La Ballerine de Saint-Pétersbourg*), Alexandre Kozlov, né en France des parents russes (*Les Eygletière*). Tous quels qu'ils soient, " le coup de foudre "932 les attend au-delà des frontières. Tout ce qui est russe les touche autant que s'ils étaient nés à Moscou ou à Saint-Pétersbourg. Et tous peuvent s'exclamer, comme Marius Petipa :

C'est l'amitié de tout un peuple russe qui, oubliant mes origines, m'a mis au monde une seconde fois 932.

Si les Français, ayant vécu en Russie, rentrent un jour en France, leur destin veut qu'ils gardent cette caractéristique de ne pas " quitter tout à fait la Russie "932. Le lien russe s'effectue alors, au-delà des frontières, par leurs pensées intimes.

La Russie intérieure d'Henri Troyat n'est pas morte. L'ancienne Russie est appelée par le romancier " Sainte Russie ". C'était l'appellation de la Russie avant la Révolution. Elle est éternelle. Les traditions et les rites évoqués restent toujours vivants. Les auteurs et les contes russes que les personnages d'Henri Troyat chérissent sont aimés avec la même chaleur et lus de nos jours. Il y a eu, pendant près de deux siècles, une influence prépondérante du français et de la culture française en Russie. Cette tendance tend malheureusement à diminuer. Il faut espérer que cette jolie langue, si musicale, puisse reprendre une place très importante. C'est ce que nous nous efforçons de réaliser, nous, amoureux de cette langue, à 7000 kilomètres de Toulon au milieu du continent asiatique à Novossibirsk. Né dans le pays de Dostoïevski et de Tolstoï, Henri Troyat, réalisant dans son œuvre la fusion des meilleures acquisitions des cultures russe et française, devient d'une certaine manière le porte-fanion de l'influence réciproque et de l'interaction entre la France et la Russie. Nous sommes même portés à expliquer le succès grandissant du romancier par l'originalité du " sujet russe ". Les lecteurs apprennent l'histoire russe, la littérature russe, la culture russe dans les œuvres de l'écrivain. Ils n'ont pas à recourir aux ouvrages spécialisés. Avec ses nombreux livres d'inspiration russe, Henri Troyat est un vrai " représentant plénipotentiaire " de la culture russe, de l'âme russe en France.

Le lecteur français est attiré par la Russie dès le niveau paratextuel, dès qu'il aperçoit le livre du romancier. Ce niveau est " un des lieux privilégiés de la dimension pragmatique de l'œuvre, c'est-à-dire de son action sur le lecteur "932. Nous admirons l'évocation des tableaux célèbres des peintres russes comme le portrait de Dostoïevski peint par Perov et celui de Pouchkine réalisé par Kiprenski*. Les couvertures de *Dostoïevski et Pouchkine*, biographies d'Henri Troyat, reproduisent en effet ces toiles.

Admirant deux cultures à la fois, le romancier reçoit leur influence favorable. La Russie est la terre où le don du romancier a commencé à germer et où les racines de l'écrivain ont puisé la première nourriture.

Cette nourriture est constituée par la langue russe et par la littérature russe dans lesquelles la sensibilité russe d'Henri Troyat se reflète. Lorsque le romancier écrit une épopée *Tant que la terre durera*, il se rapproche de l'écrivain russe Tolstoï :

Je me suis rapproché de Tolstoï. Il ne s'agissait plus d'un roman intimiste, mais d'un roman historique, tumultueux, avec un grand nombre de personnages, des intrigues qui s'enchevêtrent. J'ai continué dans cette voie avec d'autres cycles : " Les Semailles et les moissons ", " Les Eygletière ", " La lumière des justes ", " Les héritiers de l'avenir " ⁹³².

Le fait qu'Henri Troyat s'amuse avec les noms de personnages de Gogol l'entraîne à jouer habilement sur les noms de ses propres héros d'origine russe. Les liens subtils entre les noms propres et leur étymologie nous a poussé à rechercher le rapprochement, à ce niveau, entre Henri Troyat et Gogol, l'un de ses auteurs russes préférés. L'impartialité de l'écrivain envers ses personnages le conduit à Flaubert. Henri Troyat le répète dans ses nombreux entretiens :

C'est ce qui m'a touché au premier chef, dans la "Correspondance" de Flaubert, ce souci, répété dix fois, cent fois, de l'impartialité de l'auteur à l'égard de ses personnages, de l'effacement de l'auteur derrière les événements qu'il relate. Il disait, je cite à peu près, que l'écrivain doit disparaître de son œuvre comme Dieu disparaît de la Création ⁹³².

L'attachement d'Henri Troyat aux traditions de la littérature russe et française ne signifie cependant pas un retour en arrière. Le romancier reconnaît l'impossibilité d'écrire aujourd'hui comme à l'époque de Tolstoï, de Gogol ou de Flaubert. Qu'il le veuille ou non, il est soumis aux influences de l'environnement et aux pressions du monde qui marquent sensiblement ses réflexions ainsi que sa langue.

Le balancement constant entre deux mondes aboutit un jour, insensiblement, à un équilibre intérieur, entre " ces deux séductions ". L'admiration rivale entre deux univers, sans recourir aux heurts brutaux, contribue à la naissance de ce milieu particulier, propre tant au romancier qu'à ses êtres imaginaires.

L'une des unités récurrentes des nombreuses œuvres d'Henri Troyat est le " monde-frontière ". Le modèle sémantique de cet univers franco-russe est très varié et recouvre tant le monde réel qu'imaginaire des personnages. Nous avons examiné les éléments constitutifs de cet univers franco-russe : l'ambiance spécifique, due aux traditions et rites particuliers, la maison russe ou française au sein d'un autre pays, les objets de famille, les points de rencontre, ramenant aux origines (le restaurant russe en France, le cimetière russe à Paris, l'église orthodoxe dans la rue Daru, ou inversement). " Le monde-frontière " se révèle, en outre, par le code linguistique, appelé chez Henri Troyat " la langue de l'exil ". Ce mode de régulation de l'information se focalise sur tel ou tel personnage et son univers franco-russe. Le " monde-frontière ", où les frontières géographiques s'abolissent, est l'endroit de réconciliation des deux cultures, des deux mentalités, des deux confessions. Les mots renvoyant directement à un objet ou annonçant le mot qui le désigne (un tableau russe ou français, des photos) servent fréquemment de points de repère dans cet univers. Un objet, appartenant à un personnage français ou russe, une façon de s'habiller, de

parler ou de se comporter, le lieu où il vit, sont évoqués chaque fois que “ le monde-frontière ” est présent. Assumant ainsi le rôle d’indice, ces détails acquièrent une valeur symbolique.

L’influence du “ monde-frontière ” est si considérable dans la vie des émigrés qu’ils deviennent finalement “ moitié Russe-moitié Français ” ou “ Français mâtinés de Russes ”. Le style du romancier est influencé par ce mélange des deux pays et par cette idée “ du déchirement de l’homme par la frontière ”. Ce déchirement atteint un tel point que le vocabulaire désignant habituellement l’émigré se transforme. Il devient “ l’étranger ”, “ le naufragé ”, “ l’exilé ”. Cette transformation caractérise les situations difficiles de ces émigrés, les embarras et les obstacles de leur vie.

Les portraits de Tolstoï, les photos russes, les estampes représentant Saint-Pétersbourg ornent les murs de l’appartement d’Henri Troyat à Paris. L’icône familiale a sa place privilégiée dans un angle. Henri Troyat n’est jamais retourné en Russie. Le romancier n’a pas voulu perdre sa Russie intérieure, les récits de sa famille, ses propres lectures et réminiscences. Ayant passé huit ans en Russie et quatre-vingt-deux ans en France, l’écrivain préfère vivre de sa rêverie russe, nourricière et vivifiante. Bien qu’Henri Troyat soit “ physiquement et moralement ” attiré par “ ce pays gigantesque, par ce peuple chaleureux ”, son “ vêtement français colle de si près ” à son corps “ qu’en essayant de l’ôter ” le romancier s’arracherait “ la peau ”.

*La vie réserve d’éblouissantes surprises à ceux qui croient en elle et s’obstinent à travailler comme si la fatigue, la vieillesse et la mort, c’était pour les autres*⁹³².

Cette phrase finale du roman concernant la ballerine russe Ludmilla, qui choisit de continuer sa carrière artistique dans l’autre patrie du ballet, la France, semble étonnamment concerner l’académicien Henri Troyat. Son talent infatigable compose sans cesse “ la symphonie pour deux orchestres ”, deux chœurs, deux cultures, russe et française. Les exécutants russes, Nicolas Ozareff, Les Danoff, Olga Kourganova, Igor Dimitrievitch Lébédév, Aliocha Krapivine, Youri, et les Français, Armand de Croué, Les Eygletière, Sophie de Champlitte, Geneviève, prennent la place des musiciens des orchestres. Des poèmes lyriques et des refrains russes sont repris par des unités rythmiques françaises, ou inversement. La beauté de cette symphonie est accentuée par ce mélange de deux chœurs, de deux langues, le français, “ moins jeune, moins robuste ”, abstrait, “ poli par des siècles d’usage ”, et le russe, “ primitif, sonore, foisonnant, voluptueux ”. Le thème de cette symphonie est éternel. C’est, en effet, cette étrange affinité existant depuis longtemps entre deux pays aussi lointains que dissemblables : la Russie et la France. Et les admirateurs fidèles d’Henri Troyat goûtent, sans jamais se lasser, cette symphonie russo-française, inspirée de la terre de naissance du romancier et de son pays d’accueil. Étant parvenu à une étape avancée de sa longue et splendide carrière littéraire et ayant obtenu les prix et distinctions honorifiques, l’académicien Henri Troyat prouve régulièrement à ses lecteurs “ qu’il n’avait pas perdu une once de son talent en prenant de l’âge ”⁹³². Le romancier continue à raconter les histoires qu’il aime et le public le suit car il reconnaît en lui l’un des maîtres de la littérature française contemporaine.

Et pour conclure cette recherche, nous pensons qu’il n’existe pas de meilleure façon que celle qui consiste à donner la parole à cet illustre écrivain. Henri Troyat a été invité par le Président de l’Assemblée Nationale Monsieur le Député Raymond Forlani à prononcer un discours à la tribune de l’Assemblée, devant les députés, le

16 juin 2000. On commémorait le cinquantième anniversaire de la Convention de Genève relative au statut des réfugiés. Et voilà la péroration d'Henri Troyat :

Si j'ai demandé ma nationalisation, à l'âge de vingt-deux ans, c'est pour témoigner ainsi mon amour d'adopté tardif envers l'adoptant qui m'avait fait confiance. Aussi ai-je envie de dire aux réfugiés venus des quatre coins du monde et dont certains ont dû tout abandonner pour sauver leur vie, que l'exil n'est pas une fin en soi. Quelle que soit la tragédie dont ils ont été les victimes, à la suite de bouleversements politiques, ils trouveront en France compréhension et hospitalité, pour peu qu'ils acceptent de s'adapter à l'esprit et aux usages de cette très ancienne terre d'asile. Il faut que chacun de ces rescapés des cataclysmes historiques se persuade que la France a autant besoin des réfugiés de bonne volonté que ces réfugiés de bonne volonté ont besoin d'elle. Si je pouvais, par ces quelques mots, inciter le plus grand nombre de ceux qui ont perdu leur patrie, sinon à suivre mon exemple, du moins à écouter mon conseil, j'aurais l'impression de n'avoir trahi ni mon pays natal ni le pays qui est à présent le mien⁹³².

Il me semble qu'il n'y ait plus rien à ajouter à cela.

ANNEXES

LETTRE DU 5 DÉCEMBRE 1996 DE L'ACADÉMICIEN HENRI TROYAT À JEAN MOISSON

Cher Monsieur,

L'indication de vos nombreux voyages en Russie témoigne d'un tel intérêt pour ce pays et d'une telle connaissance de ses mœurs et de son esprit que je ne me sens guère qualifié pour vous parler de mon expérience personnelle dans ce domaine.

Le soin que vous avez pris, par ailleurs, de découvrir la tombe de Nicolas Tolstoï à Hyères et de faire transporter ses restes dans l'endroit plus digne de les recevoir ne fait que me confirmer dans l'idée que vous êtes comme moi, un Français mâtiné de Russe. Bravo, cher Monsieur, pour cet acharnement à rêver par-dessus les frontières!

Cordialement.

Henri Troyat.

TEXTE DE L'ENTREVUE AVEC L'ACADÉMICIEN HENRI TROYAT À SON DOMICILE (5, RUE BONAPARTE, PARIS VI^e) LE 30 MARS 1999

[Monsieur Henri Troyat a eu la bienveillance de nous accorder une entrevue d'une heure. Je lui ai présenté le projet de mes recherches que l'académicien a eu la gentillesse de lire et de commenter. À la fin de notre

chaleureuse rencontre l'académicien Henri Troyat m'a prié de le tenir au courant en disant: " Vous pouvez m'épuiser au maximum " ! Le compte-rendu qui suit est la rédaction des notes copieuses que nous avons prises alors.]

Monsieur l'académicien, je suis en train de rédiger une thèse *Frontières et rêveries des origines* dans vos œuvres. Pourriez-vous, en quelques mots, me dire comment l'idée vous est venue d'écrire sur la Russie ?

- *Au début je ne voulais rien écrire sur la Russie. Mes premiers romans étaient des romans d'inspiration strictement française où n'évoluaient que des personnages français. Mais un éditeur m'ayant demandé, entre-temps, de me lancer dans la biographie de Dostoïevski, je me laissai tenter par l'aventure. Saisi par le génie de mon modèle, j'eus envie de me plonger derrière lui, dans ma Russie natale. Aussitôt après, ce fut la déclaration de la guerre ; au milieu de la tourmente, la pensée de "Воина и мир" (" Guerre et paix ") m'incita à évoquer un autre cataclysme historique. Mes parents me faisaient lire chaque soir à haute voix des passages de " La Guerre et la paix " en russe. Je n'ai pas étudié le russe à l'école, mais je l'ai appris de cette façon familiale, au jour le jour. Mon premier cycle russe " Tant que la terre durera " évoque justement le bouleversement que l'intrusion de l'histoire apporte dans la vie des individus.*

Dans votre œuvre y a-t-il des souvenirs personnels ?

- *Certainement, l'apport de la Russie dans mes rêves d'écrivain est considérable. Je pense que, dans l'optique de votre thèse, il faut évoquer l'importance de ma famille dans la création de mes livres. Comme les enfants sont bercés dans leur enfance par leurs contes, j'ai été bercé par les souvenirs russes. Les récits de mes parents ont enchanté mes jeunes années. J'ai posé beaucoup de questions précises à ma mère. Je voulais en savoir toujours davantage sur ses robes, sur sa coiffure, sur ses engouements sentimentaux d'autrefois. Puis, débordé par les détails d'une époque révolue, j'ai éprouvé le besoin de confier au papier le trésor dont j'étais devenu le dépositaire.*

Quelle est votre méthode pour créer vos personnages ?

- *Le principal, pour moi, est de ne jamais juger les héros de mes livres, les laisser agir sans prendre parti pour ou contre eux. Pour bien les comprendre, je cherche à entrer dans leur peau et à épouser leurs ambitions, leurs amitiés, leurs querelles. Qu'il s'agisse de personnages imaginaires ou de personnages historiques je les aborde avec le même souci de m'identifier à eux le temps d'un livre.*

Vous sentez-vous davantage Russe ou Français ?

- *Je pense en français. Mais je vois que le fond de mon caractère est russe.*

Vous êtes marqué à la fois par la littérature russe et la littérature française ?

- *Disons que je suis marqué par la littérature française pour la forme et par la littérature russe pour le fond.*

D'après ma documentation, vous parlez le russe à la perfection. Comment trouvez-vous les traductions russes de vos œuvres ?

- *Parfois j'ai l'impression que j'ai écrit en russe le texte que je viens de lire, et cependant je sais que ce texte n'est par tout à fait à moi. Cette sensation de dédoublement est à la fois agréable et inquiétante.*

Que pensez-vous des Russes ?

- *Les Russes forment un peuple étonnamment hospitalier, ouvert. En outre, ils sont restés fidèles à eux-mêmes, me semble-t-il, en dépit de tous les changements et séismes politiques. Rien n'a changé en eux au cours des siècles. C'est dans cette permanence que résident leur originalité et leur profondeur.*

Avez-vous gardé les liens avec la Russie ?

- *J'ai quitté la Russie à l'âge de huit ans et depuis lors je n'y suis jamais retourné. Mes parents pensaient toujours y revenir. Ils sont morts sans l'avoir fait. Je suivrai leur exemple. Ma Russie intérieure me suffit.*

Avez-vous une méthode particulière pour écrire ?

- *Non, ou du moins, je n'en ai pas conscience. Mon seul outil est de me laisser guider par les exigences des personnages qui hantent mon cerveau.*

À votre avis, quelles sont vos œuvres qui méritent le plus d'attention dans l'optique de ma thèse ?

- *Il m'est très difficile de choisir. Certes, j'ai un faible pour des cycles comme " Tant que la terre durera ", " La Lumière des justes ", " Les semailles et les moissons ". Mais je garde une grande tendresse à " Viou ", " Aliocha ", " Youri ", " La gouvernante française " ou " Le bruit solitaire du cœur ". Bref, je suis surtout attaché aux bouquins qui sont nourris de mes souvenirs personnels ou de ceux de mes proches.*

**TEXTE DU MESSAGE DE L'ACADÉMICIEN HENRI TROYAT ADRESSÉ AUX
ÉTUDIANTS DE FRANÇAIS DE SIBÉRIE ENREGISTRÉ LORS DE NOTRE
RENCONTRE À PARIS LE 16 JUIN 2000.**

Mes chers amis,

Ayant quitté la Russie à l'âge de huit ans en 1920 et vivant en France depuis plus de quatre-vingts ans je voudrais vous parler de mon expérience de Russe francisé et si vous préférez d'écrivain français nourri de lointains souvenirs russes. Croyez-moi, il y a un phénomène étrange entre ces deux pays si différents par leurs origines, leurs traditions, leur langue, leurs croyances, leur climat et qui cependant ont toujours été attirés l'un par l'autre. Une mutuelle fascination les oblige à confronter leurs cultures pour s'en inspirer, mais sans jamais renoncer à la leur. *Pouchkine, Tourguéniév, Tchekhov*⁹³² ont toujours été marqués par la France et lorsque les lecteurs français quelques années plus tard grâce notamment à *Tourguéniév*¹, à Mérimée ont découvert les Russes tels que *Dostoïevski*¹ ce fut un émerveillement unanime. Depuis, ces deux cultures n'ont cessé de se nourrir l'une par l'autre tout en poursuivant leurs réalisations personnelles. Vous avez la grande chance de pouvoir apprécier cette double richesse, profitez-en et faites-en profiter les autres. La Sibérie n'a jamais été aussi si proche de Paris. Je vous félicite d'avoir choisi de ne pas choisir.

INVENTAIRE DES RUSSISMES DANS LES ŒUVRES D'HENRI TROYAT

A – MOTS RUSSES

ARCHINE n, f – Mesure de longueur en usage en ancienne Russie, équivalent à 0,711 mètre “ *On lui ferait un joli cadeau de rupture : quelques **archines** de satin rouge, un collier en perles de verre... ” (Marie Karpovna, p. 67).*

BABA-YAGA n, f – Répugnante créature au nez crochu, qui se déplaçait, assise sur un mortier, un pilon dans la main droite pour s’ouvrir un chemin, un balai dans la main gauche pour effacer les traces de son passage. Elle logeait - tous les enfans russes le savaient - dans une isba mobile, montée sur des pattes de poule. Cette demeure n’avait ni portes ni fenêtres. Un chat noir, terrible, se promenait dans l’enclos⁹³² “ *A son insu, la **baba-yaga**, Ivanouchka Douratchok, Ivan Tsarévitch, le Poulain bossu vivaient en bonne intelligence avec Candide, Gil Blas et la princesse de Clèves ” (Le Moscovite, p. 63).*

ARTEL n, m – Coopérative en ancienne Russie⁹³² “ *Les achats de nourriture se faisaient par lui sur un fonds alimenté des prestations de tous les détenus, chacun participant à l’**artel** dans la mesure de ses moyens ” (Les dames de Sibérie, p. 22), “ *L’**artel** était assez riche pour avancer cette somme ” (Ibidem, p. 292).**

BABKA n, f – Provient de la baba, ou grand-mère (péj.) “ *Maintenant, comme caissière, il a sa fille et, comme guérisseuse, la vieille **babka** Stéphanida, qui est un peu sorcière ” (Le cahier, p. 727).*

BABOUCHKA n, f (fam.) – Grand-mère “ *Un chroniqueur la surnomma “ la **babouchka** des Russes blancs ” (Le défi d’Olga, p. 133).*

BALALAÏKA n, f – Instrument de musique russe à cordes pincées, comprenant un manche et une caisse triangulaire⁹³² “ *Viviane prétendait que, pour égayer les soirées du “ Gogol ”, il serait habile d’engager un petit orchestre russe, les Katchalov : un guitariste, un joueur de **balalaïka**, un accordéoniste, un baryton et une soprano ” (Le défi d’Olga, p. 111), “ *On ne viendrait plus chez vous pour la qualité de la cuisine, encore qu’elle soit fort discutable, mais pour les rengaines de quelque raçleur de **balalaïka** ” (Ibidem, p. 113), “ *Dans le traîneau de queue, des moujiks ivres chantaient, beuglaient. L’un d’eux jouait de la **balalaïka** ”***

*(Les désordres secrets, p. 140), “ Les deux cavaliers passèrent entre la zemlianka, d’où s’échappaient parfois le son grêle d’une **balalaïka** ou la plainte d’un accordéon ” (Tant que la terre durera, p. 564), “ *L’été, nous inviterons des musiciens russes, des joueurs de **balalaïka** ” (Étrangers sur la terre, p. 77).**

BALYK n, m – Dos d’esturgeon salé et séché “ *La table, drapée d’une nappe blanche, était chargée de hors-d’œuvre nombreux. Caviar frais, glauque et léger, caviar de conserve, pressé en brique, cèpes marinés, radis noirs à la crème, concombres salés, raisins au vinaigre et au sucre, harengs habillés d’oignons et de carottes, esturgeon fumé, tomates farcies, **balyk**... ” (Tant que la terre durera, p. 38).*

BARINE n, m – Seigneur “ *Est-ce bien ainsi, **barine** ? marmonna Vassilissa ” (La barynia, p. 35), “ *Le dimanche est un jour populaire, **barine**. Vos amis sont venus vendredi dernier ” (Tant que la terre durera, p. 734), “ *Mais mon passeport, Vissarion Vassiliévitch ? **Le barine** a gardé mon passeport ” (Le cahier, p. 896), “ *Ceux-ci, pense Klim, devaient avoir de mauvais **barines** ” (Ibidem, p. 794).****

BARYNIA n, f – Femme de barine “ *Il avait du génie, **barynia** ! ” (La barynia, p. 292), “ *J’ai la lettre pour vous, **barynia**, dit-il d’une voix essoufflée ” (Ibidem, p. 366), “ *C’est la **barynia** elle-même ! ” (Ibidem, p. 367), “ *Et ! **barynia**, le meilleur frein c’est encore le cul des chevaux ! répondit l’autre ” (La gloire des vaincus, p. 241).****

BARSCHINA n, f – Prestation de service, connue en Occident sous le nom de corvée. Le paysan serf était tenu de travailler plusieurs jours par semaine sur le domaine exploité directement par le propriétaire. Le reste du temps, il pouvait s'occuper de son nadel, parcelle de terre ne lui appartenant pas en propre, mais laissée à son usage “ *Lorsqu'il ne s'agit plus du lopin qu'ils cultivent pour leur propre compte mais des terres de leur maître, ils travaillent avec une lenteur exaspérante. Et, pourtant, j'ai diminué la barschina* ” (*Le cahier, p. 570*).

BARTCHOUK n, m – Fils de barine “ *Le bartchouk n'a toujours pas répondu à la dernière lettre de son père* ” (*Le cahier, p. 581*), “ *Il a le bon appétit, le bartchouk !* ” (*Le Moscovite, p. 209*), “ *Il fut suivi par la vieille Marfa, qui avait élevé le bartchouk, et tomba en larmes sur sa poitrine* ” (*Marie Karpovna, p. 13*).

BATIOUCHKA n, m – Notre père “ *Pour eux, il est le vrai maître de la Russie. Ils l'appellent batiouchka, notre père* ” (*Pierre le Grand, p. 33*).

BEZNOJKA n, f – Littéralement : celle qui n'a pas de pied ou jambe “ *Cependant, les vedettes de la troupe comique qui entoure Balakirev, ce sont les nains, les naines et les estropiés des deux sexes qu'on désigne par leurs surnoms : beznojka (la femme cul-de-jatte), gorbouchka (la bossue)* ” (*Terribles tsarines, p. 106*).

BITKI n, pl – Croquettes de viande “ *Moi, je crois, dit Hélène Fedorovna, qu'il faut faire un déjeuner russe. Du bortsch, une kouliabiak, des bitki à la crème...* ” (*Aliocha, p. 46*), “ *Vous aurez des bitki à la crème et de la kacha, dit-elle. C'est tout. Un repas russe* ” (*Bruit solitaire du cœur, p. 73*), “ *Pour accompagner les bitki, Zénaïde Antonovna servit une bouteille de vodka bien glacée* ” (*Ibidem, p. 73*).

BLINI ou **BLINY** n, m – Petite crêpe de sarrasin “ *Olga avait composé elle-même le menu : blinis accompagnés de caviar et de crème, léger potager à la betterave pour mieux les faire passer bœuf à la Stroganoff, le tout arrosé de vodka* ” (*Le défi d'Olga, p. 151*), “ *Assis côte à côte sur la paille, ils rêvent de blinis, de crème, de caviar, et la bouche de Jouri s'emplit de salive* ” (*Jouri, p. 97*), “ *On se presse autour des vendeurs de bliny et de kwass* ” (*Ivan le Terrible, p. 29*).

BOLCHÉVIK n, m – Partisan de la majorité opposé à Menchévik, partisan de la minorité⁹³² ; membre de la majorité révolutionnaire du parti socio-démocratique des ouvriers, fondé par Lénine en Russie en 1903⁹³² “ *Maxime, qui vient nous voir en coup de vent, croit que les bolchéviks, ayant réussi leur affaire, vont se montrer moins redoutables en actes qu'en paroles* ” (*La gouvernante française, p. 83*), “ *Prenez la housse d'un fauteuil, dit Akim. C'est bien assez beau pour les bolchéviks* ” (*Le sac et la cendre, p. 511*).

BORTSCH n, m – Soupe de potage à la betterave “ *Il y aurait du bortsch, des pirojki et du bœuf Stroganoff* ” (*Aliocha, p. 12*), “ *Cinq minutes plus tard, le bortsch était là, rouge, fumant, parfumé, accompagné de pirojki blonds et dodus, fourrés à la viande et au chou* ” (*Le défi d'Olga, p. 21*), “ *Il y aurait du bortsch pour le souper* ” (*Les compagnons du coquelicot, p. 362*).

BOURKA n, f – Sorte d'imperméable ou de pèlerine de feutre et de laine de chèvre du Caucase⁹³² “ *Akim passa une bourka épaisse sur la courte pelisse qui lui capitonnait le torse, enfonça son bonnet de fourrure jusqu'aux oreilles, enfila ses moufles* ” (*Tant que la terre durera, p. 563*).

BYLINE n, f – Chanson épique russe⁹³² “ *Et l'homme reprenait son récit, mélangeant les bylines russes aux histoires de Schéhérazade* ” (*Tolstoï, p. 29*).

CHACHLIK n, m – Petits morceaux de mouton rôtis à la broche (du turk şişlik) “ *Le chachlik ne trouva pas davantage grâce à ses yeux* ” (*Le défi d’Olga*, p. 21), “ *Elle décida que tous deux mangeraient la même chose. Du classique : bortsch avec pirojki, chachlik et, pour le dessert, une vatroucka maison* ” (*Ibidem*, p. 20), “ *Il n’y avait pas assez de betteraves dans le bortsch et le chachlik était trop grillé* ” (*Ibidem*, p. 27), “ *Dans des auberges consacrées, de vieux Circassiens aux ongles noirs enfilaient des morceaux de mouton et des quartiers de tomates sur les longues aiguilles à chachlik* ” (*Le sac et la cendre*, p. 715).

DÉCIATINE n, f – Mesure de surface représentant 1,095 hectare “ *Puis revenir au lin, conclure un accord permanent avec un spécialiste de Smolensk pour le traitement de la fibre, élargir la culture à vingt déciatines, utiliser pour cela les terres en friche du coteau...* ” (*Le cahier*, p. 513), “ *A vendre, dans le gouvernement de Tver, à 10 verstes de la ville, une propriété de 350 déciatines et 62 âmes du sexe masculin* ” (*Ibidem*, p. 585).

DÉRÉVO n, m – Arbre “ *Quel accent ! C’est épouvantable ! Recommencez ! Non, pas daravo, mais dérévo...* ” (*Étrangers sur la terre*, p. 350), “ *Comment dit-on : arbre, en russe ? – Dérévo* ” (*Ibidem*, p. 367).

DIADKA n, m – Oncle (fam.) “ *Et, entre lits, déambulait la silhouette massive du “ diadka ”, sorte de concierge à tout faire, veilleur de nuit infatigable* ” (*Tant que la terre durera*, p. 42).

DIATCHOK n, m – Sacristain “ *Et ! Diatchok, tu dors ou tu travailles ? cria le cocher* ” (*Tant que la terre durera*, p. 20).

DOMOVOÏ n, m – Vieillard échevelé, au corp velu et à l’arrière-train terminé par un queue. Il protégeait la famille, prenait part à son existence journalière, s’amusait à provoquer les ronflements d’un dormeur, à emmêler les cheveux d’une femme coquette, à cacher les bottes du maître, à affoler les poules, à casser le pied d’un banc, mais souvent il guérissait les malades et apaisait les querelles domestiques⁹³² “ *Le domovoï, le liéchy, le vodianoi, les roussalkis, et même la baba-yaga, vieille au nez crochu, logeant dans une isba mobile, montée sur des pattes de poule, étaient ses compagnons de route dans la vie de tous les jours* ” (*Le Moscovite*, p. 63), “ *Et les Béreznikoff, à Nikolskoïé, ne se doutaient même pas de l’ampleur du désastre. Il imagina la douleur de Nathalie Ivanovna devant un pareil tableau, le masque fermé de Paul Arkadiévitch, les larmes de Vassilissa gémissant sur l’abandon du foyer par le domovoï, génie bienfaisant qui s’était enfui, pour sûr, la barbe grillée, à travers les flammes. La niania affirmait que, quand le domovoï désertait un logis, il fallait, pour le ramener, déposer à minuit, un morceau de pain blanc et du sel sur le seuil* ” (*Le Moscovite*, p. 135), “ *Il appelait à la rescousse son père, Nathalie Ivanovna, Vassilissa, Pierre le Grand, la cathédrale de Basile-le-Bienheureux, Minine et Pojarsky, le domovoï, Souvoroff, les princes de Moscou...* ” (*Ibidem*, p. 237).

DOUCHKA n, m/f (fam.) – Littéralement : petite âme. Personne agréable,⁹³² équivalent à “ ma chérie ” “ *Je sais deux mots, en russe : douchka et dourak* ” (*Étrangers sur la terre*, p. 128), “ *Bonjour, douchka !* ” (*Nicolas II*, p. 30).

DOUMA n, f – Comité exécutif provisoire en Russie après la révolution “ *La Douma et le Soviet ont la confiance du peuple* ” (*La gouvernante française*, p. 40), “ *Dans l’aile droite du bâtiment, s’était groupé le*

- Comité provisoire des députés de **la Douma**, hostiles au régime tsariste, mais partisans, somme toute, d'un libéralisme bourgeois modéré ” (*Le sac et la cendre*, p. 352).
- DOUMKA** n, f – Petit oreiller “ *Sa joue s'appuya sur la doumka, petit oreiller que Vassilissa lui avait cousu jadis et qu'il emportait toujours dans ses bagages* ” (*Ibidem*, p. 231).
- DOURAK** n, m (fam.) – Imbécile, voir l'entrée de DOUCHKA.
- DOURATCHKI** n, pl – Jeu de cartes enfantin comparable à celui de la bataille “ *Tous les deux, les cartes à la main, jouaient aux douratchki* ” (*Marie Karpovna*, p. 69).
- DROJKIS** n, pl – Légère voiture attelée à quatre roues⁹³² “ *Les départs s'accélérent. Calèches de Vienne et de Paris, télègues de paysans, lourds fourgons aux roues grinçantes, dormeuses aux rideaux tirés, cabriolets, drojkis...* ” (*Le Moscovite*, p. 51).
- DVA** adjectif numéral cardinal - Deux “ *I raz, i dva, i tri, i tchetyri...* ” (*A demain*, Sylvie, p. 6).
- DVORNIK** n, m – Concierge “ *Le fils du dvornik, un gamin de douze ans, apporta un bouquet de primevères à sa jeune maîtresse* ” (*Tant que la terre durera*, p. 385).
- GLASNOST** n f – Transparence “ *Il avait bercé l'opinion avec les mots magiques de perestroïka et de glasnost* ” (*Le défi d'Olga*, pp. 96-97).
- GORBOUCHKA** n, f – Celle qui a une bosse, voir l'entrée de BEZNOJKA.
- GORKI** adjectif, m –Amer “ *Il se rappela que son père, à cause de sa “ langue pointue ”, avait été surnommé “ l'amer ”, en russe gorki* ” (*Gorki*, p. 72).
- GORKO** adverbe – Amer “ *Selon la coutume, on cria : Gorko ! Corko ! ce qui voulait dire que le vin semblerait amer tant que les mariés ne se seraient pas embrassés en public* ” (*La barynia*, p. 207), “ *Comme les laquais apportaient les flûtes de champagne, les assistants s'écrièrent en chœur : “ Gorko ! Gorko ! Il est amer ! ce qui voulait dire que le vin paraîtrait amer tant que Michel et Tania ne se seraient pas embrassés en public* ” (*Tant que la terre durera*, p. 205).
- ISBA** n, f – Maison de paysan en bois au village⁹³² “ *Asseyez-vous, mon enfant, dit Sophie en la faisant entrer dans l'unique pièce confortable de l'isba* ” (*Sophie ou la fin du combat*, p. 31), “ *Les isbas étaient grandes et propres, avec des fenêtres à doubles carreaux, des toits en voliges, des perrons couverts à ornements de bois découpé et colorié* ” (*Les dames de Sibérie*, p. 242).
- ISTOPNIK** n, m – Ouvrier qui s'occupe de poêles et de systèmes de chauffage⁹³² “ *En récompense de cet hommage quotidiennement répété, l'istopnik est anobli* ” (*Terribles tsarines*, p. 104).
- KACHA** n, f – Gruau de sarrasin “ *Une kouliabiak, deux côtelettes de Kiev avec la kacha* ” (*L'éléphant blanc*, p. 953), “ *Au retour, il goûte à l'ordinaire de l'escorte : stchi ou bortsch, kacha, kwass* ” (*Nicolas II*, p. 116).
- KAZATCHOK** n, m – Nom donné en ancienne Russie à ces petits commissionnaires domestiques “ *Dimka, le kazatchok, les accueille, fidèle au poste, sur le palier* ” (*Le cahier*, p. 528), “ *Le kazatchok – successeur de Dimka – frappe à la porte pour annoncer que le déjeuner est servi* ” (*Ibidem*, p. 634), “ *Dès que le kazatchok fut à portée de voix d'Alexis, il cria* ” (*Marie Karpovna*, p. 26).

KISSEL n, m – Gelée de fruits additionnée de fécule “ *Le dessert arrive : **du kissel** ” (La gouvernante française, p. 22), “ Tout en mangeant **son kissel** de grand appétit, il discute politique avec Alexandre Sergueïévitch ” (Ibidem, p. 23).*

KNOUT n, m – Instrument de supplice en ancienne Russie, sorte de fouet à lanières de cuir terminées par des crochets ou des boules de métal ; ce mot désigne également le supplice que l’on infligeait avec cet instrument “ *Il a le **knout** léger, notre vénéré gouverneur général ! Paraît qu’il a fait fouetter son cuisinier français ! ” (Le Moscovite, p. 52), “ Croyez vous que ces sentences seront mises à exécution ? demanda-t-elle. – D’après les dernières informations, l’empereur s’accorderait le luxe pour les adoucir un peu, dit Kostia. On n’utiliserait que le **knout** ” (La barynia, p. 134), “ Revenus en Russie, ils n’ont pu supporter que leur patrie soit encore le pays du servage, de la gabegie, de la surveillance policière et **du knout** ” (Nicolas I^{er}, p. 67).*

KOROBOTCHKA n, f – Petite boîte “ *Le nom de **Korobotchka**, cette pauvre idiote, fermée à toutes les suggestions, reproduit simplement le mot russe korobotchka : petite boîte ” (Sainte Russie, p. 100 ; Gogol, p. 359).*

KOKOCHNIK ou KAKOCHNIK – Diadème en verroterie des paysannes russes “ *Xénia portait haut la tête sous son **kakochnik**, et, sa bouche close, regard perdu, semblait étrangère à l’agitation de son entourage ” (Le cahier, p. 519), “ De ce brouillard, émergent pourtant quelques silhouettes inoubliables : la première est ma **niania** Akoulina, avec sa face ronde et réjouie sous le **kokochnik** national, ses colliers de perles de verre et son tablier rouge tendu sur son gros ventre ” (Votre très humble et très obéissant serviteur, p. 9), “ Coiffées **du kakochnik** national, les vendeuses s’agglutinaient autour de la table ” (Étrangers sur la terre, p. 55), “ Dans un coin, s’amoncelaient des piles d’agendas aux couvertures en couleur. Ces couvertures représentaient une paysanne russe, potelée, rieuse, coiffée **du kokochnik** national, et tenant à la main le numéro de la nouvelle année : 1917 ” (Le sac et la cendre, p. 253), “ Sur leurs cheveux, scintille le **kokochnik**, coiffure de l’ancienne Russie en forme de diadème ” (Nicolas I^{er}, p. 130), “ La grande cour, c’est-à-dire celle de l’impératrice est composée d’une grande maîtresse de la cour, de dames d’honneur et de demoiselles d’honneur qui, pour les soirées de gala, portent des robes de satin blanc avec traîne de velours rouge brodé d’or et, sur leurs cheveux, le **kokochnik** national ” (Nicolas II, p. 112).*

KOPECK n, m – Monnaie russe, centième de rouble⁹³² “ *Je ne donnerai pas **un copeck** à Marie sur mon argent ” (La barynia, p. 222), “ Soudain, Nikita reparut, l’air victorieux : un paysan proposait **une troïka** pour six **kopecks** par verste et par cheval ” (La gloire des vaincus, p. 244), “ On se topa dans la main pour douze roubles cinquante **kopecks** ” (Ibidem, p. 332).*

KOULAK n, m – Littéralement : poing. Les paysans enrichis qui exploitaient leurs voisins “ *D’après Korolenko, Spiridon est un usurier, **un koulak**, qui, ayant grugé le seigneur dont il était l’intendant à l’époque du servage, lui a peu à peu racheté toutes ses terres ” (Le cahier, p. 776).*

KOULIBIAK ou KOULIABIAC n, f – Pâté en croûte russe, au poisson, à la viande, au chou “ *Par la porte entrebâillée, arrive jusqu’à lui la chaude odeur d’une **kouliabiak** ” (Le cahier, p. 548), “ Agathe piqua du nez dans son assiette et avala, coup sur coup, trois morceaux de **kouliabiac** ” (Marie Karpovna, p. 17), “ Maman s’était surpassée dans la confection de deux **kouliabiaks** monstres, l’une au chou, l’autre au*

poisson, dont la pâte moelleuse fondait sous la langue ” (Les fils du satrape, p. 11), “ Ses mets préférés, hors des repas de gala, sont **des blinis, la kouliabiak** et le gruau de sarrasin ” (Terribles tsarines, p. 196).

KOULITCH n, m – Succulente brioche pascale “ Comment veut-on qu’elle prépare **les koulitchs**, ces succulentes brioches pascales, et **les paskas** de fromage blanc sucré si on ne lui fournit pas les ingrédients nécessaires ? ” (Jouri, p. 36), “ Partout où l’on se présente, ce ne sont que **koulitch**, œufs, vins de Santorin ” (Tchékhov, p. 19).

KOUTIA n,f – Plat sucré, au riz, à l’hydromel et aux raisins secs, que l’on sert aux repas de funérailles “ Julie a donné l’ordre de préparer un grand repas de funérailles, avec **une koutia** ” (Le cahier, p. 615).

KHOROCHO adverbe (se prononce *karacho*) – Bien “ **Khorocho !** C’est bien, Sylvie ” (A demain, Sylvie, p. 6), “ **Khorocho !** sur les pointes maintenant, mesdemoiselles ! Allons vite ! Ensemble ! ” (Ibidem, p. 8).

KLIOUKVA n, f – Canneberge, baie de forêt ; liqueur de ces baies “ Je l’ai vu, dans un accès de fièvre, dévorer un jambon, une oie salée, trois ou quatre poulets et boire du **kwass**, du **klioukva**, de l’hydromel et toutes sortes de vins ”
(Catherine la Grande, p. 420).

KOSSYNKA n, f – Fichu “ La patience préférée d’Igor Dimitrievitch était la “ **Kossynka** ” (le fichu), dont sa femme lui avait appris toutes les subtilités ” (Le bruit solitaire du cœur, p. 46).

KWASS n, m – Boisson obtenue par la fermentation de seigle auquel on peut ajouter de l’orge ou des fruits secs⁹³² “ Comme boisson, Swinton proposa du **kwass**, sorte de cidre à base de pain rassis, que Grimbosq jugea fort agréable ” (Grimbosq, p.114), “ Marie Karpovna jeta un regard du côté de Louka et du **kazatchok** qui, à quatre pas de là, se restauraient, eux aussi, avec du pain et du **kwass**, à l’ombre de la voiture ” ((Marie Karpovna, p. 90), “ Sans même leur demander ce qu’ils voulaient, le patron, brun et gras, avec un regard de Turc, leur apporta du saucisson chaud, du pain noir et du **kwass** ” (La gloire des vaincus, p.88).

LAKEÏ n, m – Laquais “ Il se dirigea vers le tableau noir pour écrire la déclinaison du mot **lakeï**, le laquais ” (La faim des lionceaux, pp. 65-66), “ Il la pria de construire une phrase où le mot **lakeï** serait employé au génitif ” (Ibidem, p. 66).

LIÉCHY n, m –Génie à la peau bleuâtre, aux yeux exorbités et aux cheveux longs⁹³² “ Les génies de la maison, de la forêt, de la plaine se liguèrent contre lui. Il n’était plus aimable au **domovoï**, au **liéchy**, dont parlait Vassilissa ” (Les désordres secrets, p. 75).

LIKHATCH n, m (arch.) – Cocher d’un cheval de luxe ou voiture de luxe⁹³² “ Puis, il arrêta **un likhatch** et se fit conduire au restaurant Strélnia ” (Tant que la terre durera, p. 597).

MALOSSOL adj, m – peu salé “ Ayant capitulé sur l’essentiel, pour le menu, elle avait néanmoins décidé de commencer par quelques hors-d’œuvre russes : des cornichons **malossol**, des cèpes marinés, des harengs de la Baltique accomodés selon une recette familiale... ” (Aliocha, p. 49), “ Il songea un instant à un dîner avec eux : du **bortsch**, des **pirojki**, des côtelettes Pojarski, des cornichons **malossol**, un petit verre de **vodka** ” (Le bruit solitaire du cœur, p. 26).

MATOUCHKA n, f – Petite mère “ Ils l’appellent, entre eux, **matouchka**, “ petite mère ” (Terribles tsarines, p. 136), “ Leur adoration pour la **matouchka** tourne à la familiarité, voire à l’outrecuidance ”

(*Terribles tsarines*, p. 160), “*Attendris par son dévouement, les éclopés de l’hôpital l’appellent d’ailleurs Matouchka, petite mère, et la supplient de rester à leur chevet pendant les heures les plus pénibles*”
(*Nicolas II*, p. 315).

MIR n, m – Communauté rurale en ancienne Russie “*De quel droit prétendent-ils s’appuyer principalement sur la classe ouvrière en voie de formation, alors que la Russie est peuplée en majorité de paysans et que ces paysans sont déjà initiés au socialisme grâce à des institutions de caractère collectif comme mir ?*” (*Le cahier*, p. 929), “*Certes, il ne s’agit pas d’un esclavage proprement dit, puisque les paysans attachés à la glèbe ont une certaine autonomie villageoise, symbolisée par leur assemblée communale, le mir*” (*Nicolas I^{er}*, p. 143).

MOUJIK n, m – Paysan russe⁹³² “*Recroquevillés dans leurs isbas comme dans des tanières, les moujiks menaient une existence de bêtes hivernales*” (*La barynia*, p. 95), “*Après s’être concertés, les moujiks se dirigèrent docilement vers le bois*” (*Ibidem*, p. 112), “*En 1842, l’empereur s’était déclaré prêt à admettre les fils et les filles de ses anciens ennemis dans les établissements scolaires de l’État, à condition qu’ils fussent inscrits non point sous leur nom de famille – Troubetzkoï, Volkonsky, Davidoff, Annenkoff – mais sous le prénom de leur père, comme des moujiks !*” (*Sophie ou la fin du combat*, p. 36), “*Dans son costume européen qui le serrait aux entournaies, ce moujik au crin blond, à l’œil bleu, avait un aspect débonnaire*” (*La malandre*, p. 175).

NAGAÏKA n, f – Fouet de cuir des cosaques⁹³² “*Les nagaïkis, commanda-t-il*” (*Tant que la terre durera*, p. 648), “*Dans les rues, les cosaques chassaient à coups de nagaïkis les derniers habitants qui avaient refusé de quitter leurs maisons*” (*Le sac et la cendre*, p. 174).

NARODNIK (I) n, m – Amis du peuple, ainsi nommés parce qu’ils voyaient le salut de la Russie dans un rapprochement des élites avec les masses laborieuses des campagnes, détentrices de la vraie sagesse “*Même si nous ne sommes pas toujours d’accord avec les narodniki, je crois que, dans le malheur et la déroute, nous devons nous rapprocher d’eux*” (*Le cahier*, p. 759), “*Vous êtes un narodnik, un socialiste des années quarante, un rêveur !*” (*Tant que la terre durera*, p. 150).

NASTOÏKA n, f – Infusion alcoolique élaborée à partir de la vodka et des baies, des fruits et des herbes⁹³² “*Et les flacons de nastoïki circulaient de main en main*” (*Tant que la terre durera*, p. 183).

NEMKA n, f – Allemande “*Derrière son dos, on l’appelle Nemka, l’Allemande*” (*Nicolas II*, p. 348).

NIANIA n, f – Bonne d’enfants “*C’était la demeure de Marfa, l’ancienne niania des enfants*” (*Marie Karpovna*, p. 58), “*Il se rappelait tout : ses précepteurs, l’Alsacien Hirtz et le Russe Poustoyarov, les leçons récitées debout, les bras croisés, sa vieille niania Marfa qui lui racontait en chuchotant les derniers exploits du domovoï, lutin velu du foyer qui gîte près du poêle, ou de la roussalka, ondine perverse qui hante les abords de l’étang...*” (*Marie Karpovna*, p. 83), “*Ma vieille niania, qui est morte l’année dernière, était cent fois plus proche de la vérité avec ses contes, ses presciences, ses sortilèges que tous les écrivains français*” (*Le prisonnier N° 1*, p. 117).

NIÉBO n, m – Ciel “*Elle prononça : Niébo, niébo, c’est joli...Niébo, dérévo...*” (*Étrangers sur la terre*, p. 350).

NIET adverbe de négation – Non “*Dès les premiers mots, je lui dis niet, avec un regard comminatoire*”

(*La gouvernante française*, p. 7).

NOZDRIA n, f – Narine “ *Le nom de Nozdrev, ce fanfaron qui a le nez en l’air et la lippe dédaigneuse, est tiré du mot russe **nozdrja**, narine* ” (*Gogol*, p. 359 ; *Sainte Russie*, p. 100).

OGONIOK n, m – Diminutif de flamme “ *Je l’appelle en russe **Ogoniok**, la petite flamme* ” (*A demain*, Sylvie, p. 91).

ONOUTCHI n, pl – Bandelettes de toile dont les gens du peuple s’entourent les pieds en guise de chaussettes “ *Autour du poêle pendaient **des onoutchi** que les prisonniers mettaient à sécher* ” (*L’éléphant blanc*, p. 964).

OUKASE n, m – Édikt promulgué par le tsar⁹³² “ *Ses caprices étaient **des oukases*** ” (*Le chant des insensés*, p. 258), “ *Allié aux Suédois, Mazeppa, en 1709, et le tsar avaient ordonné, par **oukase**, de considérer comme traîtres à la patrie tous ceux qui avaient combattu dans les rangs du chef des dissidents* ” (*Le prisonnier N° 1*, p. 10).

OUKHA n, m – Soupe au poisson “ *Bien entendu, on a fait maigre. Mais quels champignons marinés, quelle **oukha** de sterlet, quel pâté de saumon, quels éperlans frits !* ” (*Le Cahier*, p. 742).

PASKHA n, f – Gâteau de fromage blanc sucré “ *Bien entendu, il a fallu, cette année-là, se passer de **koulitchs** et de **paskas*** ” (*Ibidem*, p. 54), “ *Au terme du grand carême, le cuisinier, flanqué de ses aides, s’affairait devant ses fourneaux pour préparer les œufs colorés, **la paska** et **le koulitch**, nécessaires à la célébration de Pâques* ” (*La barynia*, p. 105), “ *Sur une longue table, s’alignent les hautes brioches, **koulitch**, et les gâteaux de fromage blanc rituels, **paska**, piqués de fruits confits* ” (*Pierre le Grand*, p. 325).

PECHKA n, f – PION “ *Son vrai nom, Pechkov, évoquait dans son esprit une idée d’abaissement, d’humilité, le mot “ **pechka** ”, en russe, signifiait “ pion ”* ” (*Gorki*, p. 72).

PELMÉNI n, pl – Oreillettes farcies de viande “ *Tu devrais aller te promener, lui dit Julie, qu’il rencontre dans l’antichambre. Autrement tu n’auras pas d’appétit pour le dîner. Et j’ai préparé **les pelménis** ! A cause **des pelménis**, dont il raffole, Vissarion se décide à sortir* ” (*Le Cahier*, p. 634), “ *Après il y aura **des pelménis** au fenouil ; après du saumon et du lavaret fumés... ”* (*Sophie ou la fin du combat*, p. 210).

PERESTROÏKA n, f – Reconstruction , voir l’entrée de GLASNOST.

PIROJKI – Petits pâtés “ *Elle consentit également à fournir aux cuisines sa propre recette **des pirojki**, petits pâtés chauds farcis de viande, de poisson ou de chou, qu’elle avait jusque-là tenue secrète* ” (*Le défi d’Olga*, p. 120), “ *Boris s’éclipsa et revint bientôt, avec un plat de petits pâtés en croûte. – **Des pirojkis** ! s’écria Élisabeth* ” (*La rencontre*, p. 266), “ *Pour une fois, l’ambiance russe aidant, Stiopa oublie son dédain de la nourriture, et commande, avec superbe, **du bortsch**, **des pirojki**, du bœuf Stroganoff et de **la vodka*** ” (*L’éléphant blanc*, p. 953).

PLIOUCHKA n, f – Galette “ *Quant à Pliouchkine, le ladre monstrueux, son nom vient du mot russe “ **pliouchka** ”, que l’on peut traduire par “ galette ”* (*Gogol*, p. 359 ; *Sainte Russie*, p. 100).

PODOROJNAÏA n, f – Feuille de route “ *Dès l’arrivée à une station, elle se jetait sur le maître de poste pour lui présenter sa **podorojnaïa**, ou feuille de route, se faire inscrire sur un registre et réclamer **une troïka fraîche*** ” (*La gloire des vaincus*, p. 237).

POGROM n, m – Émeute accompagnée de pillage et de meurtres, dirigée contre une communauté juive (d'abord dans l'Empire russe, puis en Pologne, en Ukraine et en Bessarabie entre 1881 et 1921)⁹³² “ *Rien de comparable aux pogroms de 1906* ” (*Tant que la terre durera*, p. 698).

POPADIA n, f – Femme de pope “ *La popadia passe pour être une fameuse cuisinière. Klim se sent plus proche de la kouliabiak que de Dieu* ” (*Le cahier*, p. 548), “ *Une porte s'ouvrit et Loukéria Siméonovna, la popadia, se déversa dans la pièce avec la force d'un torrent* ” (*La barynia*, p. 43).

POPE n, m – Prêtre de l'église orthodoxe slave⁹³² “ *Quand Stéphanida a fini l'histoire du pope, il entend sa propre voix qui dit, très loin, dans une caverne* ” (*Le cahier*, p. 736), “ *Le pope se contenta de bénir de loin les blessés* ” (*Les désordres secrets*, p. 87).

PRAVOSLAVE n, f/m – Orthodoxe “ *Or, les deux Églises ne célébraient pas le Noël à la même date, et Marie Ossipivna refusait de prendre part à la fête des pravoslaves* ” (*Tant que la terre durera*, p. 714).

RASPOUTNIK n, m – Débauché “ *Le surnom de Raspoutine, dérivé de raspoutnik, débauché, a été décerné à son père, fortement porté sur la vodka* ” (*Nicolas II*, p. 254).

RAZ adjectif numéral cardinal – Une “ *Mme Baranova comptait en russe dans sa tête : I raz, i dva, i tri...* ” (*A demain, Sylvie*, p. 28).

ROUBLE n, m – Unité monétaire de la Russie⁹³² “ *C'est un exemple à peu près unique de négation du présent par attachement au passé. Il ne faudrait pas la pousser beaucoup pour qu'elle compte en roubles* ” (*Les Eygletière*, pp. 116-117), “ *Elle lui tendit un rouble. Il prit la pièce par-dessus son épaule et dit : "Non, barynia". Au second rouble, il changea d'avis* ” (*La gloire des vaincus*, p. 329).

ROUSSALKI n, f, pl – ondines, filles nues et belles, à la chair couleur de lune, aux cheveux de soie et aux yeux d'émeraude. Par leurs rires ou leurs chansons, elles charmaient les promeneurs au point que certains se noyaient pour elles⁹³² “ *Elle était une sainte, une magicienne, une diablesse, une roussalka française* ” (*Le Moscovite*, p. 147).

SAJÈNE n, f – ancienne mesure russe de 2,134 mètres “ *C'est donc à lui qu'il explique, en le regardant droit dans les yeux, la nécessité de laisser au barine une bande de terrain, large de vingt sajènes, entre la forêt, pour permettre le passage des convois de bois* ” (*Le cahier*, p. 702), “ *On ne voyait pas à deux sajènes devant les bêtes* ” (*Tant que la terre durera*, p. 564).

SAMOVAR n, m – bouilloire russe, sorte de petite chaudière portative en cuivre où l'on met des braises, et qui fournit de l'eau bouillante pour les usages domestiques (pour la confection du thé)⁹³² “ *Un samovar fumant apparut sur une table, mais sa présence n'était que symbolique* ” (*La barynia*, p. 19), “ *Il la revoyait, assise près du samovar, avec ses yeux souriants, son front blanc, ses joues roses* ” (*Ibidem*, p. 106), “ *Les femmes, terrifiées, serraient dans leurs bras des ballons de vêtements, des samovars et des icônes* ” (*La barynia*, p. 233), “ *Et ils se réconciliaient, sans mot dire, devant le samovar* ” (*Le bruit solitaire du cœur*, p. 161), “ *A la vue du samovar, il s'épanouit complètement* ” (*Les compagnons du coquelicot*, p. 203).

SARAFANE n, m – Robe des paysannes russes “ *Le vieux valet Mathieu, vêtu d'un habit gris à basques rondes et à boutons armoriés, faisait le service, aidé d'une femme de chambre, Douniacha, en sarafane,*

d'un bleu vif" (Marie Karpovna, p. 16), " Son **sarafane** rouge à bretelles découvre, sur sa poitrine, une chemise brodée de fils multicolores " (Le cahier, p. 492).

SBITEN n, m – Breuvage chaud, à la base de miel " Un vendeur de **sbïten**, qui a entendu la discussion, pousse Klim du coude et chuchote... " (Le cahier, p.668), " Un porteur de fontaine bouscula Swinton et, pour s'excuser, lui offrit un verre de **sbïten** tout chaud " (Grimbosq, p. 112).

SMOTRINY n, pl – Littéralement : du regard. Cérémonie rituelle de faire la connaissance des fiancés et des familles⁹³² " En appelant toutes les filles de boyard au Kremlin pour le **smotriny**, il a sacrifié à l'usage, mais il sait déjà le nom de celle qui entrera dans sa couche " (Pierre le Grand, p. 10), " Et, en parlant avec elle au cours du **smotriny**, il a pu apprécier son intelligence, sa douceur, sa modestie et sa piété " (Ivan le Terrible, p. 40).

SOBAKA n, f – Chien " Le nom de Sobakévitch, au caractère de chien, dérive du mot russe " **sobaka** ", qui veut dire précisément : chien " (Gogol, p. 359 ; Sainte Russie, p. 100).

SOLIANKA, n, f – Soupe de poissons relevée avec des câpres, des cornichons coupés en rondelles, des oignons, hachés menu et des herbes aromatiques " Ce fut Olga qui donna au chef la recette de ce plat étrange et savoureux. Il le réussit assez bien dès la première fois. Les clients l'apprécièrent. On baptisa cette spécialité " **solianla** à la façon d'Olga " (Le défi d'Olga, p. 120).

SOVIET n, m – Conseil. En Russie, Conseil de délégués ouvriers et soldats au moment de la révolution de 1917⁹³² " Dans une autre aile du même palais de Tauride, se tiennent les réunions houleuses du **Soviet** des ouvriers et des soldats. Ce **Soviet** a décrété que désormais les ordres de la commission militaire de la **Douma** ne seraient exécutés que s'ils ne contredisaient pas ses décisions à lui " (La gouvernante française, p. 43).

STCHI n, pl – Soupe aux choux aigres " Tu vas me donner une assiette de **stchi**, avec une tranche de lard, de la bouille de sarrasin et du **kwass** " (Le cahier, p.647).

STEPPE n, f – Grande plaine inculte, sans arbres, au climat sec, à la végétation pauvre et herbeuse⁹³² " Des aigles, des aigles de la **steppe**, **barynia** ! " (La gloire des vaincus, p. 239), " A droite, à gauche, la **steppe** s'étendait d'un flux tranquille jusqu'à l'horizon " (Tant que la terre durera, p. 20), " Passées les dernières maisons, la **steppe** s'étalait, éblouissante, élargie de blancheur, de silence et d'immobilité " (Ibidem, p. 306), " Une poudre d'or monta de la **steppe** " (Le sac et la cendre, p. 205).

STERLET n, f – Nom des poissons salmonidés qui se rencontrent dans les fleuves des bassins des mers Caspienne et Noire ainsi que dans certains fleuves de Sibérie⁹³² " Ensuite vinrent un **sterlet** de la Volga, entouré de carottes et de câpres, de la viande en sauce et une gelée de framboise, si compacte, que la cuillère restait plantée dedans à la verticale " (Sophie ou la fin du combat, p. 86).

STOL n, m – Table " Quel est le génitif de **stol**, la table ? " (Les Eygletière, p. 146).

STRÉLITZ n, m – Soldat arquebusier (du verbe russe stréliat, tirer) " Mais elle consent à recevoir une délégation des **strélitz**, en présence du haut clergé, dans la grande salle du palais à Facettes " (Pierre le Grand, pp. 31-32), " Les **strélitz**, fatigués de tuer, se dispersent après avoir laissé des piquets de garde à tous les points stratégiques " (Ibidem, p. 24).

TARANTASS n, m – Voiture, habituellement couverte, à quatre roues et à chariots “ *Vers minuit, le tarantass s’arrêta devant la baraque en bois de la station* ” (*La gloire des vaincus*, p.319), “ *Une dizaine de tarantass et de télègues encombraient le pont* ” (*Ibidem*, p. 322), “ *L’un après l’autre, les tarantass s’arrêtaient sur le pont* ” (*Ibidem*, p. 322), “ *Sophie mit longtemps à retrouver son tarantass, parmi tous ceux qui stationnaient devant la maison de poste* ” (*Ibidem*, p. 320), “ *A la lueur d’un fanal, trois chevaux nains, velus, à l’œil sauvage, furent confrontés avec l’élégante calèche. Visiblement, ils étaient plutôt faits pour tirer des tarantass* ” (*Ibidem*, p. 244).

TCHAÏKA n, f – Mouette “ *La craie se délaya en boue grisâtre, il écrivit par-dessus, en grosses lettres d’imprimerie, le mot tchaïka, la mouette* ” (*La faim des lionceaux*, p. 66).

TCHÉKA n, f – police politique nouvellement créée en Russie après la révolution de 1917 “ *Et il serait aujourd’hui dans un cachot de la Tchéka ! répond Douniacha. Ou peut-être même fusillé comme otage !* ” (*Jouri*, p. 61), “ *Sur le point d’être pris comme otage en qualité de notable – donc d’exploiteur des prolétaires – par les envoyés de la Tchéka, il a été obligé de fuir, en nous laissant comme consigne de le rejoindre à Kharkov, ville encore tenue par les blancs* ” (*Le fils du satrape*, p. 85).

TCHETYRI adjectif numéral cardinal – Quatre, voir l’entrée de “ DVA ”.

TCHOUR interjection – Exclamation désignant un génie domestique et signifiant l’interdiction de toucher à quelque chose (dans les formules magiques contre les esprits malins)⁹³² “ *Il y des mots que l’on dit à Dieu et ceux que l’on dit au domovoï, au tchour, à tous les génies de la maison* ” (*Les désordres secrets*, p. 92).

TÉLÈGUE n, f – Voiture de charge à quatre roues⁹³² “ *Le lendemain, Karp et lui m’ont conduit en télègue au hameau de Provalokovo, qui est à une verste de chez nous* ” (*Le cahier*, p. 518).

TFOU ! interjection (fam.) – Pouah ! “ *A la fin, elle fit le simulacre de cracher par terre : Tfou ! Tfou ! Ça ira ! Tfou ! Tfou ! Tout ira* ” (*Tant que la terre durera*, pp. 614-615).

TOULOUPE n, f – Veste en peau de mouton, portée par les paysans russes⁹³² “ *Un grand type barbu et chevelu, à la touloupe rapiécée, s’approche d’elle, lui tend une timbale pleine de vodka et lui dit simplement – Avec les remerciements des voisins !* ” (*Jouri*, p. 88), “ *On disait même qu’il lui arrivait de revêtir une grossière touloupe, par nostalgie du temps où il conduisait des bœufs au pâturage en criant : Tsop ! tsop !* ” (*Le prisonnier N° 1*, p. 30).

TRAKTIR n, m – Cabaret, taverne “ *Le traktir, réservé aux cochers et aux valets de pied, est une bâtisse de bois où les voix résonnent fortement* ” (*Le cahier*, p. 647), “ *Le bartchouk ordonne à Klim et à Ignatii d’aller manger un morceau au traktir dépendant de l’établissement, et d’être prêts à repartir, dès neuf heures du soir* ” (*Ibidem*, p. 647) “ *Nicolas choisit le traktir qui paraissait le plus modeste et y entra avec son compagnon* ” (*Les compagnons du coquelicot*, p. 88), “ *Docile, Volodia le suivit dans le traktir bondé de gens et de fumée* ” (*Le sac et la cendre*, p. 24).

TRÉPAK n, m – Danse populaire russe “ *Le rythme de la chanson s’accélère. C’est un trépak endiablé. Sans quitter son fauteuil, Vassili Pétrovitch bouge les pieds d’avant en arrière. Il n’y a que les Russes pour inventer des musiques comme celle-là, qui vous tiraillent les nerfs et vous déboîtent les os* ” (*Le cahier*, p. 520).

TRI adjectif numéral cardinal – Trois, voir l’entrée de “ RAZ ”.

TROÏKA n, f – Grand traîneau attelé à trois chevaux de front⁹³² “ *Il finit par jeter son dévolu sur un petit cheval bai – la couleur de Marie Karpovna – aux jambes un peu grêles mais au poitrail robuste, déjà dressé à courir en **troïka**, à gauche* ” (Marie Karpovna, p.116), “ **La troïka** volait à travers des dentelles de froid ” (Le bruit solitaire du cœur, p. 66), “ **La troïka** libérée s’élança, droit devant elle, avec la force d’un torrent ” (La gloire des vaincus, p. 241).

TSAR n, m – Nom donné aux anciens empereurs de la Russie⁹³² “ *Huit jours déjà que la Russie est sans **tsar** !* ” (La barynia, p. 350), “ *En Russie, une telle division eût été inimaginable. Tout le monde était pour le **tsar*** ” (Les feux du matin, p. 73), “ *Cette fois, tout est arrangé ! Le **tsar** m’a déclaré qu’il ne s’opposerait ni à ma démission ni à notre mariage !* ” (Les compagnons du coquelicot, p. 289), “ **Le tsar...le tsar... Il nous faudrait Pierre le Grand, et nous avons Nicolas II...** ” (Tant que la terre durera, p. 602), “ *Le 24 juillet 1826, onze jours après l’exécution des décembristes, Nicolas fait son entrée solennelle à Moscou, la vieille cité où se déroule traditionnellement le sacre des **tsars*** ” (Nicolas I^{er}, p. 77), “ *Le plus “ tsarien ” de tous les **tsars** de Russie* ” (Nicolas I^{er}, p. 196).

TSARÉVITCH n, m – Fils du tsar de Russie “ *Secoué dans la dormeuse où il avait pris place avec le général Kaveline et deux autres membres de l’escorte du **tsarévitch**, Joukovski n’arrivait ni à somnoler, ni à parler, ni à s’intéresser au paysage qui tressautait derrière la vitre de la portière* ” (Le chant des insensés, p. 199).

TSAREVNA n, f – Fille ou sœur du tsar⁹³² “ **La tsarevna** serait-elle moins sûre de son droit qu’ils ne l’imaginent ? ” (Terribles tsarines, p. 149), “ *Celui-ci joint à ses qualités de séducteur très appréciées de la **tsarevna*** ” (Pierre le Grand, p. 14).

TSARISME n m – Régime autocratique des tsars⁹³² “ *Vous accordez un sursis au tsarisme raspoutien ?* ” (Le sac et la cendre, p. 138).

VATROUCHKA n, f – Tartelette russe à base de fromage blanc sucré “ *Et pour le dessert, qu’est-ce que tu préfères ? demande Sonia. – **Les vatrouchkis*** ” (Jouri, p. 98), “ *Elle dit de lui qu’il a l’air de vatrouchka* ” (Le cahier, p.917), “ *Elle se leva, changea les assiettes et apporta le dessert : **une vatrouchka** un peu desséchée* ” (La malandre, p. 176).

VERCHOK n, m – Mesure de longueur russe (0, 0444 mètre) “ *Il est de la longueur d’une archine moins deux **verchoks*** ” (Nicolas I^{er}, p. 8).

VERSTE n, f – Ancienne mesure itinéraire utilisée en Russie (1067 mètres)⁹³² “ *Jusqu’ à la station de Bérikoulskoïé, distante de vingt-six **verstes**, cela ferait cinquante roubles avec le pourboire* ” (La gloire des vaincus, p. 244), “ *Il résolut, par discipline, de ne plus penser à la jeune femme jusqu’à la station suivante, et ne put tenir que deux **verstes*** ” (Ibidem, p. 264).

VIOUCHKA n, f – Espèce de clef d’un poêle “ *Il est tenu de faire figurer sur son blason des accessoires en usage dans les cheminées en Russie, sortes de plaques obturatrices de conduits, nommées viouchka* ” (Terribles tsarines, p. 105).

VODKA n, f – Eau-de-vie de grain (blé, seigle) très répandue en Russie⁹³² “ *Et il me verse de la **vodka** dans nos verres. A la deuxième rasade, la tête me tourne* ” (La gouvernante française, p. 184), “ *Et comme*

boisson ? demanda Viviane. – De **la vodka**, décréta Olga ” (*Le défi d’Olga*, p. 20), “ Je n’ai même pas de **vodka**, dit-il. Tant pis pour la couleur locale ! ” (*Les Eygletière*, p. 115),

VOSTOK n, m – Orient “ Il y songeait de plus en plus depuis que les éditions Chevalier-Vignard l’avaient chargé de choisir et de traduire des textes russes pour leur collection “ Vostok ” (*La faim des lionceaux*, p. 65).

ZAKOUSKI n, pl – Hors-d’œuvre variés russes⁹³² “ Après avoir vidé les plats de zakouski, dont la variété aiguisé l’appétit, on passe au cochon au lait ” (*Jouri*, p. 39)

ZEMLIANKA n, f – Logement creusé sous la terre “ Le 31 décembre, les ordonnances de ces messieurs avaient décoré **la zemlianka** avec des branchages, des sabres croisés et de petites nattes de prière volées dans une pagode ” (*Tant que la terre durera*, p. 562), “ À minuit et demi, un cosaque des avant-postes se présenta sur le seuil de la zemlianka ” (*Ibidem*, p. 563), “ Après la chaleur, la lumière, l’odeur humaine de **la zemlianka**, Akim tomba dans l’espace noir et glacé de la nuit ” (*Tant que la terre durera*, p. 563).

ZEMSTVO n, m - Province ou gouvernement “ Le médecin du **zemstvo**, un petit bonhomme malingre, au pince-nez tremblotant, le suivait pas à pas et s’essuyait constamment le visage et les mains avec un mouchoir jaunâtre ” (*Tant que la terre durera*, p. 453), “ Ici, on ne parlait que de comités d’étude, de réunions de **zemstvos**, de conférences d’étudiants et de professeurs ” (*Ibidem*, p. 619).

LOCUTIONS ET PHRASES RUSSES

DO BOGA VYSSOKO, DO TSARIA DALÉKO ! – Dieu est trop haut, le tsar est trop loin ! (*La vie quotidienne en Russie au temps du dernier tsar*, p. 219).

GRANOVITAÏA PALATA – Salon à facettes “ Le bal a eu lieu dans la Granovitaïa palata, ou salon à facettes, dont les murs taillés rappellent l’intérieur d’une grenade ” (*Catherine la Grande*, p. 47).

KARMAN SOUKH, SOUDIA GLOUKH ! – Si la poche est à sec, le juge est sourd ! (*La vie quotidienne en Russie au temps du dernier tsar*, p. 219).

KRASNOÏÉ KLILTSO – Littéralement : perron rouge “ La procession descend lentement l’escalier d’honneur du palais, le krasnoïé krlitso, passe entre deux haies de régiments de la garde et, traversant la place, pénètre dans la cathédrale où le clergé barbu, doré et déférent accueille sa souveraine ” (*Catherine la Grande*, p. 46).

NA KARAOUL ! – Aux armes ! “ L’officier qui commande le piquet de garde crie : Na Karaoul ! ” (*Terribles tsarines*, p. 150)

NOU, DIEVKI, POÏTI ! – Et bien, les filles, chantez ! (*Terribles tsarines*, p. 100).

POSPÉCHICH, LIOUDEÏ NASMÉCHICH ! – Si tu te dépêches, tu feras rire les gens ! (*La vie quotidienne en Russie au temps du dernier tsar*, p. 219).

SCHI DA KACHA, PISHA NACHA ! – La soupe aux choux et le gruau, voilà notre nourriture (*La vie quotidienne en Russie au temps du dernier tsar*, p. 219).

SOBAKIÉ, SOBATCHIA SMERTE ! – A un chien, mort de chien ! “ *Elles racontent que Raspoutine a été jeté dans la petite Néva et elles approuvent en citant le proverbe russe: Sobakié, sobatchia smerte !* ”
(*Nicolas II, p. 354*).

TICHÉ IÉDECH, DALCHIÉ BOUDÉCH ! – Va lentement, tu iras plus loin ! (*La vie quotidienne en Russie au temps du dernier tsar, p. 219*).

VINOVATA, MATOUCHKA ! – Je suis coupable, ma petite mère ! “ *Même ses dames et ses demoiselles d'honneur, qu'elle gratifie parfois d'une gifle ou d'une insulte à faire rougir un grenadier, sont attendries quand elle leur dit, après les avoir injustement punies : Vinovata, matouchka !* ” (*Terribles tsarines, p. 227*).

V TOULOU S SAMOVAROM NIÉ IÉDIOUT – On ne va pas à Toula avec son samovar (*La vie quotidienne en Russie au temps du dernier tsar, p. 213*). La ville russe de Toula est célèbre pour ses magnifiques samovars.

BIBLIOGRAPHIE

Cette bibliographie est sélective. Ont été retenus les textes qui ont le plus contribué à la réflexion critique présentée dans notre étude. Ils sont indiqués selon un classement par domaines.

1. – ŒUVRES D’HENRI TROYAT

Nous avons choisi d’indiquer, dans l’ensemble de cette thèse, les éditions de textes d’Henri Troyat de préférence courantes et facilement accessibles, dont nous mentionnons les références précises lors de la première occurrence du titre dans notre recherche. Dans la bibliographie figurent, entre parenthèses, les dates des premières éditions.

Romans isolés

FAUX JOUR (1935) dans *Romans d’hier*, Paris, Presses de la Cité, 1992.

LE VIVIER (1935), *Ibidem*.

GRANDEUR NATURE (1936), *Ibidem*.

L’ARAIGNE (1938), *Ibidem*.

LA MORT SAISIT LE VIF (1942), *Ibidem*.

LE SIGNE DU TAUREAU (1945), *Ibidem*.

LA TÊTE SUR LES ÉPAULES (1951), *Ibidem*.

UNE EXTRÊME AMITIÉ (1953), Paris, Éditions J’ai lu, 1997.

LA NEIGE EN DEUIL (1952), Paris, Éditions J’ai lu, 1996.

LA PIERRE, LA FEUILLE ET LES CISEAUX (1972), Paris, Éditions J’ai lu, 1991.

ANNE PRÉDAILLE (1973), Paris, Éditions J’ai lu, 1990.

GRIMBOSQ (1976), Éditions J’ai lu, 1991.

LE FRONT DANS LES NUAGES (1976)*.

LE PRISONNIER N° 1 (1978), Paris, Flammarion, 1978.

LE PAIN DE L’ÉTRANGER (1982), Paris, Flammarion, 1982.

LA DÉRISION (1983), Paris, Éditions J’ai lu, 1991.

MARIE KARPOVNA (1984), Paris, Éditions J’ai lu, 1993.

LE BRUIT SOLITAIRE DU CŒUR (1985), Paris, Éditions du Club France Loisirs, 1986.

TOUTE MA VIE SERA MENSONGE (1988), Paris, Éditions J’ai lu, 1995.

LA GOUVERNANTE FRANÇAISE (1989), Paris, Éditions J’ai lu, 1996.

LA FEMME DE DAVID (1990), Paris, Éditions J’ai lu, 1998.

ALIOCHA (1991), Paris, Éditions J’ai lu, 1996.

YOURI (1992), Paris, Éditions J’ai lu, 1997.

LE CHANT DES INSENSÉS (1993), Paris, Flammarion, 1993.

LE MARCHAND DE MASQUES (1994), Paris, Flammarion, 1994.

LE DÉFI D’OLGA (1994), Paris, Éditions J’ai lu, 1996.

VOTRE TRÈS HUMBLE ET TRÈS OBÉISSANT SERVITEUR (1996), Paris, Éditions J’ai lu, 1998.

L’AFFAIRE CRÉMONNIÈRE (1997), Paris, Éditions j’ai lu, 1998.

LE FILS DU SATRAPE (1998), Paris, Grasset, 1998.

MAMOUNA OU LA CHALEUR ANIMALE (1999)†.

LA BALLERINE DE SAINT-PÉTERSBOURG (2000), Paris, Plon, 2000.

LA FILLE DE L’ÉCRIVAIN (2001), Paris, Grasset, 2001.

L’ÉTAGE DES BOUFFONS, Paris, Grasset, 2002⁹³²

*Cycles romanesques***LES SEMAILLES ET LES MOISSONS**

- I – *LES SEMAILLES ET LES MOISSONS* (1953), Paris, Pocket, 1976.
 II – *AMÉLIE* (1955), Paris, Pocket, 1976.
 III – *LA GRIVE* (1956), Paris, Pocket, 1976.
 IV – *TENDRE ET VIOLENTE ÉLISABETH* (1957), Paris, Pocket, 1976.
 V – *LA RENCONTRE* (1958), Paris, Pocket, 1976.

LES EYGLETIÈRE

- I – *LES EYGLETIÈRE* (1965), Paris, Éditions J'ai lu, 1996.
 II – *LA FAIM DES LIONCEAUX* (1966), Paris, Éditions J'ai lu, 1997.
 III – *LA MALANDRE* (1967), Paris, Éditions J'ai lu, 1997.

LA LUMIÈRE DES JUSTES

- I – *LES COMPAGNONS DU COQUELICOT* (1959), Paris, Éditions J'ai lu, 1997.
 II – *LA BARYNIA* (1959), Paris, Éditions J'ai lu, 1997.
 III – *LA GLOIRE DES VAINCUS* (1959), Paris, Éditions J'ai lu, 1995.
 IV – *LES DAMES DE SIBÉRIE* (1962), Paris, Éditions J'ai lu, 1997.
 V – *SOPHIE OU LA FIN DU COMBAT* (1963), Paris, Éditions J'ai lu, 1997.

LES HÉRITIERS DE L'AVENIR

- I – *LE CAHIER* (1968), Paris, Éditions d'Omnibus, 1999.
 II – *CENT UN COUPS DE CANON* (1968), Paris, Éditions d'Omnibus, 1999.
 III – *L'ÉLÉPHANT BLANC* (1969), Paris, Éditions d'Omnibus, 1999.

TANT QUE LA TERRE DURERA

- I – *TANT QUE LA TERRE DURERA* (1948), Toulouse, La Table Ronde, 1948.
 II – *LE SAC ET LA CENDRE* (1948), Toulouse, La Table Ronde, 1948.
 III – *ÉTRANGERS SUR LA TERRE* (1950), Toulouse, La Table Ronde, 1950.

LE MOSCOVITE

- I – *LEMOSCOVITE* (1974), Paris, Éditions J'ai lu, 1977.
 II – *LES DÉSORDRES SECRETS* (1974), Paris, Éditions J'ai lu, 1998.
 III – *LES FEUX DU MATIN* (1975), Paris, Éditions J'ai lu, 1998.

VIOU

- I – *VIOU* (1980), Paris, Éditions J'ai lu, 1996.
 II – *À DEMAIN, SYLVIE* (1986), Paris, Éditions J'ai lu, 1987.
 III – *LE TROISIÈME BONHEUR* (1987), Paris, Éditions J'ai lu, 1996.

Nouvelles

LA CLEF DE LA VOÛTE (1937) dans *Romans d'hier*, Paris, Presses de la Cité, 1992.

LA FOSSE COMMUNE (1941), Paris, Pocket, 1976.

LE JUGEMENT DE DIEU (1941) dans *Romans d'hier*, Paris, Presses de la Cité, 1992.

DU PHILANTROPE À LA ROUQUINE (1945), Paris, Éditions de Libro, 1996.

LE GESTE D'ÈVE (1964), Paris, Éditions de Libro, 1994.

LES AILES DU DIABLE (1966), Paris, Flammarion, 1996.

Biographies

DOSTOÏEVSKI (1940), Paris, Fayard, 1996.

POUCHKINE (1946), Paris, Perrin, 1986.

L'ÉTRANGE DESTIN DE LERMONTOV (1952)*.

TOLSTOÏ (1965), Paris, Fayard, 1979.

GOGOL (1971), Paris, Flammarion, 1971.

CATHERINE LA GRANDE (1977), Paris, Éditions j'ai lu, 1996.

PIERRE LE GRAND (1979), Paris, Flammarion, 1993.

ALEXANDRE I^{ER}. LE SPHINX DU NORD (1980), Paris, Éditions du Club France Loisirs, 1981.

IVAN LE TERRIBLE (1982), Paris, Pocket, 1990.

TCHÉKHOV (1984), Paris, Flammarion, 1984.

TOURGUÉNIEV (1985), Paris, Flammarion, 1985.

GORKI (1986), Paris, Flammarion, 1986.

FLAUBERT (1988), Paris, Éditions du Livre de Poche, 1992.

MAUPASSANT (1989), Paris, Flammarion, 1989.

ALEXANDRE II. LE TSAR LIBÉRATEUR (1990), Paris, Flammarion 1990.

NICOLAS II. LE DERNIER TSAR (1991), Paris, Flammarion, 1991.

ZOLA (1992), Paris, Éditions du Livre de Poche, 1994.

VERLAINE (1993), Paris, Éditions J'ai lu, 1996.

BAUDELAIRE (1994), Paris, Éditions du Livre de Poche, 1995.

BALZAC (1995), Paris, Éditions J'ai lu.

RASPOUTINE (1995), Paris, Éditions J'ai lu, 1998.

JULIETTE DROUET (1997)*.

TERRIBLES TSARINES (1998), Paris, Grasset, 1998.

LES TURBULENCES D'UNE GRANDE FAMILLE (1999), Paris, Grasset, 1999.

NICOLAS I^{ER} (2000), Paris, Perrin, 2000.

MARINA TSVETAËVA, l'éternelle insurgée (2001), Paris, Grasset, 2001.

Essais, voyages, divers

LES PONTS DE PARIS (1946)*.

LA CASE DE L'ONCLE SAM (1948)*.

DE GRATTE-CIEL EN COCOTIER (1995)*.

SAINTE RUSSIE, *Réflexions et souvenirs* (suivi de *L'Assassinat d'Alexandre II*, pièce radiophonique) (1956), Paris, Grasset, 1956.

NAISSANCE D'UNE DAUPHINE (1958)*.

LA VIE QUOTIDIENNE EN RUSSIE AU TEMPS DU DERNIER TSAR (1959), Paris, Hachette, 1991.

UN SI LONG CHEMIN (1987), Paris, Éditions J'ai lu, 1996.

2. – ŒUVRES D'HENRI TROYAT TRADUITES EN RUSSE

ANNA PRÉDAILLE dans *Inostrannaïa literatura (Littérature étrangère)*, №8, 1975.

FAUX JOUR, Roman et nouvelles, Leningrad, Progres, 1991.

LES EYGLETIÈRE, Moscou, Progres, 1970.

TOURGUÉNIEV (fragments) dans *Naouka i jizn' (Science et vie)*, № 11, 1993.

TENDRE ET VIOLENTE ÉLISABETH, Moscou, Éditions Vetché, 1994.

TOLSTOÏ (fragments) dans *Naouka i jizn' (Science et vie)*, № 11 1994.

UN SI LONG CHEMIN dans *Droujba narodov (Amitié des peuples)*, № 10-11 1996.

DOSTOÏEVSKI (fragments) dans *Dostoïevski et culture mondiale*, № 7 1996.

CATHERINE LA GRANDE, Moscou, Éditions Terra, 1999.

3. – ARTICLES ET LETTRES D'HENRI TROYAT

- Henri Troyat, "Académie Française" dans *Discours prononcés dans la séance publique tenue par l'Académie Française pour la réception de M. Henri Troyat le jeudi 25 février 1960*, Paris, Typographie de Firmin-Didot et C^{ie}, 1960.
- Henri Troyat, "Biographie : la mise en examen posthume" dans *Le Figaro littéraire*, 19 mars 1999.
- Henri Troyat, *Discours prononcé à l'Assemblée Nationale*, 16 juin 2001.
- Henri Troyat, "Gogol à Paris" dans *Le Monde des lettres*, 1^{er} avril 1971.
- Henri Troyat, "Itinéraire d'un réfugié" dans "Paris-Match", 2 août 2001.
- Henri Troyat, *Lettre du 5 décembre 1996 adressée à Jean Moisson*.
- Henri Troyat, "Les auteurs et leurs livres. Tant que la terre durera" dans *Les Annales*, N° 20, juin 1952.
- Henri Troyat, "Ma Russie idéale" dans *Les Nouvelles Françaises*, N° 5, décembre 1997 - janvier 1998.
- Henri Troyat, *Texte du message adressé aux étudiants de français de Sibérie enregistré lors de notre rencontre à Paris dans son hôtel particulier le 16 juin 2000*.

4. – BIBLIOGRAPHIE CONCERNANT HENRI TROYAT

- Albérés R.-M., "Ce monde-ci et l'autre" dans *Les Nouvelles littéraires*, N° 2064, 23 mars 1967.
- Albérés R.M., *Le Roman d'aujourd'hui 1960 – 1970*, Paris, Albin Michel, 1970.
- Banks A., *Populisme et moralisme dans l'œuvre d'Henri Troyat de 1935 à 1945*, Thèse, McGill Université, 1972.
- Bercoff A., "Guerre et paix sur le fleuve Troyat" dans *L'Express*, N° 925, 31 mars-6 avril 1969.
- Bosquet A., "Un Troyat pur et dur" dans *Magazine littéraire*, N° 250, février 1988.
- Bouveret A., "Henri Troyat. Influences de Maupassant, Tolstoï et Dostoïevski", Thèse présentée pour le Doctorat de III cycle (Lettres modernes), Université d'Orléans, 1979.
- Brincourt A., "Henri Troyat. La promesse d'Aliocha" dans *Langue française, terre d'accueil*, Paris, Éditions du Rocher.
- Brincourt A., "Henri Troyat : turbulences et fantasmes" dans *Le Figaro*, 18 novembre 1999.
- Brochier J.-J., "Henri Troyat, écrivain au travail" dans *Magazine littéraire*, N° 255, juin 1988.
- Combescot P., "Les neiges rouges de Catherine II" dans *Les Nouvelles littéraires*, N° 2610, 16 novembre 1977.
- Delpesch J., "Henri Troyat – adapté nostalgique" dans *Les Nouvelles littéraires*, N° 28, 15 mai 1947.
- Demeron P., "Troyat : Mon long chemin jusqu'à l'Académie" dans *Paris-Match*, N° 1430, 23 octobre 1976.
- Ezine J.-L., "Le voyage de l'idée de liberté" dans *Les Nouvelles littéraires*, 8 avril 1974.
- Fernandez D., "Le Tolstoï de France" dans *L'Express*, N° 1132, 19-25 mars 1973.
- Galey M., "Roman: La prospère industrie d'Henri Troyat" dans *L'Express*, N° 976, 23-29 mars 1970.
- Ganne G., "La minute de vérité d'Henri Troyat" dans *Les Nouvelles littéraires*, N° 1886, 24 octobre 1963.
- Guitard-Auviste G., "Un Troyat des meilleurs jours. La construction de Saint-Petersbourg" dans *Le monde des livres*, N° 9667, 21-22 février 1976.
- Henriot E., "Allocution de l'Académie Française" dans "Autour d'une épée", 22 février 1960, Plon.
- Henriot É., "La barynia d'Henri Troyat" dans *Le Monde*, 23 mars 1960.
- Henriot É. "Henri Troyat, soyez le bienvenu" dans *Les Nouvelles littéraires*, N° 1695, 25 février 1960.
- Henriot É., "Un nouveau Troyat : Les compagnons du coquelicot" dans *Le Monde*, 13 mai 1959.
- "Knijnaïa Letopis" dans *Rossiiskaïa Knijnaïa palata*, Moscou, Annuaire 1994-2000 (en russe).
- Kreng A.-M., "Troyat le magnifique" dans *Magazine littéraire*, mars, 2000.
- Le Clec'h G., "Gogol ? Un révolutionnaire conservateur", dans *Les Nouvelles littéraires*, 29 avril 1971.

- M. Le Maréchal Juin, " Réponse au discours de M. Henri Troyat " dans *Discours prononcés dans la séance publique tenue par l'Académie Française pour la réception de M. Henri Troyat jeudi le 25 février 1960*, Paris, Typographie de Firmin-Didot et C^{ie}, 1960.
- Ormesson J., " Des succès assurés " dans *Les Nouvelles littéraires*, N° 2320, le 13-14 mars 1972.
- Pakos F., *Henri Troyat. Homme de métier*, Université de Calgary, Thèse, 1977, 108 p.
- Piatier J., " *Quel roman que cette histoire !* " dans *Le Monde des livres*, N° 10191, 4 novembre 1977.
- Poirot – Delpech B. " *A contre-courant. Anne Prédaille d'Henri Troyat* " dans *Le Monde des lettres*, N° 8701, 1973.
- Robichon J., " *L'homme qui semait la tempête. Tolstoï vu par Troyat* " dans *Les Nouvelles littéraires*, 28 janvier 1965.
- Robichon J., " *Le pari d'Henri Troyat* " dans *Les Nouvelles littéraires*, N° 2130, 18 juillet 1968.
- Schreiber C.S., " *Le Bonheur de lire Henri Troyat* " dans *Marie France*, N° 346, décembre 1984.
- Simon P.-H., " *Le Cahier* ", d'Henri Troyat. " *L'autre personne* ", de Lucien Faure " dans *le Monde*, N° 72556, 11 mai 1968.
- Vinde L.Y., " *Préface au Carnet vert* " dans *Les Nouvelles*, Éditions Progress, Moscou, 1974 (en russe).
- Vinde L.Y., " *Préface aux Eygletière* " dans *Les Eygletière*, Éditions Vischaïa Chkola, Moscou, 1977 (en russe).
- Wolfromm J.-D., " *Le cas Troyat* " dans *Magazine littéraire*, 26 février 1969.

5. – OUVRAGES SUR LA STYLISTIQUE ET LA LINGUISTIQUE DES TEXTES LITTÉRAIRES

- Adam J.-M., *Les textes: Types et prototypes. Récit, Description, Argumentation, Explication et Dialogue*, Paris, Nathan, 1992.
- Arnold I.V. *Les liaisons intertextuelles dans le texte littéraire dans Sémantique. Stylistique. Intertextualité*, Saint-Pétersbourg, Éditions universitaires, 1999 (en russe).
- Arnold I.V., *Les problèmes de dialogisme, d'intertextualité et d'herméneutique dans L'interprétation du texte littéraire*, Moscou, Obrasovanié, 1995 (en russe).
- Arnold I.V., *Stylistique de l'anglais contemporain*, Léningrad, Prosvéchtchénié, 1981 (en russe).
- Bakhtine M. M., *Esthétique de la création verbale*, Paris, Gallimard, 1984.
- Bakhtine M.M., *Esthétique et Théorie du Roman*, Paris, Gallimard, 1978.
- Bakhtine M. M., *Problèmes de la poétique de Dostoïevski*, Moscou, Sovietskaiâ Rossia, 1979, (en russe).
- Bakhtine M., *Esthétique de l'œuvre littéraire*, Moscou, Khoudojestvénaïa litératoura, 1986 (en russe).
- Blanchard S., Korach D., Pencrec'h J., *Vocabulaire*, Paris, Éditions Nathan, 1995.
- Boissinot A., Lasserre M.-M., *Techniques du français*, Paris, Éditions Bertrand-Lacoste, 1989.
- Bonnard H., *Procédés annexes d'expression*, Paris, Éditions Magnard, 1989.
- Brandès M.P., *L'analyse stylistique*, Moscou, Vischaïa schkola, 1971, (en russe).
- Chhtchélinine L.M., *Les mots, les noms, les choses*, Rostov, Éditions Universitaires, 1966, (en russe).
- Chklovski V.B., *Œuvres choisis en deux volumes, Tome I^{er} " Les nouvelles sur la prose. Réflexions et analyses "*, Moscou, Khoudojestvénaïa litératoura, 1983, (en russe).
- Denissova I.A., " *Citations et reminiscences pouchkiniennes dans " L'histoire ordinaire " de I.A. Gontcharov* " dans *Philologitcheskié naouki*, N° 2, 1990 (en russe).
- Dolinine K.A., *Interprétation du texte*, Moscou, Prosvéchtchénié, 1985, (en russe).
- Domachnev A.I., *Interprétation du texte littéraire*, Moscou, Prosvéchtchénié, 1989 (en russe).
- Duchaček O., *Le champ conceptuel de la beauté en français moderne*, Praha, 1960.
- Fromilhague C., Sancier – Chateau A., *Introduction à l'analyse stylistique*, Paris, Dunod, 1996.
- Gak V.G., *Lexicologie comparée*, Moscou, Mejdounarodniy otnochénia, 1977, (en russe).
- Galpérine I. R., *Le texte comme objet d'étude linguistique*, Moscou, Nauka, 1981 (en russe).
- Genette G., *Figures III*, Paris, Éditions du Seuil, 1972.
- Genette G., *Palimpsestes. La littérature au second degré*, Paris, Éditions de Seuil, 1982.
- Golovatcheva A.G., " *Les réminiscences littéraires et théâtrales dans la pièce d'A.P. Tchékhouv " La Mouette "* dans *Questions de la littérature*, N° 6, 1990 (en russe).

- Grigoriev V. P., *La détermination de genre stylistique de texte et la formation de la langue de la littérature espagnole nationale*, Thèse de Doctorat ès lettres, Léninegrad, 1983 (en russe).
- Guiraud P., *Les mots étrangers*, Paris, Presses Universitaires, 1971.
- Hamon P., *Le Robert des grands écrivains de langue française*, Paris, Éditions Denis Roger-Vasselin, 2000.
- Jeandillou J.-F., *L'analyse textuelle*, Paris, Arman Colin/Masson, 1997.
- Kositskaïa E.A., *La citation dans la structure du texte poétique*, Thèse de candidat Naouk ès lettres, Tver, 1998 (en russe).
- Koukharenko V.A., "L'organisation stylistique de la prose" dans *la Linguistique du texte*, Partie II, Moscou, Institut pédagogique des langues étrangères M. Thorèse, 1974 (en russe).
- Kristeva J., "Recherches pour une sémanalyse. Extraits", dans *Le mot, le dialogue et le roman*, Paris, Éditions du Seuil, 1969.
- Likhatchev D. S., *Le développement de la littérature russe du X^e-XVII^e siècles. Époque et styles*, Léninegrad, Nauka, 1973 (en russe).
- Lotman Y. M., *Structure du texte littéraire*, Moscou, Nauka, 1970, (en russe).
- Malaxecheverria I., "Troyat y los apellidos rusos intencionados", dans *Filologia Moderna*, Madrid, novembre 1974-février 1975, N° 52-53.
- Mikhaïlov V.N., *Les noms propres comme catégorie stylistique dans la littérature russe*, Loutsk, Éditions de l'Université pédagogique, 1965 (en russe).
- Moskalskaïa O. I., *La grammaire du texte*, Moscou, Vischaïa shkola, 1981, (en russe).
- Nétchaéva O. A., *Types fonctionno-logiques des énoncés (Description, narration, digression)*, Oulan-Oudé, Éditions universitaires, 1974 (en russe).
- Odintsov V.V., *Stylistique du texte*, Moscou, Naouka, 1980, (en russe).
- Ouspenski B.A., *Poétique de la composition*, Moscou, Éditions Iskousstvo, 1970 (en russe).
- Piegay-Gros N., *Enjeux de la citation dans les œuvres d'Aragon*, Thèse pour le Nouveau Doctorat. Littérature française, novembre, 1994, Paris 7 – Denis Diderot.
- Pronine A.A., *La citation dans le livre d'I.A. Bounine "La vie d'Arseniev"*, Thèse de candidat Naouk ès lettres, Petrosavodsk, 1997 (en russe).
- Seassau C., *Émile Zola, le réalisme symbolique*, Paris, Éditions Carté, 1989.
- Séguin J. - P., "Pour une étude comparative de textes semblables. Un point de méthode stylistique" dans *Le Français moderne*, N° 1, 1971.
- Silman T.I., *Notices sur la poésie lyrique*, Léninegrad, Sovietskiï pissatel, 1977 (en russe).
- Souslova A.V., Soupéranskaïa A.V., *Des noms russes*, Léninegrad, Lenizdat, 1978, (en russe).
- "Les structures symboliques dans le Théâtre de Shakespeare", Paris, Les belles lettres, 1983.
- Tchékalina E. M., Ouchakova T. M., *Lexicologie de la langue française*, Saint-Pétersbourg, Éditions Universitaires, 1998, (en russe).
- Wilmet M., "Sobriquets et pseudonymes", dans *Le texte et le nom*, Montréal, Éditions de Martine Léonard, Elisabeth Nardout-Lafarge, 1996.
- Vinogradov V.V., *Problèmes de la stylistique russe*, Moscou, Vischaïa shkola, 1981 (en russe).
- Vinogradov V.V., *Style de Pouchkine*, Moscou, Goslitizdat, 1941 (en russe).
- Zinine S., "L'anthroponimie de la "Guerre et la Paix" de L. Tolstoï" dans *La Langue russe*, N°4, 1978 (en russe).

6. – OUVRAGES CONCERNANT LE BILINGUISME

- Bezdidko A.V., *Le russe en France*, Thèse de candidat Naouk ès lettres, Moscou, 1979 (en russe).
- "Bilinguisme. Enrichissement et conflits". Actes du colloque organisé à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de l'Université de Toulon et du Var, les 26, 27 et 28 mars 1999, Paris, Honoré Champion Éditeur, 2000.
- Gak V. G., *Théorie et pratique de la traduction*, Moscou, Interdialect, 1997 (en russe).
- Goloubéva-Monatkina N.I., "L'école russe dans les environs de Paris" dans *Rousskîi iazyk za roubéjom*, N° 3, 1993 (en russe).
- Goloubéva-Monatkina N.I., "L'émigration russe sur la langue russe" dans *Rousskoïé zarubejié*, N° 3, 1994 (en russe).

- Goloubéva-Monatkina N.I., “ *Les Notes sur les traditions russes linguistiques en France* ” dans *Rousskaï slovesnost*, № 4, 1993 (en russe).
- Goloubéva-Monatkina N. I., “ *Sur les particularités du russe des descendants de la première émigration russe en France* ” dans *Le russe à l'étranger*, №2, 1993 (en russe).
- Goloubéva-Monatkina N.I., “ *Sur le russe des vieux émigrés* ” dans *Roussistika aujourd'hui*, № 1-2, 1998 (en russe).
- Léontiev A.A., “ *Les mots étrangers dans le russe* ” dans *Questions de la culture de la parole*, Moscou, 1966, № 7 (en russe).
- Maïmeskoul E.A., *Le français dans la prose de Tolstoï*, Thèse de candidat Naouk ès lettres, Kiev, 1981 (en russe).
- Mikhaïlov M.M., “ *Des variétés du bilinguisme* ” dans *Le bilinguisme et la grammaire comparativiste*, Tchéboksary, Éditions Universitaires, 1987 (en russe).
- Piadousova G., *L'emprunt comme processus de l'interaction de deux systèmes linguistiques*, Léninegrad, Éditions Universitaires, 1971.
- Pravda – Listrova Y.T., *Les mots étrangers dans le discours littéraire russe du XIX^e siècle*, Thèse de Doctorat ès lettres, Moscou, 1983 (en russe).
- Pravda – Listrova Y.T., *Choix et utilisation des mots étrangers dans le discours littéraire russe du XIX^e siècle*, Voronège, Éditions Universitaires, 1986 (en russe).
- “ *Les rectifications de l'orthographe : Texte officiel* ”, dans *Le français dans le monde*, № 289.
- Véréchtchagine E., *La caractéristique psychologique et méthodologique du bilinguisme*, Moscou, Éditions de MGU, 1969 (en russe).

7. – OUVRAGES CONCERNANT LA FRANCE ET LA RUSSIE

HISTOIRE

- MENTALITÉS , COUTUMES

- Akimova T., “ *Pouchkine sur les chansons populaires lyriques* ” dans *Outchenyé zapiski Tome XXXIII^e. Série des lettres*, Saratov, Knijnoïé izdatelstvo, 1953 (en russe).
- Artiomova E., “ *L'aspect des villes russes pendant le dernier tiers du XVIII^e siècle d'après les notes des voyageurs français* ”, dans *La Russie et la France des XVIII^e et XIX^e siècles*, Moscou, Nauka, 1995 (en russe).
- Averintsev S.S., *Christianisme : Dictionnaire encyclopédique en 2 volumes*, Moscou, Bolchaïa rossiïskaïa entsiclopédiïa, 1993, (en russe).
- Chansons populaires russes*, Moscou, Éditions de Mouzyka, 1980 (en russe).
- Gorki A. M., *Œuvres choisies littéraires et critiques. Articles, rapports, discours, lettres*. Volume V^{ème}, Moscou, Éditions de Detguise, 1954 (en russe).
- Église Saint-Louis-des-Français à Moscou*, Paris, Éditions du Pont Neuf, 2001.
- Milova M., Revzine V., *Les promenades à travers Moscou*, Moscou, Moskovskii rabotchii, 1984 (en russe).
- Nasarov M., *La mission de l'émigration russe*, Stavropol, Éditions Universitaires, (en russe).
- Pankéev I.A., *Les coutumes et les traditions du peuple russe*, Moscou, Olma-Press, 1999, (en russe).
- Petit guide de la cathédrale Saint Alexandre Nevski de Paris*, Paris, Éditions de la cathédrale, 2001.
- Pissarskaïa L., Rodimtséva I., *Le Kremlin de Moscou*, Moscou, Moskovski rabotchi, 1971 (en russe).
- Raev M., *La Russie à l'étranger : Histoire de la culture de l'émigration russe. 1919-1939*, Moscou, Progrès Académie, 1994, (en russe).
- Rodimtséva I., Romanenko A, Smirnova E., *Moscou. Le Kremlin et la place Rouge*, Moscou, Les Éditions du Progrès, 1976.
- Soboléva N.A., Artamonov V.A., *Les symboles de la Russie*, Moscou, Panorama, 1993 (en russe).
- Tastevin F., *Histoire de la colonie française de Moscou, depuis les origines jusqu' à 1812*, Paris, Librairie Honoré Champion, 1908.
- Ter-Minassova S., “ *Pourquoi le monde, qui n'est pas russe, ne peut pas apprécier Pouchkine ?* ” dans *Le Vestnik de MGU*, Série 19, “ *Linguistique et communication interculturelle* ”, № 2, 1999, (en russe).
- Vedenina L.G., *La France et la Russie : Dialogue de deux cultures*, Moscou, Interdialect, 2000, p. 162.
- Zabéline I., *Le peuple russe*, Rostov-sur-Don, Fénix, 1996 (en russe).

- LITTÉRATURE

- Chateaubriand F., *Atala. René*, Paris, Garnier-Flammarion, 1980.
- Gogol N.V., *Les Âmes mortes*, Éditions de l'Académie des sciences de l'URSS, Moscou, 1951 (en russe).
- Gontcharov I.A., *Obломov*, Novossibirsk, Zapadno-sibirskoié knijnoié izdatelstvo, 1993 (en russe).
- Kovalenko J., "L'amour et le crime d'Olga Arbéline" dans *Novyé Izvestia*, 21 février 1998 (en russe).
- Lagarde A., Michard L., *XVIII^e siècle. Les grands auteurs français du programme. Anthologie et histoire littéraire*, Paris, Bordas, 1985.
- Lagarde A., Michard L., *XIX^e siècle. Les grands auteurs français au programme. Anthologie et histoire littéraire*, Paris, 1985, Bordas.
- Lermontov M.Y., *Les œuvres choisies*, Moscou, Khoudojestvennaïa litératura, 1983 (en russe).
- Makine A., *La confession d'un porte-drapeau déchu*, Paris, Robert Laffont, 1992.
- Makine A., *La fille d'un Héros de l'Union Soviétique*, Paris, Robert Laffont, 1990.
- Makine A., *Le testament français*, Paris, Mercure de France, 1995.
- Molière J.-B., *Le Malade imaginaire*, Bordeaux, Classiques Larousse, 1992.
- Molière J.-B., *Tartuffe*, Bordeaux, Classiques Larousse, 1990.
- Pouchkine A.S., *Le coup*, dans *Les œuvres de Pouchkine en trois volumes*, tome III^e, Moscou, Khoudojestvennaïa litératura, 1987 (en russe).
- Pouchkine A.S., *Evguénii Onéguine*, dans *Œuvres de Pouchkine en 3 volumes*, Moscou, Khoudojestvennaïa litératura, 1986 (en russe).
- Pouchkine A.S., *Rousslan et Loudmila*, dans *Les œuvres de Pouchkine en trois volumes*, volume I^{er}, Moscou, Khoudojestvennaïa litératura, 1985 (en russe).
- Rivarol A., *Discours sur l'universalité de la langue française*, Paris, Typographie de Firmin-Didot, 1934.
- Saint Bris G., Fédorovski V., *Les Égéries russes*, Paris, Éditions Jean-Claude Lattès, 1994.
- Vadrot C.-M., *Sur les traces de Michel Strogoff. 1876-1992, Voyage de Moscou à Irkoutsk à travers Russie et Sibérie d'hier et d'aujourd'hui*, Paris, Plon, 1999.

DICTIONNAIRES

- Babkine A. M., Chendetsov V.V., *Dictionnaire des locutions et des mots étrangers utilisés dans la langue russe sans traduction*, Saint-Petersbourg, Éditions Kvtam, (en 3 volumes), 1980.
- Bouty M., *Dictionnaire des œuvres et thèmes de la littérature française*, Paris, Hachette, 1990.
- Gardes-Tamine J., Hubert M.-C., *Dictionnaire de critique littéraire*, Paris, Armand Colin, 1993.
- Iartséva V.N., *Dictionnaire linguistique encyclopédique*, Moscou, Soviétskaïa entsticlopédiïa, 1990 (en russe).
- Littré É., *Dictionnaire de la langue française. Tome V^e*, Chicago, 1991.
- Ouchakov D., *Dictionnaire raisonné de la langue russe*, Moscou, Rousskié slovni (en quatre tomes), 1994.
- Rey A, Rey – Debove J., *Petit Robert, Dictionnaire alphabétique & analogique de la langue française*, Paris, Éditions Firmin-Didot, 1979.
- Frémy D. et M., *Quid*, Paris, Éditions Robert Laffont, 2000.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	11
 PREMIÈRE PARTIE	
L'UNIVERS FRANCO-RUSSE D'HENRI TROYAT	19
 I – Henri Troyat entre pays de ses origines et pays d'accueil.....19	
 II – La Russie intérieure du romancier.....24	
II.1 – Le rôle de la famille dans la vie et l'œuvre de l'écrivain.....	25
II.2 – La rêverie russe du romancier.....	32
III – L'esprit et le cœur des personnages d'Henri Troyat partagés entre la France et la Russie.....	37
III.1 – Le thème de la double patrie et celui de l'absurdité des frontières.....	38
III.2 - “ Le monde-frontière ” et les apatrides.....	41
A – La colonie russe en France.....	48
B – La colonie française en Russie.....	55
C – L'emploi du vocabulaire “ exilé ”, “ naufragé ”, “ étranger ”.....	58
IV – Le biculturalisme et les passions littéraires d'Henri Troyat.....	60
V – La réconciliation des deux confessions religieuses: catholique et orthodoxe.....	69
 DEUXIÈME PARTIE	
LE MONDE RUSSE VU À TRAVERS LES ŒUVRES D'HENRI TROYAT.....	77

I.1 - Modalités de la régulation de l'information

romanesque.....77

A – Le narrateur/ le personnage.....77

B – La diversification des séquences78

II – Les descriptions russes et leur rôle dans la représentation de l'esprit

russe.....80

II.1 – L'âme russe.....81

1) Le mystère de l'âme russe.....81

2) L'influence du climat et de la géographie sur l'âme russe.....83

3) La résignation des Russes.....84

4) L'ouverture et la générosité des Russes.....86

5) L'attachement russe à la foi orthodoxe.....87

II.2 – Les lieux

russes.....90

A – La maison russe.....91

B – Les points de rencontre des Russes en exil.....94

B. 1 – L'église orthodoxe.....94

B. – Le restaurant russe.....97

B.3 – Le cimetière russe de Sainte-Geneviève-des-Bois.....99

C – L'aspect des villes russes, réelles et imaginaires.....101

III – Les circonstances particulières de la vie, les rites.....111

A – Les traditions russes.....111

1) La coutume d'offrir le pain et le sel.....112

2) Deux prénoms russes.....113

B – Le mariage russe.....116

C – La vie en famille.....122

1) Les cérémonies de table.....122

2) Les traditions de Pâques.....122

3) La traditionnelle nounou.....125

4) L'image des " gouverneurs ".....128

IV – Les paysages

russes.....130

V – Les parallèles descriptifs.....137

V. 1 – La superposition de deux perceptions, tant russe que française.....138

1) Le parallèle " la Russie et la France ".....139

2) Le parallèle “ le peuple russe / le peuple français ”	140
3) Le parallèle “ l’église orthodoxe / l’église catholique ”	142
4) La vie quotidienne.....	142
V.2 – Les parallèles constituant un retour aux sources originelles par-dessus les frontières.....	143

TROISIÈME PARTIE

LE BILINGUISME ET LE BICULTURALISME AU NIVEAU INTERTEXTUEL.....147

I – La représentation du bilinguisme de l’écrivain dans ses œuvres.....	149
I.1 – La pratique de l’emploi du vocabulaire français dans les œuvres de la littérature russe.....	149
I.2. – Les réflexions d’Henri Troyat sur les langues selon son esprit et son cœur	151
I.3 – Les russismes dans les œuvres d’Henri Troyat.....	155
A – La typologie des russismes.....	155
B – L’aspect structurel des russismes.....	158
C – Les russismes implicites.....	159
D – L’introduction des russismes dans la narration.....	161
E – Les fonctions des russismes dans la structure des ouvrages littéraires.....	165
I.4 – La langue de l’exil	168
II – La manifestation du biculturalisme des personnages.....	172
II. 1 – “ Le vagabondage littéraire ” des personnages dans les ouvrages romanesques.....	172
II. 2 – Les citations littéraires russes.....	178
A – Les citations des poètes russes.....	179
B – Les citations des chansons russes.....	185
II.3 – Les réminiscences russes.....	190
A – L’image d’une clochette.....	190
B – L’air et le parfum de la Russie.....	193
C – Le motif <i>du Chevalier de bronze</i> de Pouchkine.....	199
D – Les images dérivées de contes russes.....	200
II. 4- Les citations et réminiscences	
françaises.....	203
III – L’onomastique	
romanesque.....	205
CONCLUSION.....	211
ANNEXES.....	219

Lettre du 5 décembre 1996 de l'académicien Henri Troyat à Jean Moisson.....	219
Texte de l'entrevue avec l'académicien Henri Troyat à son domicile (5, rue Bonaparte, Paris VI ^e) le 30 mars 1999.....	220
Texte du “ message ” de l'académicien Henri Troyat adressé aux étudiants de français de Sibérie enregistré lors de notre rencontre à Paris le 16 juin 2000.....	222
Inventaire des russismes dans les œuvres d'Henri Troyat.....	223
BIBLIOGRAPHIE.....	23
7	
INDEX	245
TABLE DES MATIÈRES	249